

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

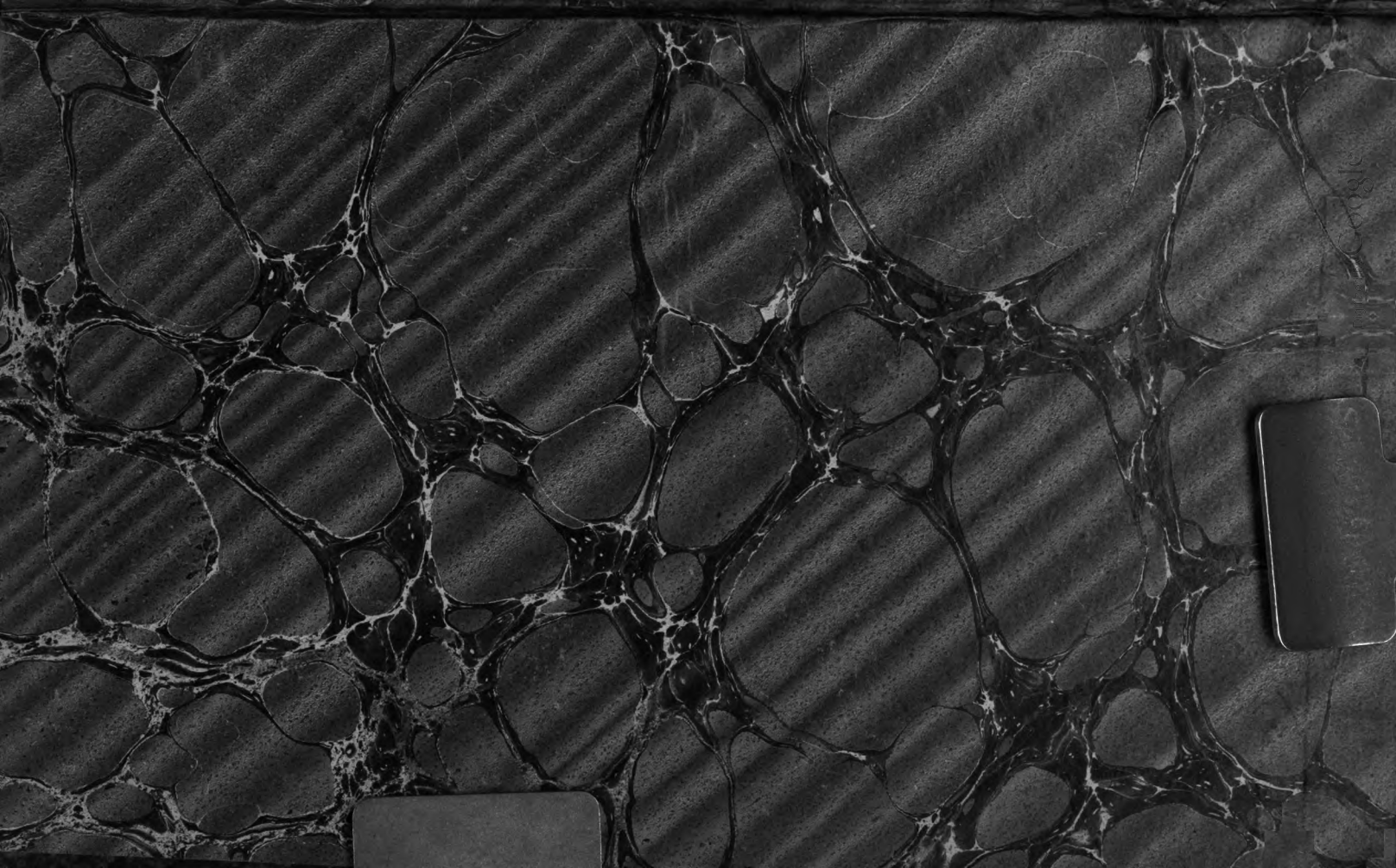
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

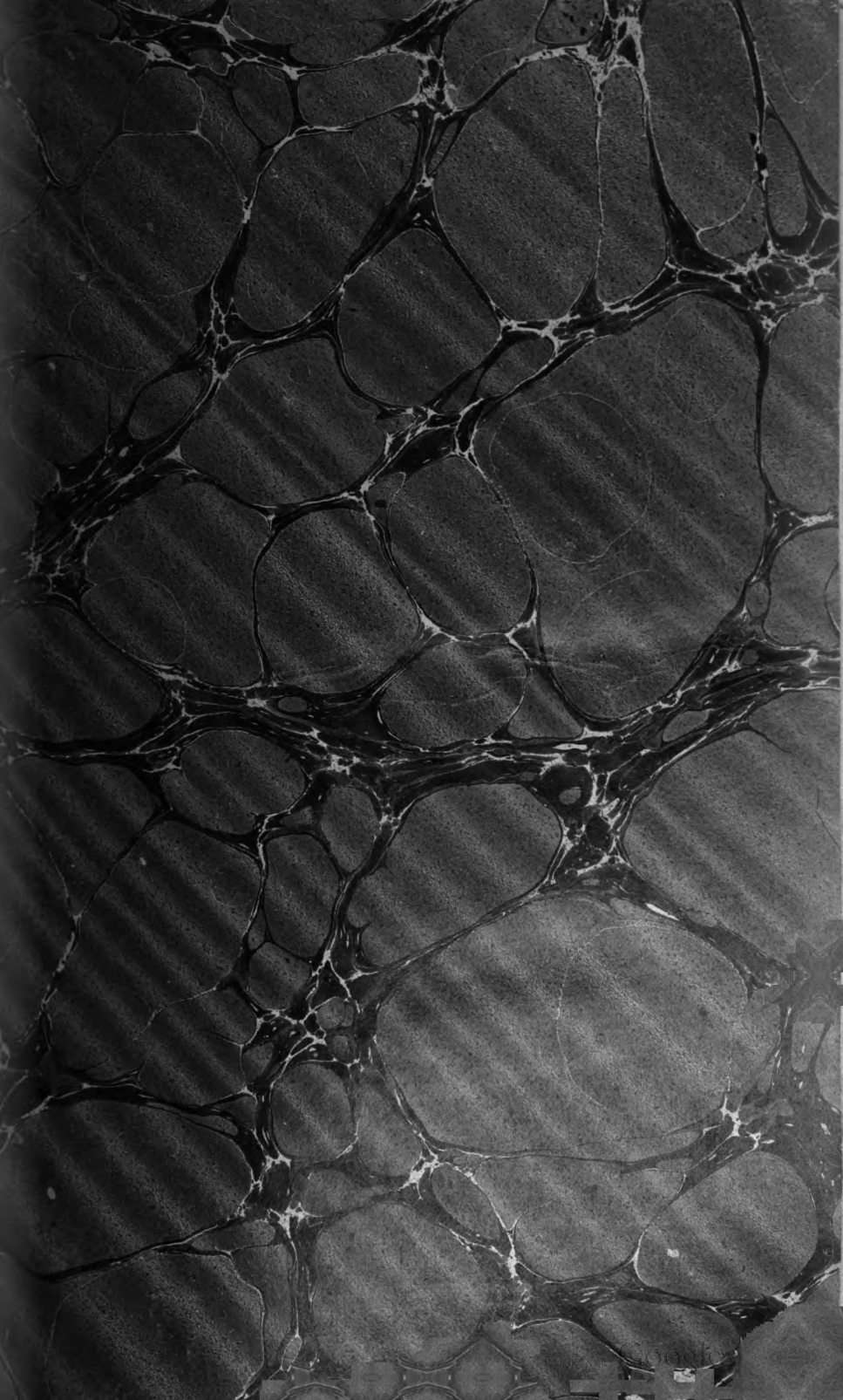
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de E. DONNAUD, rue Cassette, 9.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE FRANCE

DEPUIS

LES PREMIERS AGES JUSQU'EN 1848

Ouvrage dédié à Mgr l'Évêque de Verdun

PAR L'ABBÉ PIERROT

CURÉ-DOYEN DE DUN, CHANOINE HONORAIRE DE BAYEUX

7-5

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS D'UN DE NOS ÉCRIVAINS LES PLUS CONNUS DANS LA PRESSE POLITIQUE ET RELIGIEUSE

DEUXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME





PARIS

LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE DELAMBRE, 5.

1862

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

CHAPITRE IV.

Histoire des Gaules depuis la soumission de Civilis jusqu'à Valentinien Ier.

§ I. *État de la Gaule sous l'administration des Romains, jusqu'à l'invasion des Barbares. — Établissement du christianisme dans les Gaules (70-240).*

Jusqu'alors nous avons assisté à la lutte soutenue par la Gaule pour son indépendance; nous avons vu ses derniers efforts, trop semblables à ceux d'un mourant, qui, après quelques convulsions, demeure complétement abandonné de la vie déjà retirée depuis longtemps de la plupart de ses membres. Lorsqu'une nation civilisée en subjugue une autre, elle commence d'abord par s'emparer de ce qui en constitue l'existence matérielle; elle occupe les corps et les choses; elle communique ensuite

Digitized by Google

ses idées, ses lois, sa religion, ses mœurs, et finit par s'assimiler complétement le peuple vaincu, qui ne conserve plus rien de lui-même, si ce n'est peut-être quelques faibles vestiges de sa nature particulière, et ce qui procède nécessairement de cette nature. L'histoire d'un peuple qui cesse d'être lui-même est difficile à écrire, parce que, le principe de la vie ne se trouvant pas dans son sein, il faut aller le chercher ailleurs et suivre les canaux qui portent le sang dans ses veines. Le principe de la vie gauloise sous l'administration romaine est à Rome, d'où, comme toutes les autres provinces, la Gaule reçoit l'impulsion bonne ou mauvaise donnée par les empereurs. Pour nous former une idée exacte de sa situation, de son gouvernement, des vices de son administration, il est donc nécessaire de donner, au moins à grands traits, une idée du caractère, des vertus et des vices des empereurs. Ce sera souvent la seule histoire de la Gaule romaine ; car c'est à peine si, à de longs intervalles, nous saisissons quelques traits qui intéressent la vie politique, civile et militaire de notre patrie. Les Gaulois n'ont plus d'occasion d'employer leur courage ou leur activité guerrière qu'au service des Romains, avec l'illusion consolante de combattre pour leur propre cause.

Une période de quatre-vingts ans de bonheur pour l'empire, mise au nombre des plus fortunées depuis le commencement du monde, commence à Vespasien. « Tout ce qu'on peut imaginer de mérites divers parut à la tête de l'empire. Ceux qui possédèrent ces mérites purent tout entreprendre ; ils n'étaient gênés par aucune entrave ; héritiers de la puissance absolue, ils étaient maîtres d'employer, pour le bien, l'arbitraire dont on avait usé

Digitized by Google

pour le mal. Que produisit ce despotisme de la vertu? Rétablit-il la liberté? Préserva-t-il l'empire de sa chute? Non. Le genre humain ne fut ni amélioré ni changé. La fermeté régna avec Vespasien, la douceur avec Titus, la générosité avec Nerva, la grandeur avec Trajan, les arts avec Adrien, la piété avec Antonin, enfin la philosophie monta sur le trône avec Marc-Aurèle; et l'accomplissement de ce rêve des sages n'amena aucun bien solide. C'est qu'il n'y a rien de durable, ni même de possible, quand tout vient des volontés et non des lois; c'est que le paganisme survivant à l'âge poétique, n'ayant plus pour lui la jeunesse et l'austérité républicaines, transformait les hommes en un troupeau de vieux enfants, sans raison et sans innocence (1). »

A part la nomination d'Agricola, beau-père de l'historien Tacite, au gouvernement de l'Aquitaine, où il porta l'intégrité et l'aménité de son caractère, les Gaules, sous les règnes de Vespasien, de Titus et Domitien ses fils, n'offrent aucun événement remarquable. Vespasien avait été inflexible dans l'application des lois romaines. Titus ne fut point obligé de combattre au dehors, et n'eut à lutter que contre ses passions; il les vainquit pour devenir les délices du genre humain. Domitien n'eut aucune des vertus de son frère; battu par les Quades et les Marcomans en Germanie, il acheta la paix de Décébale, chef des Daces, et lui paya un tribut annuel, premier exemple de faiblesse qui profita aux Barbares. Quoique vaincu, Domitien ne voulut pas moins triompher et prit le surnom de Dacèque. Déployant son carac-

(1) Châteaubriand. *Études historiques.*

Digitized by Google

tère sombre et cruel dans une persécution contre les chrétiens, il confondit avec les disciples du Christ les philosophes, qui se retirèrent à l'extrémité des Gaules, dans les déserts de la Lybie et chez les Scythes.

Domitien, assassiné, eut pour successeur Nerva, un vieillard vénérable qu'on avait jugé capable de cicatriser les plaies de l'empire. Il abolit le crime de lèse-majesté, punit les délateurs, et appela Trajan à la pourpre, bienfaits qui lui ont attiré les bénédictions du genre humain.

Trajan remplissait des commandements dans les Gaules lorsqu'il reçut à Cologne la nouvelle imprévue de son adoption; aussi n'oublia-t-il point, sous la pourpre, le premier théâtre de sa fortune. Quoiqu'il ait élevé l'empire à son plus haut point de prospérité, on peut lui reprocher d'avoir trop aimé la gloire, ce qui lui fit entreprendre des guerres heureuses, mais qui n'étaient point commandées par la nécessité. Les chrétiens, confondus parmi les sociétés secrètes qu'il faisait poursuivre à outrance, souffrirent beaucoup sous son gouvernement. Nous avons des lettres de Pline-le-Jeune, gouverneur de Bithynie, à cet empereur, dans lesquelles il rend le plus beau témoignage des chrétiens qu'il persécutait. Trajan lui répond de ne pas les rechercher, mais de les punir, s'ils étaient convaincus. Triste expédient de la tyrannie qui agit sans principe de justice.

Adrien, grand administrateur, ami éclairé des arts, voulant visiter les lieux célèbres de son empire, commença par la Gaule sa longue tournée de quinze ans, pendant laquelle il scrutait tout, voyait tout par lui-même. Il subvint aux dépenses de plusieurs de nos cités obérées, soulagea tous les nécessiteux, construisit à Nîmes

Digitized by Google

cet aqueduc fameux, composé de trois étages d'arcades et destiné à conduire à la ville les eaux de la fontaine d'Eure, élevée de plus de cinquante-trois mètres au-dessus de la vallée. C'est donc à juste titre qu'il reçut le surnom de *Restaurateur des Gaules*.

Antonin-le-Pieux, originaire de Nîmes, se voyant respecté de tous les peuples voisins de ses États, s'appliqua à donner de bonnes lois à ses sujets et à préparer pour l'avenir la défense de l'empire. La Gaule lui dut beaucoup; les travaux qu'il y exécuta n'eurent pas le caractère de grandeur de ceux d'Adrien, mais ils se distinguèrent par une plus grande utilité. Il rétablit Narbonne, qui avait été détruite par un incendie; il fit bâtir des quartiers d'hiver pour les troupes, élever des forts pour protéger les frontières, construire des ponts et des voies publiques pour l'utilité générale. Les belles voies romaines que nous lui devons ont déterminé plusieurs auteurs à lui attribuer l'itinéraire qui porte son nom. Cet ouvrage si utile aux historiens et aux géographes appartient à un autre Antonin dont le lieu de naissance ne nous est point connu.

Marc-Aurèle, l'empereur philosophe, fit avec beaucoup de succès contre les Barbares une guerre qu'il ne put terminer entièrement. Cet empereur, d'ailleurs si digne d'éloges, fut un persécuteur des chrétiens; on croit que, stoïcien fanatique, il le devint par rivalité de secte : « Il faut » toujours être prêt à mourir, disait-il dans l'une de ses » maximes, non en vertu d'un jugement qui nous soit » propre, non au gré d'une pure obstination comme les » chrétiens. » Il prescrivit d'horribles persécutions dans les Gaules contre le christianisme. Avant de les raconter,

Digitized by Google

nous devons présenter quelques considérations sur la religion chrétienne en général, et suivre son établissement dans notre patrie.

Les mœurs, les idées, l'activité d'un siècle dépendent des croyances, qui servent de régulateur et de mobile à l'humanité. Lorsque les croyances sont fortes et pures, les actions sont nobles, les mœurs saintes, les idées élevées; si les croyances sont faibles, erronées, vicieuses, tout dans la vie reçoit une impulsion fâcheuse. Nous avons apprécié les croyances religieuses de la Gaule païenne; malgré leur supériorité incontestable sur celles de la plupart des religions de l'Occident, elles n'ont agi que très légèrement sur les masses, parce qu'un petit nombre d'adeptes privilégiés furent seuls initiés aux hautes doctrines; le reste du peuple demeura sans religion ou courbé sous un matérialisme grossier. Dans ses rapports avec Rome, la Gaule perdit tout ce qu'il y avait d'élevé dans sa religion; car la grande Rome, après avoir vaincu un peuple, tentait de lui imposer ses dieux, et, pour y parvenir plus aisément, elle reconnaissait les dieux de toutes les nations soumises à sa puissance. Dans son Panthéon l'on voyait les dieux de la Grèce à côté de ceux de l'Italie, ceux de la Gaule unis à ceux de la Germanie; les dieux de l'Asie tenaient par la main ceux de l'Europe et de l'Afrique; assemblage incohérent de toutes sortes de divinités, qui amenait la dissolution de la religion romaine. Quoique les dieux romains tinssent la première place parmi ceux des nations étrangères, malgré la haute considération dont jouissait le pontificat romain, la religion ne tombait pas moins en décadence. Il y eut plusieurs tentatives pour la ramener à l'unité : la plus importante

Digitized by Google

fut le néoplatonisme, qu'on reçut avec enthousiasme, parce que cette réforme flattait infiniment l'orgueil de l'esprit. Le néoplatonisme faisait donc dans toutes les religions un choix de ce qu'il prétendait être le vrai, et couvrait de son silence et même de sa protection les erreurs auxquelles on était accoutumé. Admis comme la plus haute expression religieuse par les Grecs et les Romains, l'éclectisme, qui espérait enfin arriver à l'unité religieuse, jeta d'abord à peine un coup d'œil sur une religion nouvelle qui, en s'élevant, posait hardiment son drapeau et déclarait hautement qu'elle ne voulait faire aucune alliance avec l'erreur, de quelque côté qu'elle vînt. Chacun a nommé le christianisme ; il se présenta avec simplicité, sans orgueil, appelant à lui tous les hommes de bonne foi, ne voulant s'imposer que par les armes de la vérité et de la charité. Le polythéisme, témoin étonné des conquêtes prodigieuses du christianisme, se voyant dans un extrême danger, poussa les puissances à une guerre cruelle. Le sang chrétien coula avec abondance ; mais ce sang généreux produisit de nouveaux chrétiens. Sur le point d'être vaincu, le polythéisme, comme un ennemi aux abois, demanda au christianisme à vivre en paix. Cette paix amena au Christ la multitude des infidèles ; le paganisme désespéré tenta de reconquérir son antique puissance et contraignit les empereurs à proscrire la nouvelle religion. Voilà en quelques mots la lutte du christianisme contre le paganisme, dans les quatre siècles dont nous faisons l'histoire. Notre Gaule eut sa part dans ce grand combat, nous avons à l'exposer.

Dans une petite ville de l'Orient naquit le Dieu fort, l'Admirable, l'Ange du grand conseil, le Père du siècle

Digitized by Google

futur, le Prince de la paix, en un mot le régénérateur du monde et le réconciliateur du ciel et de la terre. Il donna à douze pauvres pêcheurs la mission de répandre par toute la terre la connaissance d'un Dieu unique, renfermée jusqu'alors dans un coin de la Syrie. Dénués de tous les moyens naturels, mais forts d'un témoignage à l'épreuve de la mort, et au mépris de la croyance de tous les peuples, les Apôtres proclamèrent et firent triompher une doctrine nouvelle, aussi étonnante par sa pureté que par sa perpétuité. Prodige irrécusable qui atteste la divinité du premier missionnaire! prodige impossible, s'il n'eût été qu'un homme et qu'un apôtre d'imposture.

La religion chrétienne, forte de la pureté de sa morale, du zèle et des vertus de ses ministres, s'avança alors avec sérénité à travers les persécutions du paganisme et les angoisses de la pauvreté. Depuis un siècle, elle avait arboré l'étendard de la croix et fixé son siége principal dans la capitale même de l'Empire, d'où des missionnaires, qui tenaient leur doctrine des Apôtres ou de leurs disciples immédiats, la répandaient par toute la terre. Dès cette époque, on lui trouve une hiérarchie bien ordonnée : des évêques dans les métropoles, des prêtres dans les principales villes et dans les campagnes, des diacres pour recueillir et distribuer les dons des fidèles, des diaconesses chargées auprès des femmes des fonctions que les hommes ne pouvaient remplir. Ainsi s'établissaient naturellement dans l'état ecclésiastique les degrés d'honneur et de juridiction que les Romains avaient établis dans l'ordre civil.

Les nombreuses relations de la Gaule avec le siége de l'Empire, la firent participer de bonne heure à la con-

Digitized by Google

naissance du christianisme. La preuve peut s'en tirer des prétentions de plusieurs Églises qui font remonter leur fondation aux envoyés de saint Pierre ou de ses successeurs immédiats. La mission de sainte Marie-Madeleine et de saint Lazare à Marseille, de saint Martial à Limoges, etc., est aujourd'hui un fait authentiquement établi. Ainsi, dès le milieu du premier siècle, le christianisme eut des apôtres et des disciples dans les Gaules. Mais le défaut de monuments assez explicites, nous force à entrer dans l'histoire de cette grande révolution religieuse par un fait plus avéré, qui nous a été conservé par Eusèbe, et qui d'ailleurs suppose déjà une certaine durée à la prédication de l'Evangile dans les Gaules : c'est la persécution suscitée aux Eglises de Lyon et de Vienne sous Marc-Aurèle.

Vers le milieu du second siècle de notre ère, des marchands asiatiques, établis sur les bords du Rhône, demandèrent des maîtres à Smyrne où existait une école fameuse par sa science et son orthodoxie. Polycarpe mit à la tête de la mission deux hommes qui ont brillé du plus vif éclat. Le premier, saint Pothin, chef de la mission, fixa à Lyon le centre de la chrétienté des Gaules, d'où, comme d'un foyer, se répandit un feu sacré qui ranima les âmes tièdes et consuma les liens qui retenaient une multitude d'infidèles sous les chaînes du démon. Le second, l'illustre saint Irénée, destiné à être la lumière de la mission, ayant été formé à l'école de Smyrne, y avait puisé cette science vive et pure qui ne redoute pas les attaques des ennemis de la vérité. Le zèle, l'expérience, la prudence et la doctrine se trouvaient ainsi réunis dans cette belle colonie.

Digitized by Google

Les missionnaires firent faire un grand pas au christianisme dans notre patrie ; on voyait, comme partout, dans cette communauté chrétienne, beaucoup plus de pauvres que de riches ; des esclaves assis sur les mêmes bancs à côté de leurs maîtres ; des citoyens romains pêle-mêle avec des Barbares et des hommes de tous les pays. Plus de cinquante fondateurs des Eglises chrétiennes dans les Gaules sont vénérés par nos métropoles ; mais la plupart d'entre eux ne nous sont connus que par leur mort. Le nom de plusieurs a même échappé à des écrivains ecclésiastiques, et, selon la belle expression de Grégoire de Tours : « On ne lit plus leurs noms que là-haut, » sur les pages du livre de vie. »

Pothin, quoique grec, sut se rallier les prêtres latins du pays ; plusieurs de ses associés portent des noms gallo-romains : tels sont le diacre Sanctus de Vienne ; Marcellus et Valérianus, l'un diacre et l'autre prêtre ; enfin Benignus et Andochius, qui reçurent leur mission de cet illustre évêque. Ce saint et prudent pasteur leur adjoignit Thyrsus, dont le nom semble indiquer une origine orientale.

La société des fidèles était composée elle-même d'asiatiques et de gallo-romains : Attale de Pergame, surnommé la colonne de l'Eglise de Lyon, qu'il soutenait par son crédit et ses immenses richesses, tenait le premier rang parmi les Grecs. Après lui venaient le médecin Alexandre, missionnaire infatigable qui se servait de sa profession pour convertir les païens ; Alcibiade, homme ardent, d'une grande activité et par là même très influent sur la communauté chrétienne. Philomène, Macaire, Aristée, Zotique, Apollonius et Ponticus paraissent aussi

Digitized by Google

avoir appartenu à la famille grecque. Les femmes distinguées de la même nation avaient acquis une grande influence sur la communauté. Nous citerons Biblis, destinée à donner tour à tour de la joie et de l'affliction à l'Eglise; Trophime, Gamante, Rhadana et Alpis, nommée aussi Agnelette, jeune fille pleine de douceur et de grâce comme l'indique son nom.

La communauté chrétienne gallo-romaine renfermait aussi un grand nombre de personnes de distinction : nommons Epogathus, brûlant, disent les vieux actes, d'un immense amour de Dieu et du prochain; Maturus, nouveau converti, qui reçut presque en même temps le baptême de l'eau et celui du sang; Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Geminus, Comminius, citoyens romains, puis Titus Cornélius, dont nous ne savons rien, sinon qu'ils ont été martyrs. Un grand nombre de femmes, appartenant à la race gallo-romaine, rehaussaient cette communauté. Nous en verrons briller plusieurs au moment du martyre.

La communauté chrétienne de la Gaule devait être éprouvée par l'hérésie avant de l'être par le fer et le feu : le montanisme et le gnosticisme tentèrent de s'établir dans son sein. La doctrine de Montan, qui se faisait par sa sévérité des partisans parmi les âmes ferventes, ne reconnaissait aucune différence entre les fautes, multipliait les jeûnes, condamnait les secondes noces, imposait le martyre et chassait celui qui avait essayé d'échapper à la persécution : « Tu peux partir, lui disait-il, car tu t'es » défié de Dieu; l'apostasie est déjà consommée dans ton » cœur. » Cette doctrine se répandit de l'Afrique en Italie et jusque dans les Gaules, où Alcibiade, l'un des membres

Digitized by Google

les plus distingués de notre communauté chrétienne, s'était laissé gagner par la nouvelle secte; sans aller jusqu'à en professer les dogmes, il en avait adopté la discipline, proscrivant toute nourriture animale, ne vivant que de pain et d'eau, fier des sacrifices que d'autres ne voulaient ou ne pouvaient s'imposer. Il fut heureusement arrêté sur le bord de l'abîme. Déjà les principaux chrétiens étaient sous les verroux, lorsque Pothin et saint Irénée reçurent une lettre de l'Asie qui les instruisait de la condamnation des Montanistes. L'Eglise des Gaules se soumit sans restriction. Ainsi fut frappé de mort dans notre patrie ce que les orthodoxes appelaient *fausse prophétie.*

Le gnosticisme, secte grossière qui amena la corruption par un illuminisme prétendu, fut introduit dans les Gaules par Marc le mage, fondateur de l'une des branches de cette secte, venu sur les bords du Rhône avec l'espérance de gagner une Eglise encore faible. Marc se fit, en effet, de nombreux disciples. Pour gagner les femmes riches, il admettait les unes aux honneurs de la prêtrise, il mettait les autres au nombre des prophétesses : « Ecoute, disait-il à l'une d'elles, la pensée vient de des- » cende en toi; ouvre la bouche et prophétise. » Alors, comme la pythie sur le trépied, la prophétesse s'exaltait, prononçait quelques mots incohérents, et la foule applaudissait. On accusa Marc d'employer des philtres pour enflammer les passions. L'amour respirait en effet dans le langage de ses adeptes; leurs formules ne parlaient que d'union mystique; leur initiation figurait le mariage; le lit nuptial était dressé et le prêtre disait à la nouvelle convertie : « Pare-toi comme une fiancée qui attend son » fiancé, afin que je sois ce que tu es, et que tu sois ce

Digitized by Google

que je suis (1). » Saint Irénée attaqua cette erreur pernicieuse avec une grande vigueur de style. Après avoir employé les armes de la raison, il recourut à l'Evangile et à la tradition, entonna un cantique sublime en l'honneur de l'Eglise romaine, et l'hérésie succomba.

La persécution du glaive succéda bientôt à celle de la parole et de la doctrine. Le nom de chrétien étant le synonyme de grand coupable, on traita les fidèles d'hommes infâmes, « malfaisants, toujours criminels, suivant l'ex» pression cruelle d'un écrivain romain, toujours dignes » des plus grands supplices (2). » On accusait les fidèles de commettre des assassinats, de se livrer aux impudicités les plus honteuses. On ne parlait que d'incestes, de meurtres d'enfants, commis dans les assemblées chrétiennes. Hués par la multitude, ils ne répondaient que par des actes de douceur et de charité. Cette vie extérieure, si sainte, si chaste, étant opposée à la vie secrète qu'on leur supposait, la multitude païenne recevait du Christianisme des impressions bien différentes. Les uns, touchés de l'exemple des chrétiens, demandaient à se ranger sous l'étendard de la Croix; les autres, irrités de leurs blasphèmes contre les Dieux de la patrie, persuadés de leurs crimes secrets, les déféraient aux gouverneurs des provinces qui les livraient au bourreau. Il n'y a, dans les annales d'aucune nation, rien de plus touchant que les actes de nos premiers martyrs.

Un grand nombre de chrétiens de Lyon, parmi lesquels on remarquait le diacre Sanctus, le néophyte Maturus, Attale et une jeune esclave nommée Blandine,

(1) Irénée I, 13, 55. — (2) Suet. Nar.

Digitized by Google

furent conduits au tribunal du gouverneur, où tout avait été préparé pour inspirer la crainte. A côté de ce tribunal, se tenait le bourreau chargé d'appliquer la question; on voyait étalés devant lui tous les instruments du supplice. Epogathus, jeune chrétien plein de ferveur et de talents, ayant pris la parole pour justifier les fidèles, la multitude couvrit sa voix par des cris de fureur. « Es-tu chrétien? » lui demanda le président. Ayant fait sa confession d'une manière claire et distincte, il fut aussitôt arrêté et mérita d'être compté parmi les autres confesseurs, sous le nom de leur avocat.

Le président, voulant arriver à la connaissance des crimes secrets attribués aux chrétiens, employa la torture. La plupart des disciples de Jésus-Christ soutinrent généreusement l'épreuve; mais dix tombèrent, suivant l'expression de l'Eglise. Il est impossible de peindre l'impression de douleur qu'éprouvèrent les chrétiens, lorsqu'ils virent cette indigne abjuration : l'angoisse augmenta encore quand le juge ordonna de faire entrer les esclaves. Mais l'attitude que prit Blandine rassura bientôt l'assemblée. Toute la société chrétienne de Lyon avait tremblé en voyant paraître sur le théâtre des supplices cette jeune esclave douée d'une rare beauté et d'une extrême délicatesse. Mais Blandine avait été formée à la vertu par une maîtresse qui, elle-même au nombre des martyrs et pénétrée des principes de l'égalité chrétienne, l'avait traitée comme sa fille. Ayant puisé dans la religion des sentiments plus élevés que sa condition, Blandine étonna tout le monde par sa fermeté et lassa les bourreaux, qui se relevèrent du matin au soir pour la tourmenter. Comme on lui offrait la liberté, à la seule condition d'ac-

Digitized by Google

cuser les chrétiens de quelque crime, elle se contenta de répondre : « Je suis chrétienne, et il ne se passe rien » de mauvais parmi nous. »

Le diacre Sanctus fut mis à son tour à la même épreuve. A toutes les questions qu'on lui adressa, il ne fit que cette réponse : « Je suis chrétien. » Pour le vaincre, on fit rougir au feu des lames de cuivre qu'on appliqua aux parties les plus sensibles de son corps. Paraissant indifférent à ces horribles tortures, il sentait brûler sa chair sans faire entendre la moindre plaindre, sans donner le plus léger signe de douleur. Les bourreaux voyant que, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, son corps n'était qu'une plaie, arrêtèrent les tortures pour les reprendre lorsque l'inflammation aurait rendu la douleur plus vive ; car c'est ainsi que procède une politique tyrannique : elle spécule sur la douleur et fait des calculs sur son intensité, comme le financier sur les événements malheureux. Sanctus demeura ferme, et les nouveaux tourments servirent de remèdes aux premiers ; son corps parut entièrement guéri.

Quelques défections avaient affligé la communauté chrétienne. Parmi les fidèles qui, vaincus par la douleur, avaient renoncé à Jésus-Christ, se trouva une femme nommée Biblis, dont les persécuteurs résolurent d'exploiter la faiblesse pour la faire parler selon leurs désirs. On ne doutait point que les souffrances de la question ne l'engageassent à charger les chrétiens des crimes dont on les accusait. Elles eurent un effet contraire. Comparant les peines de l'enfer aux maux qu'elle endurait, elle s'écria : « Comment pourraient-ils manger leurs enfants, » eux qui ont si horreur du sang, qu'ils ne mangent pas

Digitized by Google

» celui des animaux? » Puis elle pleura l'énorme faute qu'elle avait commise en cédant à la douleur, confessa de nouveau le nom de Jésus-Christ et fut jetée dans les plus sombres cachots pour être ensuite livrée à la mort.

Le vénérable chef de la grande Église de Lyon, saint Pothin, âgé de plus de quatre-vingts ans, fut porté, malgré une grave maladie, par-devant le tribunal du préteur. « Qu'est-ce que le Dieu des chrétiens? » lui demanda le président. « Si vous en êtes digne, vous le » connaîtrez, » répliqua Pothin. Cette réponse, pleine d'une noble fermeté, attira au saint évêque les plus grands outrages; coups, insultes, paroles injurieuses, rien ne lui fut épargné; arraché à demi-mort des mains de la multitude furieuse, il expira deux jours après.

Le président prononça la sentence contre les autres fidèles. Les quatre principaux, Maturus, Sanctus, Attale et Blandine furent condamnés aux bêtes. Tout ce qu'une populace ameutée par la passion peut inventer de cruautés fut mis en œuvre contre des hommes à qui l'on n'avait à reprocher que leurs vertus. Sanctus et Maturus, destinés à paraître les premiers dans l'amphithéâtre, furent d'abord déchirés à coups de verges, afin que, jetés ensuite au milieu de l'arène, leur sang excitât davantage la férocité des bêtes. Mais rien ne put animer les lions : comme ils passaient à côté des malheureux chrétiens et semblaient les regarder avec un œil de pitié, la foule furieuse se précipita aussitôt sur les martyrs pour les tourmenter elle-même. Après les avoir fait passer par tous les jeux barbares que le caprice de sa cruauté put inventer, elle fit rougir des chaises de fer et les y fit asseoir. Comme ils respiraient encore, on les transporta

Digitized by Google

dans l'amphithéâtre pour les mettre à mort. Blandine fut attachée à un poteau et exposée à la voracité des bêtes féroces : aucune ne l'ayant touchée, elle fut réservée pour un autre jour. « Attale, Attale ! s'écriait la multitude, » nous voulons Attale. » Au moment où on le saisit pour le livrer à la foule, Attale fit valoir son titre de citoyen romain. Cet appel suspendit pour quelques jours le supplice des martyrs. Cette première journée avait été honorable au nom chrétien. Les captifs, y ayant puisé une nouvelle force, se préparèrent à supporter courageusement les douleurs de la question et du dernier supplice. Le gouverneur romain, voulant frapper de terreur tous ceux qui seraient tentés d'embrasser la nouvelle doctrine, désirait une représentation affreuse. Nous verrons qu'elle fut digne de lui. Cependant les chrétiens, profitant de la suspension des tourments, écrivirent du fond de leurs cachots aux chrétiens d'Asie, une belle lettre dont nous citerons seulement l'inscription, qui respire la paix de l'âme. « Les serviteurs de Jésus-Christ, qui sont à Vienne et à Lyon dans la Gaule, à nos frères d'Asie et de Phrygie, qui ont la même foi et la même espérance, la paix, la grâce et la gloire de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ, notre Seigneur. » Ils rendent dans cette admirable lettre un compte détaillé de leurs supplices.

Malgré la réponse de l'empereur, Attale fut exposé aux bêtes, avec un médecin nommé Alexandre, qui soutenait de la parole et du regard tous les chrétiens faibles et ranimait ceux qui se laissaient intimider. Après avoir forcé Attale et Alexandre à une course précipitée, on les plaça sur une chaise rougie au feu. Comme l'odeur de leurs chairs semblait enivrer la multitude, Attale, ne pouvant

Digitized by Google

contenir son indignation, s'écria : « C'est bien là vraiment » dévorer les hommes. Et vous nous accusez de ce crime? » — Chrétien, comment se nomme ton Dieu? » Ce fut toute la réponse de la foule moqueuse. « Les noms sont » pour les hommes, répondit-il, Dieu n'en a pas. » Ils furent égorgés sur le théâtre.

Blandine et Ponticus, jeune chrétien de dix-sept ans, avaient été gardés pour terminer le spectacle. Ponticus montra un courage héroïque; rien ne put le faire faiblir. Blandine, frappée à coups redoublés avec un fouet armé de pointes de fer, fut placée sur le fauteuil rougi au feu, puis mise dans un filet, ensuite suspendue à la corne d'un taureau furieux, qui la secoua longtemps. Comme elle n'était pas encore morte, on l'égorgea.

Après que le sang de quarante-huit chrétiens eut coulé, la barbarie païenne n'étant pas satisfaite, la multitude coupa les corps des martyrs en morceaux et les donna aux chiens. On en ramassa les restes : après les avoir brûlés, on en jeta les cendres dans le fleuve, de peur que les chrétiens ne les recueillissent et ne les vénérassent comme de saintes reliques. « C'est la folle espé- » rance de résurrection, disaient les païens, qui fait que » ces gens-là viennent nous apporter leur nouvelle su- » perstition. Une si ridicule présomption les fait courir à » la mort avec empressement; voyons donc s'ils ressus- » citeront et si leur Dieu sera assez puissant pour les » tirer de nos mains. »

Beaucoup de chrétiens qui étaient parvenus à s'échapper, devenus des semeurs de la bonne parole, allaient porter ailleurs la semence divine. Leur prédication ranima à Lyon et dans les villes voisines l'orage un instant as-

Digitized by Google

soupi. Deux jeunes hommes, Epipode, enfant de Lyon, et Alexandre, grec de nation, tous deux d'une naissance illustre, s'étaient liés d'une étroite amitié que la ressemblance des vertus n'avait fait qu'augmenter. Chrétiens aussi prudents que zélés, ils travaillèrent avec ardeur à la conversion des Lyonnais. Ils avaient été les soutiens des fidèles à l'heure de la persécution, et ils furent à ce titre dénoncés au président, qui ordonna de les arrêter. Sachant que le Maître a commandé de fuir le danger, ils se cachèrent dans la cabane d'une pauvre veuve, où ils furent découverts après de longues perquisitions; chargés de chaînes, ils comparurent devant le tribunal du président, qui ordonna de les séparer. Epipode fut d'abord l'objet des caresses du magistrat. Il répondit avec tant de sagesse et de fermeté, que le président ordonna de le frapper rudement sur la face. Epipode, en crachant ses dents mêlées de flots de sang, confessa le nom de Jésus-Christ avec une douce tranquillité : « Quoi de plus juste, dit-il, que de faire hom» mage de ma vie à celui qui va m'en rendre une » meilleure ! » On l'étendit sur le chevalet, on lui déchira tellement les flancs avec des ongles de fer, qu'on lui voyait les côtes et les entrailles. La populace forcenée, trouvant la cruauté des bourreaux trop lente, demandait à grands cris la mort du jeune homme. Le président lui fit aussitôt trancher la tête.

Alexandre, témoin de tant de cruauté, ne se laissa pas intimider, et confessa glorieusement le nom de Jésus-Christ. Les cruels supplices du fouet, des ongles de fer, ne purent lui arracher une plainte. Il fut enfin condamné à mourir en croix.

Digitized by Google

Marcel et Valérien étaient parvenus à s'échapper. Le second fut pris près de Tournus et mis à mort. Le premier, ne pouvant tenir son zèle secret, tenta de convertir le président Priscus qu'il rencontra à Châlon-sur-Saône, et lui développa les beautés du christianisme. Loin de se laisser toucher, le président le fit arrêter. Son supplice fut marqué par une cruauté spéciale ; on courba violemment les branches d'une arbre ; après l'y avoir attaché par les pieds et les mains, on les lâcha. Quoique la secousse eût été d'une violence extrême, elle ne causa cependant pas la mort du martyr ; il fallut recourir à un autre moyen. On l'enterra vif jusqu'à la ceinture, puis on l'abandonna à lui-même ; il mourut le troisième jour.

De tous les martyres, aucun n'eut autant de retentissement que celui de Symphorien d'Autun, qui appartenait à une illustre famille de la ville. Il ne cachait pas ses sentiments chrétiens. Dans une fête de Cybèle, il manifesta si hautement un souverain mépris pour cette prétendue divinité, qu'il fut chargé de chaînes et traîné au pied du tribunal du président. Le juge, après les effroyables persécutions et les minutieuses recherches auxquelles il s'était livré, fut tout surpris de voir encore un chrétien. « Un chrétien ! lui dit-il. Eh, comment donc » as-tu su échapper à nos recherches ? Car nous croyions » avoir exterminé cette secte impie. Pourquoi manques- » tu de respect à la mère des dieux ? — Je vous l'ai dit, » répliqua Symphorien, je suis chrétien. Je n'adore que » le seul et vrai Dieu qui règne dans le ciel. Quant à » cette idole du démon, si vous le permettez, je la met- » trai aussitôt en poudre. — Eh quoi ! lui dit le juge, » n'est-ce pas assez du crime d'impiété ? veux-tu y

Digitized by Google

» joindre celui de rébellion? Ignores-tu les ordres de » l'empereur? Ton sang seul pourra laver ce double » crime. » Puis, abandonnant la menace, il commença à s'apitoyer sur la jeunesse de Symphorien, sur sa naissance; il chercha à le tenter par de magnifiques promesses, de riches présents, et lui offrit un grade militaire élevé. « Sacrifie à Cybèle, et tout te sera accordé. — » Est-ce bien au chef de la justice, répondit Symphorien, » à se servir de son pouvoir pour corrompre la vertu » qu'il devrait défendre? Notre vie n'appartient-elle pas » à Dieu? Je suis prêt à sacrifier la mienne pour sa » gloire et pour celle de son Fils Jésus-Christ. Vos fa- » veurs ne sont qu'un poison caché sous une amorce » perfide. Le temps, comme un torrent rapide, entraîne » tous vos biens. Notre félicité, au contraire, est aussi » immuable et aussi sûre que le Dieu suprême qui en est » la source. Le monde, à son origine, n'a pas vu le com- » mencement de sa gloire. Les révolutions des siècles » n'en amèneront pas la fin. — Jeune audacieux, lui dit » vivement le juge, il y a trop longtemps que j'ai la » patience d'entendre les éloges de ton Christ; si tu ne » sacrifies à la mère des dieux, je te condamne aujour- » d'hui aux plus horribles supplices et à la mort. — Je » ne crains que Dieu, dit Symphorien, et je n'adore que » lui. Cette masse de chair et d'os est en ton pouvoir, » mais tu n'as aucune puissance sur mon âme; elle re- » tournera à sa céleste origine après ma mort. Ces viles » idoles que vous adorez, le cérémonial infâme de leur » culte, les gestes impurs de ces jeunes eunuques, le » libertinage devenu un exercice de religion, les trans- » ports fanatiques et toutes les extravagances de vos cory-

Digitized by Google

» phées, devraient vous ramener à une religion sainte au » lieu de la persécuter. » Le juge l'interrompit pour prononcer la sentence de mort. On le traîna hors de la ville pour l'immoler. Un spectacle inattendu suspendit un instant la marche de la multitude ; la mère de Symphorien parut sur les remparts, et dit d'une voix remplie de toute la tendresse maternelle : « Mon cher Sympho- » rien, lève les yeux au ciel, et rappelle-toi les pro- » messes du Tout-Puissant. On te prive moins de la vie » qu'on ne te l'accorde pour l'éternité. » Paroles sublimes, dignes d'être placées à côté de celles de la mère des Machabées. On trancha ensuite la tête au saint martyr. Les fidèles enlevèrent son corps avec respect et l'enterrèrent auprès d'une fontaine, où les miracles se multiplièrent, et le nom de Symphorien retentit dans toute la Gaule.

Cependant les chrétiens se multipliaient de toutes parts à mesure qu'on les persécutait. Benignus, qui avait poussé sa mission jusqu'à Langres, poste avancé de la colline des Vosges, y baptisa Léonilla, sœur de Faustus, resté à Dijon. Benignus, trahi par des délateurs, ayant été mis à mort, Léonilla vint à Dijon pour recueillir les restes de cet illustre martyr, comme Faustus s'était transporté secrètement à Saulieu pour racheter les corps de Thyrsus, d'Andochius et de Félix, martyrisés dans cette dernière ville.

Le plus illustre compagnon de Pothin échappa à la mort. Saint Irénée, disciple de saint Polycarpe, qui était à Rome, lorsque ce violent orage passa sur l'Eglise des Gaules, y avait été envoyé pour traiter avec le Pape des grands intérêts de la Gaule. Revenu à Lyon, il fut élevé sur le siége de cette antique Eglise, où il déploya toute

Digitized by Google

l'activité du zèle pour la conversion des infidèles, et obtint un si grand succès, qu'à sa voix toute la Lyonnaise brisa les idoles pour embrasser la Foi. Cependant l'ennemi du bien continuait à répandre ses pernicieuses doctrines sur la Gaule. La philosophie unissait la fable à la vérité pour substituer une vaine croyance à la foi chrétienne. Alors se montra, « le curieux explorateur de toutes les doc-» trines, l'interprète par excellence, la hache de l'héré-» sie, la lumière de l'Occident (1). » Irénée composa son *Ogdoade* qui anéantit le gnosticisme dans les Gaules. Il écrivit plus tard un magnifique ouvrage contre les héré-sies, l'un des monuments les plus précieux de l'antiquité, celui qui nous fait le mieux connaître les divagations de cette philosophie insensée qui voulait associer la science humaine à la doctrine divine : déplorable système qui devait se renouveler dans tous les siècles. On a trop oublié que la foi vient du ciel et qu'elle doit demeurer sans mélange. Irénée, qui avait puisé sa sublime doc-trine dans le sein de Polycarpe, tournait souvent les yeux vers Smyrne, se rappelant avec bonheur les célestes enseignements qu'il avait reçus : « Dieu, nous dit-il, me » faisait alors la grâce d'écouter ses discours avec une » grande application, et de les écrire, non sur le papier, » mais dans mon cœur, où, par la miséricorde divine, je » les repasse encore continuellement. » Une des plus grandes gloires d'Irénée fut la fondation d'une école cé-lèbre, qui eut pour disciples Caïus et Hippolyte, à qui ses livres servirent de modèles. Origène lui-même traça plus d'une fois son plan de controverse sur celui de notre grand évêque.

(1) Tert; Cont. Valent. Cyrill. Vet. Illum; Theodoret.

Digitized by Google

Le schisme menaçait aussi l'Eglise pour une question de discipline. La détermination du jour où devait se célébrer la fête de Pâques, l'avait jetée dans une grande perturbation, car le pape Victor annonçait la volonté de frapper les Asiatiques de la peine de l'excommunication. Irénée lui écrivit avec une respectueuse liberté pour le conjurer de ne pas jeter l'Eglise dans le trouble pour des différences de pratiques qui n'appartenaient pas à la foi : « C'est en Asie, disait-il dans sa lettre, que se sont en- » dormies dans le Seigneur les grandes lumières de » l'Eglise qui ressusciteront au jour glorieux de son » avénement. » La parole d'Irénée fut entendue et la paix conservée. On réserva à une autre époque le règlement du jour où serait célébrée la Pâque, et, en attendant, chacun put suivre la pratique de son Eglise.

La persécution, dont les terribles exécutions avaient été suspendues pendant plus de vingt ans, recommença sous Sévère, qui renouvela les édits de proscription, quoiqu'il dût beaucoup aux chrétiens. La Gaule eut sa part de gloire dans cette rude épreuve, et compta cette fois Irénée parmi ses premières victimes. La communauté chrétienne de Lyon fut encore si horriblement décimée, qu'une ancienne inscription porte que le sang chrétien coulait en longs ruisseaux dans les rues de la ville, et qu'il périt 19,000 hommes sans compter les femmes et les enfants. Le président Corneille, voulant étendre la persécution à toutes les villes voisines, parcourut les provinces pour continuer ses exécutions impies. En entrant dans la ville de Valence, ayant entendu chanter les hymnes des chrétiens, il fit aussitôt saisir et mettre à mort le prêtre Félix, et les diacres Fortunat et Achillée. A Besançon, sa barba-

Digitized by Google

rie exerça sur Ferréol et Ferjeux les plus affreux supplices; leurs corps, étendus par des poulies, furent déchirés à coups de fouets. Mais ce qu'il y eut de plus prodigieux, à ce que nous assure la légende, c'est qu'ils ne cessèrent de prêcher, même après qu'on leur eut coupé la langue. Ce miracle excitant la fureur des persécuteurs, on enfonça des alènes sous les ongles des mains et des pieds des glorieux martyrs, puis dans la poitrine, ensuite on leur trancha la tête. Saint Andol subit un martyre non moins horrible; afin que le supplice fût plus douloureux, on lui fendit la tête en quatre avec un sabre de bois.

Les cruelles persécutions que nous venons de raconter commencèrent sous Marc-Aurèle le philosophe, dont le nom méritait à plusieurs titres d'être cher à l'empire. Il fut bien vivement regretté lorsqu'on vit monter sur le trône un monstre tel que Commode. Un trait suffira pour le caractériser. Rencontrant un homme d'une corpulence extraordinaire, il le coupa en deux pour prouver sa force et jouir du plaisir de voir répandre les entrailles de la victime. Son mauvais gouvernement laissa s'aggraver les désordres des provinces, dont la Transalpine souffrit beaucoup.

Dans l'année 186, un soldat des garnisons gauloises, nommé Maternus, homme couvert de crimes et condamné au dernier supplice, sut échapper à ses gardiens. Comme il ne lui restait qu'à se faire brigand, il composa de déserteurs comme lui une bande avec laquelle il ravagea les campagnes et rançonna les villages. Le nombre de ses compagnons s'étant accru rapidement, il attaqua les villes, en prit plusieurs par surprise, quelques-unes

Digitized by Google

même à force ouverte. Ce qui rendait son passage plus à craindre que le carnage, c'est que, partout où il passait, il brisait les portes des prisons et faisait appel aux vagabonds et aux gens flétris. Après ses expéditions, trouvant dans les bois et les montagnes des retraites qu'il fortifiait, il était en état de résister aux attaques de la police; ou, s'il se voyait pressé trop vivement, il se jetait dans les Pyrénées, entrait en Espagne, puis revenait dans la Gaule chargé de butin. On fut enfin obligé de réunir des troupes considérables pour agir contre cette armée de brigands. Les gouverneurs de provinces, parmi lesquels Septime-Sévère tenait le premier rang, réclamèrent des mesures énergiques. Piscennius-Niger balaya, à la tête de ses légions, les soldats indisciplinés de Maternus, qui, s'étant jetés sur l'Italie, avaient formé le hardi projet de pénétrer dans Rome au milieu d'une fête publique et de poignarder l'empereur. Trahi par un des siens, Maternus succomba victime de son audace; tous ses compagnons, sans exception, furent exterminés (1).

Commode, odieux à tous, même à ses maîtresses, périt par le poison que lui donna une concubine; la main d'un athlète acheva ce que le poison avait commencé. Pertinax, pendant qu'il était commandant-général des troupes du Rhin, ayant remporté une victoire importante sur les Frisons et donné fréquemment des preuves d'une haute capacité, fut élu empereur par le sénat et les prétoriens, convaincus de l'absolue nécessité d'un homme ferme pour sauver la patrie. Rome crut son salut assuré après

(1) Amédée Thierry, *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine.* — Herodian. Spartian.

Digitized by Google

cette élection : Pertinax était un soldat trop rigide pour les prétoriens; ils le massacrèrent et mirent l'empire à l'encan. Didius Julianus, qui se crut assez riche pour l'acheter, n'ayant pu solder le prix convenu, fut déposé soixante-six jours après son élévation et condamné à mort. « Quel crime ai-je commis? » disait-il. L'insensé, il ne savait pas que ceindre la couronne est un crime pour celui qui est assez maladroit pour la perdre!

Trois compétiteurs n'avaient pas attendu sa chute pour revêtir la pourpre, Albinus dans les Gaules, Niger en Syrie, et Septime-Sévère en Illyrie; alors recommencèrent les guerres civiles. Demeuré vainqueur dans trois combats en Asie contre Niger, Septime-Sévère transporta le champ de bataille dans les Gaules.

Albinus, africain comme Sévère, commandant des légions placées à la garde de la Bretagne, s'était créé un grand nombre d'amis dans la Gaule et en Espagne. A la mort de Pertinax, il se posa comme le défenseur des lois et le protecteur du sénat, politique habile que Sévère avait comprise; mais, par une politique plus rusée encore, Sévère se couvrit du masque de l'hypocrisie pour le tromper; se donnant pour âgé et infirme, se disant attaqué de maladies fréquentes, il lui envoya le titre de César, pour avoir le temps d'établir paisiblement sa domination en Orient; mais lorsque l'Asie fut pacifiée, Sévère déboucha par les Alpes Cotiniennes. Les deux redoutables adversaires se trouvant à la tête d'armées à peu près égales en nombre, il s'établit entre elles une émulation formidable; il y eut plusieurs petites actions entre des corps détachés, dans lesquels Sévère, loin de porter de ces coups brillants qui, en Asie, lui avaient fait

Digitized by Google

une si grande réputation, n'avait éprouvé que des échecs; il perdit même une division de son armée dans un combat livré par Lupus, l'un de ses officiers. Des coups plus sensibles que la perte de quelques troupes étaient alors portés à Sévère par le sénat de Rome, qui rendit des sénatus-consultes entièrement favorables à son compétiteur. Dans une telle extrémité, il n'y avait qu'un grand succès qui pût le sauver; il résolut alors de livrer une bataille décisive. Les deux armées se rencontrèrent le 19 février de l'an 197, dans l'immense plaine ondulée, entrecoupée de marais et de landes, située près de Lyon.

L'action, engagée par l'aile droite de Sévère, laissa le succès incertain pendant quelque temps; les Illyriens et les légions germaniques se saisissaient corps à corps; celles-ci cédèrent enfin et furent repoussées jusqu'à leur camp. L'armée de Sévère avait rencontré de bien plus grandes difficultés à l'aile droite d'Albinus; les légions de Bretagne, dont cette aile était formée, ayant l'habitude dans leurs guerres contre les Calédoniens de leur tendre des embuscades, profitèrent des ténèbres de la nuit pour creuser de larges fossés qu'ils recouvrirent de claies et d'une couche légère de terre. Au signal convenu, ces légions s'avancent jusqu'au bord de ces fossés, lancent leurs flèches, puis prennent tout à coup la fuite. Les soldats de Sévère s'élancent à leur poursuite et arrivent sur la voûte fragile; tout tombe pêle-mêle, hommes et chevaux, et se broient mutuellement, tandis que, revenues sur leurs pas, les légions d'Albinus n'ont qu'à égorger. Vainement Sévère se porte en avant avec ses prétoriens; ils ne peuvent eux-mêmes supporter l'attaque. Un ordre

Digitized by Google

donné à Laétius de tourner le fossé avec sa cavalerie de réserve et de prendre l'ennemi en flanc, est regardé comme un acte de trahison. Un sauve-qui-peut général se fait entendre; chacun prend la fuite. Sévère, au milieu de ce tumulte, tombe de cheval; un moment on le dit mort; il se relève, se précipite l'épée à la main au-devant des fuyards, les ramène au combat. Cette fois, les légions de Bretagne, qui entonnaient le chant de victoire, commencent à plier, et sont mises en fuite par une charge de cavalerie commandée par Laétius. Celui-ci avait attendu jusqu'à ce dernier moment, voulant peut-être voir l'issue du combat, afin de s'en faire un mérite auprès du vainqueur.

Dans la courte halte qui suivit la victoire, les vainqueurs donnèrent l'essor à toute l'ivresse de leur joie. Cependant, quand ils eurent parcouru du regard ces plaines couvertes de cadavres, ces mares de sang que la terre ne pouvait boire, ces armes qui toutes étaient les leurs, ces vêtements qui tous ressemblaient aux leurs, et des deux côtés les insignes du soldat de Rome, l'histoire raconte qu'ils s'attendrirent, qu'ils déplorèrent leur propre triomphe comme une défaite cruelle infligée au peuple romain. Ces larmes séchèrent vite : l'armée se dirigea à marche forcée sur Lyon, qui ouvrit ses portes et fut livrée sans défense au pillage et à l'incendie.

Albinus, qui s'était sauvé dans une maison près du Rhône, voyant qu'il allait y être découvert, commanda à l'un de ses esclaves de lui donner la mort. Il respirait encore lorsqu'une troupe de soldats ennemis arrivèrent, lui tranchèrent la tête et la portèrent à Sévère. Le seul récit des cruelles vengences de cet empereur saisit

Digitized by Google

d'horreur. Rien n'égale les lâches cruautés qu'il exerça sur le cadavre de son rival; il fit passer son cheval sur le corps de celui qu'il avait fait Auguste, et le laissa étendu devant la porte de son prétoire jusqu'à ce qu'il devînt infect; il ordonna alors de le jeter dans le Rhône. Sa tête fut envoyée à Rome et placée au bout d'une pique dans le forum, avec cette inscription écrite de sa main : « Voyez » tous comment je traite ceux qui m'offensent! » La femme et les enfants d'Albinus, ayant été pris, furent mis à mort. Non content de ces atroces vengeances, Sévère fit rechercher les corps des sénateurs qui avaient suivi le parti d'Albinus, les couvrit d'outrages et voulut qu'ils servissent de pâture aux chiens et aux oiseaux.

Plusieurs chefs de corps, aimant mieux périr les armes à la main que de tomber sous le couteau des assassins, refusèrent de se soumettre, et succombèrent bientôt sous les coups du vainqueur. Après avoir défait tous les petits corps d'armée qui tenaient encore, Sévère ordonna une recherche minutieuse des partisans d'Albinus dans toute la Gaule et les fit périr sans pitié; il ne se laissa fléchir par aucune considération, pas même par celle de la nécessité à laquelle plusieurs avaient cédé. Cependant il conserva toujours un souvenir pénible de cette guerre. Aussi le voyons-nous négliger totalement notre province, où il ne fit élever aucun monument important. Une inscription trouvée à Nîmes nous apprend que la Gaule paya sa dette à cet empereur par un grand sacrifice nommé Taurobole. Il se trouve partout des hommes pour flatter ceux qui le méritent le moins. Il est vrai que Sévère n'avait pas une grande estime pour ces sacrifices, si nous en jugeons par celle qu'il avait pour les dieux. Il

Digitized by Google

voulut faire mettre Commode au nombre des divinités. Comme le sénat s'y opposait, il répondit : « Il convient » bien aux sénateurs d'être difficiles ! Valent-ils mieux » que ce tyran ? »

Après la mort de Sévère, Caracalla, qui régna avec son frère Géta, ayant bientôt après fait massacrer celui-ci dans les bras de sa mère, osa demander à Papinien de lui rendre le service accordé autrefois par Sénèque à Néron, de se faire l'apologiste de son fratricide. Moins complaisant que Sénèque, Papinien répondit : « Il est plus » facile de commettre un parricide que de le justifier. »

Pendant le règne de Sévère, les Germains avaient respecté les frontières de l'empire ; après sa mort, ils recommencèrent leurs courses, rencontrant alors moins de difficultés pour vaincre la barrière du Rhin. Depuis Auguste jusqu'à Vitellius, les Romains avaient entretenu huit légions pour la défense de ce fleuve. Plus tard, les empereurs crurent devoir porter leurs principales forces sur le Danube, d'une part, et sur l'Euphrate de l'autre, et ne conservèrent plus que trois légions sur le Rhin. Lorsque les Germains virent la ligne de ce fleuve moins défendue, ils portèrent de ce côté leurs plus grands efforts ; nous ne retracerons pas par années les courses de ces voisins turbulents, sur les incursions desquels nous sommes dans l'impuissance de donner aucuns détails. Remarquons seulement que ce fut dans l'une des courses de ces Barbares que parut pour la première fois l'association des Francs (1).

Antonin, dit Caracalla, étant passé dans la Gaule,

(1) Voyez le livre suivant.

Digitized by Google

attiré sans doute par la nécessité de tenir tête aux Germains, s'y montra d'une sévérité cruelle; ce qui rendit plus odieux encore le nom de cette famille, déjà en exécration dans toute la Gaule. Pour se faire pardonner ses crimes, il épuisa ses trésors et jeta l'or à la foule, qui se contenta de le nommer Caracalla, parce qu'il s'était épris de passion pour un vêtement gaulois ainsi appelé. Au milieu des empoisonnements et des crimes, Antonin Caracalla fit une loi d'une haute politique; il accorda le droit de cité à tous les peuples libres des provinces de l'empire; c'était un grand principe d'égalité dont profitèrent plusieurs de nos provinces, privées jusqu'alors de cet important privilége.

Macrin, préfet du prétoire, menacé par Caracalla, le fit massacrer et fut proclamé empereur. Il était trop timide et trop frivole pour porter le fardeau de l'empire. Aussi, après quatorze mois de règne, l'armée le dépouilla de la pourpre impériale et retourna à deux membres de la famille de Sévère : Elagabale et Alexandre-Sévère. Elagabale, prêtre du soleil en Syrie, arriva à Rome, le tour des yeux peint, les joues couvertes de vermillon, portant une tiare, un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or; il mêla aux crimes les plus abominables, des fêtes fantastiques qui nous rappellent celles que crée l'imagination féconde des Arabes. Jaloux de la vertu d'Alexandre-Sévère qu'il avait adopté et mis au rang de César, il voulut le faire périr; mais les troupes, excitées à la sédition, massacrèrent Elagabale et traînèrent son cadavre dans le Tibre.

Quoique bien jeune, Alexandre-Sévère montra une haute sagesse dans son gouvernement. Ce fut la période

Digitized by Google

la plus brillante de l'administration communale. Ulpien et Julius Paulus, qui seront des noms immortels dans l'histoire du droit, furent honorés de sa confiance et de ses bienfaits. Alexandre mit un grand soin dans le choix de ses gouverneurs de provinces. Imitant l'Eglise chrétienne qui publie les noms des prêtres avant de les ordonner, lorsqu'il nommait un gouverneur de province, il le proclamait et demandait que ceux qui avaient des plaintes à élever vinssent les formuler.

Au milieu de ses soins pour organiser l'empire, Alexandre-Sévère, voyant les provinces de l'Orient menacées, se hâta de s'y rendre à la tête de son armée. A peine était-il sur l'Euphrate, qu'il reçut message sur message pour le rappeler, parce que les Germains menaçaient les Gaules et l'Italie. L'empereur se trouva dans une grande perplexité : laisserait-il envahir l'Orient pour venir couvrir l'Occident? Son armée ne le laissa pas longtemps dans l'incertitude; le soldat murmurait tout haut : « On nous a transportés loin de notre pays, » disaient-ils, sous un climat qui nous dévore. Tandis » qu'on nous fait mourir en Mésopotamie de maladie, » de misère et de soif, nos compatriotes sont égorgés » impunément par les Germains; nos femmes sont ou» tragées et notre pays dévasté. » Alexandre céda, laissa une partie de ses troupes pour couvrir l'Asie, rentra avec le reste en Italie, et fut reçu en triomphe à Rome, où toutes les bouches firent retentir ce cri bien honorable pour le jeune empereur : « Rome vit, puisque Alexandre » est vivant. »

Alexandre-Sévère, s'étant à peine arrêté un moment à Rome, dirigea ses troupes vers les Gaules et franchit les

Digitized by Google

Alpes au milieu des frimas de l'hiver. En descendant des montagnes, une vieille druidesse s'approcha de l'empereur et lui dit d'un ton solennel : « Va, mais ne compte » point sur la victoire, et ne te fie pas à tes soldats. » Ces paroles qui glacèrent d'effroi les assistants, firent peut-être peu d'impression sur le jeune empereur, et il se hâta de se rendre au milieu des légions chargées de la défense de la Gaule : les ayant trouvées livrées à la licence, il travailla à les fléchir au joug de la discipline. Les troupes se mutinèrent d'abord : elles auraient sans doute cédé s'il n'eût existé au milieu d'elles des agents qui donnèrent au jeune souverain les noms les plus odieux, et cherchèrent à persuader qu'il était temps que la Gaule eût son empereur. Un général qu'Alexandre croyait le plus dévoué à sa personne, était l'âme de toute cette intrigue ; c'était Maximin, fils d'un berger de la Thrace. Il avait plus de deux mètres et demi de haut ; seul il mettait en mouvement un chariot chargé ; d'un coup de poing, il brisait les dents d'un cheval ou lui cassait une jambe ; il réduisait les pierres en poudre avec ses doigts et fendait les jeunes arbres avec ses mains. Cet homme, d'une force prodigieuse, étant entré dans l'armée, s'était élevé aux premiers rangs par son courage et son intelligence. Grossier, sans lettres, parlant à peine la langue latine, méprisant les hommes, il était dur, féroce, rusé, mais chaste et amateur de la justice. Alexandre, l'ayant pris avec lui pour le conduire dans la Gaule, le chargea du soin de former de nouvelles recrues. Ce capitaine s'appliqua à inspirer aux troupes du mépris pour le jeune empereur et trama sa perte. Ses amis dirent qu'il résista d'abord, qu'il ne céda qu'à la violence, qu'on lui mit la pointe

Digitized by Google

d'une épée sur la poitrine; mais ce récit n'obtint aucune créance, ni à Rome, ni dans l'armée. Maximin se laissa mettre un lambeau de pourpre sur les épaules; ce fut son manteau royal. Il entra ainsi à Mayence, le 19 mars 252, tandis que le jeune empereur, éloigné de la ville, visitait les différents postes où se faisaient les préparatifs pour l'expédition d'outre-Rhin qui allait commencer. Arrivé à Sicila, Alexandre prit son repas sous sa tente, mais en public, selon sa coutume; il s'endormit ensuite, et ses gardes s'éloignèrent pour ne pas troubler son sommeil; sa mère seule resta auprès de lui. Les brigands apostés se glissent à petit bruit autour de la tente du prétoire, égorgent les gardes et deux préteurs qui voulaient les arrêter, renversent la mère de l'empereur, tandis qu'ils passent à ce jeune souverain une courroie au cou pour l'étrangler, puis le percer de mille coups d'épée.

Maximin, proclamé empereur par quelques soldats, voyait la plus grande partie de l'armée pleurer Alexandre; forcé de lever les soupçons qui planaient sur sa personne, il vint hypocritement pleurer sur le corps du défunt et fit saisir et égorger ses complices. Triste nécessité du crime, qui n'ose s'avouer, et devient la ruine de ses instruments. Sentant la nécessité de la guerre pour se soutenir, Maximin passa le Rhin sur le pont de bateaux préparé pour Alexandre. Mais à peine de l'autre côté du fleuve, prétendant découvrir une conspiration, il fit couler le sang à longs flots; tous les partisans du dernier empereur furent mis à mort. Après ces horribles préliminaires, il commença contre les Barbares une grande excursion qui les refoula pour quelque temps au fond de leurs forêts et

Digitized by Google

au milieu de leurs marais. Parti des bords du Rhin, il traversa toute la Germanie et parvint à Sirmium après avoir livré une multitude de combats.

Cependant l'Afrique se soulevait et proclamait Augustes les deux Gordien, père et fils, en faveur desquels le sénat se déclara. A cette nouvelle, Maximin entra en fureur, se frappa la tête contre la muraille, voulut arracher les yeux à son fils qu'il s'était associé, déchira ses habits, tira son épée, la brandissant comme un furieux, réunit son armée et passa en Italie où il trouva la mort.

Dans la lutte qu'il engageait, le sénat avait chargé Maximus et Balbinus de sa défense : sentant la nécessité de mettre les Gaulois dans son parti, il invita la Gaule à prendre en main le salut de Rome. Cette province haïssait Maximin, non seulement parce qu'il ne l'épargnait pas par ses exactions, mais encore parce qu'elle tenait à prouver que ce choix honteux de l'armée n'était pas le sien. Après s'être mise en état de défense, elle fournit de l'argent au sénat et envoya à Rome des milices exercées qui valaient de vieilles troupes et pouvaient servir de noyau aux levées faites en Italie. Par cet acte d'une admirable générosité, elle voulait plaire surtout à Maximus dont elle se rappelait les succès en Germanie. Maximus périt bientôt, laissant tout le pouvoir à Gordien el jeune, qui fut assassiné par l'ordre de Philippe qu'il s'était donné pour collègue à l'empire. Philippe, après avoir vaincu Saturnien et Marinus, prétendants à l'empire, fut tué à Vérone, et son fils égorgé à Rome. Temps déplorable où pas un seul homme probe et capable ne pouvait vivre.

Digitized by Google

§ II. *Depuis les premières invasions des Barbares dans les Gaules, jusqu'à la conversion de Constantin (240-311).*

C'est avec Dèce que commence la véritable histoire des Barbares. Trois grandes races d'hommes occupaient alors les vastes plaines de la Germanie : c'étaient les Finnois, les Teutons et les Slaves. La famille des Cimbro-Galliques qui l'avaient traversée autrefois, y possédait encore çà et là, comme représentants, quelques groupes isolés, perdus au milieu des masses qui dominaient dans la contrée.

La plus reculée de ces races vers le nord, entre l'Océan glacé et les monts Ourals, était celle des Fennes ou Finnois. Avec leur teint basané, leur visage aplati, leur front saillant, leurs cheveux châtains ou roux, leur idiome rapproché des langues que nous nommons tartares, les Finnois contrastaient avec leurs voisins Slaves et Teutons, qui ne présentaient pas non plus au même degré qu'eux la misère, l'ignorance et la malpropreté.

Le Slave ou Venède avoisinait le Finnois au midi, et s'étendait jusqu'à la Vistule et au Danube. Le Slave obéissait à des conquérants asiatiques : aux Sarmates, peuple pasteur, venu depuis peu des bords de la mer Caspienne, et héritier de la puissance des Scythes sur la mer Noire.

Le Teuton occupait le pays environné par la Vistule, la Morawa, le Haut-Danube, le Rhin et l'Océan. Cette grande race fut partagée en deux : l'une, orientale, qui conserva le nom de Teuton ; l'autre, occidentale, qui fut nommée Germanique. Voilà les sources principales de ces peuples

Digitized by Google

que nous verrons déborder sur la Gaule et sur l'Empire. Du moment où les empereurs ne peuvent ni les contenir par la force, ni les satisfaire à prix d'argent, ils débordent comme un déluge qui emporte facilement les faibles digues qu'on veut lui opposer.

Les Barbares d'Orient, grossis de tous les flots populaires qu'ils rencontrèrent sur leur passage, inondèrent la Dacie, franchirent le Danube et se rendirent aux vœux de Priscus, frère de Philippe, dont ils firent un empereur. Dèce accourut pour arrêter l'élu des Barbares; mais celui-ci, trahi par Gallus, qui voulait aussi recevoir la couronne des mains des Barbares, périt au milieu des marais.

Dèce, qui avait quelques grandes qualités, n'ayant pu comprendre l'importance civilisatrice du christianisme, ni la force qu'il apporte aux puissances, s'en fit le persécuteur. L'Eglise des Gaules eut beaucoup à souffrir de la nouvelle persécution. Depuis celle de Sévère, le christianisme, ayant joui de quelques années de repos, avait repris une marche très active dans les Gaules. Rome, la mère et la maîtresse de toutes les Eglises, toujours pleine de sollicitude pour ses enfants, songea à venir en aide à la communauté gallo-grecque d'Irénée. Le pape saint Fabien, pontife dont la charité égalait le zèle, prépara à cet effet une grande mission, composée non d'habiles docteurs, mais d'hommes puissants par le caractère et l'expérience, semblables aux bons ouvriers du Père de famille de l'Evangile. Grégoire de Tours nous a conservé le nom des sept évêques que le Pape mit, vers l'an 280, à la tête de cette sainte et nombreuse expédition : c'étaient Gatien de Tours, Trophime d'Arles, Paul de Nar-

Digitized by Google

bonne, Saturninus de Toulouse, Denys de Paris et Strémonius d'Auvergne. La mission évita Marseille, ville encore dévouée aux faux dieux. De nombreux compagnons les suivirent. La plupart des siéges de la Gaule-Belgique se fondaient en même temps. Crespin et Crespinien, romains de naissance, établissaient une chrétienté à Soissons.

Une nouvelle colonie suivit de près ces deux premières. A cette mission se rattachent Sixte et Sinice de Reims, Memmius de Châlons, Pérégrin d'Auxerre, Adventus de Chartres, et Clément de Metz. Toute la Gaule fut bientôt chrétienne. La Papauté, qui portait une attention si vigilante sur les besoins religieux des peuples, veillait aussi avec soin à la conservation des saines traditions et de l'unité catholique. L'évêque de Lyon, cette métropole des Gaules, servait à la fois de guide et de sauve-garde à la foi de nos pères. Fauvinus de Lyon, étant averti que Marcianus d'Arles s'était laissé entraîner au schisme de Novatien, consulta le Siége apostolique, qui répondit à cet illustre prélat par la bouche de Lucius, successeur de saint Corneille : « Dieu a en exécration les hommes qui » se complaisent en eux-mêmes et qui sont arrogants et » superbes. Marcianus est de ce nombre. Qu'il ne pro- » nonce donc plus contre les autres une sentence de con- » damnation, mais que lui-même soit condamné; qu'il » ne s'établisse plus juge des évêques, lui que les évêques » ont jugé. »

Le paganisme, ébranlé jusque dans ses fondements dans toute la Gaule, mais retrouvant encore de l'appui dans une populace grossière habituée à participer aux sacrifices des dieux, excitait partout des orages qui emportaient les

Digitized by Google

plus nobles victimes. Le martyre de Saturninus de Toulouse mérite d'être raconté avec quelques détails. Les oracles ayant cessé de se faire entendre à Toulouse depuis que Saturninus avait établi le christianisme dans cette ville, un sacrifice solennel fut ordonné pour leur rendre la voix. Au moment où l'immolation des hécatombes allait commencer, Saturninus, suivi de deux prêtres et de deux diacres, traversait la place avec le plus grand calme. A son aspect, la multitude s'écrie : « Voilà l'en- » nemi de notre culte, le porte-étendard de la nouvelle » superstition, celui qui déclare la guerre à nos dieux » et les force à se retirer de nous; il faut qu'il leur sa- » crifie, ou qu'il leur soit sacrifié. »

Saturninus est saisi à l'instant et traîné en face de l'autel. « Prends cet encens et brûle le en l'honneur des » dieux, ou crains pour ta vie, lui dit le grand-prêtre. » — Je ne brûlerai point cet encens, répondit le Pontife, » et je ne crains que mon Dieu, qui est le vrai Dieu. » Comment les vôtres me feraient-ils peur, quand vous » prétendez que je les effraie? » A ces paroles, la foule le saisit, l'attache aux cornes d'un taureau indompté destiné au sacrifice. L'animal s'échappe, et, au premier bond, le crâne de l'évêque est brisé; sa cervelle se répand au dehors, ses membres et des lambeaux de chair tombent et laissent une longue trace des restes de son corps.

Notre Eglise eut cependant moins à souffrir de la persécution de Dèce que celles d'Afrique et d'Italie. Les empereurs vivaient trop peu pour donner quelque suite même à leurs plus mauvais desseins. Leurs officiers, aspirant à l'empire, bientôt les remplaçaient. Gallus, proclamé Auguste, trouva un redoutable compétiteur dans

Digitized by Google

Emilien, qui, ayant battu les Goths en Mésie, prit la pourpre. « Gallus marche contre lui; les troupes de Gallus se révoltent, le tuent lui et son fils, et passent sous les aigles d'Emilien. Valérien amenait au secours de Gallus les légions de la Gaule. Celles-ci, en apprenant la mort de l'empereur, proclament Valérien; Emilien est assommé à son tour par ses soldats. Valérien partage la puissance avec son fils Gallien. Un tyran s'était élevé sous le règne de Dèce, un autre sous celui de Gallus (1). »

Chacun connaît la mort affreuse de Valérien, qui fut pris par Sapor. Sa peau empaillée, tannée et teinte en rouge, demeura pendant plusieurs siècles suspendue à la voûte du principal temple des Perses.

La plus triste confusion couvre alors tout l'Empire. Dix-neuf tyrans règnent en même temps ou se succèdent à de courts intervalles. Nous ne nous occuperons que de ceux qui ont régné dans la Gaule.

Posthumus, né dans les Gaules, avait mérité par ses talents et ses vertus d'être élevé aux plus hautes dignités militaires et aux premières charges de l'Empire. En partant pour l'Orient, l'empereur Valérien lui avait confié son fils Gallien et donné le gouvernement des Gaules menacées par les Barbares. Comme le pouvoir de Posthumus était grand, Valérien, craignant qu'il n'en conçût des pensées de rébellion, divisa son autorité, lui conserva la direction de la guerre et confia à Sylvain l'administration des finances. Posthumus, choqué de ce soupçon injurieux, qui précipita le danger que l'empereur voulait éviter, se permit, dans l'une de ses courses

(1) Châteaubriand. *Études historiques.*

Digitized by Google

contre les Germains, de distribuer aussitôt à ses soldats le butin qu'il avait fait. Sylvain, regardant cette largesse comme une usurpation de pouvoir, intima au général l'ordre de contraindre ses troupes à rendre ce qu'elles avaient reçu. Les troupes se mutinèrent à un pareil ordre, proclamèrent leur général Auguste, marchèrent sur Cologne et massacrèrent un fils de l'empereur et Sylvain son conseiller. Posthumus, tout en se justifiant de toute participation à ce crime, accepta néanmoins la pourpre ensanglantée et associa à l'empire son fils C. Junius Posthumus, qui n'avait d'autre mérite qu'un faible talent oratoire. Il y a, dans les fragments qui nous restent de ses écrits, une certaine élévation de sentiments : « Partout, dit-il, on chasse le » peuple, il n'a plus d'héritage. Ce qui suffirait à la » nourriture d'une cité est le parc à bétail d'un seul » maître. Les riches sont comme les rois ou les nations; » il leur faut pour frontières des fleuves ou des mon- » tagnes... »

La tentative faite pour former un empire des Gaules, auquel devaient être soumises l'Espagne et les Iles Britanniques, mérite de fixer un instant notre attention. Toutefois, il ne faudrait pas y chercher la pensée de créer une nation. Les Gaulois, voyant l'anarchie régner dans tout le reste de l'Empire, voulaient seulement se protéger et se préparer à se défendre eux-mêmes, disposés à se réunir à Rome, regardée encore comme le centre de la civilisation, lorsque cette ville serait en état de les soutenir contre les Barbares. Il est cependant à remarquer que la Gaule conservait encore à cette époque le souvenir de son antique indépendance; car les divinités tutélaires de

Digitized by Google

cette province, Ogmius et Teutatès, placées alors après les divinités romaines, reprirent leur rang et dominèrent l'Olympe gaulois, comme on le voit par les médailles de Posthumus.

Une fois revêtu du titre d'empereur des Gaules, Posthumus mit tous ses soins à bien gouverner son empire. Réunissant toutes les vertus civiles et militaires, il sut rendre les peuples heureux au-dedans et les défendre contre les ennemis du dehors. Il fit régner la discipline dans les armées, la justice dans les tribunaux, la tranquillité et le bon ordre dans tout le pays qui lui obéissait. Non content de forcer les Germains à respecter la Gaule, il construisit encore des forts détachés placés de distance en distance sur les terres des Barbares; il sut même obtenir toute l'estime et la confiance des Germains, et ceux-ci lui fournirent des troupes contre Gallien qui, ayant à venger la mort de son fils et à reconquérir une partie de son empire, passa deux fois au-delà des monts. Quoique Posthumus eût de belles et nombreuses légions attachées au nouvel empire, il ne voulut accepter aucune grande bataille, content de harceler sans cesse son ennemi et de le contraindre ainsi à se retirer. Il y eut cependant une rencontre assez sérieuse, où Posthumus aurait pu être pris, si Aurélien, général de Gallien, avait montré plus de vigueur; mais Aurélien, qui avait besoin de laisser de sérieux embarras à son maître, ne voulut pas en finir si promptement et fit traîner cette guerre en longueur, afin que Gallien repassât en Italie. Après avoir obtenu de grands succès en Asie, Gallien retomba dans son apathie, et comme on lui représentait que l'Empire croulait de toute part, il en riait et demandait quels seraient les

Digitized by Google

festins et les jeux du lendemain. « César, l'Egypte se » soulève. — Eh bien ! nous nous passerons du lin d'E- » gypte. — Les Goths dévastent l'Asie. — Eh ! ne peut-on » vivre sans l'aphronitre ? — La Gaule se sépare de l'I- » talie. — Est-ce que les draps d'Arras sont nécessaires » au salut de l'Empire ? » Et il s'amusait à composer des vers sur le mariage de ses neveux.

La guerre des Gaules fut suivie de quelques moments de repos et de calme, pendant lesquels Posthumus chercha à cicatriser les plaies de la patrie : au milieu de ces préoccupations si dignes d'un souverain, il était menacé dans sa puissance, et même dans sa vie, par des officiers du plus haut mérite qui, jaloux de son autorité, voulaient s'en emparer. Contraint de marcher contre Mayence qui, après s'être révoltée, s'était donné Lokianus pour maître, Posthumus, après avoir complétement battu les rebelles, ayant résisté avec beaucoup de fermeté à ses soldats qui lui demandaient le pillage de la ville, fut attaqué par ses propres troupes et mis à mort avec son fils qu'il avait créé César.

L'armée se jeta aussitôt entre les bras de celui qu'elle venait de combattre et proclama Lokianus empereur. Les Germains, encouragés par ces dissensions intérieures, se levèrent aussitôt, se ruèrent sur les forts du Rhin, en prirent plusieurs et les ruinèrent de fond en comble. Lokianus attaqua vigoureusement ses ennemis, les rejeta au-delà du fleuve et rétablit les forts qu'ils avaient détruits.

Victorin, que quelques historiens nomment lieutenant de Gallien, mais que d'autres placent avec plus de raison au nombre des officiers de Posthumus, voyant avec une

Digitized by Google

extrême jalousie Lokianus, son égal et peut-être son inférieur, élevé à la dignité impériale, travailla à corrompre les troupes du nouvel empereur, parvint en effet à en détacher un grand nombre de sa cause, l'attaqua ensuite lui-même, le vainquit et le tua.

Victorin avait de très grandes qualités; voici le portrait que nous en a tracé un auteur contemporain : « Je ne » trouve aucun prince, disait Trébellius, qui soit préfé- » rable à Victorin; Trajan n'était pas un capitaine plus » consommé; Tite-Antonin, un souverain plus clément; » Nerva, un empereur plus digne de respect; Pertinax » ou Sévère, un général plus ferme ni plus exact à main- » tenir la discipline militaire. Mais ses débauches et une » passion désordonnée pour les femmes ont effacé en lui » toute cette gloire; et il n'est pas permis de louer un » prince dont la mort est regardée par tout le monde » comme un châtiment justement mérité. » Victorin ayant employé la violence pour satisfaire sa brutalité fut assassiné à Cologne par un simple officier, dont il avait outragé la femme. N'étant pas mort sur-le-champ, il proclama aussitôt son fils Victorin, qui fut tué quelques jours après. Le père et le fils furent renfermés dans une même tombe qui portait cette inscription : « Ci-gisent les deux » Victorins, tyrans. »

Victorin laissait une veuve d'un grand mérite. Zénobie disait d'elle : « J'aurais voulu partager l'empire avec Vic- » toria, qui me ressemble. » Les soldats, qui l'avaient surnommée la mère des camps, lui déférèrent le titre d'Auguste, titre qu'elle refusa pour elle-même, mais qu'elle conféra à Aurélien Marius. C'était un officier parvenu, plein de fermeté et de bravoure, qui avait exercé l'état d'armu-

Digitized by Google

rier avant de ceindre l'épée; il était d'une force extraordinaire, ses doigts étaient aussi durs que le fer qu'il avait manié. Voici le discours qu'il adressa à l'armée après son exaltation. « Amis, on me reprochera mon premier état. » Plaise aux dieux que je ne sois jamais amolli par le » vin, les fleurs et les femmes! Qu'on me reproche mon » état d'armurier, pourvu que les nations étrangères ap- » prennent par leurs défaites que j'ai appris à manier le » fer! Je dis ceci, parce que la seule chose que pourra » me reprocher Gallien, cette peste impudique, c'est que » j'ai fabriqué des armes (1). » Marius, qui par l'excessive sévérité de son caractère se créa de nombreux ennemis, régna à peine quelques semaines. Pendant ce court espace de temps, il eut l'honneur de battre les Germains. Ayant témoigné du mépris et du dédain à un soldat qui avait travaillé dans sa boutique, ce soldat irrité le perça de son épée en disant : « C'est toi qui l'as forgée. »

Victoria ne perdait rien de son ascendant; toute l'armée lui déféra le choix d'un empereur; elle jeta cette fois les yeux sur un homme capable, mais qui n'appartenait pas à l'armée. Tétricus, gouverneur de l'Aquitaine, qui s'était acquis une haute réputation de valeur, étant parent ou allié de Victoria, reçut de cette reine la pourpre et prit le titre d'Auguste à Bordeaux. Victoria vécut encore quelques années toujours honorée et aimée. On battit monnaie à son effigie jusqu'à sa mort.

Le court passage de Tétricus au pouvoir procura à la Gaule quelques années de prospérité, pendant lesquelles les étrangers apportèrent de la richesse et de l'industrie;

(1) Hist. Aug. Trig. Tyran.

Digitized by Google

des villages obscurs prirent de grands développements et devinrent des cités florissantes. La mort de Gallien ayant changé la situation de l'empire des Gaules, qui s'étaient révoltées principalement en haine de ce méchant empereur, Autun, toujours attachée à la capitale de l'Empire, commença à s'agiter alors, afin de se réunir de nouveau à ce centre du monde civilisé. Pour retenir cette ville dans l'obéissance, Tétricus la fit attaquer, la soumit et punit les principaux habitants de la peine attachée par les lois au crime de rébellion.

Quoique la pourpre fût un signe certain de mort violente infligée dans le plus bref délai, il se trouvait toujours quelqu'un pour la prendre. Claude II, que Gallien avait désigné pour son successeur, chargea sa tête du diadême impérial et remplit ses devoirs d'empereur. Triomphant des Goths, il mourut après avoir joui de son triomphe. Quintillius, son frère, fut proclamé empereur pour lui succéder, et se tua au bout de dix-sept jours.

Aurélien, soldat de fortune, choisi pour son successeur, eut deux femmes redoutables à combattre, Zénobie et Victoria. Après avoir rétabli l'ordre en Orient et rendu dans ces contrées la supériorité aux armes romaines, il repassa en Italie. Tétricus, empereur de Victoria, sentant tout le poids du fardeau de l'empire des Gaules, redoutant aussi l'inconstance des troupes, qui chaque jour ourdissaient des conspirations ou se mutinaient et se soulevaient, désirait déposer la couronne ; mais, n'osant renoncer librement à la pourpre, par la crainte de ses sujets, il appela Aurélien, qui accourut. Comme il y aurait eu du danger à livrer ouvertement l'armée gauloise, Tétricus convint qu'il donnerait une bataille ; mais il

Digitized by Google

s'engagea en même temps à disposer ses troupes de manière qu'elles fussent facilement vaincues; infâme convention qu'il eut la honte d'exécuter. Les champs catalauniens furent le théâtre d'une horrible boucherie. Les Gaulois se battaient avec un courage de lions; mais que peut la valeur contre la trahison? L'armée gauloise fut totalement anéantie, et l'empire des Gaules tomba après treize ou quatorze ans d'existence. Aurélien, qui jouit à Rome des honneurs du triomphe, fit marcher à la suite de son char, parmi la foule de Goths, d'Alains, d'Alamans, de Vandales, de Sarmates, de Suèves, etc., les deux Tétricus, dont l'aîné, quoique sénateur romain, portait en signe de mépris la pourpre impériale. Aurélien lui donna le gouvernement de la Lucanie en échange de l'empire. Ce seul fait peint l'époque : un homme qui a été décoré de la pourpre devrait-il jamais accepter d'autre dignité?

Aurélien sut faire respecter la Gaule par les Germains, qui, ayant osé franchir le Rhin, furent repoussés dans leurs forêts. Dans un second voyage qu'il fit dans notre patrie, il agrandit Genabum (Orléans) et lui donna son nom, que cette ville porte encore aujourd'hui, quoique un peu corrompu; il fonda aussi la ville de Dijon, dont le château-fort existait seul auparavant. Mettant le plus grand prix à la complète exécution des réglements militaires, il faisait observer une discipline très sévère dans l'armée, infligeait des punitions effrayantes à tous ceux qui violaient les réglements, et mérita ainsi qu'un officier de son armée le tuât entre Héraclée et Bysance.

L'Empire demeura sept mois sans souverain. L'armée et le sénat se renvoyaient mutellement l'honneur de l'élection. Le sénat céda enfin. Après avoir fait choix de

Digitized by Google

Tacite, se croyant redevenu ce qu'il était au temps de sa gloire, il écrivit à la curie de Trèves : « Vous qui » portez le titre de peuple libre et qui fûtes toujours » dignes de le porter, vous vous réjouirez de la nouvelle » que nous vous donnons. Le droit de créer des empe- » reurs est revenu au sénat. On a en même temps dé- » crété que l'appel de toutes les causes ressortirait à la » préfecture de la ville. »

Tacite, quoique âgé de soixante-quinze ans, alla à la guerre pour repousser les Alains, et mourut de fatigue ou fut tué à Tharse ou à Thyanes. Florien, son frère, se fit déclarer empereur en Asie, et Probus en Occident. Une guerre civile de deux ou trois mois donna la supériorité au dernier, qui rendit d'éminents services à la Gaule.

Après la mort d'Aurélien, la Gaule, abandonnée à elle-même, vit les bandes germaniques franchir le Rhin. Non contents de ravager les campagnes, les Barbares s'emparèrent aussi des villes et firent des établissements considérables sur la rive gauche du Rhin. Mais Probus, une fois affermi sur le trône impérial, songeant à délivrer la Gaule de ses hôtes importuns, commença une guerre terrible. Vopiscus nous le peint en disant que cet empereur tua aux Barbares près de 400,000 hommes, qu'il reprit sur eux soixante ou soixante-dix villes, et qu'il leur enleva tout leur butin. Ayant ensuite franchi le Rhin, il chassa les Germains jusqu'au-delà du Necker et de l'Elbe, mit à prix la tête de ces Barbares, donnant une pièce d'or pour chaque tête qu'on lui apportait. Après avoir enlevé tout ce que les Germains possédaient, il écrivit au sénat : « Nous n'avons laissé aux Barbares vaincus que

Digitized by Google

» le sol de leurs terres. Tout ce qu'ils possédaient est » maintenant à nous. Les campagnes de la Gaule sont » aujourd'hui labourées par les bœufs des Germains : » leurs troupeaux servent à notre nourriture ; leurs haras » nous fournissent des chevaux pour la remonte de notre » cavalerie ; nos greniers sont pleins de leurs blés. »

Une poignée de Francs, poussés par Probus jusque sur les bords du Pont-Euxin, ennuyés de ce séjour, s'emparèrent de quelques barques, franchirent le Bosphore, ravagèrent les côtes de la Grèce, de l'Asie et de l'Afrique, prirent Syracuse, attaquèrent Carthage qui leur opposa une vive résistance, longèrent les côtes de l'Espagne et de la Gaule, et débarquèrent à l'embouchure du Rhin sans perte importante. Le monde, étonné de tant d'audace, comprit que le peuple qui avait produit de pareils héros tiendrait une grande place dans le monde.

Quoique le règne vigoureux de Probus imprimât de la crainte aux ennemis de l'Empire, il y eut cependant encore dans les provinces quelques insensés qui tentèrent de revêtir la pourpre impériale. La Gaule en compta deux. Proculus, officier sans mérite réel, plein de vanité de ses exploits et de ses débauches, poussé à la révolte par un certain nombre d'hommes amis du désordre, sur lesquels la main de Probus pesait trop lourdement, prit la pourpre au milieu d'un grand festin. Dans une joute solennelle contre des buveurs, étant demeuré triomphant jusqu'à dix fois, Proculus avait ainsi mérité le titre d'empereur, et fut proclamé Auguste, bouffonnerie que les convives prirent au sérieux. Le bruit s'en répandit rapidement ; les troupes le reconnurent, et la Gaule eut un empereur. Probus, secondé par les Francs et les

Digitized by Google

tribus germaniques, battit complétement Proculus, s'empara de sa personne et le livra aux licteurs.

Bonose, autre aspirant qui se distinguait comme débauché, avait reçu le commandement de la flotte que les Romains entretenaient dans le Rhin; s'étant laissé surprendre et battre par l'ennemi et craignant la sévérité de Probus, il crut échapper à sa justice en se faisant empereur. Il réunit un grand nombre de bandes qui purent à peine soutenir les regards des aigles romaines conduites à la victoire par Probus lui-même. Bonose se sauva à Cologne, où il se rendit justice en se pendant. Avec de tels éléments de désordre, est-il étonnant que l'Empire ait succombé sous le poids de l'anarchie?

Probus fit beaucoup pour la Gaule. Non content de lui rendre la tranquillité, il s'occupa aussi d'y faire fleurir le commerce et l'agriculture; il permit de replanter la vigne, que Domitien avait fait arracher. On croit que la Bourgogne lui est redevable de ces plantations magnifiques qui sont une source intarissable de richesses pour ce pays. Quoique bien digne de porter le sceptre, Probus n'en fut pas moins tué par ses soldats.

Carus lui succéda; il laissa deux fils, Carinus et Numérianus. Celui-ci fut assassiné par Aper, qui, en punition de ce crime, fut condamné à mort par l'armée. Dioclétien fut alors appelé à porter le diadème.

Carinus, qui s'était posé comme un grand réformateur et montrait dans tous ses actes une excessive sévérité, fit de la Gaule le principal théâtre de ses barbares réformes, ce qui produisit une vive agitation dans tout le pays et y jeta la plus triste anarchie. Remarquons que, dans toutes les grandes commotions, le désordre se mettant dans

Digitized by Google

les armées et la misère dans les campagnes, le brigandage prenait les proportions d'une guerre civile; et ce qui la rendait plus dangereuse, l'horreur attachée à ce nom disparaissait. Les déserteurs, les voleurs, les repris de justice se donnaient l'un de ces chefs de bandes qui se jetaient souvent un lambeau de pourpre sur l'épaule, battaient monnaie, se nommaient Césars et devenaient quelquefois le sujet d'un poème épique. Tels furent Ælianus et Amandus, qui se mirent à la tête de la bagauderie, expression qui avait alors le même sens qu'a de nos jours le mot *patriote*. Sous le règne de Claude II, les Bagaudes ayant déjà réuni des forces assez considérables pour assiéger Augustodunum, qu'ils regardaient comme une ville trop romaine, avaient été facilement dispersés; mais Carinus donna naissance à une seconde bagauderie, plus terrible que la première : « Les Bagaudes pillaient et brûlaient les *villas* des sénateurs et des curiales, attaquaient et forçaient les cités, et poursuivaient avec fureur les officiers impériaux. Ce ramas d'esclaves, de colons, de petits propriétaires ruinés, de vieux Gaulois héritiers des haines druidiques contre Rome; ce peuple de barbares que le désespoir avait enfanté dans la décadence d'une civilisation incomplète et oppressive, s'étendit d'un bout de la Gaule à l'autre, essaya de s'organiser et se choisit deux empereurs, Ælianus et Amandus, dont les médailles ont été conservées jusqu'à nous. La bagauderie menaçait de gagner les autres grandes régions de l'Empire, où existaient les mêmes souffrances et les mêmes ressentiments. Le danger parut très grave à Dioclétien. Retenu en Orient par la nécessité de contenir les Perses et les barbares du Bas-Danube, il associa à la pourpre

Digitized by Google

son lieutenant Maximien, et il se hâta de l'envoyer contre les rebelles gaulois. Entré dans les Gaules, Maximien assaillit les Bagaudes et les défit, à ce qu'on croit, sur le territoire des Eduens (près de Cussy, en Bourgogne). » Après divers échecs, la plus grande partie de cette multitude indisciplinée se dispersa et mit bas les armes. Les plus braves, avec leurs chefs Ælianus et Amandus, se retirèrent dans la presqu'île que forme la Marne, un peu au-dessus de son confluent avec la Seine, et qui était alors complétement isolée de la terre ferme par un mur et un fossé attribués à César. Ils se défendirent jusqu'à la dernière extrémité dans ce camp retranché, que les légions finirent par emporter d'assaut après un long siége. Ælianus et Amandus périrent les armes à la main. Ce lieu conserva pendant plusieurs siècles le nom de *camp des Bagaudes* ou *fossé des Bagaudes*. C'est aujourd'hui Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris. Les Bagaudes ne tentèrent plus d'insurrection générale. Mais la bagauderie ne fut pas anéantie, car les causes qui l'avaient engendrée subsistaient et croissaient encore d'intensité. Elle dégénéra en brigandage, et, jusqu'à la chute de l'Empire, il y eut toujours dans les forêts et les montagnes de la Gaule une population errante et poursuivie, vivant en état de guerre contre toutes les lois et tous les pouvoirs sociaux (1). Plusieurs historiens ont mis les Bagaudes au nombre des chrétiens; mais il n'y a aucune preuve, même probable, de cette assertion; les chrétiens persécutés étaient obligés de fuir le monde, mais c'était pour pratiquer la vertu et non pour se livrer au désordre. Nous allons en donner un exemple bien remarquable.

(1) Henri Martin. *Histoire de France*, liv. I, p. 257.

Digitized by Google

Il y avait dans les environs d'Auxerre de vastes forêts où tous les chrétiens de ce pays se réunissaient pour chanter des hymnes à la gloire du Christ. Un officier d'Aurélien les fit cerner un jour et tomba tout à coup au milieu de leur assemblée, les traitant de séditieux et de misérables et les accablant de menaces. « Nous ne sommes » point des séditieux, lui dit Priscus; ce n'est point l'es- » prit de révolte, c'est la religion qui nous amène ici, où » nous offrons, comme tu peux le voir, des sacrifices de » louange au Christ qui nous a rachetés. — Comment, » s'écria le Romain, vous êtes assez audacieux pour vous » déclarer chrétiens en présence des officiers mêmes de » l'empereur? — Nous tenons, répliqua Priscus, cette » hardiesse de celui qui donne la vie aux empereurs. — » Alors, dit l'officier, je crois que vous adorez Jupiter, » car c'est Jupiter qui donne la vie à nos princes. » Les chrétiens, entendant un semblable blasphème, donnèrent à Jupiter les épithètes d'infâme, de débauché, d'incestueux, de dieu métamorphosé en bête, et irritèrent ainsi les soldats, qui tombèrent sur la troupe des fidèles et les massacrèrent presque tous.

Cet élan généreux appartient essentiellement au caractère chrétien. Sous Maximien, il se passa au bord du Rhin un fait qui fit une grande impression sur le monde religieux. Dans une distribution faite aux troupes, chaque soldat s'étant avancé, une couronne de laurier sur la tête, pour rendre hommage aux dieux, un chrétien refusa de se couronner, fut poursuivi des huées de toute l'armée et devint le sujet d'un ouvrage de Tertullien, qui, dans son livre, condamne sans ménagement l'état militaire : « Ce soldat, dit-il, jette là sa casaque qui lui pesait

Digitized by Google

» tant et commence à respirer; il détache de son pied sa » gênante chaussure, et marche enfin sur la terre comme » un chrétien et un saint; il rend cette épée qu'il n'avait » pas reçue pour la défense du Seigneur. Sa couronne » même tombe de ses mains. Ce n'était pas un de ces » chrétiens qui se persuadent qu'on peut servir à la fois » deux maîtres. »

Nous nous contenterons de rappeler encore l'héroïsme de la légion Thébaine. Quoique son martyre se soit passé sur les confins de la Gaule et qu'il n'appartienne pas à notre sujet, nous ne pouvons cependant résister au plaisir de citer quelques belles paroles prononcées par le primicier Maurice. Il disait dans une lettre écrite en son nom et en celui de tous ses compagnons : « César, nous » sommes tes soldats, mais nous sommes aussi les servi- » teurs de Dieu! Nous te devons l'emploi de nos armes, » nous lui devons l'innocence de nos cœurs. Tu nous » donnes la solde, il nous a donné la vie. Conduis-nous » à l'ennemi, mais nous ne tirerons point l'épée contre » nos frères. Tu cherches des chrétiens, ô empereur, et » tu en as devant toi. Le sang de nos frères a rejailli sur » nous, et nous ne le vengeons point, car nous ne » sommes pas des rebelles..... Fais maintenant comme » il te plaira..... »

Le séjour de Maximien dans les Gaules fut marqué par le sang d'une multitude de martyrs. Agen vit tomber la tête de Caprais, son évêque, et d'une vierge qui donna l'exemple d'un courage invincible. Près d'Agde, souffrirent Tibère, Modeste et la généreuse Florence; à Vienne, le tribun Ferréol; à Brioude, en Auvergne, le vaillant guerrier Julien; à Arles, le greffier Genès, encore

Digitized by Google

jeune et catéchumène, ne pouvant se résoudre à expédier un ordre contre les chrétiens, jeta les registres au feu et prit la fuite. Il passa le Rhône à la nage, mais il fut pris sur l'autre rive et eut la tête tranchée. Nantes, en Bretagne, vit tomber la tête de Donatien et Rogatien, frères aussi distingués par leur naissance que par leurs vertus. Nommons aussi sainte Reine, au diocèse d'Autun, dont le nom, devenu fameux, voit encore la multitude des fidèles accourir autour de son tombeau. Plusieurs y fixèrent leur demeure, et il se forma une bourgade qui porte son nom.

Nous trouvons le plus grand nombre de martyrs dans la Belgique, où Maximien rencontra un digne ministre de ses desseins dans le trop célèbre Rictio-Vare, dont la cruauté surpassa tout ce qu'on peut supposer. « Tout ce qu'on peut imaginer d'odieux et de poétiquement effrayant, a été accumulé sur lui par les légendaires des siècles suivants, comme pour en former le type du magistrat sanguinaire, un tueur, un busiris des persécutions chrétiennes. En faisant la part du vrai et du faux, comme l'historien le doit toujours faire, surtout quand il travaille sur des documents traditionnels, on trouve dans Rictio-Vare un juge inexorable attaché étroitement à la lettre de la loi, un païen fanatique, enfin un soldat qui ne connaît que la discipline militaire et porte dans ses devoirs de juge toute la brutalité des camps. Tel, les faits réduits à leur juste valeur, nous représentent le préfet du prétoire de Maximien, si Maximien l'avait choisi à son image (1). » Nous devons rapporter le détail de quelques-uns des martyres que ce ministre fit subir.

(1) Amédée Thierry. *Hist. de la Gaule sous la domination romaine.*

Digitized by Google

Etant à Fîmes, petite ville située entre Reims et Soissons, Rictio-Vare rencontra une jeune vierge d'une piété ardente et d'un courage invincible, qui, après avoir supporté avec une fermeté inaltérable, le double supplice du fer et du feu, était déjà dépouillée pour être brûlée vive, lorsque le tyran ordonna de lui couper les mamelles et de la reconduire en prison. Peu après, il la fit étendre sur des charbons ardents et sur des morceaux de pots cassés où elle expira.

Valère et Ruffin, originaires du même canton, après avoir subi le supplice de la question et de la flagellation, furent contraints de suivre à pied leur juge pendant l'espace de trois lieues qu'ils rougirent de leur sang ; on leur trancha ensuite la tête. Lucianus, premier pasteur de Beauvais, après avoir refusé constamment la consécration épiscopale par humilité, voyant l'heure de la persécution approcher, écrivit à Régulus, évêque de Senlis : « Viens m'imposer les mains, hâte-toi, car je vois ap- » procher le jour des épreuves. » Régulus prit son bâton et partit. En entrant dans la ville, il lui sembla voir un peuple en démence. Une multitude, ivre de fureur, fouillait les maisons, poussant le cri de : « Mort aux chré- » tiens. » Régulus se retira, persuadé que la dernière heure de Lucianus avait sonné. Ce saint prêtre étant parvenu à sortir de la ville, fut poursuivi par trois soldats et mis à mort avec deux enfants, qui avaient peut-être cherché à lui procurer un asile.

Crespin et Crespinien de Soissons, Piat de Tournai, subirent le même sort. Quentin fut arrêté près d'Amiens. Comme c'était un Romain de noble maison, le proconsul essaya de le ramener au paganisme. Quentin défendit la

Digitized by Google

cause chrétienne avec une noble fierté. Outré de colère, Rictio-Vare ordonna de lui disloquer tous les membres, de lui déchirer le corps avec des ongles de fer et de verser dans ses plaies de la poix et de l'huile bouillante. Voyant que Quentin, loin de se plaindre, chantait les louanges du Seigneur, le persécuteur lui fit mettre dans la bouche de la chaux qu'on imbiba de vinaigre. Il ordonna ensuite de le transporter dans la ville à laquelle le martyr a donné son nom, et lui parla de nouveau des dieux de l'Empire. Mais Quentin, ayant répondu avec plus de fermeté qu'il était chrétien, la rage de Rictio-Vare fut alors à son comble. Après l'avoir fait percer transversalement, depuis le cou jusqu'aux cuisses, par deux longues broches de fer, après lui avoir enfoncé des alènes sous les ongles des pieds et des mains et dans la poitrine, il lui fit couper la tête.

Ce n'est là qu'un pâle tableau des cruautés exercées par Rictio-Vare, qui promena ainsi sa rage sur toute la surface de la Gaule-Belgique. Nous ne citerons pas la liste des martyrs auxquels il fit subir la mort. Les Annales ecclésiastiques de la province de Trèves assurent que le massacre fut si horrible dans cette ville, que les eaux de la Moselle furent teintes du sang des chrétiens, et qu'un puits voisin du prétoire fut comblé de cadavres. On frémit d'horreur au seul récit de semblables cruautés. Si Rictio-Vare ne fut que le rigide observateur des lois, comme le pensent quelques historiens, la législation romaine était donc bien monstrueuse! Que Dieu préserve à jamais les peuples d'avoir des législateurs de cette espèce! Tout en souffre, la conscience et la dignité humaine.

Marseille, quoique dévouée aux faux dieux, compta

Digitized by Google

cependant un illustre martyr. Saint Victor, soldat aussi courageux que chrétien zélé, prêcha, au milieu de cette ville débauchée, la chasteté et l'innocence chrétienne. Il se mit à censurer la vie honteuse des nobles Massiliotes et de leurs divinités infâmes, racontant à haute voix les brigandages et les adultères de Jupiter, la férocité de Mars, toutes les impudicités de Vénus. « Je rougirais, » disait-il, de parler de votre Priape, de vos dieux de » cloaque et d'ordures, comme d'une foule de monstres » à qui vous dressez des autels. O combien la pauvreté » de Jésus-Christ est plus glorieuse que le faste impur de » pareilles divinités! Quand il l'a voulu, il a nourri cinq » mille personnes avec cinq pains, il a guéri toutes les » infirmités du corps, rendu même les morts à la vie. » Quoi de plus saint que la mort du Christ, de plus beau » que ses enseignements, de plus magnifique que ses pro- » messes, de plus terrible que ses jugements! — Choisis, » lui dit le juge, de sacrifier aux dieux, ou d'être sacrifié » toi-même. — Puisque vous me déférez le choix, reprit » Victor, je déclare que j'abhorre vos dieux et que j'adore » Jésus-Christ : voilà mon choix. Bourreau, remplis » maintenant ton ministère. » On l'attacha aussitôt sur le chevalet; il y demeura immobile au milieu des plus horribles supplices; on apercevait seulement le mouvement de ses lèvres : il adorait le nom de Jésus-Christ. Il lui sembla voir le Sauveur qui lui disait : « Courage, » Victor, c'est moi qui souffre dans mes saints; je suis » ton appui, je serai ta récompense. » La nuit suivante, son cachot fut éclairé de la plus vive lumière. Trois soldats, témoins de ce prodige, reçurent le baptême. Ramené le lendemain au pied des autels des faux dieux, il s'en

Digitized by Google

approcha comme s'il voulait sacrifier, donna un coup de pied et renversa tout ce qui était préparé pour le sacrifice. Maximien lui fit couper les pieds et ordonna que tout son corps serait broyé sous la meule d'un moulin à bras. La machine se rompit. Comme le saint respirait encore, on lui trancha la tête. Les chrétiens rapportèrent qu'ils avaient entendu une voix du ciel qui prononçait ces mots : « Vous avez vaincu, Victor. » Son corps fut jeté à la mer. Les flots l'ayant repoussé, les chrétiens recueillirent ces restes précieux et les renfermèrent dans une grotte. Cassien bâtit à Marseille un monastère célèbre sous le nom de ce saint martyr.

Trèves, qui fut le séjour de Maximien et le centre de son administration, devint par ses soins et surtout par ceux de ses successeurs une seconde Rome, tant par les monuments dont ils l'embellirent, que par les institutions politiques, littéraires, etc., qu'ils y formèrent. Cette nouvelle capitale des Gaules était parfaitement située pour diriger toutes les opérations militaires contre les bandes germaniques qui attaquaient notre pays, à l'est, au nord et à l'ouest.

Maximien dirigea par lui-même toutes les opérations de terre et confia la direction de la guerre maritime à Carausius, Menappien d'un esprit doué d'une grande finesse et d'une activité infatigable : élevé sur la mer dès la plus tendre enfance, habitué à la manœuvre des vaisseaux, étant simple particulier, il avait fréquemment attaqué les pirates du Nord. Maximien réunit une flotte à Boulogne, en confia le commandement à cet habile marin, lui donnant l'ordre d'arrêter au passage toute embarcation barbare qui remonterait la mer pour aller

Digitized by Google

ravager les côtes de la Gaule ou de l'Espagne. Carausius fit de son emploi un trafic aussi infâme que sordide, laissant passer librement les corsaires pour les arrêter à leur retour, s'emparant de leur butin dont il donnait une faible part au Trésor, conservant le reste pour lui-même. Maximien voyant ses ordres méprisés, et n'osant l'attaquer de front, résolut de faire assassiner ce Menappien sans autre forme de procès. Mais celui-ci fortifia inopinément Boulogne, conclut une alliance avec les Barbares, fit voile pour la Bretagne, décida l'armée et la flotte à épouser sa cause, et, prenant avec la pourpre impériale le titre d'Auguste, porta un défi à toute la puissance de Rome. Le règne de cet aventurier fut heureux et plein de gloire. Les Calédoniens prirent la fuite devant ses armes. La côte occidentale de la Gaule reconnut son autorité; et de nombreux vaisseaux portèrent la terreur de son nom à l'entrée de la Méditerranée.

Cependant Maximien, continuant ses succès sur les bords du Rhin contre les Francs et les autres bandes germaniques, commença à exécuter un plan qui fut suivi dans la suite. Le pays des Nerves et des Menappes étant désert, il y établit des Francs et des Létes, conformément aux usages suivis par les Romains; le terrain mesuré et divisé en lots, fut garni d'instruments de labourage, de bétail et de vivres; puis on dirigeait par bandes, sous bonne escorte, les Létes qu'on voyait dans leurs haltes accroupis pêle-mêle sous les portiques des villes; leurs vieilles mères accablées de douleur pouvaient à peine supporter la honte de leurs enfants, tandis que les Romains entonnaient des chants de triomphe. « Ainsi donc, » voilà le Kamave et le Frison qui viennent labourer

Digitized by Google

» pour moi; le brigand vagabond, transformé en ma-
» nœuvre et la face toute noircie par le travail, va retour-
» ner mon champ. Les sueurs d'un Germain feront baisser
» le prix de mon blé (1). » Cette politique n'était pas sans de graves inconvénients. Car, placés sur les frontières de l'Empire, ces étrangers pouvaient se montrer disposés à recevoir ceux qu'ils regardaient comme des frères. Maximien crut remédier à ce mal en augmentant le système de défense par de nouveaux forts.

L'Empire se trouvant de plus en plus menacé par les Barbares, il fallait, pour tenir tête à l'ennemi qui se présentait de toutes parts, de nouveaux généraux; les deux Augustes créèrent deux nouveaux Césars, Galère et Constance Chlore. Mais, par une politique dont il se repentit, Dioclétien prit soin qu'ils fussent inférieurs à lui et qu'ils servissent seulement à rehausser son mérite. Ce furent cependant de véritables empereurs, revêtus de la puissance tribunitienne, marque du pouvoir impérial. Ils eurent chacun un gouvernement dont les limites furent bien déterminées. Constance seul, ayant donné quelque ombrage au despote à cause de sa vertu, fut relégué loin de la cour au fond des Gaules.

Constance avait reçu de la nature de bien grandes qualités. Doué d'un caractère plein de douceur et de courage, de fermeté et de modération, il savait se faire chérir de ses troupes et s'attacher les peuples, dont il faisait le bonheur. Il connut le vrai Dieu, selon quelques historiens. Eusèbe dit même que, lorsqu'il fut créé César, il adorait intérieurement le Christ. La plupart des histo-

(1) Eum. Paneg. de Const.

Digitized by Google

riens le regardent plutôt comme un sceptique qui admirait dans le christianisme sa morale et ses institutions, et répétait contre le paganisme les plaisanteries et les sarcasmes des écrivains chrétiens. Il avait eu pour concubine Hélène, qui, par son ascendant et son génie, était parvenue à posséder le rang d'épouse légitime. Cette femme chrétienne, qui s'efforçait d'insinuer le christianisme à son époux, eut de lui un fils, le grand Constantin. Une fois revêtu de la pourpre, Constance répudia Hélène et prit pour épouse Maximiana Théodora, belle-fille de Maximien Hercule.

Constance, ayant reçu la Gaule, l'Espagne et la Bretagne pour gouvernement, se hâta d'arriver sur les terres de la Gaule où il trouva deux grands ennemis à combattre : Carausius et les Francs.

Les Augustes, trop occupés sur les frontières orientales de l'Empire et le long du Danube, avaient cru prudent de reconnaître Carausius comme leur collègue; mais, après l'adoption des deux nouveaux Césars, se sentant capables de le détruire, ils donnèrent l'ordre à Constance de marcher contre lui. Ce général, à peine descendu des montagnes des Alpes, traversa les Gaules comme un trait, parut devant Boulogne, et entreprit le siége de cette ville, qui, jouissant d'une pleine liberté du côté de la mer, semblait se jouer des efforts du César. Constance, voulant fermer la mer elle-même, commença un travail prodigieux : par ses ordres, une levée de pierres, assez forte pour résister aux vagues, obstrua l'entrée du port. La garnison, se trouvant par là privée de toute communication avec la Bretagne, fut, après une résistance obstinée, obligée de se rendre. Une horrible tempête rompit

Digitized by Google

bientôt après la digue. Chlore était heureusement dans la ville. Il traita les Boulonnais avec douceur et en fit une conquête durable par sa bonté.

Avant de songer à poursuivre Carausius au-delà du détroit, Constance résolut de rejeter sur la droite du Rhin plusieurs tribus germaniques qui s'étaient établies sur la rive gauche. Après les avoir contraintes à repasser le fleuve, il les poursuivit lui-même au-delà du Rhin, battit plusieurs bandes, reconstruisit les forts ruinés, et transporta dans la Gaule quelques tribus qu'il plia à la vie sédentaire.

Chlore n'avait pas seulement les qualités du grand guerrier, il était encore un habile administrateur; il voulait relever toutes les ruines et guérir toutes les plaies de la patrie. Sous son administration, on voyait, dit Eumène, renaître des villes autrefois florissantes, couvertes alors de huttes ou de forêts qui servaient de repaire aux bêtes féroces. Il prêta une attention spéciale à réédifier Autun, dont les murailles tombaient en ruines, dont les maisons étaient renversées et les écoles détruites. Constance fournit des sommes considérables, non seulement pour relever les murailles, mais aussi pour acquitter les dettes de la ville, rebâtir des temples et même des maisons particulières; il s'appliqua surtout à rétablir les écoles. L'orateur Eumène, athénien de naissance, reçut la mission de les reconstituer et de leur donner une sage impulsion, car Constance voulait qu'on prît la vertu pour but de toutes les belles connaissances. Telles étaient aussi les vues d'Eumène, qui regardait les lettres comme le fondement de la tempérance, de la modestie, de la vigilance, de la patience. « Lorsque ces heureuses habitudes ont été

Digitized by Google

» contractées dès la jeunesse, tous les devoirs de la vie re-
» çoivent une heureuse impulsion; le métier des armes
» lui-même, qui paraît si étranger aux belles lettres, en
» reçoit une nouvelle vie. » Eumène consacra la plus grande partie de ses honoraires à faire fleurir les écoles d'Autun; admirable dévouement qu'on ne peut trop louer. Heureuse la jeunesse qui rencontre des maîtres aussi désintéressés!

Pendant que Constance guérissait la Gaule de ses plaies, il s'opérait une révolution en Bretagne. Constance se hâta d'y débarquer, y rétablit la puissance impériale, se fit le consolateur et le soutien des Bretons contre les Barbares leurs oppresseurs; en sorte que ceux qui, peu auparavant, redoutaient sa venue, ne surent plus que bénir son nom.

Les bandes de Carausius, habituées depuis trop long-temps à opprimer la Bretagne, ne pouvaient continuer à y demeurer sans être tentées de renouveler leurs brigandages; étant d'ailleurs trop loin du maître, Chlore les transporta dans la Gaule et les dispersa dans les pays d'Amiens, d'Autun et de Langres. Il était occupé à tout régler dans les campagnes des environs de cette dernière ville, lorsqu'un corps de Francs s'étant approché de la forteresse avec la rapidité de l'éclair, Langres ferma aussitôt ses portes, laissant au dehors Constance à la tête d'une faible escorte pour arrêter l'ennemi. Ayant été battu, il se présenta devant la place afin de se remettre en sûreté; comme on n'osa lui en ouvrir les portes, une corde lui fut lancée du haut des murailles pour le tirer ainsi dans la ville. Quelques heures après, des forces considérables étant arrivées au secours de la place, Constance

Digitized by Google

se mit à leur tête, battit complétement les ennemis et leur tua 6,000 hommes (1).

Voilà les principaux titres de Constance à la gloire militaire; mais ce qui est infiniment plus honorable, c'est tout ce qu'il fit pour la nation. Voici un trait qui mérite d'être médité par tous les souverains. Craignant de charger le peuple de trop lourds impôts, Constance n'exigea que ce qu'il croyait rigoureusement nécessaire. Un jour son trésor s'étant trouvé entièrement vide, quoiqu'il eût des obligations à remplir, il s'adressa à Dioclétien, dont les coffres étaient pleins. L'empereur ayant repoussé sa demande avec dédain, Constance réunit aussitôt les grands de son gouvernement et leur fit connaître sa situation; ils apportèrent tous, or, argent, effets précieux. Les envoyés de Dioclétien, étonnés de tant de richesses et d'un si grand zèle, ne pouvaient le comprendre: « J'en laissais la garde aux propriétaires, dit Constance; » vous voyez qu'ils ont été des dépositaires fidèles. » Quoique Constance pût modifier les ordres impériaux, relativement aux chrétiens, il n'osa pas en empêcher l'exécution; mais il montra en même temps, par sa conduite, quelle était son opinion sur les persécutions religieuses. Ayant rassemblé près de lui les officiers chrétiens de sa maison, il leur communiqua les ordres de Dioclétien, puis ajouta qu'il fallait se déterminer à résigner sa charge ou à abjurer le culte du Christ. Si quelques-uns préférèrent leurs intérêts à leur religion, ils reçurent bientôt le prix de leur apostasie : Constance les chassa de

(1) Eutrope et Zonare disent 60,000. Ce nombre est évidemment exagéré. Nous avons pris le nombre le plus vraisemblable.

Digitized by Google

son service, en faisant observer qu'il ne pouvait compter sur la fidélité de gens traîtres à leur Dieu.

Cependant il s'opérait une révolution dans l'Empire; Galère, ce gardeur de troupeaux, contraignait Maximien et Dioclétien à abdiquer, et Constance prenait le titre d'Auguste. Quoique la Gaule fît encore nominalement partie de l'Empire, elle en était séparée en réalité, formait un Etat indépendant, avait son souverain, son administration, son gouvernement. Il ne manquait à Constance-Chlore, pour se créer un Etat durable, que le fils de cette Hélène qu'il avait répudiée par politique. Constantin, âgé alors de dix-huit ans, entraîné dans les humiliations de sa mère, avait été attaché à Dioclétien; il parvint à s'échapper et à rejoindre son père à Boulogne, au moment où il s'embarquait pour la Bretagne; il l'accompagna dans son expédition contre les Pictes et eut la douleur de recueillir son dernier soupir à Yorck. Constance recommanda son fils à ses troupes, qui, par un dernier essai de leur puissance, créèrent Constantin Auguste. Il essaya vainement de repousser cette haute dignité; obligé de céder, il envoya à l'empereur Galère son image couronnée de lauriers, afin de lui notifier son avénement.

Le nouvel empereur réunissait en lui les plus éminentes qualités de l'esprit et du corps. Les païens le comparaient à Apollon et les chrétiens à l'image du Seigneur. Son premier soin fut de repasser dans les Gaules, de s'occuper du réglement intérieur de ses nouveaux Etats, et de les mettre en sûreté contre les ennemis du dehors. Un des premiers actes de son administration fut de rendre un décret pour accorder la liberté de conscience, dé-

Digitized by Google

cret très favorable aux chrétiens, qui avaient été regardés jusqu'alors comme les ennemis de l'Empire. C'était, du reste, un trait de haute politique, car il se rattachait ainsi les disciples du Christ, si nombreux dans toutes les parties du monde connu.

Après avoir assuré la tranquillité intérieure de ses États, Constantin songea aux ennemis du dehors. Les Francs, qui avaient profité de l'absence de Constance pour violer les traités de paix et passer le Rhin, furent vaincus et laissèrent au nombre des prisonniers leurs chefs Ascaric et Ragaise. Ils furent livrés aux bêtes dans l'amphithéâtre de Trèves, afin d'imprimer plus de terreur aux nations barbares. Ces deux vaillants guerriers, montrant autant de courage devant les bêtes que sur le champ de bataille, coururent au-devant de la mort, conservèrent encore un air intrépide sous les ongles des lions qui déchiraient leurs entrailles sans leur arracher un cri de douleur. Ce fut là l'origine des jeux franciskes, qui se renouvelaient périodiquement du 14 au 20 juillet de chaque année.

Dès l'année suivante, les Germains ayant reparu sur les bords du Rhin, Constantin marcha de nouveau contre eux, et, après les avoir vaincus, releva les forts placés le long de la rive, les garnit de troupes, entretint une flotte sur le fleuve, et entreprit de construire vis-à-vis de Cologne un pont magnifique en pierres, qu'on fut dix ans à bâtir; enfin il fit élever sur la rive droite une grande forteresse pour protéger la tête du pont. Ces grands travaux, destinés à comprimer les courses des Barbares, ayant donné de l'inquiétude aux Francs, ils recommencèrent à s'agiter et s'attirèrent de nouveau les armes

Digitized by Google

de Constantin. Maximien, retiré dans les Gaules auprès de son gendre, qui le comblait d'honneurs et le traitait avec toute la considération accordée à un monarque régnant, fit répandre une multitude de fausses nouvelles, distribua de l'argent qu'il accompagna de promesses, et partit pour se rendre au milieu des légions placées au pied des Alpes, voulant, disait-il, surveiller l'Italie et Maxence. Dès qu'il se vit environné des légions, il annonça tout à coup la mort de Constantin et son propre retour à la puissance impériale. Les troupes étonnées lui prêtèrent serment, et quelques villes se déclarèrent en sa faveur : succès qui eut bien peu de durée, car le retour de Constantin fut plus prompt que Maximien-Hercule ne l'avait espéré.

A la nouvelle de l'usurpation de son beau-père, Constantin reparut au milieu de la Gaule ; toutes les troupes demandaient à marcher pour combattre l'usurpateur; telle était même leur ardeur, qu'elles refusèrent le prêt militaire afin de n'éprouver aucun retard : « Cé- » sar, nous sommes assez riches, grâce à toi : partons. » Elles accoururent d'un trait, jusqu'à Châlon-sur-Saône, et s'embarquèrent sur le fleuve. « L'eau tran- » quille de la Saône irritait leur impatience; elles mau- » dissaient le fleuve paresseux, et, couchées sur leurs » avirons, elles cherchaient à en corriger la lenteur à » force de bras. A peine le Rhône leur parut-il assez » rapide (1). » La renommée les avait précédées, et Maximien, ayant pris la fuite, s'était retiré à Marseille, laissant à Arles une partie de ses troupes qui, désespérées

(1) Eumène. Panég. de Const.

Digitized by Google

de l'erreur dans laquelle elles étaient tombées, allèrent au devant de Constantin, se jetèrent à ses pieds et lui demandèrent pardon de s'être laissé entraîner par un imposteur.

Constantin fut bientôt sous les murs de Marseille, ville qui passait alors pour imprenable. Son port était bien fortifié, défendu par la meilleure flotte des Gaules, qui la garantissait du côté de la mer; du côté de la terre, elle se reliait par un promontoire à une haute muraille flanquée de tours et garnie d'un fossé qui en couvrait les abords. Constantin, malgré les difficultés, se préparait à tenter l'escalade de la place, mais on lui en épargna la peine. Il aperçut, au sommet du rempart, ce Maximien-Hercule, ce rebelle, qui demandait grâce. Un colloque s'engagea entre eux. « De quoi pouvais-tu te plaindre? disait Cons- » tantin; que te manquait-il? Tu devais être le dernier » à te conduire ainsi envers moi. » Il parlait encore lorsqu'une porte s'ouvrit; Constantin entra, fit arracher à son beau-père la robe de pourpre qu'il portait, et le conjura pour son bonheur de demeurer à l'avenir plus paisible.

Cette dégradation était extrêmement humiliante. Maximien, ne pouvant en supporter la honte, résolut d'en tirer une horrible vengeance; il entra de nuit dans la chambre de l'empereur et plongea son épée dans le sein d'un malheureux eunuque qu'il croyait être Constantin. Celui-ci, suivi de ses gardes, parut aussitôt, et ne lui laissa que le choix du genre de mort. Il se pendit de ses propres mains. « Ainsi donc, s'écriait Lactance, ce grand » empereur, durant vingt ans maître de l'univers, ce » triomphateur qui avait ébloui le monde par l'éclat de

Digitized by Google

» ses vicennales, est venu, le gosier serré au bout d'une » corde, couronner la plus détestable des vies par la » plus ignominieuse des morts (1). » Maxence, son fils, qui l'avait détesté et persécuté pendant sa vie, en fit un dieu après sa mort, croyant satisfaire ainsi aux devoirs de la piété filiale.

La mort de Maximien ayant rendu la paix à la Gaule, les bandes germaniques qui s'étaient agitées se dispersèrent d'elles-mêmes. Constantin employa ce moment de repos à embellir la ville de Trèves, dont il releva les murailles ruinées depuis longtemps. Il y fit un cirque presque aussi grand que celui de Rome, des basiliques, une place publique, un palais de justice; édifices magnifiques qui valurent au prince le titre de restaurateur de la ville impériale.

§ III. *Conversion de Constantin. — Constant, — Constance et Julien (311-365).*

Cependant Rome, accablée sous le joug du tyran Maxence, jetait un œil d'envie sur la Gaule qu'elle voyait gouvernée avec tant de sagesse. Les principaux habitants de la capitale du monde écrivaient à Constantin et le conjuraient de venir les délivrer. Ce grand prince, ne voulant d'abord intervenir que par des conseils, fit de sages remontrances à Maxence qui, pour toute réponse, ordonna d'abattre les statues de l'empereur des Gaules, et continua à immoler les sénateurs et à déshonorer leurs femmes. Sophronisme, épouse du préfet du prétoire, chrétienne zélée, se poignarda afin de lui échapper. Cet héroïsme n'était point dans les principes de sa religion,

(1) Lactan.

Digitized by Google

qui condamne le suicide; mais l'horreur du crime, l'exaltation, qui ne permet pas l'usage entier de la raison, et peut-être aussi une sorte d'ignorance peuvent excuser son action.

Constantin, avant de prendre en main la défense de l'humanité outragée, mit les bords du Rhin en état de défense, en parcourut les rives, visita les postes et chargea deux flottes de remonter et de descendre sans cesse le fleuve pour surveiller les mouvements des Germains. Il remonta ensuite la Saône pour venir se mettre à la tête de son armée. Son voyage fut un véritable triomphe; toutes les populations quittaient leurs travaux pour accourir sur la route, le saluer par les plus vives acclamations. Dès cette époque il y avait, comme aujourd'hui, à la réception des souverains, de longues et nombreuses harangues, qu'Eumène nous a conservées en les embellissant. Le lecteur nous rendra grâce de ne pas les rapporter.

Lorsque Constantin vit la paix bien affermie dans son empire des Gaules, il rassembla son armée, forte de 90,000 hommes, presque tous gaulois, bretons ou germains. Plusieurs auteurs assurent qu'il en laissa 65,000 à la garde des Gaules, et ne se fit suivre que de 25,000 hommes, nombre qui nous paraît trop faible; nous croyons même que c'est bien peu de porter son armée expéditionnaire à 40,000 hommes, quand on considère que Maxence en avait plus de 200,000.

Au moment d'entreprendre cette grande expédition, l'âme de Constantin, fortement agitée, sentait qu'il avait besoin de l'appui d'en haut. Mais il ne savait encore à quel dieu il devait s'adresser.

Digitized by Google

Bientôt un signe vint lever toutes ses incertitudes. « Un matin, au plus fort de ses agitations, Constantin manda près de lui ses plus intimes amis et ses conseillers, et voici ce qu'il leur raconta. Pendant une marche qu'il faisait la veille, à la tête de ses troupes, quelques heures avant le coucher du soleil, en examinant cet astre (peut être par une grande habitude, pour y chercher, comme autrefois, des signes prophétiques), il avait aperçu, au-dessus du disque et au milieu de jets de lumière resplendissants, un objet de forme étrange, rappelant grossièrement l'image d'une croix, et au bas il avait pu lire ces mots : « Par ce signe, sois vainqueur ! » Rentré dans sa demeure tout troublé, il s'était endormi; et, pendant son sommeil, un personnage d'aspect surhumain lui était apparu, tenant à la main la même figure et lui ordonnant de la placer sur ses drapeaux. Il venait de se réveiller plus tourmenté encore que la veille, et il priait ses amis de le conseiller et de le guider. Ses conseillers pensèrent que l'empereur devait se soumettre à ce signe. Ayant mandé des orfèvres, il leur fit fabriquer un monogramme, afin de l'attacher à son étendard impérial, et, sans être encore chrétien, il résolut de faire cette campagne sous le signe qui rappelait le Dieu des chrétiens (1). »

Ces détails nous ont été transmis par Eusèbe seul, qui assure les avoir reçus de Constantin sous la foi du serment. Il est très probable que ce prodige, universellement admis comme réel, se passa dans les Gaules. Plusieurs villes se disputent l'honneur d'avoir été le théâtre de ce miracle. C'est à l'histoire particulière de ces villes à développer les motifs sur lesquels elles s'appuient.

(1) Amédée Thierry. *Histoire des Gaulois*, t. III, p. 171.

Digitized by Google

Nous ne suivrons point l'expédition de Constantin en Italie, elle n'est point de notre sujet; nous remarquerons seulement que rien ne surpasse les brillants faits d'armes de Suze qu'il emporta d'assaut, de Turin où il défit un corps de cavalerie, de Vérone où la garnison fut liée avec des chaînes forgées des épées des vaincus, enfin de Rome où il gagna cette fameuse bataille où Maxence perdit l'empire et la vie.

« Cette bataille, dit M. de Châteaubriand, est du petit nombre de celles qui, expression matérielle de la lutte des opinions, deviennent non un simple fait de guerre, mais une véritable révolution. Deux cultes et deux mondes se rencontrèrent au pont Milvius; deux religions se trouvèrent les armes à la main au bord du Tibre et à la vue du Capitole. Maxence interrogeait les livres sibyllins, sacrifiait des lions, faisait éventrer des femmes grosses pour fouiller dans le sein des enfants arrachés aux entrailles maternelles; on supposait que des cœurs qui n'avaient pas encore palpité ne pouvaient recéler aucune imposture. Constantin, dans son camp, se contentait de dire, ce qu'on grava sur son arc de triomphe, qu'il arrivait par l'impulsion de la divinité et la grandeur de son génie. Les anciens dieux du Janicule rangèrent autour de leurs autels les légions qu'ils avaient envoyées à la conquête de l'univers; en face de ces soldats étaient ceux du Christ. Le *Labarum* domina les aigles, et la terre de Saturne vit régner Celui qui prêcha sur la montagne; le temps et le genre humain avaient fait un pas (1). »

(1) Châteaubriand, *Études historiques*.

Digitized by Google

Avec la victoire de Constantin sur Maxence, le Christianisme s'assied sur le trône. Ses affaires ne sont plus celles d'une secte en dehors des masses populaires, son histoire est maintenant l'histoire de l'Etat. Bien que la majorité des populations soumises à la domination de Rome soit et demeure encore longtemps païenne, le pouvoir et la loi deviennent chrétiens.

« Des intérêts nouveaux, des personnages d'une nature jusqu'alors inconnue, se révèlent. Depuis le règne de Néron jusqu'à celui de Constantin, les dissentiments religieux n'avaient guère été, parmi les fidèles, que des démêlés domestiques, méprisés ou contenus par l'autorité; mais aussitôt que le fils de sainte Hélène eut levé l'étendard de la croix, les schismes se changèrent en querelles publiques; quand les persécutions du Paganisme finirent, celles des hérésies commencèrent. A peine Constantin avait-il pris les rênes du gouvernement, qu'Arius divisa l'Eglise.

» Avec Arius parurent ces grands évêques nourris aux écoles d'Antioche, d'Alexandrie et d'Athènes, les Alexandre, les Athanase, les Grégoire, les Basile, les Chrysostôme, lesquels, renouvelant la philosophie, l'éloquence et les lettres, poussèrent l'esprit humain hors des vieilles règles, le firent sortir des routines où il avait si longtemps marché sous la domination des anciens génies et d'une religion tombée. Les Pères de l'Eglise latine, saint Hilaire, saint Paulin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Augustin, conduisirent l'Occident à la même rénovation.

» Les discours et les actions de ces prêtres attiraient l'attention principale du gouvernement; les généraux et

Digitized by Google

les ministres furent relégués dans une classe secondaire d'intérêt et de renommée. Les conciles prirent la place des conseils, ou plutôt furent les véritables conseils du souverain. Le monde païen essayait de lutter, avec ses fables surannées et les systèmes discrédités de ses sages, contre un siècle qui l'entraînait.

» Le Christianisme avait eu à supporter les persécutions du Paganisme; les rôles changent, le Christianisme va proscrire à son tour le Paganisme. Mais étudiez la différence des principes et des hommes.

» Les païens, comme les chrétiens, ne tinrent point obstinément à leur culte, ne coururent point au martyre, pourquoi? Parce que le Polythéisme était à la fois l'idée fausse et l'idée décrépite, succombant sous l'idée vraie et rajeunie de l'unité de Dieu. L'ancienne société ne trouva donc pas pour se défendre l'énergie que la société nouvelle eut pour attaquer.

» Jusqu'alors les mouvements du monde civilisé avaient été produits par les impulsions d'un culte corporel, les réclamations de la liberté, les usurpations du pouvoir, enfin par les passions politiques ou guerrières; un autre ordre de faits commence : on s'arme pour les vérités ou les erreurs du pur esprit. Plus l'homme s'éloigne de l'homme matériel pour se concentrer dans l'homme intelligent, plus il se rapproche du but de son existence.

» Alors prit naissance cette monarchie religieuse, qui, tendant à se resserrer sous un seul chef, eut ses lois particulières et générales, ses conciles œcuméniques et provinciaux, sa hiérarchie, ses dignités, ses deux grandes divisions du clergé régulier et séculier, ses propriétés

Digitized by Google

régies en vertu d'un droit différent du droit commun; tandis que, honorés des princes et chéris des peuples, les évêques, élevés aux plus hauts emplois politiques, remplaçaient encore les magistrats inférieurs dans les fonctions municipales et administratives, s'emparaient par les sacrements des principaux actes de la vie civile, et devenaient les législateurs et les conducteurs des nations (1). »

Quoique Constantin se fût fait chrétien, quoique le Catholicisme eût pris un ascendant immense sur sa personne, il voulut cependant conserver toujours les droits attachés à l'Empire concernant le culte païen. Il présidait le conseil des Aruspices, fixait les rites sacrés, interprétait les livres mystérieux, en même temps qu'il convoquait les conciles sur la demande des évêques. Un de ses plus grands actes sous ce rapport fut incontestablement la convocation du célèbre concile de Nicée, contre l'hérésie du trop fameux Arius. Nous devons, sur ce point, nous renfermer dans ce qui concerne l'Eglise des Gaules.

Après avoir combattu contre le Paganisme railleur et persécuteur, le Christianisme vit sortir de son sein des ennemis plus redoutables peut-être pour lui. Comme ces doctrines politiques cachées sous le voile de l'hypocrisie travaillent à ruiner ce qu'elles semblent respecter, l'hérésie rendait un hommage extérieur à l'Evangile afin de le mieux dénaturer. Dès son berceau, la chrétienté des Gaules avait pris part aux débats soulevés par les hérétiques, et nous avons vu que saint Irénée de Lyon s'était immortalisé par un savant ouvrage contre le Panthéisme

(1) Châteaubriand, *Études historiques*, deuxième discours.

Digitized by Google

gnostique. Cette erreur, qui avait été créée par l'esprit métaphysique et rêveur de l'Orient, allait peu à l'intelligence encore à demi barbare de la Gaule; il n'en fut pas de même de l'Arianisme, hérésie qui n'était que le déisme des sociniens modernes et des philosophes de nos jours; il eut soin, pour se faire accepter, de se couvrir de quelques déguisements théologiques. Arius ne regardait pas Jésus-Christ comme une personne vraiment divine; c'était à ses yeux une simple créature, d'un ordre supérieur, destinée par l'Eternel à servir d'intermédiaire entre lui et le monde. A ce titre, on pouvait le qualifier d'image de Dieu, ou même de Dieu rendu visible, puisque l'Eternel avait mis sur son visage les reflets de ses divines perfections. Le système à peine formulé en Orient eut de l'écho sur les bords du Rhin. L'évêque Euphratus de Cologne se déclara disciple d'Arius, et nia avec lui la *consubstantialité*, c'est-à-dire *l'identité de substance de Dieu et du Christ*. Il paraît même que cet audacieux pontife atteignit du premier bond les limites extrêmes de l'erreur, qu'il osa rejeter les ménagements gardés par son maître et dire que le Christ était un pur homme suscité par Dieu pour la conversion du monde. Lorsque l'évêque formula cette doctrine, le scandale fut grand, les simples fidèles en furent révoltés. Les évêques s'élevèrent contre un enseignement qui mettait le Sauveur du monde au même rang que Moïse. Cinq évêques frappèrent d'anathème Euphratus, qui, ne tenant compte de cette condamnation, continua à dogmatiser. L'erreur ayant été dénoncée à toute la Gaule, quatorze évêques réunis sous la présidence de Maximin, archevêque de Trèves, se rendirent dans la ville épiscopale

Digitized by Google

d'Euphratus, pour mieux instruire la cause, le déposèrent, et, afin que leur sentence fût mieux reçue, ils y firent apposer la signature des fondés de pouvoir des absents.

Le germe de cette hérésie fut probablement apporté dans les Gaules par Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, hérétiques opiniâtres, que Constantin avait exilés dans cette province. Ils eurent pour compagnon d'exil l'un des plus grands évêques du Catholicisme, le célèbre Athanase, que l'empereur, séduit par les Ariens, avait exilé dans la province de Trèves. L'illustre proscrit fixa, en 336, sa résidence à Trèves, et y passa deux années entières, pendant lesquelles il fut secouru par l'évêque saint Maximin et même par Constantin-le-Jeune, qui tenait sa cour dans cette ville.

La persécution de ce grand évêque, un moment suspendue, devint plus terrible sous Constance. « On vit s'ouvrir dans les provinces Transalpines, par l'ordre du petit-fils de Constance-Chlore, une persécution qui compensa bien la paix dont elles avaient joui jadis sous le gouvernement de son aïeul. Des agents, circulant d'église en église, demandèrent à tous les évêques leur adhésion à l'excommunication d'Athanase; ils l'exigèrent même des simples prêtres et quelquefois des laïques. Les routes étaient couvertes de secrétaires du prétoire, d'officiers de la cour, de courriers de la police, chargés de porter d'un diocèse à l'autre, d'une ville à l'autre, des menaces, des promesses et des récompenses; ils voyageaient accompagnés de clercs ariens qui leur désignaient les personnes, qui dictaient les dépositions des témoins, qui adressaient des dénonciations contre les magistrats rebelles ou timides. Ils disaient aux évêques : « Signez ou quittez vos

Digitized by Google

» siéges, et que votre troupeau soit dispersé. » Ils disaient aux fidèles : « N'appelez pas la mort sur vos pasteurs. » Ils disaient aux magistrats : « Faites rentrer les séditieux » dans l'obéissance. » Les églises étaient mises au pillage, les vases sacrés rompus, les tabernacles profanés, les prêtres frappés du bâton au pied de l'autel. Des soldats venaient, la lance au poing, introniser des évêques ariens; ici, ils retenaient à coups d'épée les fidèles qui voulaient fuir; là, ils les dispersaient à coups de flèches, quand l'attitude du peuple devenait menaçante (1).

Constantin, qui n'avait pas perdu de vue la question politique, rendit une multitude de lois pour modifier la législation romaine et lui donner un caractère chrétien. Des lois prescrivirent de rendre la liberté à ceux qui sont retenus, contre leur droit, en esclavage; d'autres permirent l'affranchissement dans les églises, devant le peuple, sur la simple attestation d'un évêque; les clercs mêmes eurent pouvoir de donner la liberté à leurs esclaves, par testament ou par concession verbale, ce qui, sans les désordres des temps, eût incontestablement affranchi une nombreuse partie de l'espèce humaine. D'autres lois veillèrent à la sainteté des mariages, défendirent le concubinage aux hommes mariés, prescrivirent la salubrité des prisons, interdirent les cachots, exceptèrent de la confiscation ce qui avait été donné aux femmes et aux enfants avant les délits des maris et des pères, proscrivirent les choses infâmes et les combats de gladiateurs. Quoique ces diverses lois ne pussent d'abord obtenir leur plein effet, elles sont une preuve de

(1) Amédée Thierry. — Athan. ad Sol.

Digitized by Google

l'immense progrès que le Christianisme fit faire à la politique, lorsqu'il put inspirer de son esprit les maîtres du monde.

Constantin changea aussi le mode d'administration; l'idée chrétienne n'y fut peut-être pas étrangère. Le Catholicisme ne reconnaissait qu'un seul chef suprême dans l'Eglise, sous l'autorité duquel les évêques administrent. Le premier empereur chrétien, à cet exemple, rejeta les attributions souveraines et l'indépendance des Césars de la tétrarchie. Les fils de l'empereur, chargés des plus grands gouvernements, ne furent plus ses collègues, mais de simples lieutenants. Constantin confia le gouvernement de la Gaule à son fils Crispus, prince de mérite; on a beaucoup exalté l'habileté avec laquelle il avait sauvé en 320 et 321 les provinces Rhénanes sérieusement menacées par les Francs et les Alamans. Chacun connaît la fin tragique de ce malheureux prince, fin qui rappela l'aventure de Phèdre. Fausta, belle-mère de Crispus, l'ayant accusé auprès de Constantin d'avoir voulu la séduire, l'empereur outré de colère immola un fils digne de lui, et dont il reconnut peu après l'innocence, en découvrant la vie honteuse de sa coupable femme, qu'il fit étouffer dans un bain chaud pour délivrer la terre d'un monstre. Le premier empereur chrétien demanda d'être plongé dans les eaux du Jourdain.

Constantin-le-Grand laissait trois fils, Constantin, Constance et Constant. Le premier, mis dès le vivant de son père à la tête du gouvernement des Gaules, garda ce département; le second eut Constantinople et l'Orient;

Digitized by Google

le troisième reçut pour sa part Rome, l'Italie, l'Illyrie, la Grèce, l'Afrique et la Pannonie.

Constantin-le-Jeune, qui nous appartient exclusivement, avait les brillantes qualités de son père sans en avoir le génie. Mécontent de sa part, tantôt il réclamait l'Afrique, tantôt une partie de l'Italie. Ne pouvant rien obtenir par la voie des négociations, il recourut à l'emploi des armes, que les circonstances semblaient devoir favoriser; car il paraissait n'avoir rien à craindre de ses frères, parce qu'une guerre assez importante venait d'éclater en Pannonie entre Constant et les peuples gothiques, et que Constance de son côté était occupé contre les Perses. D'autres causes auraient dû cependant déterminer Constantin à suspendre sa marche; une maladie pestilentielle décimait les Gaulois et enlevait un grand nombre de guerriers. Mais, cédant à l'impétuosité de son caractère, il franchit les monts, parut devant Aquilée et s'en empara. Une fois maître de cette ville, Constantin, semblable à un homme ivre, dit un auteur du temps, dévasta sans ménagement et sans précautions les campagnes voisines, sans même songer que Constant, son frère, s'étant arrangé avec les Goths, rentrait en Italie. Les généraux de l'empereur de Rome, voyant à quel ennemi ils avaient affaire, après avoir placé un corps d'élite en embuscade, lancèrent quelques cavaliers à la rencontre de Constantin, qui, n'apercevant pas des forces considérables dans la plaine, s'élança à leur poursuite. Son escorte fut cernée de toutes parts et taillée en pièces; il périt lui-même dans la mêlée. On coupa la tête de l'empereur des Gaules, puis on la plaça au bout d'une pique : son cadavre, d'abord jeté dans le Pô, fut ensuite retiré et

Digitized by Google

envoyé à Byzance pour prendre place dans les tombeaux de sa famille. Toute la barbarie du sauvage existait déjà dans l'armée romaine, puisqu'il n'y avait plus de respect pour les plus illustres morts!

Constant, qui s'empara du gouvernement de la Gaule par droit de conquête, commença son administration par faire casser les exemptions dont son frère Constantin avait gratifié plusieurs personnes. Il transporta dans les Gaules le siége de son vaste empire, parce qu'il s'y trouvait fréquemment appelé à cause des incursions des Barbares, parmi lesquels les Francs étaient les plus redoutés. Voici un portrait que nous en trace un auteur du temps : « Leur nombre surpasse toute imagination, mais leur » puissance surpasse leur nombre. Ils bravent la mer et » ses orages avec autant d'intrépidité qu'ils marchent sur » la terre ferme. Les frimas du Nord leur sont plus » agréables que l'air le mieux tempéré. La paix est pour » eux une calamité; leur bonheur, leur élément naturel, » c'est la guerre. Vainqueurs, ils ne cessent de poursuivre; » vaincus, ils cessent bientôt de fuir et reviennent à la » charge; incommodes à leurs voisins, ils ne leur laissent » pas le temps de quitter le casque. Rester dans le repos, » c'est pour eux la plus dure captivité. » Ce peuple indomptable, recommençant ses courses lorsqu'il croyait avoir quelque espoir de succès, Constant voulut le réduire à l'impuissance de nuire. S'il ne fut pas heureux la première année, il eut plus de succès la suivante, grâce à son argent, disent quelques panégyristes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il conclut un traité de paix qui fut assez fidèlement observé pendant sa vie.

Constant, qui passa le reste de ses jours dans les Gaules,

Digitized by Google

est un tel mélange de bien et de mal, qu'il est difficile de se former une idée exacte de son caractère. Les auteurs chrétiens lui donnent volontiers toutes les vertus; les païens nous le peignent comme un composé de tous les vices. Eutrope nous a tracé de lui un portrait qui, bien qu'incomplet, nous paraît approcher de la vérité : « Il montra dès le commencement, dit-il, de » l'activité et de la justice; mais le dérangement de sa » santé le mit hors d'état de rien faire; la corruption de » ses courtisans l'entraîna. Il se signala cependant par » des exploits militaires et se fit toujours craindre de ses » troupes par une sévérité de discipline qui n'avait » toutefois rien de cruel (1). »

L'exactitude que Constant mettait dans la direction de l'armée, et dans toutes les affaires de l'État, fut ce qui causa sa perte. La révolution à laquelle nous allons assister n'avait aucun fondement réel; elle n'était dans l'esprit ni des populations ni des troupes; et cependant elle fut complète en quelques jours. Constant, quoique se livrant beaucoup aux environs d'Autun, sa résidence, aux plaisirs innocents de la chasse, suivait avec exactitude les affaires de l'Etat et déplaisait par là à trois hommes, savoir : Marcellin, administrateur, qui se voyait avec peine contraint à des comptes sévères; Chreste, officier distingué, et Magnence, commandant supérieur, qui tous deux auraient voulu diriger à leur gré le département de la guerre. Trouvant dans Constant une résistance invincible, ils résolurent de s'en défaire. Marcellin, l'âme du complot, homme d'une très haute capa-

(1) Eutrop. x.

Digitized by Google

cité, aurait pu aspirer lui-même à la dignité impériale ; mais il crut plus prudent de demeurer au second rang et d'avoir toute l'autorité d'un souverain sans en assumer la responsabilité. Il poussa en avant Magnence, qui appartenait à une famille de Lètes francks établis dans l'Armorique sous Constantin. On l'avait vu dans sa jeunesse traverser à la chaîne, et sous le fouet d'un piqueur, cette Gaule qu'il aspirait à gouverner. Entré dans l'armée, Magnence, parvenu de grade en grade à un poste tout de confiance, s'y montra dur, intraitable, avare, capable des plus grands forfaits; ce qui souleva un jour contre lui son corps de troupes, qui l'eût immolé à sa vengeance si Constant ne lui eût sauvé la vie en le cachant dans son manteau de pourpre. Magnence paya cet acte de générosité en faisant assassiner son bienfaiteur; tant il est vrai qu'il ne faut attendre aucun sentiment de reconnaissance d'un ambitieux.

La conspiration ayant fixé au 18 janvier la déchéance de l'empereur, Marcellin, le chef des conjurés, invita à un grand dîner les principaux officiers de la cour. Sur la fin du repas, lorsque les têtes furent échauffées par le vin, Magnence sortit avec tous ceux qui étaient dans le secret de la conspiration, rentra bientôt après revêtu du manteau de pourpre et fut salué du nom d'empereur. Les convives n'avaient vu d'abord qu'un jeu dans cet appareil; ils furent détrompés quand Magnence fit un discours pour signaler les vices du gouvernement. A cette éloquence se joignit un autre genre d'argument : les épées sortirent du fourreau, et les uns par conviction, et les autres par peur prêtèrent serment au nouveau souverain. La troupe se rendit aussitôt au palais, en

Digitized by Google

força l'entrée, pilla les trésors, les distribua aux soldats, et en obtint ainsi le serment exigé. Le lendemain, la ville se réveilla tout étonnée d'avoir un nouvel empereur. Des militaires qui passaient dans le voisinage, attirés par la curiosité et le bruit, entrèrent dans la place; on les contraignit de prêter serment à Magnence. Une troupe de sicaires, dépêchée pour assassiner le fils du grand Constantin, qui était alors à quelques lieues d'Autun, le poursuivit de forêt en forêt, de montagne en montagne, à travers l'Arvernie, les Cévennes et la haute Narbonnaise, le traqua ainsi qu'une bête fauve; et, comme il s'était retiré dans une église pour être en un lieu sacré, on le traîna dehors pour le mettre à mort.

Magnence vit sans combat toute la Gaule, l'Espagne, l'Italie et la Sicile, entraînées par l'habitude d'obéir à un même maître, reconnaître son autorité; l'Illyrie seule lui échappa. Un vieil officier, nommé Vétranion, pensant que, puisque Magnence pouvait se faire empereur, il avait le même droit, se fit proclamer souverain de l'Illyrie. Magnence, dirigé par Marcellin, qui occupa le poste de maître des offices, puis celui de maître des armées, désirant se concilier l'empereur d'Orient, donna mission à deux évêques gaulois de se rendre auprès de Constance pour lui demander une de ses filles en mariage. Ces évêques eurent l'ordre de visiter saint Athanase d'Alexandrie, afin de rattacher les catholiques d'Orient à la cause de leur souverain. Il y avait de l'habileté dans cette tentative. Mais saint Athanase, en sentant le danger, ne voulut pas recevoir chez lui les ambassadeurs gaulois; il les conduisit à la grande église, et dit à haute voix au peuple : « Prions tous pour le très pieux empe-

Digitized by Google

» reur Constance. » Et le peuple répondit : « Christ, » assiste Constance. » Athanase, qui ne voyait sans doute dans Magnence qu'un usurpateur et qu'un païen, le traita d'impie, de démon, de bête cruelle. Ces discours de l'un des docteurs du catholicisme, et le soin que prit Magnence d'autoriser les sacrifices nocturnes, que les plus sages païens regardaient comme une excitation à la débauche, font croire que le nouvel empereur n'était pas chrétien, malgré les apparences de christianisme qu'il manifesta jusqu'à la fin de ses jours. Son ambassade fut sans succès.

Rome ayant différé quelque temps avant de se soumettre à Magnence, en fut cruellement punie. Les Barbares y commirent d'horribles dégâts, se vengeant ainsi des pertes qu'ils avaient essuyées, et massacrèrent tous ceux qui avaient manifesté de l'attachement pour Constant. Au milieu de ces désolations de la grande ville, les graves sénateurs venaient flatter Magnence, le nommaient le libérateur de l'Empire, le restaurateur de la liberté, le conservateur de la république ; tristes éloges dont le lecteur fait aisément justice, car il n'y a pas eu un tyran qui n'ait rencontré un philosophe ou un poète pour le louer. Quelques plaintes timides sur le sang répandu se mêlèrent cependant aux éloges. Magnence, recevant ces compliments comme l'expression du sentiment national, faisait arrêter et punir les officiers qui avaient commis trop d'assassinats, pensant après cela s'être montré juste et avoir satisfait l'opinion publique.

Au milieu des fêtes et des félicitations qui l'enivraient, Magnence, ne perdant pas de vue la nécessité de défendre son nouvel empire contre l'empereur

Digitized by Google

d'Orient, commanda la réunion d'une grande armée; ce qui produisit dans la Gaule un mouvement difficile à décrire. Les troupes romaines de l'Espagne et de la Bretagne s'y concentraient. Les Francs, les Saxons et les autres Barbares de la Germanie franchissaient le Rhin pour y arriver; les garnisons quittaient les frontières; chaque ville devenait un véritable camp militaire, et les chemins étaient couverts de fantassins et de cavaliers dirigés sur l'Italie. Lorsque Constance eut appris l'assassinat de son frère, il se hâta de réduire Sapor, roi des Perses, s'occupa des préparatifs de la guerre qu'il voulait faire à Magnence, fit construire une flotte plus considérable que celle de Xerxès, nous dit Julien, et rappela sous les drapeaux tous les soldats qui n'avaient pas leur congé définitif.

Lorsque Constance sut que toutes les troupes de l'Occident étaient réunies autour de Milan, il envoya de l'argent à Chrodomaire, roi des Alamans, pour le déterminer à envahir la Gaule. A l'appel du chef Barbare, des bandes innombrables de Saxons, de Francs, d'Alamans, se précipitent sur le Rhin, le franchissent, occupent le long de la rive droite de ce fleuve, depuis sa source jusqu'à son embouchure, trente lieues de terre en largeur, d'où ils s'avancent pour ravager le reste du pays. Courriers sur courriers arrivant à Magnence pour l'instruire de tous ces malheurs et lui dire que c'en était fait de la Gaule s'il n'accourait à son secours, il détacha Décence, qu'il venait de faire César, et l'envoya à la tête d'un faible corps pour protéger ce malheureux pays. Décence, à qui des médailles donnent la qualité trop peu méritée de très vaillant, ayant été vaincu par les Ala-

Digitized by Google

mans, la Gaule fut sillonnée dans tous les sens par les bandes germaniques, qui se rendirent maîtresses des villes les plus riches et les plus considérables.

Quoique la prudence conseillât à Magnence d'attendre son ennemi en Italie ou dans les défilés de la Norique, il aima mieux aller à sa rencontre jusque dans les plaines de la Pannonie. Un faible avantage qu'il remporta dans le vallon d'Adranes lui ayant donné la plus grande confiance en lui-même, confiance qu'aurait dû affaiblir un échec assez grave qu'il reçut sur les bords de la Save, il ne voulut pas moins en venir le plus promptement possible à un combat décisif. L'affaire fut décidée dans les plaines de Murse, en Pannonie, où se donna l'une des batailles les plus mémorables des annales militaires. Les deux empereurs, à la tête de deux armées également braves, étaient dans de vives inquiétudes sur l'issue du combat. Magnence, d'après l'instigation d'une prophétesse, fit immoler une jeune fille, en mêla le sang à du vin, et fit boire ce breuvage à ses principaux officiers. Constance se retira dans une église voisine pour prier pendant que ses soldats combattaient. Ce fut seulement sur le soir que l'attaque commença. Le cliquetis des armes, les cris de guerre répétés par les échos faisaient un bruit si épouvantable, que Constance, saisi de frayeur, sortit de l'église tout éperdu pour conjurer ses généraux de suspendre le combat. Personne ne l'écoute. Les deux armées, lancées l'une contre l'autre, s'attaquent avec une fureur indicible; l'aile gauche de Magnence, un moment enfoncée, se rallie presque aussitôt pour combattre avec une nouvelle ardeur. Bientôt la nuit couvre la lutte de ses ombres. « Les cris des blessés et

Digitized by Google

des mourants, les hennissements des chevaux, le son des instruments de guerre, le bruit des lances et des épées qui se brisent sur les casques et sur les boucliers, toutes ces horreurs enveloppées dans celles de la nuit rendent le combat affreux. Les hommes se saisissent corps à corps, ils jettent leurs boucliers et s'abordent l'épée à la main, contents de mourir pourvu qu'ils tuent. Les cavaliers, couverts de blessures, ayant rompu leurs armes, sautent à terre et se battent avec le tronçon de leurs lances. Les officiers ne se lassent point de payer de leur personne. On entend sans cesse répéter de toutes parts : « Vous êtes Romains, souvenez-vous de la gloire » et de la valeur romaine. » Enfin la cavalerie de Constance fait un dernier effort; les archers enveloppent l'armée de Magnence et l'accablent de traits. Les cavaliers armés de toutes pièces s'élancent et percent plusieurs fois les bataillons ennemis. Les uns périssent foulés aux pieds des chevaux; les autres se débandent et prennent la fuite; on les pousse jusqu'à leur camp dont on s'empare aussitôt. Magnence, sur le point d'être pris, change d'habit et de cheval avec un simple soldat, et, laissant sur le champ de bataille les marques de sa dignité impériale pour faire croire qu'il y avait péri, se sauve à toute bride. Ses soldats, poursuivis sans relâche, se jettent sur la gauche et gagnent les bords de la Drave. Là se fit le plus grand carnage; en un moment les rives du fleuve furent couvertes d'un monceau d'hommes et de chevaux. Ceux qui, accablés de blessures, osèrent se jeter à la nage, furent emportés par la rapidité du courant. Les Gaulois, qui montrèrent la plus grande valeur dans cette affaire, se firent presque tous massacrer sur le champ de bataille,

Digitized by Google

ne voulant pas donner au monde le spectacle de soldats gaulois tournant le dos à l'ennemi.

Les pertes avaient été énormes de part et d'autre; les vieilles légions furent presque entièrement anéanties; perte irréparable qui, selon beaucoup d'historiens, doit être regardée comme une des plus grandes causes de la décadence de l'Empire, dès lors privé de forces pour s'opposer aux invasions des Barbares. Constance ne put s'empêcher de verser des larmes en parcourant le champ de bataille. Son armée se trouva tellement affaiblie, qu'il ne fut pas en état de poursuivre sa victoire. L'empereur, touché des maximes chrétiennes sur le pardon des injures, accorda une grâce entière à tous ceux qui n'avaient pas pris part à l'assassinat de son frère et les rétablit dans leurs biens.

Magnence, qui s'était retiré à Aquilée, où il essayait de s'étourdir dans les plaisirs et la débauche, apprenant, au printemps suivant, que Constance se dirigeait vers la Gaule, se hâta d'y passer, et trouva tout dans la plus horrible confusion. Les bandes germaniques y causaient les plus grands ravages; un certain Khrok, alaman ou vandale, s'attaquait à tout, aux édifices aussi bien qu'aux hommes, et attachait sa gloire à détruire toutes choses sur son passage. Etant entré dans l'Arvernie, il rencontra des édifices empreints de la magnificence dont les Arvernes aimaient à donner des preuves; entre ces édifices, un temple consacré au dieu de la guerre, excitait surtout l'admiration par son étonnante richesse. Ses murs, épais de trente pieds, étaient incrustés à l'intérieur de mosaïques; le dallage avait été formé avec les marbres les plus précieux; la toiture était recou-

Digitized by Google

verte en plomb. Khrok détruisit de fond en comble cet admirable édifice et en fit un amas de ruines.

Pour augmenter la confusion, des partis se formaient en faveur de Constance. Trèves ferma ses portes au César Décence. Dans cette extrémité, Magnence avait conçu le projet de se sauver en Mauritanie; mais, n'ayant pu l'exécuter, faute d'une flotte, il ne lui resta d'autre ressource que d'implorer sa grâce auprès de Constance, qui repoussa cette prière. Il se hâta alors de réunir quelques troupes et attendit son ennemi près de Lyon, où, ayant été entièrement défait, il se sauva dans la place, suivi de quelques soldats seulement qui le gardaient comme le prix de leur pardon, et lui disaient en l'insultant : « Vive » Constance Auguste. » Magnence, réduit à la triste nécessité de mourir, se livra à un mouvement de fureur sauvage, saisit son épée, égorgea sa mère, porta plusieurs coups à son frère Désidérius; puis appuyant la garde de ce glaive contre la muraille, il se perça le sein et expira sur le cadavre sanglant de sa mère. Quelques jours après, son frère Décence s'étrangla de ses propres mains.

Constance arriva quelques jours après à Lyon; jugeant qu'il serait impolitique et difficile de rechercher tous les crimes commis sous la dernière administration, il rendit une loi d'amnistie générale pour tous les crimes; il n'en excepta que cinq : c'étaient le crime de lèse-majesté, la violence publique, le parricide, l'empoisonnement et l'assassinat. Le crime de lèse-majesté avait une grande élasticité pour des agents mal intentionnés; aussi il y eut encore un grand nombre de victimes condamnées par un Espagnol nommé Paulus, secrétaire impérial, que

Digitized by Google

l'on surnomma *La Chaîne,* à cause de son habileté à combiner les faits indifférents pour en faire un crime et rattacher les innocents aux coupables. La sentence, une fois prononcée, était toujours exécutée ; car, dit un contemporain, « personne ne se souvient que sous Constance » un seul condamné ait obtenu sa grâce. » Parole redoutable, et cependant moins cruelle qu'on ne pourrait le croire tout d'abord ; elle indique seulement que l'empereur voulait une exécution rigoureuse des lois.

Constance établit dans la ville d'Arles le siége principal de sa demeure dans les Gaules ; il y donna le spectacle d'un triomphe, puis s'y occupa des affaires religieuses, qui l'intéressaient plus que l'administration de son empire. Il y rassembla un concile arien pour faire condamner saint Athanase. Plusieurs évêques eurent la faiblesse de céder à ses sollicitations ; ce fut alors que commença contre le clergé orthodoxe cette persécution odieuse dont nous avons rapporté ailleurs les principaux traits.

Constance partit d'Arles au printemps suivant pour aller combattre les Germains. Son armée, obligée de traverser un pays ravagé et demeuré inculte à cause des guerres, ayant manqué bientôt de vivres, arrêta sa marche à Châlon-sur-Saône et se mutina. Ce ne fut qu'à force d'argent qu'on put la faire rentrer dans le devoir. Elle arriva enfin sur les bords du Rhin, un peu au-dessus de Bâle, où elle trouva réunies les bandes germaines prêtes à lui disputer le passage du fleuve. Après avoir pris conseil de son armée, l'empereur conclut la paix avec les populations germaniques, et la Gaule fut ainsi rendue au calme et à la tranquillité, première condition du bon-

Digitized by Google

heur des peuples. L'empereur se hâta de franchir les monts et se rendit à Milan.

Comme il fallait un chef doué de talents pour contenir les peuplades germaniques, Constance jeta les yeux sur un officier de grand mérite, et excita ainsi la jalousie des courtisans. Sylvain, franc d'origine, qui avait été élevé dans les Gaules, ayant embrassé de bonne heure la carrière des armes, tenait déjà un des premiers rangs dans la milice gauloise, lorsque la révolte de Magnence éclata. Il quitta alors la Gaule et entraîna un grand nombre de guerriers sous les étendards de Constance. Il assista à la célèbre bataille de Murse, et y prit une part si distinguée qu'on lui attribua une grande partie du succès de cette mémorable journée. Sa réputation grandit alors, et il devint un des principaux officiers de l'Empire. Constance, en lui confiant le commandement de l'armée des Gaules, voulait récompenser un des premiers officiers de son armée et assurer la tranquillité d'une riche province; mais les courtisans avaient d'autres desseins; ils espéraient perdre ce brillant capitaine. L'un des officiers de la conspiration, étant à Trèves, demanda à Sylvain des lettres de recommandation pour quelques personnes de la cour. Après avoir été falsifiées, ces lettres, au lieu d'être rendues à leur adresse, furent remises au préfet du prétoire qui les lut au conseil. Constance, ne pouvant croire à la trahison de Sylvain, résolut de lui envoyer un homme de confiance pour pressentir ses dispositions; la cabale sut encore faire tomber son choix sur Apodème, un de ces hypocrites, le fléau des gens de bien. Arrivé dans les Gaules, loin de voir Sylvain pour le ramener au devoir, il chercha à déranger tous ses projets et à le pousser à la

Digitized by Google

révolte par un blâme sévère. Le général, voyant l'abîme qu'on creusait sous ses pas, n'entrevit que deux partis à prendre pour se sauver ; se remettre entre les mains de l'empereur ou lever l'étendard de la rébellion. Se rendre à la cour, c'était se livrer entre les mains de ses ennemis. Il s'arrêta au dernier expédient, corrompit quelques officiers, et, une fois sûr de leur dévouement, il réunit toutes les troupes pour une grande revue, arracha la pourpre d'un drapeau, s'en enveloppa et se fit proclamer empereur.

Constance était à Milan lorsque cette fâcheuse nouvelle lui parvint. Il réunit son conseil pour délibérer sur les graves circonstances où se trouvait l'Empire. Sur l'avis de son conseil, il choisit Ursicin, alors disgracié, pour combattre Sylvain par la ruse. Constance lui remit pour Sylvain une lettre écrite comme s'il fût demeuré sujet fidèle. En arrivant à Cologne, Ursicin trouva les affaires dans un bien plus mauvais état qu'il ne se l'était persuadé; Sylvain agissait en empereur et les troupes lui paraissaient dévouées. Au lieu de réclamer le commandement qui lui avait été confié par Constance, Ursicin, en sa qualité de compatriote du chef franc, entra dans ses pensées, le félicita et parvint d'autant mieux à obtenir toute sa confiance qu'on le croyait toujours disgracié. On assure qu'il se livra dans l'esprit de cet homme un combat pour savoir celui qu'il trahirait, de Sylvain ou de Constance. Ursicin s'étant facilement convaincu que toutes les chances de succès étaient du côté de ce dernier, finit par adopter définitivement son parti. Il paya quelques soldats, qui se jetèrent sur Sylvain et le massacrèrent. Il n'avait porté la pourpre que vingt-huit jours.

Digitized by Google

L'armée pleura ce vaillant capitaine que l'injustice des hommes avait rendu coupable.

Constance prescrivit une enquête sévère dans la Gaule contre tous les complices de Sylvain. Proculus, officier de la garde, supporta tous les supplices de la question sans vouloir nommer personne; Prémène, qui avait défendu avec un courage invincible la ville de Trèves contre Décence, le brave Asclépiodote, les comtes franks, Lutton et Mandion, furent mis à mort avec plusieurs autres officiers.

L'armée de Sylvain s'étant dispersée d'elle-même après la mort de son général, Ursicin, le nouveau commandant des Gaules, n'avait plus assez de troupes pour tenir tête à l'ennemi; il en réclamait sans cesse à la cour; mais la cour, cédant aux inspirations des hommes intéressés à perdre ce capitaine, répondait toujours par un refus. Constance, abandonnant la province à elle-même et sans aucun appui, semblait encourager les Barbares, qui recommencèrent de nouvelles invasions plus effrayantes que toutes celles qui avaient précédé. Les Franks, les Alamans et les Saxons, ne rencontrant plus d'obstacle, parcoururent toute la Gaule, prirent et ruinèrent, le long du Rhin, quarante-cinq villes, dont ils avaient emmené les habitants en esclavage; ils occupèrent une lisière de douze lieues de large sur la rive gauche du fleuve, et sillonnèrent le pays dans tous les sens, en sorte que, n'osant plus conduire les troupeaux dans la campagne, il fallut labourer et ensemencer l'enceinte des villes fortifiées, afin de recueillir un peu de vivres. Un cri de détresse s'élevait de toutes les parties de la Gaule; on demandait la présence

Digitized by Google

de l'empereur, qui se trouvait dans un embarras extrême, car l'Orient réclamait aussi sa personne, et il craignait de quitter l'Italie. Confier le commandement d'une grande armée à quelque grand officier, c'était s'exposer à voir naître de nouveaux prétendants à l'empire. Il se décida enfin à créer César, Julien, son cousin-germain, et à l'envoyer dans les Gaules

L'arrivée de Julien dans les Gaules fut marquée par la plus vive allégresse. On lui faisait une réception triomphale dans toutes les villes. A Vienne, dit-on, une vieille femme idolâtre et aveugle se pressa sur ses pas et prédit qu'il rétablirait un jour le culte des dieux de l'antique Rome. La joie et l'espérance avaient reparu : chacun pensait que le terme des calamités de la patrie était enfin arrivé. Dans les grandes tourmentes, la planche la plus faible est saisie comme un moyen de salut: Pour celui qui réfléchit, l'arrivée de Julien devait paraître un remède bien faible au mal qui travaillait le pays. C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, sans expérience, qui s'était beaucoup occupé de philosophie, mais qui n'avait aucune connaissance de l'art militaire. Il allait prendre le commandement d'une armée affaiblie par les désertions et les défaites, presque anéantie par la perte de tout sentiment moral, de toute discipline, de toute confiance en elle-même. Il semblait donc que Constance envoyait un grand nom à la honte ou à la défaite. Julien sut vaincre tous les obstacles et triompher par son seul génie. L'hiver qu'il passa à Vienne fut employé tout entier à s'occuper de l'étude de la stratégie; il lut les plus savants traités, et se formait en même temps aux exercices, qu'il

Digitized by Google

exécutait si mal qu'il plaisantait lui-même sur son peu d'habileté. Sur la fin de l'hiver il possédait une notion complète de l'art militaire et avait rédigé des règlements pour ses troupes. Il ne lui manquait que l'expérience; il l'acquit bien vite.

Le plan de Julien consista à concentrer ses troupes à Reims pour les diriger vers la frontière de l'Est, qu'il se proposait de balayer entièrement. Le chemin pour arriver à cette ville était obstrué par les bandes ennemies, qui étaient maîtresses du pays, possédaient la campagne d'Autun et la cultivaient en propriétaires absolus. Pendant le premier hiver que Julien passa dans les Gaules, un Barbare poussa la charrue jusque sous les vieilles murailles de la ville; il fut enlevé par quelques vétérans; dès le soir même, les bandes germaniques se réunirent, apportèrent de longues échelles, les appliquèrent aux murailles pour les escalader. Les vétérans accourus parvinrent à les renverser et à communiquer leur courage à la population; enhardie par ce succès, elle sortit de la ville, repoussa les aggresseurs et leur fit subir des pertes considérables. En se dirigeant sur Reims, Julien voulut féliciter les défenseurs d'Autun et les encourager à continuer de donner le noble exemple d'un beau dévouement à la patrie.

Il y avait deux routes qui conduisaient d'Autun à Reims. La plus courte présentait le plus de danger, car, en la suivant, il fallait traverser des forêts que les Barbares pouvaient facilement occuper. Julien la choisit, se fit suivre d'un faible corps de troupes légères et gagna Auxerre. Comme les Barbares occupaient la route de cette ville à Troyes, il réunit quelques petits corps et

Digitized by Google

poussa ses ennemis devant lui sans se laisser entamer. On l'attendait si peu à Troyes, que, lorsqu'il y arriva, on refusa de lui ouvrir les portes de la ville, parce qu'on croyait que sa colonne faisait partie de l'armée ennemie. Il ne s'arrêta qu'un moment dans cette place, et peu de jours après il était à Reims.

Julien, s'étant mis à la tête de son armée, se dirigea vers l'Est pour dégager cette partie de la Gaule des bandes ennemies, dont une forte division occupait Decem-Pagi (Dieuze). A la faveur d'un épais brouillard, les Barbares tombèrent sur l'arrière-garde, composée de deux légions, et les eussent anéanties sans les auxiliaires germains qui accoururent à leur secours. Julien profitant de cette leçon pour être plus circonspect, se conduisit avec tant de sagesse, que les Barbares n'osèrent l'attendre, et ils abandonnèrent successivement les établissements formés autour de Strasbourg, Brumath, Seltz et Saverne. Julien s'avança ainsi jusqu'à Coblentz, et enfin il reprit Cologne, qu'il ne quitta point sans en avoir réparé les fortifications; il se replia ensuite sur Sens, où il alla prendre ses quartiers d'hiver.

Sans avoir remporté de grandes victoires, Julien avait beaucoup fait dans cette première campagne. Il avait rendu la confiance aux troupes et à la nation gauloise et rétabli la discipline depuis longtemps énervée. Ce qui étonnait le plus dans le nouveau général et donnait beaucoup de poids à ses paroles, c'était sa vie plus dure que celle du simple soldat. Il ne voulait avoir à sa table d'autres mets que ceux des troupes; il couchait sur la terre nue ou sur une peau de bête fauve; il se relevait au milieu de la nuit pour travailler à ses dépêches, à ses

Digitized by Google

mémoires, à des ouvrages de philosophie; car il n'abandonnait pas ses chères études, même au milieu des camps, où plusieurs de ses amis d'Athènes vinrent le visiter et voulaient suivre ses armées. Aussi les historiens remarquent qu'il n'y avait rien de plus bizarre que sa cour et ses camps, bigarrés de casques militaires et de manteaux de philosophes.

Pendant ses quartiers d'hiver, Julien s'appliquait à rendre la justice, à réformer l'administration intérieure, à modifier l'assiette des impôts. Le système financier était écrasant pour les populations; chaque tête taillable devait payer vingt-cinq pièces d'or. Cette imposition exorbitante ne rentrant qu'en partie, les gouverneurs croyaient faire beaucoup en accordant des remises de l'arriéré. Julien ne voulut accorder aucune remise; il exigea impérieusement le paiement des arrérages, et put, au bout de peu de temps, réduire l'impôt de plus des deux tiers. Il portait en même temps une attention extrêmement sévère sur tous ses employés, et punissait rigoureusement toutes les malversations. Ce fut ainsi qu'il parvint à renouveler la Gaule et à lui rendre de la vie et de la splendeur.

Julien avait pris ses quartiers d'hiver au centre de la Gaule, afin d'avoir plus de liberté dans ses mouvements et pour mûrir avec plus de soin le plan qu'il préparait pour l'année suivante : ce plan pouvait être bon dans une guerre de stratégie, mais il était défectueux contre un ennemi infatigable qui ne se laissait arrêter ni par les chaleurs de l'été, ni par les glaces de l'hiver. Le général romain ayant été obligé de disperser ses troupes afin de pourvoir avec plus de facilité à leur subsistance,

Digitized by Google

les Germains en profitèrent pour pénétrer au centre de la Gaule et venir mettre le siége devant Sens. Quoique Julien n'eût qu'un très petit nombre de soldats dans cette ville, il sut si bien communiquer son courage à cette faible troupe et aux habitants de la place, qu'au bout d'un mois de siége les Barbares se retirèrent. Pendant ce siége parut évidemment le mauvais vouloir de certains officiers, surtout de Marcel, général de la cavalerie, qui, ayant reçu l'ordre de venir au secours de Sens, refusa de quitter ses cantonnements. Sur la demande du César, il fut rappelé à Rome et disgracié.

Julien, ayant fait voir dans sa première campagne qu'il avait déjà la capacité des vieux guerriers, fut relevé de l'espèce de tutelle où sa jeunesse l'avait fait placer l'année précédente, et reçut le gouvernement absolu de la Gaule. Pour opérer avec plus de succès, il demanda de nouvelles forces; Constance lui envoya Barbation avec 25,000 hommes. Au moment où Barbation arrivait sur les bords du Rhin et où Julien se rendait à Reims pour commencer les opérations de la campagne, les Lètes et d'autres Barbares parvinrent à passer entre les deux armées et s'avancèrent jusqu'à Lyon, qui eut à peine le temps de fermer ses portes. Cette troupe, chargée d'un immense butin, fut arrêtée à son retour et battue complétement. Les débris de ce peuple se jetèrent à droite, du côté de Barbation, qui, au mépris de l'ordre qu'il avait reçu de les arrêter, retira les corps avancés, et les laissa passer. Barbation fut, quelques jours après, sévèrement puni de cette coupable tactique; car, comme il tentait de traverser le Rhin sur un pont de bateaux, les Barbares lancèrent d'énormes pièces de bois, brisèrent et renver-

Digitized by Google

sèrent les barques et repoussèrent les Romains. Après cet échec, Barbation se retira dans ses quartiers d'hiver, à une époque si peu avancée qu'on recueillait encore les céréales. Mais Julien, après avoir remporté un avantage signalé sur plusieurs peuplades qui habitaient les îles du Rhin, devait couronner sa campagne par un plus brillant fait d'armes. Les Barbares, à qui la retraite de Barbation avait rendu la confiance, informés que Julien n'avait plus que 13,000 hommes avec lui, passèrent le Rhin au nombre de 35,000, conduits par sept rois allemands, dont le plus fameux était Chrodomaire, célèbre par plusieurs victoires remportées sur Décence. Julien partit de Saverne, et, après sept heures de marche, étant arrivé à une faible distance des ennemis, il réunit ses troupes, leur proposa de remettre l'attaque au lendemain, parce qu'elles avaient besoin de repos. Aussitôt des cris s'élèvent de toutes parts, officiers et soldats demandent la bataille. Cédant à leur désir, Julien disposa tout pour le combat. Sévère, son lieutenant, fut placé à l'aile gauche; il prit lui-même le commandement de l'aile droite, où se trouvaient les meilleures troupes. Les Barbares, instruits de cet ordre de bataille, portèrent sur leur aile gauche leurs principales forces, afin d'accabler le général romain. Julien parcourut tous les rangs de son armée : « Courage, camarades, disait-il à ses » soldats, voici le moment désiré que vous avez avancé » par votre noble impatience. Rendons aujourd'hui au » nom Romain son ancien lustre; là il n'y a que la fureur » aveugle; ici est la vraie valeur. » Il disait ailleurs : « Son- » gez que ce moment va décider si nous méritons les in- » sultes des Barbares. » Il tempérait l'impatience des

Digitized by Google

plus ardents en leur disant : « Ne hasardez pas la victoire » par une ardeur précipitée. »

Sévère eut peu de difficultés à vaincre : rien de bien remarquable ne se passa à son aile ; toute la fureur du combat fut à l'aile droite. Le premier choc fut extrêmement rude. La mort de l'un des plus braves officiers et de quelques hommes seulement, jetèrent l'épouvante dans tout le corps de cavalerie, qui prit la fuite et se replia sur l'infanterie. Julien, qu'on reconnaissait de loin à son enseigne, qui était un drapeau de couleur de pourpre porté au sommet d'une pique, accourut à toute bride arrêter les fuyards : « Allez de nouveau au combat, leur » dit-il, ou si vous voulez fuir, passez-moi sur le corps. » Il faut m'ôter la vie avant de perdre votre honneur. » Les Romains, ranimés par ces paroles, marchent de nouveau à l'ennemi, l'attaquent avec furie. Ce fut alors que commença l'un de ces combats tels qu'Homère nous les décrit. Bientôt, sous une nuée de poussière et de javelots, on n'entend que le bruit des armes et le choc des différents corps. Les Barbares, n'étant plus guidés que par la fureur, rompent leurs rangs, et, divisés en pelotons, s'efforcent à grands coups de leurs lourdes épées de mettre en pièces cette haie de boucliers dont les Romains sont couverts. Les Bataves et le corps appelé la cohorte royale viennent en courant au secours de leurs camarades. C'étaient des auxiliaires formidables propres à servir de réserves pour les dernières extrémités. Mais ni leurs efforts, ni les décharges meurtrières de javelots n'épouvantent les Allemands animés par leur rage et par mille instruments guerriers ; toujours acharnés, toujours obstinés à vaincre ou à mourir, ils courent au-

Digitized by Google

devant des coups. Les blessés eux-mêmes, ayant perdu l'usage de leurs armes, s'élancent par un dernier effort et vont mourir au milieu des Romains. La valeur est égale : celle des Allemands est plus turbulente et plus féroce, c'étaient des corps plus grands et plus robustes; celle des Romains est plus adroite, plus tranquille, mieux ménagée et plus sûre. Ceux-ci, plusieurs fois enfoncés, regagnaient toujours le terrain perdu. Les Barbares se reposaient en mettant un genou en terre sans cesser de combattre. Enfin les chefs allemands, parmi lesquels les rois eux-mêmes, formant un gros corps et se faisant suivre de plusieurs bataillons, percent l'aile droite et pénètrent jusqu'à la première légion placée au centre de l'armée. Ils y trouvent des rangs épais et redoublés, des soldats fermes comme autant de tours, et une résistance aussi forte que dans la première chaleur de la bataille. En vain se précipitent-ils sur les Romains pour rompre leurs rangs; ceux-ci, à l'abri de leurs boucliers, profitent de l'imprudence des ennemis qui ne songent pas à se couvrir, et leur percent les flancs à coups d'épée. Bientôt le front de la légion est bordé de cadavres. Ceux qui prennent la place des mourants tombent aussitôt. L'épouvante saisit enfin les Barbares. Dans ce moment, ceux qui gardaient les bagages sur une éminence accourent pour prendre part à la victoire, et redoublent la terreur de l'ennemi qui croit voir arriver un nouveau renfort.

« Les Allemands se débandent, ne se sentant plus de force que pour fuir. Les vainqueurs les suivent l'épée dans les reins; et leurs armes étant pour la plupart faussées, émoussées, rompues, ils arrachent celles des fuyards. On ne fait quartier à personne, la terre est jon-

Digitized by Google

chée de mourants qui demandent pour grâce le coup de la mort. Plusieurs, sans être blessés, tombant dans le sang de leurs camarades, sont foulés aux pieds des hommes et des chevaux. Les Barbares fuyant, et toujours poursuivis sur des monceaux d'armes et de cadavres, arrivent au bord du Rhin et s'y jettent la plupart. Julien et ses officiers accourent à grands cris pour retenir leurs soldats que l'ardeur de la poursuite allait jeter dans le fleuve. Ils s'arrêtent sur les bords, d'où ils percent de traits ceux qui se sauvent à la nage. Les Romains, comme les lions d'un amphithéâtre, voyaient cette multitude d'ennemis flotter, nager, s'attacher les uns aux autres, se repousser, couler à fond ensemble. Les uns engloutis sous les flots, les autres, portés sur leurs boucliers, gagnent avec peine l'autre rivage à travers mille périls. Le Rhin était couvert d'armes et teint de sang (1). »

Chrodomaire, l'un des principaux chefs barbares se retirait avec une escorte de 200 hommes; son cheval s'étant abattu sous lui, il fut contraint de se rendre. Julien l'envoya peu après à Constance comme une preuve éclatante de sa victoire. Dans l'armée romaine, les pertes avaient été faibles, puisque les Romains ne comptèrent que 300 morts, et le courage avait été partout héroïque. Cependant, un corps s'étant couvert de honte en prenant la fuite dès le commencement de l'affaire, Julien, pour le punir, fit habiller en femmes les 600 hommes qui le composaient et leur ordonna de traverser la ligne des troupes réunies. Ce fut toute leur punition; ils se lavèrent bientôt de cette flétrissure.

(1) Lebeau, *Histoire du Bas-Empire.*

Digitized by Google

Julien continua ses exploits, descendit le Rhin jusqu'à Mayence, passa le fleuve en vue de cette ville, et détermina par sa seule présence les bandes germaniques à se retirer au fond de leurs forêts, à s'y retrancher pour l'attendre. Après quelques escarmouches sans importance, Julien rétablit les forts élevés sur la rive droite par l'empereur Trajan, et rentra dans la Gaule pour prendre ses quartiers d'hiver.

Un corps de 600 soldats Francs, voyant le jeune César occupé à guerroyer au-delà du Rhin, se précipita sur la Gaule et poussa jusqu'à la Loire. Après avoir échappé aux coups de Sévère, qui l'avait poursuivi sans pouvoir l'atteindre, et redoutant davantage les coups de Julien, qui se mit à sa recherche, il courut se renfermer dans deux camps démantelés situés à l'embouchure de la Meuse. Le général romain en fit le siége au cœur de l'hiver avec tant d'habileté, que ces Francs qu'on n'avait jamais vus se rendre, touchés de la prudence et de la conduite militaire du célèbre romain, demandèrent à entrer dans les corps auxiliaires. « C'étaient comme des tours au milieu des soldats, » dit Libanius dans son langage étrangement emphatique.

L'année avait été mauvaise; les récoltes avaient souffert beaucoup, il fallait songer à tirer des vivres de l'étranger. La Meuse et le Rhin étant les deux principales voies de navigation pour le Nord-Est, il y avait eu autrefois un service de bateaux pour le commerce; mais, depuis les incursions des Barbares, ces grandes barques abandonnées étaient pourries. César en fit construire six cents nouvelles, et, pour en assurer pleinement la sécurité, il résolut de dégager l'embouchure de la Meuse et du Rhin,

Digitized by Google

occupées par des tribus barbares. Il touchait à Tongres, lorsqu'il vit arriver des Saliens, habitants de la Toxandrie (Brabant), qu'il traita avec d'autant plus de bienveillance, que ce peuple se rendait sans conditions. Les Chamaves, plus au nord, refusèrent de se soumettre et se divisèrent en différentes bandes pour tomber sur les corps détachés de l'armée romaine et les écraser. Un Chamave, naturalisé Trévire, ennemi déclaré de ses compatriotes, se fit le guide des Romains, et les conduisit jusqu'aux retraites les plus profondes des Barbares. Il se passa un épisode bien touchant dans l'acte de soumission de ce peuple. Le fils unique du roi des Chamaves, l'amour et l'admiration de toute la tribu, avait été pris dans une course militaire et se trouvait entre les mains de Julien, qui le demanda pour ôtage; des pleurs, des gémissements, furent d'abord la seule réponse du chef barbare. Faisant enfin violence à sa douleur, il dit d'une voix entrecoupée : « Plût aux dieux qu'il vécût encore ce fils » que tu demandes en ôtage! je le tiendrais plus heu» reux de vivre captif sous tes lois que de régner avec » moi! Mais hélas! victime de son courage, il est tombé » sous vos coups. » A ces mots, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux; Julien ne put s'empêcher de pleurer, et fit à l'instant venir le fils de ce bon roi et de cet excellent père. Tout le peuple crut voir un fantôme. Le général romain le conserva non comme un ôtage, mais comme un présent que lui avait fait la victoire. S'il eût été généreux il l'eût rendu à son père, qui le méritait par ses sentiments.

Julien, s'étant hâté de passer le Rhin, afin de porter la guerre au sein même des bandes germaniques qui déso-

Digitized by Google

laient sans cesse la Gaule, vit venir à sa rencontre Suomar et Hotar, deux rois qui avaient assisté Chrodomaire à la bataille de Strasbourg. Ils s'engagèrent à fournir du bois, du fer et les voitures nécessaires pour la reconstruction des villages qu'ils avaient détruits. A cette condition ils eurent la paix. Le général romain poussa ensuite jusqu'au-delà du Necker, dans un pays qui renfermait un grand nombre de Gaulois réduits à l'esclavage, dont il demanda la délivrance, exigeant impérieusement qu'ils lui fussent tous remis sans exception. On chercha d'abord à le tromper sur le nombre des captifs qui étaient au pouvoir des Barbares; mais, pour montrer qu'il savait le nom des Gaulois réduits en servitude, il demanda aux chefs Germains où étaient tels et tels prisonniers qu'il nomma. Ces noms lui étaient donnés par un secrétaire placé derrière lui, que n'apercevaient pas les Barbares. Les Germains tout étonnés, croyant qu'un dieu l'inspirait, rendirent tous les captifs. Lorsqu'il rentra dans la Gaule, suivi par près de 20,000 prisonniers libérés, les mères, pleines de joie de revoir des fils qu'elles croyaient morts, venaient se jeter aux genoux du libérateur et le proclamaient le père de la patrie. La Gaule reprit alors une face nouvelle; les villes se renouvelèrent, les campagnes se repeuplèrent, les champs furent cultivés, les arts refleurirent, les fêtes et le bonheur succédèrent à la tristesse et à la misère.

Julien avait établi ses quartiers d'hiver à Lutèce (Paris), parce que Trèves était trop rapprochée du nord pour que l'on y fût en sécurité, et Reims trop peu fortifié. Lutèce, ville très forte, défendue par les eaux de la Seine qui l'environnait, était une position stratégique extrême-

Digitized by Google

ment importante, parce qu'elle dominait les trois vallées de la Seine, de la Marne et de l'Oise. Les empereurs y construisirent un palais, des aqueducs, un amphithéâtre destiné aux courses de chevaux et aux jeux publics. Julien trouvait dans cette ville le calme nécessaire pour les travaux de l'administration, pour l'étude et pour ses causeries philosophiques. C'était là qu'il dissertait avec son médecin sur la nature des songes, sur leur valeur prophétique; car il est à remarquer que tous ceux qui se donnent pour des esprits forts se laissent subjuguer par des petitesses superstitieuses. Il avait pour compagnon de ses entretiens un Gaulois nommé Salluste. Julien lui disait : « Moi, Grec, je me suis fait Gaulois à cause de » toi, qui es pourtant de l'élite des Grecs par ta science » et par ta vertu. » Ils dissertaient ensemble sur les vertus du Roi Soleil; du véritable Dieu on n'en parlait pas. Telle était l'occupation de ce général philosophe dans la plus belle partie de sa vie.

Il n'est pas sans intérêt de connaître l'origine des grandes villes. Julien, qui avait placé ses principaux quartiers à Lutèce, nous donne ces détails sur Paris : « Je » me trouvais pendant un hiver à ma chère Lutèce (c'est » ainsi qu'on appelle dans les Gaules la ville des Parisii). » Elle occupe une île au milieu d'une rivière; des ponts » de bois la joignent aux deux bords; rarement la rivière » croît ou diminue; telle elle est en été, telle elle demeure » en hiver; on en boit volontiers l'eau très pure et très » belle à la vue. Comme les Parisii habitent une île, il » leur serait difficile de se procurer d'autre eau. La tem- » pérature de l'hiver est peu rigoureuse, à cause, disent » les gens du pays, de la chaleur de l'Océan, qui, n'étant

Digitized by Google

» éloigné que de neuf cents stades, envoie un air tiède » jusqu'à Lutèce. L'eau de mer est en effet moins froide » que l'eau douce. Par cette raison ou par d'autres que » j'ignore, les choses sont ainsi. L'hiver est donc fort » doux aux habitants de cette terre, le sol porte de » bonnes vignes. Les Parisii ont même l'art d'élever des » figuiers en les enlevoppant de paille de blé comme » d'un vêtement, et en employant les autres moyens dont » on se sert pour mettre les arbres à l'abri de l'intempérie » des saisons.

» Or, il arriva que l'hiver que je passai à Lutèce fut » d'une violence inaccoutumée; la rivière charriait des » glaçons comme des carreaux de marbre. Vous con- » naissez les pierres de Phrygie. Tels étaient, par leur » blancheur, ces glaçons bruts, larges, se pressant les uns » les autres, jusqu'à ce que, venant à s'agglomérer, ils » formassent un pont. Plus dur à moi-même et plus rus- » tique que jamais, je ne voulus point souffrir que l'on » chauffât à la manière du pays, avec des fourneaux, la » chambre où je couchais. » Il permit seulement qu'on y plaçât un réchaud, qui faillit l'asphyxier.

Julien ayant employé la quatrième année de son commandement à réparer les forts placés le long du Rhin, à construire des magasins pour y renfermer des provisions de vivres, les opérations militaires de cette campagne furent sans importance. Le général romain, ayant pénétré bien loin dans la Germanie, sans rencontrer d'opposition sérieuse, vit accourir les rois à sa rencontre pour faire leur soumission et rendre les restes des captifs gaulois qui se trouvaient encore sur le sol germanique.

La gloire de Julien était à son comble. La Gaule, qui

Digitized by Google

voyait la paix assurée et la prospérité publique se développer, bénissait son nom. Les plus illustres chefs de bandes germaniques venaient admirer ses troupes, louaient avec enthousiasme leur belle ordonnance ; quelques-uns demandaient à servir dans ces légions magnifiques. Il ne restait plus à Julien que de jouir de son bonheur, lorsqu'il fut appelé à de nouvelles destinées.

La gloire qui l'environnait, les hommages dont on l'entourait, excitèrent la jalousie des courtisans. On ne parlait à la cour de Constance que des victoires de Julien, de la paix qu'il avait imposée aux nations barbares, des forts qu'il avait élevés le long du Rhin, des ponts réparés ou construits à neuf, des villes élevées par ses soins. Les uns exagéraient ses services afin d'augmenter la jalousie, es autres le rabaissaient et le nommaient avec un ton de mépris le « petit vaiqueur » *victorinus:* tous murmuraient tout bas qu'il voulait revêtir la pourpre, qu'il cherchait l'occasion de prendre le titre d'empereur. Cette occasion se présenta bientôt.

Un orage épouvantable se formait en Orient. Un peuple autrement redoutable que les bandes germaniques menaçait l'Empire. Constance qui, ayant résolu d'aller en personne combattre les Perses, avait besoin pour cette guerre de troupes nombreuses et parfaitement aguerries, demanda deux légions de la Gaule, les auxiliaires bataves et hérules, et 300 hommes d'élite de chacun des autres corps. Quoiqu'on prît à Julien ses meilleures troupes, il ne fit aucune représentation, se contentant seulement de faire observer que les Hérules et les Bataves s'étant engagés à servir uniquement dans les Gaules, on ne

Digitized by Google

pouvait, sans manquer aux engagements contractés, les transporter en Orient.

Julien, malgré son apparente modération, était piqué au vif. Il fit répandre le bruit qu'il voulait se démettre de son commandement, prétextant que Florentius, chargé de l'administration des vivres, le laissait souvent dans le besoin. Mais des agents secrets, répandus dans la Gaule, y publiaient que Julien ne se retirait que parce que la malveillance de la cour impériale voulait le mettre dans l'impuissance de continuer son œuvre et de conserver la paix dans ce pays. On se passa de main en main un libelle qui mettait dans la bouche des légions ces paroles incendiaires : « Nous » allons donc abandonner à une nouvelle captivité, nos » femmes et nos enfants, que nous avons rachetés au » prix de notre sang. » Effrayés de ce libelle, tous les officiers dévoués à l'empereur, conjurèrent leur général de donner l'ordre de partir sur-le-champ. Julien, qui, sous de vains prétextes, temporisait depuis quelque temps, en trouva de nouveaux pour temporiser encore. Les inquiétudes augmentaient de jour en jour, des murmures s'élevaient dans tous les rangs de l'armée. Lorsque le mécontentement fut assez grand pour se convertir en révolte, l'ordre fut donné aux troupes de quitter leurs cantonnements et de venir à Paris, où le commandant général prenait depuis trois ans ses quartiers d'hiver. Au premier mouvement des légions, la Gaule s'ébranla, l'air retentit de cris de désespoir; la désolation était générale; les femmes des soldats leur présentaient des enfants à la mamelle, leur demandaient s'ils les abandonneraient à la merci des Barbares. Les populations des villes et des

Digitized by Google

campagnes bordaient les chemins suivis par les troupes, les conjurait de ne pas les délaisser et de leur conserver le fruit de leurs travaux.

Chacun peut se peindre les dispositions des troupes lorsqu'elles arrivèrent à Lutèce. Le cri de révolte était dans toutes les bouches. Julien alla à la rencontre de ses soldats, les félicita de leur valeur et les engagea à l'obéissance : « Ce n'est pas à vous, leur dit-il, à délibérer sur » l'obéissance que nous devons aux ordres de l'empereur. » Vous allez combattre sous ses yeux. C'est là que vos » services trouveront des récompenses proportionnées à » votre valeur et au pouvoir du souverain. Préparez-vous » à ce voyage qui conduit à la gloire. » Il leur accorda un jour de repos pour se disposer à leur longue route, parla à chacun des soldats qu'il connaissait, combla les officiers de présents, fit en un mot tout ce qu'il fallait pour corrompre l'armée et la déterminer à le proclamer Auguste. Toute la nuit et le jour suivant furent employés à préparer un soulèvement général. Julien assure qu'il n'eut aucune connaissance de ces intrigues : il est extrêmement difficile de le croire. Quoi qu'il en soit, au commencement de la seconde nuit, les soldats se réunirent en armes et enveloppèrent le palais des Termes occupé par Julien. Aux cris des troupes, comprenant leur dessein, il invoqua Jupiter, qui lui dit de se conformer à leur désir. Il se montra plus difficile que son grand dieu, car il résista jusqu'au lendemain et ordonna de tenir les portes bien fermées. Elles furent enfoncées au point du jour. On le proclama empereur, et il accepta ce titre. C'est la première grande scène militaire dont Paris ait été témoin : nous la verrons se renouveler.

Digitized by Google

Quelques officiers dévoués à Constance tentèrent une contre-révolution. Elle commençait à s'organiser ; Julien en appela à son armée qui le rassura par de nouvelles acclamations. Il eut la générosité d'être le protecteur de ceux qu'on soupçonnait les auteurs de la nouvelle trame !

Le lendemain, il réunit les troupes au champ de Mars, s'y rendit revêtu de la pourpre, précédé des aigles romaines et suivi de la ville entière. Il rappela à l'armée les services immenses qu'elle avait rendus à la cause de l'ordre, les victoires éclatantes qu'elle avait remportées, il loua son courage et sa belle discipline : « Il ne nous » reste plus qu'une chose à faire, dit-il en finissant : à » vous de maintenir votre ouvrage et de défendre contre » ses ennemis celui que vous avez élevé à la dignité im- » périale ; à moi de payer vos services et d'éloigner les » parasites et les intrigants qui enlèvent à la valeur et au » véritable mérite les récompenses qui leur sont dues. Je » jure en votre présence de n'avoir d'autre règle pour les » récompenses, les dignités et les affaires militaires, que » celle des services. Toute sollicitation faite en faveur de » quelqu'un sera toujours suivie d'un refus. »

Julien a osé écrire que l'acceptation du titre d'Auguste lui causa un souverain regret ; il chercha à la rejeter sur la nécessité. S'il avait montré la fermeté convenable, il eût facilement déterminé les soldats à rentrer dans le devoir. Lorsque l'usurpation fut consommée, sentant tout le poids du fardeau, il écrivit à Constance une lettre pleine d'hypocrisie, dans laquelle il disait qu'après avoir cédé devant la nécessité et pour éviter de plus grands malheurs, il serait encore disposé à résigner son titre si

Digitized by Google

la même nécessité toujours impérieuse ne lui commandait de le conserver. Il consentait à reconnaître la suprématie de Constance, à qui même il laissait la nomination du préfet du prétoire, à condition qu'à cette nomination près, tout le pouvoir impérial lui serait accordé. Il offrait enfin à l'empereur les chevaux de l'Espagne pour la remonte de ses armées et les plus beaux hommes de la Germanie pour sa garde.

Constance était à Césarée lorsqu'il apprit la révolution qui venait d'éclater dans les Gaules. Il fut un instant irrésolu s'il continuerait sa marche contre les Perses ou s'il retournerait sur ses pas pour combattre Julien. Ses conseillers, regardant les Perses comme plus dangereux que l'Auguste gaulois, lui persuadèrent de vaincre d'abord les Perses. Il écrivit aussitôt à Julien et lui prescrivit de quitter les marques de la dignité impériale et de se renfermer dans les limites du pouvoir qu'il avait daigné lui accorder. Toujours fidèle à son système d'hypocrisie, Julien déclara qu'il rendrait ses légions juges des ordres de l'empereur et réunit toutes ses troupes à cet effet. L'armée ne répondit aux ordres impériaux que par ces cris : « Vive Julien Auguste ! c'est le vœu de la pro» vince, de l'armée, de l'Etat même. » Il était constant à ses yeux que son armée voulait absolument lui conserver son titre ! Il rendit compte à l'empereur des volontés de l'armée, à qui peut-être il eût fait tenir un autre langage, si Constance se fût trouvé en Italie à la tête de troupes valeureuses et fidèles ; mais l'empereur était alors sur les confins de la Perse. Quoiqu'il pût se passer de grands événements avant son retour, Julien songea dès lors à se préparer à la guerre.

Digitized by Google

Il se hâta de mettre la Gaule en sûreté du côté de la Germanie, visita tous les forts du Rhin, châtia sévèrement l'une des tribus frankes qui recommençait à remuer, et vint ensuite prendre ses quartiers d'hiver à Vienne, afin d'être plus près de l'Italie. Il fit dans cette course tous ses efforts pour se concilier tous les partis. Les païens mettaient en lui les plus grandes espérances; il flattait les chrétiens, et assista même aux fêtes chrétiennes de l'Epiphanie dans l'église de Vienne.

Avant de s'engager dans une guerre civile, Julien voulant encore avoir l'avis de son armée, la convoqua de nouveau. « Je ne veux rien faire, dit-il, que ce que » nous aurons résolu en commun. Vous, de votre côté, » prouvez-moi votre confiance en me jurant un concours » énergique et fidèle. » Les soldats frappèrent sur leurs boucliers et s'écrièrent avec enthousiasme : « Julien Au- » guste, heureux vainqueur des nations, dompteur des » Barbares ! » Ils s'engagèrent tous par serment à partager sa destinée jusqu'à la mort. Nous n'avons pas à suivre Julien dans sa lutte avec Constance; cette partie de l'histoire ne nous est pas assez personnelle pour la raconter.

Le règne de Julien n'est dès lors plus spécial à notre Gaule. Il lui appartient seulement pour les mesures générales de politique et de religion. Il publia un édit de tolérance universelle. Tous les exilés, à quelque religion ou communion qu'ils appartinssent, furent libres de rentrer dans leur patrie. Il n'excepta que saint Athanase : « Il serait dangereux, écrivait-il au peuple d'Alexan- » drie, de laisser à la tête du peuple un intrigant, non » pas un homme, mais un petit avorton sans valeur, qui

Digitized by Google

» s'estime d'autant plus grand qu'il attire plus de dangers » sur sa tête. »

Julien se fit persécuteur. Il ordonna aux officiers de son armée de quitter le christianisme ou de lui remettre leur épée. Les Gaulois et les Germains y consentirent, s'accommodant fort du vin, des hécatombes et des bœufs gras distribués dans les sacrifices (1). Un autre genre de persécution fut d'ôter aux fidèles tout moyen d'instruction : « Ou n'expliquez point, disait l'empereur dans son » édit, les écrivains profanes si vous condamnez leurs » doctrines ; ou si vous les expliquez, approuvez leurs » sentiments. Vous croyez qu'Homère, Hésiode et leurs » semblables étaient dans l'erreur : allez expliquer » Matthieu et Luc dans les églises des Galiléens. »

C'était un prélude à de plus grandes persécutions qu'il voulut justifier scientifiquement ; nous n'entrerons pas dans le détail des livres qu'il composa contre le christianisme. Les incrédules de tous les temps s'en sont emparés, et toujours cette arme est venue se briser entre leurs mains.

Envisagée indépendamment de la vérité religieuse, et considérée sous le seul point de vue de la politique (s'il peut y en avoir une bonne sans la véritable religion), la conduite de Julien est très condamnable. Il tentait la restauration d'un édifice vermoulu, que rien ne pouvait plus recommander aux yeux des sages. Il n'y avait pour lui que deux voies honorables : la liberté religieuse franchement accordée, ou la propagation ouverte de la vérité, en se mettant à la tête du mouvement catholique.

(1) Amm. Marcel.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Histoire des Gaulois, de Valentinien Ier jusqu'à l'établissement définitif des Francs dans la Gaule (365-481).

L'élection de Valentinien était le triomphe du catholicisme, qui avait jeté dans les Gaules des racines si profondes, que c'est à peine si l'hérésie y rencontra des disciples pour la professer et des plumes pour la défendre. La vérité catholique, à laquelle tous les chrétiens gaulois se faisaient un honneur et un devoir d'appartenir, trouva dans notre pays d'habiles défenseurs, au premier rang desquels nous devons placer saint Hilaire de Poitiers. Doué de talents rares, cultivés encore par une brillante éducation, Hilaire, après avoir reçu la haute instruction des plus illustres personnages de l'époque, se livra à des travaux d'érudition et voulut connaître tous les auteurs, juifs, chrétiens et païens; il acquit ainsi une si grande réputation de savoir, que, dans un âge peu avancé, il était mis au nombre des plus savants hommes de son temps. Mais ce qui vaut mieux que le renom, il eut le bonheur de découvrir par ses études la véritable religion. En lisant les livres de Moïse, il fut frappé de l'idée que le législateur des Hébreux donne de la divinité. A

Digitized by Google

l'étonnement succéda le désir de connaître cette puissance infinie dont il avait trouvé une si belle peinture dans l'écrivain sacré. Il fut bien plus étonné encore lorsque, prenant les Evangiles, il y lut que le Dieu dont Moïse lui avait donné une si haute idée, unissant la bonté à la puissance, s'était fait homme pour sauver le genre humain. Il commença aussitôt à l'adorer, se fit instruire et reçut le baptême avec sa femme et sa fille Apra. Sa foi, pour laquelle il était prêt à faire tous les sacrifices, augmentant sans cesse en vivacité, il voulut non-seulement se consacrer à Jésus-Christ, mais il travailla encore à lui donner sa fille, objet de ses plus vives affections. « O ma » fille! songe à ma sollicitude pour toi. Lis et relis ces » lignes, et réserve-toi pour cette robe et pour cette » pierre. Je t'envoie un hymne que j'ai composé pour le » matin et un autre pour le soir, afin que ma pensée te soit » toujours présente. S'il se trouvait dans ma lettre quel- » que chose que tu ne puisses pas comprendre à cause de » ton âge, interroge ta mère qui souhaite de t'enfanter à » Dieu par son exemple comme par ses leçons. Que Dieu » qui t'engendra te garde maintenant et à toujours, ma » fille bien-aimée. »

Touché des éminentes vertus d'Hilaire, le peuple de Poitiers voulut l'avoir pour évêque (350). A peine élevé sur le siége de cette église, il se montra un des plus ardents champions du catholicisme, fit luire le flambeau de la vérité au concile de Milan de l'an 355 comme à celui de Béziers dès l'an 350. Saturnin d'Arles, arien déclaré, craignant son éloquence et son autorité, le fit reléguer au fond de la Phrygie, exil qui paraissait à ses ennemis d'autant plus nécessaire, qu'il circulait secrètement un

Digitized by Google

petit écrit contenant les remontrances adressées par ce grand évêque à l'empereur Constance : « Il doit te paraître juste, disait-il, que des chrétiens qui craignent » Dieu veuillent garantir leurs oreilles des blasphèmes » exécrables des hérétiques, et suivre les chefs auxquels » ils se sont soumis volontairement dans un but de charité » et de paix. On ne marie point les contraires, la vérité et » l'erreur, le jour et la nuit; la raison le dit, et ta bonté » naturelle te le suggérera d'elle-même. Ordonne donc » à tes gouverneurs de ne point réserver ta protection » aux hommes les plus pernicieux; permets aux fidèles » de célébrer les saints mystères avec des prêtres qu'ils » connaissent; permets-leur de prier ensemble pour ton » bonheur. » Après avoir peint des plus vives couleurs les persécutions suscitées par l'hérésie contre le catholicisme, il ajoute : « Si l'on exerçait de telles violences en faveur de la vraie foi, l'humanité des évêques » s'y opposerait; ils crieraient tous : *Dieu ne veut pas de* » *foi contrainte; ce n'est pas pour lui, c'est pour nous* » *que nous l'adorons; on ne le trompe pas, on le mérite...* » Ecoute, ô empereur, la voix de ceux qui te crient : *Je* » *suis catholique et je ne veux pas être hérétique; je suis* » *chrétien, je ne veux pas être arien!* Après tout, mieux » vaut mourir dans ce monde que de souiller la chaste » virginité de la foi, pour obéir à la puissance d'un » homme sans autorité dans l'Eglise. »

Appelé au concile de Séleucie en 359, il parla si éloquemment pour la doctrine catholique et dévoila si bien les artifices et la fourberie des hérétiques, qu'ils le firent renvoyer dans les Gaules pour se délivrer d'un adversaire trop redoutable. Son retour fut un véritable triomphe :

Digitized by Google

les peuples accouraient au-devant de leur pasteur et de leur père, et « les églises des Gaules, dit saint Jérôme, » le reçurent comme un héros sortant de l'arène, illus- » tré par ses combats contre les hérétiques. »

Ce lutteur infatigable attaqua de nouveau l'hérésie, provoqua de nouveaux conciles, amena la rétractation de plusieurs de ses frères dans l'épiscopat tombés dans les piéges des hérétiques, et fit déposer ceux qui eurent le malheur de persévérer l'erreur. crime. Saturninus fut déposé de son siége de Béziers; l'évêque de Périgueux fut dégradé autant pour ses crimes que pour ses erreurs. Hilaire mourut paisiblement, après avoir vu le catholicisme le plus pur triompher de ses ennemis.

Valentinien, doué des plus belles qualités, les gâtait malheureusement par une sévérité excessive, qui lui faisait punir de mort les plus petites fautes : telle était la peine portée contre tout débiteur insolvable, législation barbare qui trouve peut-être son excuse dans les nécessités du temps. On regrette une telle rigueur dans un empereur qui aurait dû puiser aux sources pures de l'Évangile cette douceur chrétienne qui convient plus encore aux souverains qu'à leurs sujets.

Après son exaltation à l'empire, Valentinien, ayant entrepris la visite des principales provinces de ses Etats, arriva dans les Gaules au commencement de l'hiver de l'an 365, au moment où un nouveau prétendant se montrait en Orient. Peu rassuré sur l'habileté de son frère, il eût voulu y courir pour le défendre. A la nouvelle de son départ prochain, les cités gauloises s'émurent; elles accoururent en foule, le conjurant de ne pas les abandonner. C'est alors que l'empereur prononça ces

Digitized by Google

belles paroles : « Procope n'est que l'ennemi de ma fa-» mille; les Germains sont les ennemis de l'Empire, je » resterai. » Les craintes des Gaulois étaient fondées; car les Germains ayant oublié, pendant quatre ans de repos, leurs désastres passés, reparurent en armes en-deçà du Rhin. Quoique une faible démonstration eût suffi pour les faire fuir, ils revinrent l'année suivante dès le mois de janvier. Un corps de troupes, réuni sous les ordres de Charietton et de Sévérien, s'était avancé à leur rencontre jusqu'à Scarpone, petite place située entre Toul et Metz; ne se voyant plus séparé des Barbares que par un ruisseau, ce corps se hasarda de le franchir. Il fut brusquement attaqué et si vivement culbuté dans les eaux, que les deux commandants y perdirent la vie; toute l'armée se sauva à la débandade. Les Bataves, qui les premiers avaient pris la fuite, abandonnèrent même leur étendard. Valentinien se rendit au lieu du combat, fit venir la cohorte batave, ordonna de la désarmer, en déclara les soldats esclaves, et permit de les acheter pour en faire ce que l'on voudrait. Toute l'armée, dans la consternation d'un pareil arrêt, se précipita aux genoux de l'empereur, le conjurant de ne pas éterniser le souvenir de la défaite, et s'engagea à réparer l'outrage qu'elle venait de recevoir. Valentinien se laissa fléchir, mit Jovin, général de la cavalerie, à la tête des vaincus, et leur ordonna d'aller laver leur honte dans le sang des ennemis.

Les Barbares, qui s'étaient divisés en trois corps après leur victoire, afin de piller un plus grand nombre de contrées, présentaient ainsi une grande facilité à leurs adversaires pour les combattre. Après avoir battu le pre-

Digitized by Google

mier corps à une lieue de Pont-à-Mousson, Jovin, profitant de l'élan de ses troupes, attaqua le second qui se trouvait sur les bords de la Moselle, le défit complétement, et se porta à la poursuite du troisième qui s'était avancé jusqu'à Châlons-sur-Marne. Quoiqu'il fût le plus considérable et bien supérieur en nombre aux Romains, Jovin ne balança pas à lui livrer bataille. Le combat fut extrêmement acharné, dura tout le jour et causa de grandes pertes dans les deux armées; les Romains victorieux eurent 1,200 morts, et les ennemis en comptèrent 6,000. Pour témoigner sa satisfaction à son général, Valentinien alla à sa rencontre et le créa consul pour l'année suivante. Alors parurent sur nos frontières de nouveaux Barbares, dont le nom retentira bien douloureusement dans nos annales pendant de longues années. Les Saxons, expulsés de leur pays par d'autres bandes, s'avancèrent jusqu'à l'embouchure du Rhin. Voici le portrait que les anciens nous ont tracé de ce peuple : Ils étaient d'une taille prodigieuse, agiles, forts et d'une hardiesse extrême. Une longue chevelure flottait sur leurs épaules; ils portaient une courte casaque pour vêtement; ils avaient pour armes des lances, des boucliers et de longues épées. — Elevés au milieu des eaux, ils montaient sur des barques légères, s'élançaient en pleine mer, bravaient la tempête. L'égalité était si parfaite entre eux, que chacun commandait et obéissait à son tour. Ils s'abattaient sur les points les moins défendus, enlevaient tout ce qu'ils trouvaient, hommes, femmes, enfants, bestiaux, meubles, etc. Avant de se rembarquer, ils offraient en sacrifice le dixième de leurs prisonniers; ils ne voulaient pas accepter de rançon

Digitized by Google

pour les autres captifs, ils les gardaient pour leur faire subir de longs suplices. Théodose, alors commandant dans la Grande-Bretagne, balaya la mer de ces pirates et lui rendit un peu de sécurité.

Cependant Valentinien traversait le Rhin, et repoussait les Germains jusque dans leurs plus profondes retraites. Mais telle était la hardiesse de ces bandes, qu'au moment où l'empereur était en Germanie, quelques-unes franchirent le Rhin, tombèrent sur Trèves et en enlevèrent les habitants et les richesses.

Ces courses sans cesse renouvelées, faisant comprendre à Valentinien la nécessité de frapper un grand coup pour en finir avec les Barbares, il fit d'immenses préparatifs, et, afin de ravager le pays dans une plus grande étendue, il divisa son armée en trois corps qui devaient marcher à une faible distance l'un de l'autre pour se soutenir dans le cas de nécessité. Il prit le commandement du principal, et confia la direction des deux autres à Jovin et à Sèvère, capitaines d'une haute capacité. A son approche, les bandes germaines se retirèrent au fond des plus sombres forêts ; en sorte que l'armée avançait toujours sans rencontrer une âme vivante. Valentinien se mit à brûler les moissons, les huttes, les forêts, pour contraindre l'ennemi à paraître. Il se montra enfin au sommet du Sultz, montagne située près du Necker, extrêmement élevée, coupée à pic de trois côtés. Après avoir disposé des légions à toutes les issues, Valentinien gravit le côté praticable, attaqua vivement les Barbares et les contraignit à prendre la fuite. Ces malheureux se précipitaient du sommet du rocher, et tombaient les uns sur les autres ; ceux qui arrivaient au pied

Digitized by Google

de la montagne étaient massacrés ou faits prisonniers par les légions disposées à cet effet. Les Barbares, comprenant que toute résistance était impossible, se soumirent, firent des serments de fidélité et donnèrent des ôtages. Valentinien, ne regardant pas ces mesures comme suffisantes pour protéger la Gaule, éleva tout le long de la rive droite des tours et des châteaux placés à de faibles distances, et fit construire sur le sol germanique, près du Necker, une forteresse considérable.

Malgré tous les efforts tentés pour assurer la tranquillité de la Gaule, on n'entendait parler que de pillages et de meurtres; les grandes routes n'offraient plus de sécurité; la société semblait tomber en dissolution. Valentinien, ferme dans ses idées, après avoir fortifié toute la ligne du Rhin, ayant formé le projet d'opposer nation barbare à nation barbare, appela dans ce dessein la puissante peuplade des Bourguignons sur les bords du Rhin. Comme ce peuple a été l'un des éléments constitutifs de notre nation, nous lui réservons un article au chapitre I^er^ de la II^e^ partie de cette histoire.

Valentinien mourut quelques années après dans un accès de colère. Aucun souverain ne mérita mieux le nom de grand justicier. En matière religieuse, malgré son zèle pour le catholicisme, il accorda une pleine liberté. « Ce fut la gloire de son patriciat, dit Ammien-» Marcellin, de n'inquiéter personne au sujet de la re-» ligion, de n'ordonner jamais qu'on embrassât un culte » ou un autre. Jamais, par des interdits menaçants, il ne » chercha à plier la conscience d'autrui vers les croyances » qu'il professait lui-même, laissant chacun comme il » l'avait trouvé. »

Digitized by Google

Pendant sa vie, il s'était associé son fils Gratien. L'armée d'Italie, craignant de voir transporter dans les Gaules le siége de l'Empire, se hâta de proclamer Valentinien, âgé de cinq ans. Gratien, qui avait atteint sa seizième année, agréa cette exaltation, se contentant d'avoir pour empire la province des Gaules, qui renfermait l'Espagne et les îles Britanniques. Il conserva cependant une inspection spéciale sur son jeune frère.

Gratien avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions de l'esprit et du cœur. Grand, bien fait, il excellait dans tous les exercices du corps; il surpassait tous ceux de son âge à la course, à la lutte, à tirer de l'arc, à lancer le javelot; sobre et frugal, il ne prenait de nourriture qu'autant qu'il le fallait pour soutenir son corps. Quoique son instruction eût été très soignée, on reproche à ses maîtres d'avoir négligé son éducation politique. Ses mœurs étaient si pures, qu'on ne put lui reprocher la moindre faute contraire à la pudeur; il avait une âme essentiellement religieuse; il commençait et finissait toutes ses journées par la prière. A peine revêtu de l'autorité souveraine, il chercha à réparer les actes trop sévères de l'administration de son père; les prisons s'ouvrirent, les exilés rentrèrent dans leur patrie, et reprirent leurs biens confisqués. Le palais impérial lui-même prit une autre physionomie. Tout tremblait auparavant au seul nom de l'empereur; tout semblait sourire et posséder le bonheur en présence de Gratien. On ne lui reproche qu'une seule faute, la mort du comte Théodose; et encore des historiens de grand mérite l'en ont disculpé. Théodose commandait en Afrique, partie de l'Empire qui était plus immédiatement soumise à Valentinien II.

Digitized by Google

D'ailleurs, si cette faute doit retomber sur quelqu'un, c'est sur sa mère, qui abusait de la jeunesse de son fils pour punir ses ennemis. Il répara bientôt ce crime en élevant le fils de Théodose à l'empire d'Orient. Il frappa avec justice Maximien et ses complices, Simplice et Dorypharien, dont la vie avait été souillée de tant de crimes.

Les Goths, poussés par les Huns, s'étant jetés enfin sur les terres de l'empire d'Orient, Valens, menacé par cette horde innombrable, réclama l'appui de Gratien, empereur d'Occident, qui se hâta de mettre en sûreté toute la ligne du Rhin, battit les Germains, reçut la fleur de la jeunesse en ôtage et se mit en marche pour l'Orient.

Jaloux de la gloire de son neveu, et persuadé qu'il serait plus glorieux pour lui de remporter la victoire seul que de la partager avec un jeune héros à qui l'on pourrait en attribuer la principale gloire, Valens hasarda la funeste bataille d'Andrinople, où ses légions furent écrasées; l'empereur, qui se sauva presque seul, se cacha dans une hutte; les Barbares y mirent le feu et firent ainsi périr dans les flammes le grand monarque de l'Orient. Libanius composa l'oraison funèbre de Valens et de son armée : « Les pluies du ciel ont effacé le sang de nos » soldats; mais leurs ossements blanchis sont restés, » témoins plus durables de leur courage. L'empereur » lui-même tomba à la tête des Romains. N'imputons » pas la victoire aux Barbares, la colère des dieux est la » seule cause de nos malheurs. » Il se souvenait de Julien. Gratien, qui arriva peu de jours après la bataille, recueillit les débris de l'armée vaincue, arrêta les ennemis, rappela le comte Théodose et le mit à la tête des

Digitized by Google

légions de l'Orient, qui reprirent bientôt leur ascendant sur les Barbares.

Jamais le danger n'avait été si grand qu'à cette époque. Des nuées de Barbares semblaient sortir de dessous terre : Perses, Alains, Huns, Goths, Francs, Germains, Alamans, Bourguignons, venaient fondre, comme un torrent débordé, sur toutes les frontières de l'Empire. Gratien, persuadé qu'il ne pouvait soutenir seul un aussi vaste édifice, résolut de s'associer un collègue ; il choisit le plus digne et le plus capable de ses capitaines, le grand Théodose, à qui il donna tous les états de Valens. Ce choix fut applaudi de tout l'Empire. On comparait Gratien à Nerva et Théodose à Trajan.

Gratien repassa aussitôt dans les Gaules, où sa présence était nécessaire pour repousser les Alains, les Huns, les Alamans et les Suèves qui menaçaient de passer le Rhin. Il les contraignit à respecter l'Empire.

Le jeune empereur employa ce moment de repos à faire fleurir les arts et les sciences; par honneur pour les lettres, il créa consul le poète Ausone, son ancien précepteur. Il combla de présents les maîtres les plus distingués des principales écoles; il honora les académies de sa présence; sachant qu'une magistrature n'est respectée des peuples qu'autant qu'elle est environnée de considération de la part du pouvoir, il installa en personne les magistrats civils de la ville de Trèves. La Gaule, qui prenait une nouvelle vie sous son administration, demandait la réforme d'un grand abus. Les priviléges s'étant multipliés dans cette province, les charges publiques retombaient sur un petit nombre de personnes et les écrasaient. Gratien, voulant remédier

Digitized by Google

au mal, entreprit une réforme trop peu politique, en révoquant toute immunité et tous priviléges; quoique, pour donner l'exemple, il se fût soumis lui-même au droit commun et eût commandé que sa maison et ses propriétés payassent leur part d'impôts, cette réforme excita de vifs ressentiments dans l'esprit des grands de la cour, habitués à jouir de tous les avantages sans subir aucune charge. Il y avait une autre sorte de faveur que les grands crurent voir échapper de leurs mains, c'était le monopole des fonctions publiques, des dignités tant honorifiques que rétribuées. Pour couper court à toutes ces réformes, les courtisans résolurent de se défaire de l'empereur. Gratien, ayant formé le dessein d'une grande alliance avec les peuples barbares qu'il espérait façonner et civiliser, recevait avec bonté les Germains qui affluaient au palais de Trèves, où il les entretenait familièrement de leurs parents, de leurs affaires et de leur patrie, louait leur courage, les comblait de présents. Jamais les Barbares ne quittaient le palais impérial sans en bénir le maître. Cette politique était sage; cependant elle causa la perte de Gratien. On répandit le bruit que l'empereur voulait germaniser la Gaule et transporter le siége de l'empire au fond des forêts de la Germanie. On assurait qu'il portait les armes et revêtait le costume des Barbares; que bientôt l'armée serait inondée de Goths, d'Alains, de Saxons, de Huns, etc.; que les premières dignités militaires seraient réservées pour ces sauvages. Tous ces discours excitèrent une si vive agitation, que bientôt il ne fallut plus qu'un chef pour soulever la Gaule contre le meilleur des souverains. Ce chef se rencontra.

Il y avait dans la Bretagne un officier d'une grande

Digitized by Google

habileté, mais d'une ambition plus grande encore. Maxime avait vu avec un œil d'envie revêtir de la pourpre Théodose, son compatriote, c'est-à-dire Espagnol comme lui, élevé dans les mêmes camps et pendant longtemps son inférieur en grade. En sa qualité de général des troupes de la Grande-Bretagne, ayant le commandement d'une nombreuse armée, disposant de riches trésors, il résolut d'employer tous ces moyens pour perdre le jeune empereur; il exploita tous les prétendus sujets de mécontentement et jeta la plus vive inquiétude parmi ses troupes, qui, craignant de se voir bientôt remplacées par des Barbares, se soulevèrent et le proclamèrent Auguste. Cédant à la *nécessité*, comme font tous les usurpateurs, il enrôla un grand nombre de Bretons et vint débarquer à l'embouchure du Rhin. Il traversa la Belgique, entraînant tout à sa suite, et les soldats et les peuples. De son côté, Gratien, qui avait réuni une puissante armée, en confia le commandement à deux habiles capitaines, qui arrêtèrent la marche de Maxime à la hauteur de Paris. L'Espagnol refusa le combat, espérant que, les deux armées demeurant ainsi en présence pendant plusieurs jours, il pourrait, en jetant l'argent à pleines mains aux soldats de Gratien, les corrompre et amener ainsi de nombreuses défections. Ce qu'il avait prévu arriva. La désertion étant devenue générale, il ne resta au jeune empereur d'autre ressource que de prendre la fuite. Arrivé près de Lyon, il fut rejoint par un traître qui, abusant du nom sacré d'ami, lui donna la mort. Ainsi périt, à vingt-quatre ans, un prince qui avait rendu à la Gaule plus de services que tous ses prédécesseurs. Il en aurait fait un empire

Digitized by Google

fort et puissant, si la crédulité populaire et la trahison n'étaient venues l'arrêter au début de sa brillante carrière.

Le Christianisme remuait autant la terre que les Barbares; il était alors dans toute la force de son expansion. Les moines, les évêques parcouraient le monde convertissant les peuples et abattant les vieux édifices des fausses divinités. Libanius nous montre le Paganisme aux abois, recourant à tous les faux-fuyants pour immoler des victimes qui n'en fussent pas, reprochant aux pasteurs catholiques de détruire sans pitié tout ce qui était consacré aux dieux. Nous avons dans l'histoire de cette époque une grande figure, qui réalise en partie ce tableau; c'est saint Martin, homme éminent par la foi qui lui faisait opérer des prodiges, et qui lui donnait, sur la Gaule, plus de puissance que n'en avaient les empereurs.

Saint Martin, fils d'un vétéran, avait mené dans son enfance une vie abandonnée. A dix ans, on le voit à Pavie se faisant catéchumène; à douze, il se retire dans une espèce de désert et se bâtit une cellule; à seize, la loi romaine le saisit et l'oblige à prendre les armes. Chacun sait le magnanime exemple de charité qu'il donna aux portes d'Amiens, en partageant son manteau avec un pauvre. L'état militaire ne convenait guère à sa ferveur religieuse; il demanda et obtint son congé, et courut se ranger sous la direction de saint Hilaire, évêque de Poitiers. Hilaire jugea bientôt que cet homme serait infiniment précieux à l'Eglise. Il y avait en effet, dans saint Martin, deux qualités qui semblent se combattre et qui sortent cependant du fond même du Christianisme : inflexibilité dans les idées et indulgence extrême à l'égard

Digitized by Google

des hommes, tendresse et fermeté, humilité et grandeur selon les points de vue. Sur les doctrines nulle concession; à l'égard des fautes des hommes, beaucoup de bonté; qu'on ajoute à cela une foi ardente, infatigable, ne connaissant aucun repos, et l'on aura une idée de saint Martin. Employé d'abord aux paisibles travaux de l'Eglise de Poitiers, envisageant sans cesse la béatitude céleste et le bonheur d'être réuni dans le ciel à ce qu'on a de plus cher en ce monde, il gémissait sur le sort malheureux de ses parents encore plongés dans les erreurs grossières du Paganisme. Il demanda à retourner en Pannonie pour les convertir. Attaqué par des voleurs au milieu des Alpes, loin de se déconcerter, il étonna par son sang-froid les brigands qui lui demandaient s'il n'avait pas peur : « Non, » leur dit-il, car vous ne pouvez rien sur moi; mon Dieu » me protége; » et il se mit à les évangéliser. Il eut le bonheur de convertir sa mère; mais son père résista à l'entraînement de ses paroles. Comme l'Arianisme dominait en Pannonie, saint Martin, élevé à l'école de saint Hilaire, le combattit avec force, se fit chasser à cause de son zèle, et se retira à Milan, où il se trouva encore en face de l'Arianisme, contre lequel il recommença une rude guerre. Traqué comme une bête fauve et obligé de rentrer dans les Gaules, il se retira dans une petite île de Ligurie, vivant de racines et de poissons. C'est là qu'il était lorsqu'il apprit le retour de saint Hilaire dans son Église; il se hâta de le rejoindre, et bâtit le célèbre monastère de Ligugé, à deux lieues de Poitiers, où l'on admira la discipline et l'austérité de la vie ascétique. La Gaule n'avait encore rien vu de semblable, car ce que les voyageurs racontaient de la vie des moines de l'E-

Digitized by Google

gypte et de la Palestine, égalait à peine ce qu'on avait sous les yeux.

Le siége de Tours étant devenu vacant, le peuple voulut avoir Martin pour premier pasteur. Les évêques réunis pour son ordination hésitèrent un moment lorsqu'ils virent un homme porté par la foule, résistant de tout son pouvoir, ayant une chevelure inculte et un vêtement de poil de chameau. L'évêque d'Angers refusait d'ordonner un pareil représentant de l'épiscopat; mais le peuple devint si menaçant, qu'il fallut céder.

Saint Martin, chargé du lourd fardeau de l'épiscopat, se hâta de se creuser dans le roc, à une demi-lieue de la ville, une cellule où il allait se retremper dans la vie religieuse. Quatre-vingts moines, édifiés par ses exemples de vertu, accoururent pour se réunir autour de lui. Telle est l'origine du *grand monastère* de Marmoutier, qui donna tant d'évêques à l'Eglise.

Le premier soin de saint Martin fut de parcourir toutes les parties de son diocèse, afin d'étudier tant le caractère des personnes que la nature des choses. Il attaquait les superstitions et les erreurs, abattait de sa main les arbres sacrés, les idoles et les temples. Dans une de ses courses, ayant mis le feu à un temple d'idoles, et voyant l'incendie menaçer les maisons voisines, il escalada les toitures pour éteindre le feu qui se communiquait à ces habitations. Quelques païens lui tendirent des embûches et levèrent sur sa personne un glaive homicide; un laboureur courut même sur lui avec un coutre de charrue : saint Martin répondait par un signe de croix, et tous les piéges étaient découverts, les armes tombaient des mains de ses ennemis. Sa présence seule faisait l'épou-

Digitized by Google

vante des païens ; ils se cachaient partout où il paraissait. Son zèle ne se renfermait pas dans son diocèse ; il passa dans celui d'Autun et communiqua son ardeur à la plus grande partie du clergé des Gaules.

Valentinien, qui avait basé sa politique sur la liberté absolue des cultes, blâmait le zèle de saint Martin, et lui ferma l'entrée de son palais de Trèves, que le saint sut se faire ouvrir ; car, pour Martin, il n'y avait aucun obstacle infranchissable. Quoique Gratien eût adopté la politique religieuse de son père, cependant il ne mettait aucun obstacle au zèle, et ce fut en toute liberté que les destructeurs du Paganisme se mirent à l'œuvre. Le tolérer lorsque la prudence n'en faisait plus un devoir, devint une faute aux yeux de quelques pasteurs : « Très » sacrés empereurs, disaient-ils, enlevez, balayez tout » cela ; vous le pouvez sans danger ni crainte. »

Ces demandes réitérées, ces paroles d'un zèle sincère, déterminèrent Gratien à frapper le Paganisme au cœur, en faisant enlever de Rome l'autel de la Victoire. Cet empereur avait déjà repoussé dédaigneusement le vêtement pontifical des païens ; les sénateurs qui l'avaient apporté se retirèrent accablés de la plus profonde douleur. On dit que l'un d'eux, jouant sur les mots, s'écria : « Gratien ne » veut pas être *Pontifex Maximus*, Maximus sera Pon» tife. » Le Paganisme ne fut pas étranger, en effet, à la grande révolution qui s'opéra. Les affaires religieuses et politiques se mêlent alors ; nous devons les conduire en même temps.

Le jeune Valentinien II, ou plutôt son conseil, fut dans une grande anxiété, lorsqu'il connut la défaite et la mort de Gratien. Sachant que Maxime avait des intelligences

Digitized by Google

en Italie, qu'il pouvait, à la tête d'une armée triomphante, passer les Alpes et soumettre tout l'empire d'Occident, il résolut de tenter un accommodement avec l'usurpateur; il chargea saint Ambroise de se rendre à Trèves pour y traiter de la paix. Ce grand évêque parut, à la cour de Maxime, ce qu'il était partout, un ministre des autels, qui, en défendant les intérêts des princes de la terre, n'oublie pas ceux du roi des cieux. Il refusa de communiquer avec Maxime dans les choses sacrées. Comme celui-ci lui en témoignait son étonnement : « Vous êtes » couvert du sang de votre empereur, lui dit-il; vous ne » pouvez participer à la communion des fidèles qu'après » avoir fait pénitence de votre crime. » Maxime se montra d'abord difficile; mais bientôt les armements de Théodos le rendant plus traitable, il se contenta de la Gaule avec les deux provinces qui en dépendaient, l'Espagne et la Grande-Bretagne, et jura de respecter le reste de l'empire d'Occident.

Maxime, comme tout nouveau gouvernement, rencontrant de grands embarras, fit rechercher et punir avec une excessive sévérité les nombreux partisans que la famille de Gratien conservait dans les Gaules. Les discussions religieuses lui donnèrent aussi de l'inquiétude. Il s'était élevé en Espagne une nouvelle secte hérétique qui ressuscitait le système gnostique dans ce qu'il a de plus immoral. La nouvelle hérésie trouva un redoutable adversaire dans Ithace, évêque qui gardait scrupuleusement la lettre des saines doctrines, mais qui gâtait sa foi par l'amour de la table et des plaisirs et par sa cruauté. Ithace déféra la cause des Priscillianistes au tribunal de l'empereur, et demanda que la hache du bourreau fît

Digitized by Google

tomber la tête du coupable. Pendant que l'affaire s'instruisait à Trèves, saint Martin y arriva. C'était un grand événement au milieu de ce procès. Quoique l'évêque de Tours fût uniquement venu pour demander grâce en faveur de plusieurs amis ou serviteurs de Gratien, on savait qu'il ne resterait pas indifférent en présence de la grande affaire religieuse qui se traitait, et que son opinion serait d'une grande autorité... Martin se déclara en effet l'adversaire d'Ithace dans ce que son zèle avait de faux et d'exagéré ; il prétendait qu'à l'Eglise seule appartient la connaissance des crimes d'hérésie, et que les empereurs ne doivent en rien s'en occuper. Tous les partis le comblèrent des plus grands honneurs et parurent partager son opinion. L'empereur l'invita à sa table, et comme il répondit qu'il ne communiquerait point avec l'homicide de son souverain, Maxime se justifia, attesta par serment qu'il n'avait eu aucune connaissance du projet d'assassinat de Gratien ; il promit en même temps qu'il ne ferait pas tomber la tête des hérétiques. Ce fut alors que se fit ce célèbre festin ou l'impératrice voulut elle-même servir Martin de ses mains, se tenant debout comme une servante. On sait qu'après avoir bu, l'évêque passa la coupe à son prêtre au lieu de la présenter à l'empereur, pour montrer la prééminence du sacerdoce sur l'empire.

On crut l'évêque de Tours gagné par l'espèce de culte dont il avait été l'objet ; on l'endormit par de belles paroles, et, sans s'inquiéter davantage de ses réclamations, on attendit à peine qu'il eût quitté la ville pour mettre à mort les hérétiques. Cependant les prisons se remplissaient de nouveau ; la hache du bourreau se levait pour frapper d'autres victimes. Martin accourut encore pour

Digitized by Google

intercéder en leur faveur; les portes du palais impérial ne paraissaient pas prêtes à s'ouvrir devant lui. Il fut bientôt environné par la secte des Ithaciens, qui lui promirent de faire cesser toute persécution s'il voulait communiquer avec eux. Il se laissa entraîner, prit part au concile et assista à l'ordination d'un nouvel évêque de Trèves, choisi par les Ithaciens. Après l'ordination, Martin quitta la ville de Trèves pour ne plus y rentrer. Comme il traversait les grandes forêts qui bordent aujourd'hui la rivière de Sour, son cœur défaillit; il se retira à l'écart et versa des larmes abondantes: il semblait que le poids d'un grand crime chargeait sa conscience; il crut même voir un ange qui lui disait: « Tu as raison » de pleurer, car tu as failli; mais tu as failli pour sauver » des hommes. Reprends donc courage, de peur de perdre, » dans l'abandon de toi-même, ta gloire et jusqu'à ton » salut. » Depuis cette époque, s'il faut en croire la légende, le Ciel se montra moins prodigue en sa faveur des grâces miraculeuses par lesquelles il acquit la renommée du plus grand saint des Gaules. Telle fut la réputation de cet homme extraordinaire, que l'on consacrait tous les lieux marqués par sa présence. On conserva longtemps dans certaines églises les pierres sur lesquelles il s'était agenouillé. Tout voyageur, en entrant dans les Gaules, s'informait de la vie de saint Martin et de ses œuvres: « Parle, Gaulois; parle, Celte, si tu veux, mais » parle-nous de Martin (1). »

A l'école de saint Martin et à l'ombre des institutions monastiques dans les Gaules, se formèrent les plus grands

(1) Sulpice-Sévère. Vit. B. Mart. 26.

Digitized by Google

évêques. Saint Victrice de Rouen, animé, dans le gouvernement de son Eglise, de tout le zèle de l'apostolat universel, porta la lumière de l'Evangile dans la Belgique et sur les côtes de l'Océan, où le Christianisme avait fait peu de progrès. Dans le dessein de faire fleurir les mœurs et la discipline parmi son clergé, il sollicita du pape Innocent Ier de sages réglements pour les ecclésiastiques et les religieux. Il savait que c'est au pied de la chaire de Pierre qu'un véritable évêque va puiser la sagesse d'un bon gouvernement.

Exupère de Toulouse, imitant le zèle de Victrice, consulta aussi le siége apostolique sur les réglements qu'il voulait imposer à son diocèse. Il avait une charité inépuisable, qui s'étendait bien au-delà des limites des royaumes et des empires. Instruit que les religieux de la Palestine avaient beaucoup à souffrir d'une famine qui désolait le pays, il leur envoya d'abondantes aumônes. Les monastères de saint Jérôme ne furent pas oubliés dans cette largesse. Le saint docteur lui en témoigna sa reconnaissance en lui dédiant le Commentaire de la prophétie de Zacharie.

Saint Germain d'Auxerre, qui se montra un redoutable adversaire de l'hérésie pélagienne, entreprit deux fois, pour la combattre, le voyage de Bretagne : le premier en 429, en compagnie de saint Loup de Troyes, et le second en 446, avec Sévère de Trèves.

Par son autorité, la doctrine de Pélage fut condamnée et rejetée, et l'on établit dans plusieurs diocèses des écoles pour l'éducation du clergé. Ce prélat, qui s'était distingué dans sa jeunesse par la fermeté de son caractère, en donna une preuve nouvelle pendant son séjour

Digitized by Google

en Bretagne. Un parti de Pictes et de Saxons ayant dévasté les côtes, Germain se mit lui-même à la tête des Bretons, les plaça en embuscade dans un défilé où ils attendirent l'arrivée des envahisseurs. A un signal donné, ils poussèrent tous ensemble le cri d'*alleluia*, qui fut répété par les nombreux échos des collines environnantes; les ennemis effrayés prirent la fuite, et un grand nombre périrent dans une rivière voisine. Les anciens auteurs ont célébré cette action sous le nom de l'*Alleluia*.

Les Gaules avaient beaucoup d'autres grands évêques. Saint Paulin en nomme plusieurs qui faisaient l'honneur de l'épiscopat; entre autres : Simplice de Vienne, Amand de Bordeaux, Diogénien d'Alby, Dynanicus d'Angoulême, Vénérand d'Auvergne ou de Clermont, Alithéus de Cahors, Pégasius de Périgueux. Ils étaient tous de la Narbonnaise ou de l'Aquitaine, et ils avaient eu des rapports particuliers avec saint Paulin. Dans toutes les autres contrées de la Gaule, une foule d'évêques méritèrent l'amour et la vénération de leurs peuples : tels étaient saint Séverin de Cologne, saint Evre de Toul, saint Maur de Verdun, saint Marcel de Paris, saint Agnan d'Orléans. Saint Félix de Trèves, quoique ordonné par les Ithaciens, mérita d'être compté parmi les saints; il quitta son Eglise par esprit de pénitence, et finit ses jours dans un monastère qu'il avait fait bâtir quelques années auparavant.

Quoique tous ces illustres évêques s'occupassent d'abord des besoins moraux et religieux des fidèles confiés à leurs soins, le bien-être temporel des peuples était loin de leur être indifférent. On les voyait, dans les temps de disette, se faire les pourvoyeurs des pauvres,

Digitized by Google

établir de pieuses associations pour secourir toutes les nécessités. Ce fut surtout dans les grandes calamités causées par les invasions des Barbares, qu'ils montrèrent tout ce qu'il y avait de généreux et de charitable au fond de leur cœur. Nous verrons la plupart des premiers pasteurs (1) conjurer les orages épouvantables qui menaçaient leur troupeau. Plusieurs parvinrent à les détourner; beaucoup y perdirent la vie. Honneur, mille fois honneur aux martyrs de la charité! Le Christianisme seul sait enfanter de pareils dévoûments.

Cependant les événements se précipitaient. Maxime, malgré son ambition et l'énergie de son caractère, avait une politique indécise et confondait la cruauté avec la véritable fermeté. Pendant son règne, les Barbares ayant respecté les Gaules, il porta son attention sur l'Italie alors divisée par des querelles religieuses. Valentinien II ou plutôt Justine sa mère favorisait tellement le parti arien que, disposée à sacrifier la couronne impériale pour le triomphe de l'hérésie, elle se fit l'adversaire de saint Ambroise, le plus sage conseiller et le plus ferme appui de l'empereur, son fils. Maxime, simulant un grand zèle pour le Catholicisme, ami de la cruauté des Ithaciens et persuadé que la hache peut être un excellent moyen de conversion, envoya sommer Valentinien de se déclarer franchement catholique s'il ne voulait avoir la guerre, déclaration religieuse sous laquelle sans doute se cachaient encore des motifs d'ambition. Troublée de ces menaces, la cour de Milan choisit saint Ambroise pour négociateur.

Le lendemain de son arrivée à Trèves, saint Ambroise

(1) Voy. ci-dessous. pag. 149. 157.

Digitized by Google

demanda une audience particulière. Maxime, ne traitant aucune affaire de gouvernement qu'en présence de son conseil, lui en donna une publique. Il offrit à l'évêque le baiser de politesse, qu'Ambroise refusa : « Vous êtes en » colère, lui dit l'empereur. N'est-ce pas ainsi que je » vous ai reçu dans votre première ambassade? — Alors, » répondit Ambroise, vous manquiez déjà au respect dû » à un évêque; je demandais la paix pour un inférieur, » aujourd'hui je la demande pour un égal. — Et qui lui » donne cette égalité? dit Maxime. — Le Tout-Puissant, » qui a conservé à Valentinien l'empire qu'il lui avait » donné. » — La réplique était vive. Maxime s'emporta contre le comte Bauton qui, disait-il, avait amené les Huns et les Alains jusque sur les frontières de la Gaule. Ambroise disculpa l'empereur et son général, réclama au nom de son souverain, et, comme preuve sincère de l'amour que l'on disait avoir pour la paix, il demanda les cendres de Gratien. Maxime rejeta cette demande, apportant pour prétexte que la vue de ces cendres pourrait soulever les soldats : « Mais, dit Ambroise, est-ce qu'ils défen- » dront après sa mort celui qu'ils ont abandonné pendant » sa vie? Vous craignez ce prince lorsqu'il n'est plus! » Qu'avez-vous donc gagné en le faisant mourir? Je me » suis défait d'un ennemi, dites-vous. Non, Maxime, » Gratien n'était pas votre ennemi. C'était vous qui étiez » le sien. » Maxime, qui semblait être entre les mains de son juge, se hâta de rompre l'audience. Ne sachant comment se défaire d'un négociateur aussi ferme, il lui ordonna de communiquer avec les Ithaciens, assassins des Priscillianistes. Sur le refus du grand évêque, il lui donna l'ordre de retourner en Italie.

Digitized by Google

Tout en se disant ami de la paix, Maxime continuait les préparatifs de la guerre. Valentinien épouvanté envoya à Trèves pour ambassadeur un homme moins ferme et moins habile qu'Ambroise; c'était Domnin, qui s'était fait par sa souplesse une sorte de réputation politique. Maxime, d'un coup d'œil, le jugeant capable de servir ses desseins, le combla de présents et d'honneurs, accepta toutes ses conditions, et, pour l'honorer davantage, il voulut qu'un corps considérable lui servît d'escorte à son retour. Cette petite armée, car on pouvait donner ce nom à cette prétendue garde d'honneur, avait ordre de s'emparer du Pas de Suse, l'une des clefs de l'Italie, ordre dont la fidèle exécution assura à Maxime un poste très important.

Valentinien, se sentant trop faible pour résister à son adversaire, quitta l'Italie, alla réclamer l'appui de Théodose, abandonnant ses états à Maxime, qui soumit l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie sans combat, et conçut même la pensée de conquérir l'Orient; mais il commit la faute de diviser son armée en deux corps, qui furent attaqués et entièrement défaits par Théodose, l'un après l'autre, sur la Save et sur la Drave. Maxime, qui ne s'était trouvé à aucun de ces combats, courut se renfermer dans Aquilée, où il fut pris et mis à mort par ses soldats irrités.

Théodose usa si admirablement de sa victoire, qu'il satisfit les vainqueurs et les vaincus, en pardonnant à tous les partisans de Maxime et en frappant de nullité tous les actes de ce prince; les seules transactions particulières faites dans la bonne foi furent reconnues par la loi. Tous ceux qui avaient reçu des faveurs et des dignités reprirent leur rang précédent, et ceux qui avaient été

Digitized by Google

dépouillés furent remis en possession de la condition et des dignités dont l'usurpateur les avait dépossédés. Il n'y eut pas de sang versé dans les Gaules, ni de confiscation de biens, excepté contre quelques concussionnaires publics, dont les biens saisis servirent d'indemnité pour le tort qu'ils avaient causé à l'Etat et aux particuliers.

Théodose, daignant se montrer extrêmement généreux à l'égard de Valentinien, non seulement le remit en possession de ses états d'Italie, mais lui donna encore l'empire de Gratien. Valentinien II transporta alors sa cour à Trèves. Ses malheurs et les conseils de saint Ambroise avaient profondément modifié son caractère; en rentrant dans le sein du Catholicisme, il se montra animé des sentiments de la plus sincère piété et de l'amour de ses devoirs. Il était auparavant un ami des jeux, du cirque, de la chasse, de la table; il abolit les jeux les plus solennels et fit tuer le gibier de ses parcs. On tenta sa vertu en introduisant auprès de lui la plus habile courtisane de Rome; il la chassa honteusement. Ces vertus, qui peuvent convenir à un particulier, étaient rehaussées par celles d'un sage administrateur; il fit rendre une exacte justice à ses sujets; quoiqu'il fût jeune et que son esprit brillât dans les conseils, il montrait une grande déférence pour les avis des hommes éclairés. Aussi les Barbares furent pénétrés d'un tel respect pour lui, que, s'étant dirigés un jour vers l'Italie pour entamer cette province, sa présence seule suffit pour les obliger à rentrer dans leur pays.

Théodose avait donné à Valentinien un conseiller extrêmement habile; c'était un Franc nommé Arbogaste, homme d'une hauteur insupportable, qui, se croyant bien

Digitized by Google

supérieur à son maître, le laissait volontiers *trôner*, pourvu qu'il lui permît de gouverner à son gré. Son audace alla si loin, qu'après avoir nommé aux premières charges de l'empire, il en vint jusqu'à donner des ordres à son maître. Valentinien, fatigué de se voir ainsi humilié et voulant sortir d'un tel abaissement, remit à Arbogaste, dans une réunion publique, un ordre qui le destituait de ses emplois : « Tu ne m'as pas donné le pouvoir, dit le » Franc, tu ne peux me l'ôter. » Il jeta en même temps le papier à terre, pour montrer le mépris qu'il faisait de son empereur; outré de colère d'une telle audace et emporté par le désespoir, Valentinien avait saisi l'épée d'un de ses gardes pour en frapper le coupable; désarmé par ses gardes eux-mêmes et ne pouvant supporter cette honte, il se dirigea vers l'Italie pour prendre les conseils de saint Ambroise, et s'arrêta quelques jours à Vienne. Un matin on le trouva mort dans son lit. Les intéressés dirent que c'était un suicide; mais la voix publique accusa Arbogaste de cette mort, accusation dont le capitaine franc crut se justifier en pleurant son maître et en lui rendant de grands honneurs funèbres. Il envoya le corps de Valentinien à saint Ambroise, qui, l'aimant comme son fils, plaça ses dépouilles mortelles dans un tombeau de porphyre à côté de celles de Gratien son frère. Dans une magnifique oraison funèbre, fréquemment interrompue par les sanglots, le grand évêque ne se consolait que par la ferme espérance du salut d'une âme enlevée dans de si heureuses dispositions : « Donnez-» moi les saints mystères, dit-il à la fin de son discours, sa-» tisfaisons nos cœurs, pleins d'espoir et de ferveur envers » un mort si cher. » Il promit ensuite « d'offrir toute sa vie

Digitized by Google

» le saint sacrifice pour les deux augustes frères Gratien » et Valentinien. » Des torrents de larmes coulèrent dans tout l'auditoire. Le pieux orateur, plus attendri, s'écria : » Tout pleure, tout gémit, les Barbares autant que les » Romains, ceux mêmes qui ne l'ont jamais vu, ceux » qui craignent qu'on ne leur fasse un crime de leur sen- » sibilité vertueuse. »

Arbogaste n'osant, ou dédaignant de s'asseoir sur le trône devenu vide, jeta le manteau de pourpre sur les épaules d'Eugène, jadis professeur de rhétorique, devenu garde-sac, place du palais dans laquelle il n'avait pu acquérir les talents politiques et militaires dont il était dépourvu ; mais son ignorance convenait fort à Arbogaste, ainsi assuré d'être maître absolu. Eugène notifia son exaltation à son *collègue Théodose*, qui tout en recevant l'ambassade, la payant même de quelques mots vagues, afin d'être prêt à entrer en campagne avant de menacer, commanda aussitôt de grands préparatifs.

Arbogaste, occupé à guerroyer en Germanie lorsqu'il apprit que Théodose se disposait à attaquer l'Occident, fit la paix avec les Germains, appela les Francs, les Saxons, les Hérules et une multitude d'autres Barbares, et les conduisit en Italie, où il commença de grands travaux de défense. Il fortifia les Alpes-Juliennes, plaça des corps nombreux dans les gorges de ces montagnes, et attendit l'ennemi. Contre son attente, Théodose força les passages et descendit en Italie avec une armée composée principalement de Goths, de Huns et d'autres Barbares, dont le fameux Stilicon avait le commandement. Le terrible Alaric commença l'attaque, et, dès le premier choc, 10,000 Goths restèrent sur la place ; cependant le combat

Digitized by Google

dura jusqu'à la nuit sans qu'aucun des deux partis pût se vanter d'avoir obtenu un avantage marqué.

Les deux armées avaient fait des pertes considérables, mais leur confiance n'était pas égale. Plusieurs officiers de Théodose conseillèrent la retraite, opinion qui fut vivement combattue par l'empereur, dont la bravoure et la foi se révoltèrent à la seule pensée que les étendards du Christ reculeraient devant ceux de Jupiter (Arbogaste avait fait mettre l'image de ce dieu sur ses enseignes). Se croyant sûr de la victoire, le général des Gaulois ordonna à un chef barbare nommé Arbitrion, de couper la retraite à ses ennemis. Théodose, qui avait passé la nuit en prières, afin d'implorer l'assistance du ciel, et dont le zèle pieux avait été imité par beaucoup d'officiers, faisait ses dispositions au lever de l'aurore, lorsqu'il s'aperçut que la retraite lui était coupée. Sachant les Barbares toujours prêts à servir celui qui les paierait le mieux, il envoya des négociateurs à Arbitrion, conclut un traité avec lui, et comme on ne trouva ni encre ni papier pour l'écrire, on le traça sur les tablettes impériales.

Quoiqu'Arbitrion eût été imité par plusieurs autres chefs barbares, Arbogaste, malgré ces défections, soutint le choc pendant très longtemps. La victoire demeurait toujours incertaine, lorsqu'il s'éleva tout-à-coup un vent violent qui soulevait des tourbillons de poussière et renversait même les hommes. Les Gaulois, obligés de lutter contre l'ouragan, ne pouvaient soutenir leurs armes; les traits qu'ils lançaient retombant sur eux-mêmes, ils abandonnèrent enfin le champ de bataille. Eugène trahi, saisi, garrotté et livré à Théodose, se prosterna aux pieds du grand empereur; ce prince ordonna de lui tran-

Digitized by Google

cher la tête et de la placer au bout d'une pique, pour être présentée aux corps détachés qui tenaient encore. Ils se soumirent à cette vue. Arbogaste, après avoir erré pendant deux jours à travers les rochers, craignant pour lui-même un sort semblable à celui de son empereur, se perça le cœur d'un coup de coutelas.

Théodose fit abattre la statue de Jupiter placée sur la pente des Alpes; les foudres, qui en étaient d'or, furent données à ses soldats pour leur apprendre à ne pas redouter les armes du dieu du tonnerre.

Théodose mourut trois mois après cette victoire, laissant deux fils, Arcade et Honorius : le premier hérita de l'empire d'Orient, et le second de celui d'Occident. Ils eurent pour ministres ou pour maîtres l'un Rufin et l'autre Stilicon.

Stilicon, chargé de gouverner l'Occident sous Honorius, était un capitaine de race vandale, qui avait mérité toute la confiance de Théodose et avait obtenu pour épouse une nièce de cet empereur. En lui confiant le soin de former son fils Honorius, Théodose lui avait dit : « Laissant mon » fils entre vos mains, je mourrai sans inquiétude. Il n'a » rien à craindre ni au dedans ni au dehors tant que » Stilicon le secondera de sa valeur et de sa prudence. » Le premier soin de Stilicon fut de rendre la sécurité à la Gaule envahie par les Barbares; saisis d'épouvante à son seul nom, ils se soumirent aussitôt, accoururent sur son passage, lui offrirent des ôtages et se montrèrent disposés à s'enrôler en masse sous les étendards de l'empire. Stilicon releva les forts ruinés du Rhin, s'empara de Marcomir, chef des Francs, qui essayait de soulever sa tribu, et le fit transporter en Italie où il périt.

Digitized by Google

La Gaule pacifiée, Stilicon passa en Grèce pour y combattre Alaric, et de là en Afrique, afin de reconquérir cette province, d'où il fut obligé de revenir en hâte pour défendre l'Italie contre les Goths. Ces guerres, qui ne sont pas de notre domaine, occupaient cependant une partie des troupes gauloises, dans un temps où jamais notre pays n'avait eu plus besoin de tous ses défenseurs; car un orage épouvantable, tel qu'on n'en avait pas encore vu, se formait alors au nord-est de ce pays. Epuisée par des blessures que rouvraient sans cesse les vices de son administration et par les courses habituelles des Barbares, cette malheureuse province devint, en face des nations germaniques, comme l'animal aux abois devant le chasseur.

Une force inconnue, ou plutôt la Providence, poussait alors tous les Barbares contre le monde romain. — « Nous » ne savons où nous allons, disaient les Vandales... nous » marchons par l'ordre d'en haut (*divino jussu*). » « A » quel peuple portes-tu la guerre? » demande le pilote à Genseric. « Aux peuples qui ont irrité Dieu, » répond le Barbare. Un ermite arrête Alaric marchant vers Rome. « Laisse-moi passer, lui dit le chef barbare, quelqu'un » me pousse à saccager cette ville. » Outre cette impulsion providentielle, les Barbares étaient attirés par un double élément, l'or et la femme. Chacun sait l'ardeur coupable de la plupart des Germains pour les voluptés de la chair; et la cupidité était pire encore.

Qu'on se figure l'étonnement et l'effroi des Romains lorsqu'ils virent toutes ces hordes sauvages fondre à la fois ou successivement sur l'Empire. « Ici, c'étaient les Goths décharnés, couverts de lambeaux de toiles et de

Digitized by Google

peaux dégoûtantes; là le Saxon aux yeux d'azur, ferme sur les flots et chancelant sur la terre; là, le Hérule aux joues verdâtres, qui labourait le fond de l'Océan et disputait de couleur avec les algues; le Burgonde, haut de sept pieds, buvait la cervoise dans le crâne du centurion; le Sarrasin, tout nu et velu jusqu'à la ceinture, collait ses lèvres au cou de l'animal et suçait le sang avec un cri rauque et lugubre; vêtu de mailles de fer des pieds à la tête, le Danois frappait dans le combat, tombait, riait et mourait; les Thuringes pendaient les enfants aux arbres par le nerf de la cuisse, attachaient les jeunes filles par les bras au cou de leurs chevaux, les clouaient à la terre avec des pieux et les broyaient sous les roues de leurs charrettes. Ces peuples différaient ou se ressemblaient par leurs qualités comme par leurs défauts. Les Goths, dit Salvien, sont fourbes, mais tempérants; les Allemands impudiques, mais sincères; les Francs menteurs, mais hospitaliers; les Saxons cruels, mais contents de peu; les Huns étaient colères, capricieux, lascifs et par dessus tout avares (1).»

Voilà les peuples que nous verrons successivement paraître sur notre horizon. Le dernier jour de l'an 406, selon la chronique de saint Prosper, une multitude de Goths, de Gépides, établis sur les bords du Danube; un nombre infini de Vandales de Hérules, de Suèves, de Bourguignons, d'Angles, de Saxons, s'avancèrent vers le Rhin. Les Francs, placés près de l'embouchure de ce fleuve, regardaient la Gaule comme une proie qui leur était réservée; déterminés à repousser les nouveaux Bar-

(1) Pître-Chevalier. *Bretagne ancienne.*

Digitized by Google

bares et à attaquer successivement chaque peuplade, ils tuèrent 20,000 hommes aux Vandales. Averties par cette sévère leçon, les autres peuplades se réunirent aussitôt et présentèrent aux Francs un corps tellement formidable, que ceux-ci, se sentant trop faibles pour leur tenir tête, leur permirent de franchir le Rhin près de Mayence. Les Barbares se répandirent d'abord dans la première Germanique, qui renfermait les territoires de Mayence, Spire, Worms et Strasbourg. Au sac de Mayence, plusieurs milliers de chrétiens furent égorgés dans l'église avec Aurée, leur évêque; Worms fut détruite de fond en comble. Toutes les autres places éprouvèrent un traitement semblable à celui de ces deux cités. Ces Barbares, après s'être emparés de Cologne et avoir dévasté la seconde Germanique, passèrent dans les deux Belgiques, portant partout la désolation et la mort. Trèves, qui fut ruinée quatre fois, vit alors le plus horrible des spectacles. Les habitants de cette ville chrétienne, qui avait encore des mœurs toutes païennes, se livraient à une joie insensée, à des chants lubriques : pendant que les Barbares menaçaient leurs murs, ses citoyens les plus distingués, ses dignitaires les plus éminents, ses vieillards mêmes cherchaient l'oubli du péril dans la débauche. La ville, après avoir été saccagée trois fois, étant encore jonchée de cadavres et de ruines (chose horrible à raconter), on vit les faibles restes de son aristocratie, échappée au fer des Barbares, redemander les jeux du cirque, sur les décombres de leur patrie. Rien n'égale le dégoût que soulève cet excès d'abrutissement. Cet exemple honteux fut suivi par les moindres cités.

Tournai, Thérouanne, Arras, Saint-Quentin ne purent

Digitized by Google

arrêter le torrent. Laon fut la seule ville de la contrée qui tint contre les attaques de ces farouches ennemis. Nicaise, évêque de Reims s'était mis en prières pour préserver son peuple de cette calamité; n'ayant pu obtenir du ciel que les Barbares n'entrassent point dans la ville, il sortit du temple pour implorer la clémence du vainqueur : il fut mis à mort sur le seuil de son église avec ses deux diacres, Florence et Joconde; sa sœur Eutrope, sur le point de se voir la proie d'une soldatesque effrénée, sauva sa pudeur en se faisant massacrer par les hordes qu'elle excita par des invectives et des coups. Désidérius, évêque de Langres, revêtu de ses habits pontificaux, étant allé au-devant des ennemis de son peuple pour les adoucir, un coup de hache d'armes lui abattit la tête. Ensuite le feu fut mis à la ville et les habitants furent passés au fil de l'épée. Besançon assista au massacre de son évêque Antidius. Sion fut prise, Bâle ruinée; les deux Aquitaines, la Novempopulanie, les deux Narbonnaises furent couvertes de cendres et de ruines; Marseille fut détruite. Il y eut peu de villes qui échappèrent à la fureur des Barbares. Toulouse, vainement attaquée, dut son salut aux prières de son évêque saint Exupère. Voici comment saint Jérôme décrit les ravages causés dans la Gaule pendant le cours de cette année : « Tout fut ruiné; les provinces les plus » fertiles et les plus opulentes ne formèrent que plus » longtemps le théâtre de la cruauté et des dernières » horreurs; les femmes les plus distinguées et les vierges » consacrées à Dieu devinrent le jouet de la brutalité » du soldat. Les évêques furent traînés en captivité, les » prêtres et les moines égorgés, les reliques déterrées et

Digitized by Google

» foulées aux pieds, les églises renversées ou changées » en écuries, et les chevaux attachés aux autels. — J'ai » vu de mes propres yeux, dit Salvien, les corps de l'un » et l'autre sexe honteusement dépouillés au milieu des » villes, déchirés par les chiens ou tombant en lambeaux » et en pourriture et infecter les vivants. »

La Gaule était abandonnée dans cet affreux malheur; car Stilicon formait d'autres projets, et Honorius, son maître, qui vivait dans la mollesse, s'occupait cependant de faire d'assez bonnes lois pour des sujets qu'il n'avait plus. Notre patrie, craignant de voir se perpétuer cet état de barbarie, ne savait à qui recourir, lorsque le salut lui arriva de celui dont elle devait le moins l'attendre. La Grande-Bretagne, menacée au nord par les Pictes, redoutant encore de voir les Barbares envahir l'île pour la ravager, avait pour se défendre quelques légions qui, étant privées de toute communication avec Honorius, résolurent de se choisir un empereur. Marcus, l'un des officiers, revêtu de la pourpre, perdit bientôt la vie dans une sédition de soldats. Le nouvel objet de leur choix fut Gratien, habitant de l'une des villes municipales, qui, au bout de quatre mois, éprouva le sort de son prédécesseur. Cette dangereuse autorité étant encore un sujet d'ambition, malgré la triste fin de ceux qui l'avaient possédée, Constantin, simple soldat, sans autre droit que son nom, s'offrit lui-même aux suffrages de ses camarades et fut proclamé Auguste. Il passa dans les Gaules, où il fut reçu comme un libérateur; les restes des troupes éparses dans tout le pays étant venus se ranger sous ses étendards, il se vit alors assez de forces pour attaquer les Barbares, les vaincre et les rejeter au-delà du Rhin.

Digitized by Google

Pour témoigner sa reconnaissance à son libérateur, la Gaule reconnut l'autorité de Constantin.

Stilicon n'avait pas vu sans un profond regret le plus riche joyau ôté à la couronne impériale d'Honorius; voulant le reconquérir à son maître, il envoya Sarus-le-Goth, grand homme de guerre, pour combattre Constantin et lui arracher le diadème dont il s'était saisi. Loin de redouter les coups de son adversaire, Constantin osa marcher à sa rencontre et tenta de lui fermer les passages des Alpes. Battu sans être vaincu, il se retira et vint se renfermer dans Valence, place forte où il pouvait attendre le gaulois Edobic et le breton Géronce, qui s'avançaient à la tête de bonnes troupes. Sarus, à leur approche, se hâta de lever le siége de la ville et se retira rapidement devant ces nouveaux capitaines, qui, plus prompts que lui, l'atteignirent dans les gorges des Alpes et lui firent éprouver un échec considérable.

Constantin, devenu paisible possesseur de la Gaule et de la Bretagne, dirigea vers les Pyrénées Géronce, habile capitaine, qui força les passages des montagnes et fit la conquête de la Péninsule jusqu'à la Lusitanie. Pour s'assurer la domination des provinces conquises et pour soumettre, s'il était possible, la Lusitanie elle-même, Constantin fit passer en Espagne Constant son fils, jeune homme qui avait vécu jusqu'alors dans un monastère. Son début dans la carrière militaire fut si brillant, que Géronce en conçut de la jalousie et résolut de le punir de son mérite. Ce capitaine, ayant des agents dévoués dans la Bretagne et l'Armorique, souleva ces deux provinces. La Bretagne se rendit indépendante : les Armoricains réclamèrent aussi une liberté qu'ils avaient perdue depuis

Digitized by Google

plusieurs siècles, chassèrent les magistrats romains et se chargèrent de défendre seuls leur pays contre les insultes des étrangers qui commençaient à nuire par leur multitude.

Géronce, auteur de cette révolution, n'osant prendre pour lui-même le titre d'empereur d'Espagne, le conféra à un certain Maxime, qui eut quelque velléité de faire la conquête des Gaules alors dépourvues de troupes. Constantin, après s'être fait reconnaître par Honorius, étant passé en Italie sous le spécieux prétexte de défendre ce pays contre les Barbares, mais avec le projet réel de s'emparer de tout l'empire d'Occident, s'était fait suivre de son armée. Maxime, profitant de cette circonstance, descendit les Pyrénées pour entamer la Gaule. Constantin lui répondit en jetant sur l'Espagne des bandes de Suèves, d'Alains et de Vandales; elles firent la conquête de presque toute cette province, ne laissant à Maxime que la seule Tarragonaise.

Chassé de presque toute l'Espagne, Géronce se rejeta sur la Gaule, s'empara de Vienne, place défendue par Constant, qu'il fit mourir, et alla ensuite mettre le siége devant Arles, où un ennemi plus redoutable vint l'attaquer. Honorius, voyant la dissension parmi les chefs gaulois, voulut en profiter pour rentrer en possession de cette province; il mit à la tête de son armée un officier nommé Constance, qui s'était fait connaître dès le temps de Théodose. Ce général, s'étant présenté sous les murs d'Arles, place assiégée par Géronce, vit, à son approche, les soldats de ce dernier déserter leurs étendards pour se ranger sous ceux d'Honorius. Géronce, obligé de fuir honteusement, se donna la mort.

Digitized by Google

Constantin, renfermé dans la ville d'Arles, se sentant vivement pressé et craignant pour sa vie, se fit ordonner prêtre, persuadé que le caractère sacerdotal serait un préservatif certain contre toute mort violente. Il se rendit ensuite, toutefois après avoir exigé du général romain une promesse authentique que la vie lui serait conservée, ainsi qu'à son fils Julien. Honorius désavoua son capitaine et fit trancher la tête à ses deux illustres prisonniers.

Edobic, chef franc et général de Constantin, qui avait essayé de le secourir, ayant été défait par Ulphilas sur les bords du Rhône, se réfugia chez Ecdice, seigneur gaulois, auquel il avait jadis rendu des services éminents. Ecdice coupa la tête à son hôte et la porta au général de l'armée d'Honorius : « L'empire, dit celui-ci » en recevant le présent, remercie Ulphilas de l'action » d'Ecdice. » Constance chassa de son camp, comme y pouvant attirer la colère du ciel, ce traître à l'amitié et au malheur.

Les prétendants à l'empire ne tombaient que pour donner naissance à d'autres. Jovin, riche gaulois qui n'avait d'autre mérite que ses vices, se fit proclamer à Mayence. Ne voulant pas, comme les autres prétendants, s'appuyer sur le parti national, il s'allia aux Barbares, et trouva de l'appui dans les Vandales, épars sur tout le sol de la Gaule; dans les Francs, fixés sur les bords du Rhin, et dans les Bourguignons, qui lui fournirent des forces considérables. Ataulf, roi des Visigoths, fit même un traité d'alliance avec lui. Dardant, préfet des Gaules, comprenant toute l'importance de cette alliance, travailla à la détruire, et y parvint en laissant apercevoir au roi

Digitized by Google

barbare l'espérance d'épouser la belle Placidie, sœur d'Honorius. Cet abandon fut un échec très grave pour Jovin, qui se vit encore privé de l'appui des Vandales récemment passés en Espagne. Après s'être vu maître de la Gaule, Jovin, réduit à se renfermer dans la ville de Valence, laissa tomber cette place au pouvoir de ses ennemis; lui-même fut pris par les Romains; ils lui tranchèrent la tête et l'envoyèrent à Honorius, comme un présent qui pouvait lui être agréable.

La Gaule retomba alors sous la domination romaine, à l'exception de quelques parties du territoire gaulois, telles que l'Armorique, certaines provinces de la rive droite du Rhin occupées par les Francs, le pays des Séquanais au pouvoir des Bourguignons, et une grande partie de la province dont les Visigoths s'étaient rendus maîtres. Nous traçons dans le livre suivant l'origine, l'étendue et la durée de chacun de ces établissements.

La Gaule, sans cesse attaquée par les Barbares, ayant besoin d'un habile défenseur, Honorius y envoya Aëtius, le plus grand capitaine de son temps. Aëtius fut un de ces génies puissants et dangereux que leur propre force détruit et que leur élévation précipite. Il était né en Mésie et s'était élevé par son mérite au grade de général de la cavalerie romaine. Bien jeune encore, il fut donné comme ôtage à Alaric, roi des Visigoths. Se trouvant à la meilleure école militaire du monde, son génie actif y fit une étude profonde de la guerre. Bientôt après, envoyé chez les Huns, il sut se plier au caractère de cette nation farouche, prit part aux exercices du peuple et se fit chérir des soldats. Lorsqu'il reparut à la cour, il étonna par son génie. La foule l'environna de ses hom-

Digitized by Google

mages et l'empereur des marques de sa considération. Il était de taille moyenne, mais bien proportionné. Il possédait un tempérament vigoureux, infatigable, et supportait aisément la faim, la soif, les veilles. Adroit aux exercices du corps et très instruit en tout ce qui fait l'ornement de l'esprit, d'une droiture inflexible lorsque son ambition n'était pas intéressée, libéral, aussi prudent que courageux, son ambition, déguisée avec adresse, ne semblait être que grandeur d'âme. Tel fut l'homme qui aurait pu sauver l'Empire et qui commanda dans la Gaule dans les circonstances les plus difficiles.

En mettant le pied dans la Gaule, Aëtius trouva cette province menacée d'une complète dissolution. Les Gaulois se révoltaient, les Visigoths menaçaient Narbonne, les Bourguignons et les Francs s'avançaient vers le centre de la province; il sut contenir tous ces ennemis; mais ce qui illustra le plus ce grand capitaine, ce fut la victoire qu'il remporta sur Attila, roi des Huns. Attila et les Huns résument en eux toute la barbarie.

Attila voulant ravager toute la Gaule, Dieu seul détournait son bras de quelques villes privilégiées, car nul rempart ne pouvait tenir contre ce déluge. Metz fut prise la veille de Pâques, 8 avril 451. Les habitants furent égorgés et les édifices livrés aux flammes. L'évêque Auctor, craignant un massacre général, avait disposé les fidèles à la mort et fait baptiser tous les enfants. Au sortir de Metz, le fléau de Dieu se dirigea sur Verdun. Nous manquons de détails sur le sort de cette ville. Chalons-sur-Marne fut épargnée, grâce à l'intercession de saint Alpin. L'armée barbare se divisa alors en deux colonnes, dont l'une se dirigea sur Langres et Auxerre pour aller

Digitized by Google

au Midi ; l'autre prit la route du Sud-Ouest. L'effroi était dans Paris ; les habitants, disposés à fuir, furent rassurés par sainte Geneviève. « Les Huns, dit-elle, se dé» tourneront de cette ville. » En effet, prenant du Nord-Ouest au Sud-Ouest, ils se dirigèrent sur Orléans, espérant surprendre cette ville, l'une des portes de la Loire ; mais son évêque Anianus (saint Agnan) veillait sur elle. Ecoutons Grégoire de Tours nous raconter la délivrance de cette cité :

Comme les habitants d'Orléans demandaient à grands cris ce qu'il fallait faire : « Priez à deux genoux et avec » larmes, » dit Anianus, et ils obéirent aussitôt. « Re» gardez du haut des murailles, reprit le pasteur, si la » miséricorde de Dieu vient nous secourir ; » et ils regardèrent et ne virent que l'armée des ennemis, grande et agitée comme la mer. Ils prièrent de nouveau. « Re» gardez de rechef, » dit l'évêque ; mais ils ne virent que leurs tours croulant sous les coups des béliers. « Priez » encore, s'écria Anianus, et le Seigneur va paraître. » Et ils prièrent à grandes plaintes... Mais déjà les Huns entraient à cheval dans la ville, massacrant, brûlant et violant tout, quand Anianus vit comme un nuage s'élever de la terre ; il s'écria : « Voici le secours du Sei» gneur. » Et, en effet, c'était Aëtius, avec les Romains, les Germains et les Bretons, qui accourait sauver Orléans. Après un sanglant combat dans la ville et hors de la ville même, la cavalerie d'Attila, reculant pour la première fois, replia ses vastes ailes vers la Seine et la Marne.

Les confédérés suivirent à la trace le « roi des rois, » et le sort du monde fut joué dans les champs Catalauniques. Jamais terre, dit Jornandès, n'avait été foulée aux pieds

Digitized by Google

de tant de peuples réunis. Le combat commença entre les Francs et les Gépides, qui s'entr'égorgèrent toute une nuit dans l'ombre. Le soleil, en se levant, éclaira 15,000 cadavres. Après une telle escarmouche, Attila hésitait à tirer son cimeterre attaché à son flanc par les dieux; mais, lorsque ses sorciers et ses prêtres lui eurent annoncé que le grand chef des ennemis mourrait dans la bataille, aussitôt les hordes s'ébranlèrent au son des trompettes en corne d'aurochs et des tambours tartares. Les deux armées se rangèrent de façon à opposer les Francs aux Francs, les Visigoths aux Visigoths, les Burgondes aux Burgondes, etc. Attila harangua ses soldats : « Méprisez ce ramas » d'ennemis désunis de mœurs et de langage, associés » par la peur. Précipitez-vous sur les Alains et les Goths, » qui font toute la force des Romains; le corps ne peut » tenir debout quand les os en sont arrachés. Courage! » que la fureur accoutumée s'allume; le glaive ne peut » rien contre les braves avant l'heure du destin. Cette » foule épouvantée ne pourra regarder les Huns en face. » Si l'événement ne me trompe, voici le champ qui nous » fut promis par tant de victoires. Je lance le premier » trait à l'ennemi. Quiconque oserait devancer Attila au » combat est mort. »

Pendant tout le jour et toute la nuit ce fut comme un océan où des multitudes d'hommes venaient briser les uns contre les autres leurs flots en fureur. Une province entière fut sillonnée par des tourbillons de chevaux et de soldats. « Lutte horrible, immense, inouïe, » dit Jornandès. Il s'y fit des exploits que l'œil humain n'avait jamais vus. La mort moissonna des deux côtés une innombrable quantité de braves. Les vieillards du temps

Digitized by Google

de Jornandès racontaient qu'un petit ruisseau, coulant à travers ces champs héroïques, grossit tout à coup, non par les pluies, mais par le sang, et devint un torrent. Les blessés se traînaient à ce ruisseau et buvaient le sang pour étancher leur soif. Théodorick, roi des Visigoths, tomba sous la multitude de ses cavaliers, qui l'écrasèrent sans l'apercevoir, et n'apprirent sa mort que le lendemain en ne le voyant plus à leur tête. Aëtius, perdu durant la nuit avec une faible escorte, erra pendant longtemps entre ses amis et ses ennemis sans savoir s'il était vainqueur ou vaincu.

Les premiers rayons du jour vinrent enfin lui apprendre qu'il avait sauvé les Gaules. 165,000 cadavres selon Jornandès, 300,000 suivant Idace, couvraient les champs Catalauniques. Une partie de l'armée d'Attila fuyait à perte de vue vers le Nord. Le reste protégeait le « roi des rois » derrière les barricades de son camp. Attila voulut d'abord s'ensevelir dans son désastre. Il fit empiler une montagne de selles de chevaux et s'y élança la torche à la main, afin que le seigneur de tant de nations ne tombât ni mort ni vivant aux mains de ses ennemis. Mais quelle fut sa surprise lorsqu'il vit ses vainqueurs se retirer, le silence envahir la plaine et ses soldats demeurer seuls autour de son bûcher! Aëtius, disent Grégoire de Tours et Jornandès, avait empêché les Goths d'exterminer les Huns, de peur que les premiers n'héritassent de la puissance des seconds. Attila consentit à vivre et reprit le chemin de la Germanie, en méditant une nouvelle invasion. Convaincu de la puissance surnaturelle de saint Loup, évêque de Troyes, il se fit reconduire par ce pontife jusqu'au Rhin. Admirable trait de l'histoire de ce temps!

Digitized by Google

Puis, quand le maître n'eut plus besoin de la sauvegarde du captif, il le remit respectueusement en liberté (1).

Un an après cette victoire fameuse, le gouvernement des Gaules était remis entre les mains du romain Ferréol par Aëtius, que Valentinien III immola peu après à sa vengeance, quoiqu'il fût le seul homme qui pût retarder la chute de l'Empire. Ferréol, nouveau gouverneur des Gaules, était un homme sage; bienfaisant et ferme dans l'administration, il répondait parfaitement aux besoins de notre pays et semblait lui promettre de longues années de prospérité, lorsque la mort violente de Valentinien III et l'irruption des Vandales en Italie jetèrent de nouveau la confusion dans l'Empire.

Pétrone Maxime, gaulois de naissance, fut élu à la place de Valentinien III. Quoique son règne ait à peine duré quelques jours, il les trouva trop longs, car on dit qu'il répétait fréquemment : « Fortuné Damoclès ! ton » règne commence et finit dans un même repas. » Il procura, peut-être sans le savoir, l'avénement au trône impérial d'un illustre Gaulois, Avitus, d'une famille puissante de l'Auvergne, qui, après s'être distingué sous Aëtius par une politique habile, avait beaucoup contribué à réunir cette multitude de peuples divers autour de l'étendard romain pour marcher contre Attila. L'empereur Maxime augmenta le pouvoir d'Avitus en lui donnant le commandement de toutes les milices gauloises. Après avoir, pendant ce règne, repoussé les Saxons et

(1) Châteaubriand, *Etudes historiques*. Pitre-Chevalier. Jornandès, cap. XXXVI. Grég. de Tours.

Digitized by Google

les Germains, et contenu les Visigoths, il obtint à Toulouse, à la mort de Maxime, la pourpre des mains de Théodorick II, roi des Visigoths. Appelé à Rome, il y fut reçu avec respect par le sénat, qui témoigna la plus vive allégresse de voir la couronne impériale sur une si noble tête. Il eut, pour le soutenir, un de ces hommes extraordinaires, nés pour le salut ou pour la ruine des empires.

Le suève Ricimer avait une âme forte, également capable d'actions héroïques et de grands forfaits. Intrépide dans les périls, fécond dans les conseils, éloquent, adroit, insinuant, assez hardi pour emporter de force ce qu'il ne pouvait enlever par adresse ; mais sans foi, sans honneur, il ne recevait de loi que de son ambition. Après avoir vaincu les ennemis de l'Empire, cet homme se tourna contre Avitus, son bienfaiteur, qui l'avait mis à la tête de ses flottes et de ses armées. Dépouillé de la pourpre, Avitus prit la mître pour échapper à la mort; mais l'empereur, fait évêque de Plaisance, donnait encore de l'ombrage à Ricimer. Il reprit le chemin de la Gaule pour ôter toute inquiétude à ce redoutable ministre. Il mourut en route, et son corps fut porté à Brioude.

Ricimer, devenu maître absolu de l'Empire, faisait et défaisait les empereurs. Majorien, Libius, Sévère, Anthime, Olybrius, placés sur le trône impérial, en furent précipités par lui. Il mit dans le gouvernement de la Gaule un préfet célèbre par sa valeur, sa justice et ses mœurs. Ægidius, connu sous le nom de comte Gilles ou Gillon, défendit la Gaule contre les Visigoths, les Bourguignons et les Francs. Si l'on en croit certains monuments, il sut

Digitized by Google

même se faire nommer roi de ce dernier peuple. Nous racontons, au premier livre de la deuxième partie de cette histoire, comment il acquit et comment il perdit cette haute dignité. A la mort de Majorien, Ægidius se constitua dans une sorte d'indépendance; sans prendre le titre de souverain de la Gaule, il l'était réellement. Il fit tous ses efforts pour la défendre et l'agrandir; il protégea Arles contre les Visigoths, et se fit ouvrir les portes de Narbonne, place beaucoup plus importante.

L'année suivante, les Visigoths ayant formé de plus vastes projets et s'étant unis aux Alains pour faire la conquête de la Gaule romaine, Frédéric, frère de Théodorick, s'avança jusque sous les murs d'Orléans, dans l'espérance que les Saxons, fidèles à leurs promesses, remonteraient la Loire et s'empareraient d'Angers. Ægidius, qui fit manquer ce plan par son activité, vainquit d'abord Frédéric, dont le cadavre demeura sur le champ de bataille, poursuivit à outrance les Visigoths, qui périrent presque tous, dispersa et détruisit enfin la colonie des Alains, établie depuis quelques années à l'embouchure de la Loire.

Ces brillants succès, et la volonté qu'Ægidius avait manifestée de venger Majorien, déterminèrent probablement Récimer à recourir au poison pour se défaire d'un rival trop habile. Ægidius fut trouvé mort dans son lit, laissant à Syagrius, son fils, la difficile mission de défendre les faibles restes de la domination romaine dans les Gaules. A la chute de l'Empire, Syagrius, considérant ce dépôt comme un patrimoine, s'y défendit longtemps avec la ténacité d'un propriétaire. Il fut enfin contraint d'abandonner ses possessions à Clovis. Nous rapportons

Digitized by Google

cette dernière lutte des Romains dans la Gaule au second livre de la deuxième partie de cette histoire.

Nous aurions eu à chaque pas de notre histoire de la Gaule, sous l'administration romaine, des réflexions à présenter sur l'absence d'un principe politique fortement imprimé dans les esprits. Quand on voit l'empire de Rome, si vaste et si puissant, tomber moins par sa propre faiblesse, moins par les attaques des Barbares, que par l'absence du respect qui doit toujours environner le pouvoir, que par le défaut de conviction d'un droit de souveraineté, on ne peut s'empêcher de se dire et de le proclamer bien haut : « Oui, il y a pour les États comme » pour les particuliers, pour les dynasties comme pour » les propriétaires, des droits qu'on ne peut violer impu- » nément. » La loi de succession à la couronne impériale d'Auguste ayant été une fois violée, il s'en suivit une confusion épouvantable dans les hautes régions du pouvoir. A partir de ce moment, il n'y a plus que la loi du plus fort : le général, assuré du concours de ses soldats, se jette un lambeau de pourpre sur les épaules, se dit empereur aussi légitime que ceux qui l'ont précédé et invite, par son exemple, ses officiers à l'imiter. Il ne faut pas être surpris que l'Empire romain ait eu jusqu'à trente empereurs à la fois. La confusion qui régnait sur les degrés du trône impérial descendit dans tous les esprits, y fit disparaître toute idée de droit et y demeura tellement, que le Christianisme lui-même ne put la détruire à l'avénement de Constantin. Les idées chrétiennes avaient cependant modifié l'opinion sur le pouvoir ; nous avons vu que le premier empereur chrétien avait essayé de concentrer l'autorité dans ses mains

Digitized by Google

et d'établir une complète subordination dans l'Empire. Le paganisme, obligé de plier sous sa domination, avait remis, après sa mort, l'essai qu'il voulait faire de sa force, en transportant en d'autres mains la puissance souveraine. On voit que l'instabilité du pouvoir, les rivalités continuelles, la multitude des souverains qui s'élèvent contrairement au droit public, sont le produit du paganisme. La soumission ferme et respectueuse à la fois, à l'égard de l'autorité, est une fille du Christianisme. On aperçoit surtout cette énorme différence quand le Christianisme, vainqueur de tous ses ennemis, des Barbares idolâtres aussi bien que des Romains, païens civilisés, domine l'Europe, y fait régner ses principes et son droit public. La France, qui fut pendant le XIV^e^ siècle l'expression du sentiment chrétien, nous montre une force qui a su résister à toutes les causes de dissolution. Notons-le bien, cette puissance si longue, si grande au milieu des siècles, inconnue à tout autre nation, vient du principe de fidélité gravé dans le cœur des peuples par le Christianisme. La France est bien petite comparée au vaste Empire romain; cependant nous ne craignons point de le dire: aux yeux de l'homme véritablement politique, elle a plus de grandeur et de force; et pourquoi? C'est parce qu'elle a su, par son principe protecteur de la succession légitime du pouvoir, se préserver de tous ces mouvements convulsifs qui ont amené la chute de l'Empire romain. Depuis que les idées chrétiennes se sont affaiblies en France, celles de la légitimité du pouvoir se sont aussi abaissées. Qu'en est-il résulté? En soixante ans nous avons eu une multitude de systèmes de gouvernements qui se sont succédé. Espérons que Dieu, qui

Digitized by Google

d'une main abaissait l'Empire romain sous Augustule, et de l'autre élevait l'Empire français sous Clovis, nous rendra, avec la pratique sincère du Christianisme, le seul principe de stabilité pour le pouvoir.

Digitized by Google

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Histoire de la Gaule, depuis les premières incursions des Francs jusqu'à la race Carlovingienne.

LIVRE PREMIER.

DES DIVERS ÉLÉMENTS QUI ONT CONCOURU A LA FORMATION DE LA NATION FRANÇAISE.

La nation française tient la première place parmi les peuples du monde, parce que, chez elle, les idées et les faits ont constamment marché de pair. « En France, dit M. Guizot (1), le développement intellectuel et le déve-

(1) *Histoire de la civilisation en France.*

Digitized by Google

loppement moral n'ont jamais manqué l'un à l'autre. Ce double caractère d'activité intellectuelle et d'habileté pratique, de méditation et d'application, est empreint dans tous les grands événements de l'histoire de France, dans toutes les grandes classes de la société française, et leur donne une physionomie qui ne se retrouve point ailleurs. »

Pour apprécier complétement la grande action du peuple français sur le monde, il est nécessaire de bien connaître les divers éléments qui le composent, de remonter à la formation de ces divers éléments, d'en suivre le développement et d'en saisir l'assimilation. Or, le peuple français se compose originairement de différentes familles, dont les principales sont les Gallo-Romains, les Francs, les Burgondes, les Visigoths et les Bretons. Ayant suffisamment fait connaître les Gallo-Romains, nous n'avons plus à nous occuper ici de ce principal élément. Dans un premier chapitre nous traiterons de l'établissement des Burgondes, des Visigoths et des Bretons dans les Gaules. Dans un second nous raconterons l'histoire des Francs depuis leurs premières incursions jusqu'à leur établissement définitif sur le sol de la France.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

De l'établissement des Burgondes, des Visigoths et des Bretons dans la Gaule.

§ Ier. — *Origine, caractère et histoire des Burgondes dans la Gaule, jusqu'à leur soumission sous la domination des Francs* (407-534).

Au nord de la Germanie, vivait, dès les premiers siècles de notre ère, un peuple appelé Burgonde, qui paraît avoir été une tribu de la nation Vandale. Il est mentionné pour la première fois par Pline, et habitait, à l'époque où vivait cet auteur, aux embouchures de la Vistule, sur les bords de la Baltique (1). On voyait en lui cet air de bonhomie qui est le caractère distinctif de la race germanique. Les Burgondes ou Bourguignons, qui étaient pour la plupart gens de métiers, ouvriers en charpente ou en menuiserie, et gagnaient leur vie à ce travail dans les intervalles de paix, étaient ainsi étrangers à l'orgueil du propriétaire et à cette vanité guerrière aux yeux de laquelle rien n'est plus noble que la profession des armes.

(1) Plin., liv. IV, c. 14.

Digitized by Google

Les Romains avaient été de bonne heure en rapports avec cette famille de race germanique et l'avaient jugée moins dangereuse que les autres; l'empereur Aurélien, songeant à opposer une digue au torrent de Barbares qui menaçait de submerger les Gaules, jeta les yeux sur les Burgondes, les appela sur les bords du Rhin et leur promit des terres s'ils voulaient y vivre en fidèles sujets de l'Empire. Ils y arrivèrent au nombre de 80,000 hommes suivis de leurs femmes et de leurs enfants, multitude dont l'empereur fut si effrayé, qu'il ne voulut pas exécuter le contrat. Irrités de ce manque de foi, les Burgondes égorgèrent leurs prisonniers, reprirent le chemin de la Germanie et se fixèrent dans les régions appelées aujourd'hui Bohême, Thuringe et Bavière septentrionale. Quelques années après ils s'avancèrent de nouveau vers l'Occident, et s'établirent dans l'Helvétie et dans l'Alsace. En 407, guidés par leur roi Gondicaire, ils voulurent prendre part au pillage des Gaules ravagées alors par les Alains, les Suèves et les Vandales. En 413, s'étant emparés du pays des Séquanais et des Eduens jusqu'à la Loire et l'Yonne, et menaçant de s'avancer encore dans l'intérieur du pays, Constance, général romain, commandant dans les Gaules au nom de l'empereur, marcha contre eux pour les refouler au-delà du Rhin. Ils demandèrent comme une grâce de demeurer dans les provinces qu'ils occupaient, et offrirent sans doute une sorte de vassalité à l'Empire.

« Impatronisés sur les domaines des propriétaires gaulois, ayant reçu ou pris à titre d'hospitalité les deux tiers des terres et le tiers des esclaves, ce qui, probablement, équivalait à la moitié du tout, ils se faisaient scrupule de

Digitized by Google

rien usurper au-delà. Ils ne regardaient point le Romain comme leur colon, comme leur *lite*, selon l'expression germanique, mais comme leur égal en droit dans l'enceinte de ce qui lui restait. Ils éprouvaient même devant les riches sénateurs, leurs copropriétaires, une sorte d'embarras de parvenus. Cantonnés militairement dans une grande maison, pouvant y jouer le rôle de maîtres, ils faisaient ce qu'ils voyaient faire aux clients romains de leur hôte, et se réunissaient de grand matin pour aller le saluer par les noms de père ou d'oncle, titre de respect fort usité alors dans l'idiome des Germains. Ensuite, en nettoyant leurs armes ou en graissant leur longue chevelure, ils chantaient à tue-tête leurs chansons nationales et, avec une bonne humeur naïve, demandaient aux Romains comment ils trouvaient cela (1). »

Gondicaire, malgré cette espèce de dépendance qui dura d'ailleurs fort peu, puisque l'Empire succomba bientôt, se fit un assez vaste royaume. La Franche-Comté, la Bourgogne proprement dite, la première Lyonnaise, avec les villes de Lyon, de Vienne, de Die et toutes les autres cités placées vers les Alpes; le pays de Genève et la Savoie, devinrent partie de ses États. Gondicaire tenta même de faire la conquête de la Belgique, mais il fut défait par Aëtius et obligé de demander la paix. En 436, les Huns, s'étant jetés sur la Bourgogne, ravagèrent le pays; Gondicaire essaya d'arrêter le torrent dévastateur et périt dans le combat avec 20,000 de ses braves.

Gondicaire laissait quatre fils : Gondebaud, Gondégésile, Gondemare et Chilpéric qui, selon la coutume du

(1) A. Thierry, *Lettre VI sur l'Histoire de France.*

Digitized by Google

temps, se partagèrent les États de leur père. Les deux derniers, mécontents du lot qui leur était échu, ayant résolu de se rendre justice par la force des armes, appelèrent à leur secours quelques peuplades allemandes, et marchèrent contre Gondebaud et Gondégésile, qui, malgré les forces considérables qu'ils avaient réunies pour tenir tête à leur ennemi commun, furent battus près d'Autun. Gondebaud, prince supérieur et l'un des hommes les plus remarquables de son temps, se cacha et fit répandre le bruit de sa mort, afin d'endormir ses ennemis. En effet, ses vainqueurs, s'étant livrés dans une complète sécurité à toute l'insouciance du caractère bourguignon, renvoyèrent les troupes allemandes et se rendirent à Vienne pour y opérer le partage des États de leurs deux frères. Gondebaud réunit secrètement les hommes les plus actifs de son parti, parut aux portes de Vienne et s'en empara si subitement, que ses deux frères n'eurent pas le temps de se sauver. Gondemare fut brûlé dans une tour de son château; Chilpéric eut la tête tranchée; ses deux fils furent mis à mort avec lui; sa veuve fut jetée dans le Rhône avec une pierre au cou. De cette noble famille il ne resta que deux filles, Chrôme, qui prit le voile, et Clotilde, que nous verrons s'asseoir sur le trône des Francs à côté de Clovis. Cette conduite barbare ternira à jamais la gloire d'un roi qui attacha son nom à une législation extrêmement remarquable; mais, avant de la porter, il avait besoin de passer encore par d'autres épreuves.

Maître du royaume de Bourgogne, Gondebaud, après avoir cédé quelques faibles portions de ses États à Gondégésile, son frère, qui fixa sa résidence à Genève, prit

Digitized by Google

le titre de roi et établit le siége de ses États à Lyon. Les deux frères unirent leurs forces, passèrent les Alpes, s'emparèrent de la Ligurie, de Turin, s'avancèrent jusqu'à Pavie, ravageant tout sur leur passage, traînant la population en captivité, et rentrèrent en Bourgogne avec un immense butin.

L'Eglise, toujours le refuge universel au milieu de la désolation générale, ayant seule le droit de parler haut aux nations barbares, envoya à la cour de Bourgogne saint Epiphane, évêque de Pavie, qui, sans se laisser arrêter par les neiges et les glaces de l'hiver, dont les Alpes étaient couvertes, franchit les monts, se présenta devant Gondebaud et lui tint ce discours :

« Grand prince, je suis venu pour servir de témoin » devant Dieu, entre deux grands rois; si la bonté vous » fait accorder ce que la miséricorde fait demander à » celui qui m'envoie, partagez la récompense que Dieu » promet, ou plutôt disputez la entre vous : mais dans » ce combat, princes invincibles, le vainqueur emportera » tellement le prix, que le vaincu ne le perdra pas. Suivez » mon conseil et vous serez tous les deux vainqueurs. Le » roi Théodoric veut racheter les captifs : rendez-les » sans rançon. Croyez-moi, personne ne gagnera plus » que celui qui ne recevra rien, et l'argent que vous » aurez méprisé enrichira plus votre armée que si vous » l'aviez reçu. » Il fit ensuite une peinture touchante des maux de sa patrie.

Ce noble langage méritait d'être entendu. Gondebaud se laissa fléchir, n'exigea de rançon que pour ceux qui avaient été pris les armes à la main, et se conduisit si honorablement, que, peu de temps après, Théo-

Digitized by Google

doric, roi d'Italie, donna sa fille à Sigismond, son fils. Cette guerre fut suivie de près par une autre plus importante, suscitée par Clovis, qui, ayant des droits sur la Bourgogne, les fit valoir les armes à la main. Nous raconterons ailleurs les différentes expéditions de notre premier roi chrétien contre ce pays.

Gondebaud, rendu au calme de la paix, s'appliqua à la rédaction d'une loi éminemment utile et qui est devenue célèbre parmi les législations barbares. Ce code fameux est connu sous le nom de loi Gombette.

Le code burgondien se présente au premier coup-d'œil comme un étrange amalgame de lois purement romaines et de lois germaniques, ordonnées et tempérées dans l'intention évidente d'assimiler autant que possible celles-ci aux premières. Ces lois admettent les compensations pécuniaires pour toutes sortes de délits, sans en excepter le meurtre. Mais ce système de compensation diffère en un point capital de celui des Francs. Il y a égalité, devant la loi, entre le Burgonde et le Romain de même rang; ils ont droit l'un et l'autre à la même compensation pour les mêmes violences commises envers eux. On voit, par les compensations établies pour le meurtre des personnes libres, que la société se composait de trois ordres ou classes, dont chacune n'est caractérisée que par des termes vagues et généraux. Il y a des optimates, c'est-à-dire des grands et des nobles; il y a des personnes de condition moyenne, et d'autres de conditions inférieures. Dans chacun de ces rangs entrent parallèlement des Burgondes et des Romains.

« Quelques-unes des lois burgondiennes, relatives au mariage et à la condition des femmes, sont particulière-

Digitized by Google

ment à noter. Une de ces lois porte qu'une femme qui aura abandonné son mari sera étouffée dans la boue. C'est un des supplices par lesquels Tacite nous apprend que les Germains de son temps punissaient les délits infamants. Quant au mari qui a quitté sa femme, il n'est tenu, s'il veut revenir à elle, qu'à lui payer une seconde fois le *morgen-gabe* (1). Ces deux lois, restes marqués des anciennes mœurs germaniques, se trouvent, dans le code des Burgondes, à côté d'une troisième qui appartient à des intentions plus morales et plus civiles. D'après cette dernière loi, il y a, pour un mari, trois raisons légitimes de répudier sa femme : il a le droit de la renvoyer pour cause d'adultère, de maléfice et de violation des tombeaux. Il peut aussi, hors de ces trois cas, rompre son mariage; mais alors la loi l'oblige à s'en aller de chez lui et à y laisser sa femme en possession de tous ses biens.

» La loi des Burgondes est la seule des lois barbares qui fasse un devoir de l'hospitalité et qui en punisse le refus comme un délit. Quiconque avait refusé son toit ou son foyer à quelqu'un qui l'avait demandé, était tenu à une amende de trois solidi. C'est là la partie la plus originale de la loi burgondienne, celle où s'est le mieux conservée l'empreinte des mœurs et des idées primitives des Germains. Mais, dans cette partie même, on ne laisse pas de reconnaître l'influence d'un esprit plus civil et plus humain que l'ancien esprit germanique, l'influence au moins vague et générale des idées et des lois romaines. Dans d'autres parties du code burgondien, l'imitation de

(1) Présent volontaire que le mari faisait à sa femme le lendemain de ses noces, en signe de satisfaction.

Digitized by Google

la loi romaine est aussi évidente que possible. Le législateur barbare s'est borné à copier diverses dispositions plus ou moins importantes du code Théodosien, celles, par exemple, qui prescrivent la forme des donations et des testaments; celles qui règlent le douaire des femmes en cas de second mariage, et plusieurs autres qu'il importe peu de marquer (1). »

Attachés à l'hérésie d'Arius, comme la plupart des Barbares sortis de l'orient de la Germanie, les Burgondes, en venant s'établir à l'est de la Gaule, qui était exclusivement catholique, se montrèrent d'abord, non-seulement tolérants, mais même bienveillants à l'égard des évêques orthodoxes : ils devinrent ensuite persécuteurs, lorqu'ils se persuadèrent que les catholiques favorisaient Clovis, roi des Francs. Pour ne pas exposer isolément ce que nous avons à dire sur les efforts du Catholicisme pour ramener la Gaule à l'unité religieuse et par elle à l'unité politique, nous remettons au règne de Clovis à traiter ce grand fait (2).

§ II. *Origine, caractère et histoire de la domination des Visigoths dans la Gaule, jusqu'à la conquête du pays par les Francs.*

Sortis des bords du Danube, les Visigoths, sous la conduite d'Alaric, firent de longues excursions dans la

(1) Fauriel, *Histoire de la Gaule méridionale.*

(2) Le royaume des Burgondes ne compta que cinq règnes successifs : Gondicaire, de 407 à 436; — Chilpéric ou Goudioc, de 436 à 491; — Gondebaud, de 491 à 516; — Sigismond, de 516 à 523; — Gondemar, de 523 à 534. Nous assisterons à la chute de la monarchie burgondienne sous les fils de Clovis.

Digitized by Google

Grèce et dans l'Italie, où ils puisèrent une science politique, civile et morale bien plus élevée que tout ce qu'on peut trouver chez les autres peuples barbares. Ataulphe, frère et successeur d'Alaric, épris des charmes de la belle Placidie, sœur de l'empereur Honorius, consentit à évacuer l'Italie pour plaire à ce monarque, accepta par forme de compensation une grande partie de l'Aquitaine et de la Narbonnaise, et peut, à ce titre, être regardé comme le fondateur de la monarchie Visigothe dans les Gaules. Saint Jérôme, qui avait vécu dans une sorte de familiarité avec Ataulphe, répétait souvent dans sa solitude de Béthléem « que le roi des Goths, homme de » grand cœur et de grand esprit, avait coutume de dire » que son ambition la plus ardente avait d'abord été d'a- » néantir le nom romain et de faire de toute l'étendue » des terres romaines un nouvel empire appelé *Gothique,* » de sorte que, pour parler plus vulgairement, tout ce » qui était *Romanie* devînt *Gothie;* mais qu'après s'être » assuré par l'expérience, que les Goths étaient inca- » pables d'obéissance aux lois, il avait pris le parti de » chercher la gloire en consacrant les forces des Goths à » rétablir dans son intégité, à augmenter même la puis- » sance du nom romain, afin qu'au moins la postérité » le regardât comme le restaurateur de l'empire qu'il ne » pouvait transporter (1). » Ce fut dans ce même but qu'il combattit Jovin et son père, dont il envoya les têtes à Honorius, et qu'il franchit les Pyrénées pour soumettre de nouveau l'Espagne à la domination romaine. Ce roi fut tué par Sigéric qui, s'étant emparé du souverain pou-

(1) Paul Orose, lib. VII.

Digitized by Google

voir, n'en jouit que sept jours. Wallia, parent d'Ataulphe, après avoir mis à mort Sigéric, fut proclamé le quatrième roi des Visigoths, soumit entièrement l'Espagne à l'autorité romaine, repassa les monts et vint établir sa cour à Toulouse.

« La cour de Toulouse, dit M. Augustin Thierry (1), centre de la politique de tout l'Occident, intermédiaire entre la cour impériale et les royaumes germaniques, égalait en politesse et surpassait peut-être en dignité celle de Constantinople. C'étaient les Gaulois de distinction qui entouraient le roi des Visigoths, quand il ne marchait pas en guerre; car alors les Germains reprenaient le dessus. Le roi Euric avait pour conseiller et pour secrétaire l'un des rhéteurs les plus estimés dans ce temps, et se plaisait à voir les dépêches, écrites sous son nom, admirées jusqu'en Italie pour la pureté et les grâces du style. »

Les rois se succédèrent rapidement dans la cour des Visigoths. Wallia, qui établit le centre de ses États à Toulouse en 419, y étant mort l'année suivante sans laisser d'héritier, Théodoric Ier, fils du grand Alaric, que son courage et ses brillantes qualités avaient fait remarquer, fut choisi pour lui succéder (420). Le nouveau roi, après s'être emparé de plusieurs villes de la Gaule romaine, fit une tentative sur Arles. Mais Aëtius le contraignit à se retirer sur ses terres. Il profita plus tard de la guerre que les Romains avaient à soutenir contre les Bourguignons pour assiéger Narbonne. Littorius, qui sauva cette place en y faisant entrer des vivres, fut

(1) Aug. Thierry, *Lettres sur l'histoire de France.*

Digitized by Google

vaincu deux ans après, chargé de chaînes et jeté dans les prisons de Toulouse où il mourut misérablement. Aëtius se proposait de venger la cause romaine; mais la marche d'Attila sur la Gaule lui fit rechercher l'amitié du roi des Visigoths. Orentius, évêque d'Auch, fut le négociateur de cette réconciliation, qui eut pour conséquence la brillante victoire remportée par la civilisation sur les Barbares dans les champs catalauniques, victoire dont nous avons rapporté ailleurs les principaux détails. Le roi des Visigoths, qui avait le commandement de l'aile droite, courait de rang en rang pour animer ses soldats, lorsqu'il tomba percé d'un dard sous les pieds des chevaux, et périt glorieusement après avoir occupé le trône pendant trente-deux ans.

Thorismond, l'aîné de ses fils, régna à peine deux ans (451-453). Théodoric II, son frère et son assassin, qui lui succéda, se montra d'abord l'allié fidèle des Romains. Rechaire, son beau-frère, roi des Suèves, voulant profiter des troubles de l'Empire pour étendre sa domination sur l'Espagne, Théodoric lui fit dire que s'il osait attaquer les Romains ses alliés, il eût à se préparer à la guerre : « Dites-lui, répondit Rechiaire, que je mé» prise ses armes et son amitié, et que j'éprouverai bien» tôt s'il a le courage d'attendre mon armée aux portes » de Toulouse. » Théodoric répondit à cette bravade en passant aussitôt les monts et en battant complétement le roi des Suèves d'Espagne. Avitus, qu'il avait élevé à l'empire d'Occident, étant tombé alors, il se hâta de repasser les Pyrénées pour tenter de s'emparer de quelques places qui étaient au pouvoir des Romains. Il échoua devant Arles; il parvint à s'emparer de Narbonne et de

Digitized by Google

plusieurs autres villes. Il méditait de nouvelles conquêtes, lorsqu'il fut assassiné par son frère Euric (465), qui lui succéda.

Euric, regardé comme un des plus grands rois des Visigoths, se fit une renommée comme capitaine, comme législateur et comme politique. Après avoir affermi son autorité sur le royaume de Toulouse, il fit la conquête d'une grande partie de la Gaule; mais Bourges mit une digue à sa marche victorieuse. Tournant ensuite ses armes d'un autre côté, il passa en Espagne, emporta Pampelune et Saragosse, rasa Tarragone en punition de son héroïque défense. Les Espagnols, s'étant enfin réunis pour opposer un obstacle infranchissable à leur cruel ennemi, osèrent présenter la bataille à Euric, qui les défit et se vit, par cette victoire, maître de toute l'Espagne, à l'exception de la Gallice, occupée par les Suèves. Son ambition croissant avec ses conquêtes, Euric ne repassa les Pyrénées que pour pénétrer de nouveau dans la Gaule, et se rendit cette fois maître de Bourges et de Clermont. Il fut alors le plus puissant monarque de l'Europe. Toutes les nations envoyaient solliciter son alliance. Après avoir forcé Odoacre, qui occupait le trône des Césars, à lui céder ses droits sur l'Espagne et la Gaule, il envahit la Provence à la tête de 100,000 hommes, s'empara de Marseille, d'Arles et de toutes les villes qui bordent le Rhône.

Un des plus grands titres de gloire d'Euric est incontestablement sa législation. Il eut la plus grande part à la formation des codes Visigoths, qui embrassent les droits civils, la pénalité, la procédure et la police rurale. « La plupart de ses lois, dit Fauriel, sont une imitation ex-

Digitized by Google

presse, et quelquefois une simple transcription des lois romaines. En divers cas, néanmoins, ces dernières sont modifiées par des réminiscences plus ou moins vives des mœurs et des idées de l'ancienne barbarie. On en trouve même çà et là quelques-unes qui sont purement germaniques dans leurs motifs. D'autres, enfin, résultent du fait capital de la conquête, qu'elles tendent à limiter et à régler. En tout ce qui concerne les affranchissements, les donations, les testaments, la tutelle des mineurs, les successions, la loi gothique suit la loi romaine. En ce qui tient aux délits et aux peines, il n'y a pas de vestige du système des compensations pécuniaires, qui est celui de tous les autres peuples germains. Le meurtre est puni par la mort, les violences moins graves par des peines afflictives graduées. Les idées barbares, au contraire, percent énergiquement dans la plupart des lois sur le rapt. »

Cette législation laissa d'assez longues traces dans nos contrées méridionales, malgré le peu de durée de la puissance des Visigoths, qui furent défaits par Clovis sous Alaric, le timide et faible successeur d'Euric. Du vaste empire des Visigoths il ne resta à son fils, Amalaric, que le Languedoc et la Provence. Et encore, pour sauver ces faibles restes, Amalaric épousa Clotilde, fille de Clovis, catholique zélée, que son époux voulut contraindre à embrasser l'arianisme. Elle demeura ferme dans sa foi, malgré les outrages et les mauvais traitements dont elle fut abreuvée. Ayant fait passer à son frère, Childebert, roi de Paris, un mouchoir teint du sang qu'elle avait répandu sous les coups de son barbare époux, Childebert entra en Languedoc, et défit Amalaric, qui fut tué d'un coup de lance à Narbonne. Toute la puissance des Visi-

Digitized by Google

goths fut dès lors entièrement concentrée en Espagne.

L'arianisme était la religion des Visigoths. Ces sectaires ne montrèrent pas la tolérance des Bourguignons. Nous exposerons, dans le livre suivant, les persécutions qu'ils firent subir aux catholiques, et nous montrerons qu'elles amenèrent la chute des persécuteurs dans les Gaules, et hâtèrent la réunion des contrées de notre pays en un seul et vaste État.

§ III. *Origine, mœurs et établissement des Bretons dans la Gaule.*

L'Armorike avait tant souffert de l'invasion des Barbares, que la plupart des habitants avaient abandonné leurs maisons, pris la fuite et laissé désertes leurs villes, que des fugitifs étrangers vinrent repeupler. La Bretagne fut alors exposée aux plus affreux ravages. Les habitants de la Calédonie, sous les noms si terribles de Pictes et de Scots, passèrent le Cly en bateaux de cuir, et mirent le pays à feu et à sang. Les Bretons, ayant inutilement appelé à leur secours Aëtius, lui-même occupé à combattre la nuée de Barbares qui fondait de toute part sur la Gaule, implorèrent l'appui des Saxons. Ces Barbares accoururent aussitôt; et, au lieu de protéger les Bretons, ils se rangèrent du côté des Pictes et accablèrent la Bretagne de nouvelles calamités. Vaincus par des ennemis qui se renouvelaient sans cesse, poursuivis par ces longs couteaux qui ne respectaient ni le sexe ni l'âge, égorgés jusqu'au fond de leurs forêts et des cavernes de leurs rivages, les uns s'enfuirent dans les montagnes de la Cornvall et de la Cambrie; les autres s'embarquèrent

Digitized by Google

pour les côtes de l'Armorike (d'où étaient jadis sortis leurs ancêtres), en répétant sous les voiles, avec le psalmiste : « Vous nous avez livrés, Seigneur, comme des » agneaux à la boucherie; vous nous avez dispersés au » milieu des nations. »

Les Angles ou Anghels, ayant suivi les Saxons sur l'île de Bretagne, les Bretons descendirent du sommet de leurs montagnes et se précipitèrent sur ces Barbares; vaincus (457) et chassés de l'île, les Bretons transportèrent leur nationalité dans l'Armorike, et donnèrent leur nom à leur nouvelle patrie. Il y eut dès lors deux Bretagnes : l'île et la péninsule. La première se nomma Grande-Bretagne; la seconde perdit son nom d'Armorike et prit celui de Bretagne, qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

La Bretagne se divisa en deux parties distinctes, l'une haute et l'autre basse. La haute Bretagne retint des empreintes plus ou moins profondes de la civilisation romaine; la basse Bretagne conserva jusqu'à notre siècle l'idiome et les usages, le type et les costumes celtiques.

La Bretagne forma presque constamment un État séparé, depuis sa formation jusqu'à sa réunion à la couronne sous Louis XII. Son gouvernement ne différa guère du gouvernement primitif des Gaules; elle fut divisée en une multitude de souverainetés, qui élurent d'abord un roi ou chef chargé de relier entre elles toutes les parties de la confédération. Le roi, qui était le généralissime des armées, faisait battre monnaie à son effigie; mais là se bornaient ses priviléges. Il vivait d'ailleurs de son propre domaine, ne pouvant lever d'impôts ni prendre aucune mesure générale; il n'avait pas même le

Digitized by Google

droit de dépasser les frontières de ses Etats, sans l'assentiment des chefs réunis.

Ce principe libéral, qui domina toujours la constitution de la Bretagne, sous ses ducs héréditaires comme sous ses rois électifs et jusqu'au dernier soupir de sa nationalité, ne cessa de garantir l'indépendance des grands seigneurs contre les souverains, et la sûreté des moindres vassaux les uns contre les autres. Ce fut pour défendre leurs franchises, fondées sur treize siècles d'expérience, que ces Bretons luttèrent contre le despotisme terroriste de 1793 et la fausse liberté qui prétendit se substituer à la liberté réelle (1).

CHAPITRE II.

De l'origine des mœurs, des institutions civiles, religieuses, politiques, et de la religion des Francs.

§ Ier. *Origine des Francs.*

Au milieu du IIIe siècle, un peuple nouveau paraît sur la scène du monde. Tribellius Pollion jette le nom de Francs parmi les noms des mille nations barbares qui faisaient trembler Rome, et dont Gallien triompha

(1) Voy. Pitre-Chevalier, *Bretagne ancienne.*

Digitized by Google

en 264. Quelques années auparavant, les soldats d'Aurélien avaient composé un chant guerrier pour célébrer une victoire sur ce peuple valeureux, chant qui nous a été conservé par Vopiscus et qui est le plus ancien titre historique des Francs, titre bien honorable pour leur courage (1).

Dès qu'ils parurent, ils firent la plus profonde sensation. Voici le portrait que nous en trace Libanius, dans son troisième discours : « Les Francs surpassent leur » nombre par leur force et leur courage. Ils ne craignent » pas plus l'océan furieux que la terre ferme, et ils ai- » ment autant les glaces du Nord que les ardeurs du Midi.. » Mutilés sur le champ de bataille, ils continuent à com- » battre avec les membres qui leur restent.... Les gardes » des frontières, obligés de résister jour et nuit à leurs » incursions, ne pouvaient déposer le glaive pour man- » ger, ni déposer le casque pour dormir. Leurs mouve- » ments ressemblent à ceux de la mer agitée par des » vents contraires ; de même que le premier flot, avant de » s'être brisé contre le rocher, est suivi d'un second, puis » d'un troisième, puis d'un autre sans fin, jusqu'à ce » que les vents s'apaisent, ainsi se précipitaient, les » unes après les autres, les tribus des Francs enflammés » d'un amour frénétique pour les exploits guerriers ; et

(1) Mille Francos, mille Sarmatas
Semel et semel occidimus.
Mille, mille, mille, mille, mille Persas quærimus.

Connue particulièrement sous le nom de chant de Probus, cette chanson annonce la volonté de l'empereur d'attaquer les Perses. Comme cette attaque eut lieu en 34, l'expédition contre les Francs lui fut antérieure. Elle eut probablement lieu l'année précédente.

Digitized by Google

» avant que vous eussiez repoussé leur premier bataillon, » un autre chef et une autre bande étaient déjà sur vos » têtes. »

Un si grand peuple tombe, comme des nues, dans l'histoire. Pline, Tacite, Strabon, Pomponius Mela, Ptolomée, qui ont mis un soin tout spécial à nous instruire du nom, de la demeure et des mœurs des plus petites peuplades germaniques, ne nomment pas une seule fois le peuple Franc. Un siècle après, tous les historiens nous parlent des exploits de cette valeureuse nation et de la terreur qu'elle inspire au nom romain. Comment ce peuple s'est-il-formé? D'où est-il sorti? Quelle est, en un mot, son origine? Ce problème a beaucoup exercé nos historiens. Il paraît résolu aujourd'hui.

Dès le XII^e^ siècle, la tradition sur la véritable origine des Francs était déjà entièrement perdue. On regardait alors les Francs comme des descendants des Troyens; tout le monde était d'accord sur ce point. Cette opinion était admise par tous, par les clercs et les moines les plus lettrés. Elle remontait beaucoup plus haut, car nous lisons dans Frédegaire : « Selon un certain poète » appelé Virgile, Priam fut le premier roi des Francs. » Troie étant prise, ils se séparèrent en deux bandes; » l'une, commandée par Francion, s'avança en Europe » et s'établit sur les bords du Rhin. »

Nous trouvons de semblables récits dans Paul Diacre, Roricon, Aimoin, Sigebert de Gemblours. Amicus de Viterbe alla beaucoup plus loin; ayant composé une généalogie des rois gaulois et des rois francs, il donna aux Gaulois, avant la guerre de Troie, vingt-deux rois, et raconte que Rémus, le dernier d'entre eux, donna sa fille

Digitized by Google

en mariage à Francus, fils d'Hector, qui vint exprès dans les Gaules pour l'épouser.

Les grandes chroniques publiées en 1476 donnèrent un grand poids à cette thèse historique. Cette croyance populaire fut vivement attaquée par les érudits du XVI^e^ siècle, et tomba entièrement sous leurs coups. Le problème demeurant toujours à résoudre, deux nouvelles opinions se formèrent. D'après l'une, les Francs n'étaient autres que les bandes gauloises établies dans la Germanie longtemps avant notre ère. Comme cette opinion favorisait l'honneur national, on soutint « que la » Gaule ne pouvait être considérée comme un pays de » conquête, mais comme ayant été perpétuellement pos- » sédée par ses naturels habitants (1). » La seconde opinion prétendait que la race franque n'était qu'une association de tribus germaniques. Cette opinion, vivement combattue, parce qu'elle avait en Allemagne de puissants défenseurs, rencontra un homme qui l'éleva au degré de certitude historique. Fréret (2) rédigea un fameux Mémoire dont les conclusions peuvent se réduire à ces trois points : « Les Francs sont une ligue formée au III^e^ siècle entre plusieurs peuplades de la basse Germanie, les mêmes à peu près qui, du temps de César, composaient la ligue des Sicambres. Il n'y a pas lieu de rechercher la descendance des Francs, ni les traces de leurs prétendues émigrations, puisque ce n'était point une race distincte ou une nation nouvelle parmi les Germains. Le nom de Franc ne veut point dire libre; cette

(1) Chantereau-le-Fèvre, *Traité des fiefs*, 1662.

(2) Fréret, Mémoire lu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1714.

Digitized by Google

signification, étrangère aux langues du Nord, est moderne pour elles; on ne trouve rien qui s'y rapporte dans les documents originaux des IVe, Ve et VIe siècles. Frek, Frak, Frank, Vrank, selon les différents dialectes germaniques, répond au mot latin *ferox*, dont il a tous les sens favorables et défavorables, fier, intrépide, orgueilleux, cruel. » Cette opinion est aujourd'hui adoptée par tout le monde (1).

Tandis que la plupart des peuples policés avaient subi le joug des Romains, on vit les sauvages habitants de la Germanie défendre avec un courage indomptable un pays presque inaccessible, repousser les légions, se maintenir indépendants et ennemis de l'Empire, jusqu'à ce qu'ils partirent des forêts de cette Germanie pour ébranler le colosse romain sur ses bases. Parmi ces nations valeureuses se distinguaient les Cauques, les Chérusques, les Cattes, les Chamaves, les Bructères, les Angrivariens, etc., qui jouèrent toujours le premier rôle dans les guerres offensives contre Rome (2). Au IIIe siècle, ces tribus disparaissent, et, à leur place, se trouve tout-à-coup substitué un peuple nouveau, celui des Francs. Les historiens ne disent rien de la manière dont s'est formée cette substitution. S'il y avait eu transmigration, conquête, révolution violente, de tels événements eussent frappé l'at-

(1) Vignico : *De l'origine et de l'état des premiers Francs.* La Lézardière : *Théorie des lois politiques de la monarchie française. Victoires et conquêtes par une société de militaires.* Guizot : *Histoire de la civilisation en France.* Augustin Thierry : *Considérations sur l'histoire de France.*

(2) Traité *de Morib. Germ.* cap. 30, et 32. Ant. lib. I, Hérodian, lib. I et IV.

Digitized by Google

tention des historiens; il est donc plus rationnel de supposer que toutes ces anciennes peuplades ont formé une association sous le nom de Francs (1). Cette supposition ne reste plus à l'état d'hypothèse quand on compare les mœurs des Francs avec celles des Germains, qu'on interroge les monuments historiques et qu'on reconnaît la situation géographique du peuple nouveau et celle des tribus qui ont disparu du domaine de l'histoire.

Il y a une analogie ou plutôt une identité complète

(1) « Les Francs, dit M. de Châteaubriand, étaient tout simplement des Germains, comme le témoignent saint Jérome, Procope et Agathias. Que nos ancêtres aient reçu leur nom de la liberté, ou qu'ils le lui aient communiqué, notre orgueil national n'a rien à souffrir de l'une ou de l'autre hypothèse. Libanius, altérant le nom de Franc pour lui trouver une étymologie grecque, le fait dériver de φειδοι, *habiles à se fortifier*; d'autres veulent qu'il signifie *indomptables*, dans une langue nommée *Attica* ou *Hattica*, sans nous dire ce que c'est que cette langue. Le savant et judicieux greffier du Tillet, frère du savant évêque de Meaux, avance que le nom de Franc vient de deux mots Teutons *Freien-Ansein*, libres jeunes hommes ou libre compagnie, prononcés par synérèse *Fransen*. Il remarque qu'un privilége de marchands, octroyé par Louis-le-Gros, a retenu le mot *anse*, *société*. Une grande autorité (M. Thierry) suppose au mot tudesque *Frank* ou *Frax* la puissance du mot latin *ferox*. Nous en restons toujours à la chanson des soldats de Probus pour autorité première. *Francus* était-il un sobriquet militaire donné par les soldats de Probus à cette poignée de Germains qu'ils vainquirent dans les environs de Mayence? Que voulait dire ce sobriquet? Un savant (1) l'explique du mot *fram* ou *framée*, comme si les soldats de Probus avaient entendu crier : *A la lance! à la lance! aux armes! aux armes!* Mais alors les Germains se seraient tous appelés Francs, puisqu'ils portaient tous la framée : *Frameas gerunt angusto et brevi ferro*, dit Tacite. »

(1) Gibert.

Digitized by Google

entre les mœurs primitives des Germains, leurs lois religieuses et profanes, et les mœurs et la législation des Francs. Nous ne pouvons rapporter ici les preuves détaillées de cette identité, elles seraient trop nombreuses. Cette observation, que tout le corps de l'histoire du moyen âge appuie et appelle, ne devait pas être oubliée. Nous aurons lieu de remarquer souvent, dans le cours de notre narration, l'énergie et l'ascendant des principes germaniques transmis au peuple français. C'est surtout en comparant les actions des premiers Francs avec le tableau saisissant que Tacite nous a tracé des mœurs des Germains, qu'on ne peut s'empêcher de dire : C'est le même peuple que César et Tacite nous ont peint. Nous remarquerons seulement que les quatre grands personnages appelés à rédiger la loi salique avaient des noms tudesques et germains.

§ II. *Etat des propriétés et des personnes chez les Francs.*

L'état des personnes est essentiellement lié à la question de la propriété, que restreint nécessairement l'inégalité entre les citoyens ; car la propriété grandit celui qui possède. Chez tous les peuples où l'égalité absolue est posée et pratiquée, la propriété ne doit plus exister ; si elle existe, elle sera certainement une cause de désordre, puisqu'elle suscitera nécessairement une lutte continuelle entre celui qui possède et celui qui ne possède pas. Le principe de l'égalité absolue existait alors en Germanie entre les hommes libres ; aussi la propriété immobilière y était inconnue. La passion des armes, de la liberté, de l'égalité, l'horreur du luxe, n'ayant pas permis aux Germains le

Digitized by Google

partage des immeubles, chaque année les magistrats divisaient entre les familles les terres cultivables, ayant soin de ne leur donner que la quantité de terrain nécessaire pour les nourrir. Chaque année le partage se renouvelait et chacun changeait de lot.

L'égalité absolue des immeubles, qui n'a jamais existé que chez un peuple sauvage, a toujours été une preuve incontestable de l'enfance d'une nation. Il faut, en effet, un motif d'émulation pour exciter l'activité humaine; vouloir placer totalement l'homme en dehors de l'intérêt personnel, c'est créer une chimère.

Les populations germaniques qui formaient la nation franque se divisaient en deux grandes classes : les hommes libres et les esclaves. — Quoique l'état des esclaves chez les Francs ne soit pas clairement défini par les historiens anciens, il paraît cependant qu'ils étaient attachés à la glèbe et qu'ils ressemblaient beaucoup aux esclaves colons des Romains. Ils faisaient le service des champs; le soin de la cabane était confié aux femmes et aux enfants (1). — La population libre était exclusivement guerrière.

Hors les temps de guerre, les hommes libres s'occupaient un peu de la chasse; ils consacraient la plus grande partie de leur journée au repos, au sommeil et à la table.

§ III. *De la religion des Francs.*

La religion des Francs était une religion conforme aux passions et aux tendances de la nature déchue;

(1) Traité *de Morib. Germ.*, cap. 25.

Digitized by Google

ils adoraient des êtres humains en rapport avec leur génie militaire. Crodo, statue gigantesque qui était placée un pied sur une perche (poisson) et l'autre sur une borne, avait une longue chevelure ; il tenait une roue à la main gauche ; un seau rempli de fleurs était placé à ses pieds. On lui offrait des sacrifices humains.

Odin, leur grand dieu, avait seul le privilége de boire du vin dans le paradis ; les autres guerriers, qui y buvaient d'excellente bière dans des crânes humains, étaient servis par des filles belles et jeunes que le dieu leur abandonnait entièrement. Cette espérance enflammait le courage des guerriers, qui se précipitaient dans les combats en saluant avec joie leur dernière heure. Le roi Lodbrog, fameux par ses exploits, disait aux approches de la mort : « L'homme courageux ne tremble point à la vue de la » mort. Je n'irai pas d'un air triste dans le magnifique » palais d'Odin. Je vois déjà les déesses qui viennent de » sa part, m'inviter à l'aller joindre. C'est là que, placé » au premier rang, je m'enivrerai de bière. Les heures » de la vie se sont écoulées. Je mourrai en paix. »

On croit qu'Odin fut un roi du Nord, fameux par sa bravoure, qui, pour inspirer à ses sujets le mépris de la mort, se perça d'une flèche en leur présence, et mourut de sa blessure quelques instants après. On lui fit de magnifiques funérailles ; il fut ensuite honoré comme le dieu de la guerre.

§ IV. *Etat politique des Francs.*

Le gouvernement des anciens Francs était essentiellement démocratique ; la plénitude du pouvoir politique,

Digitized by Google

qui appartenait à la nation tout entière, s'exerçait dans les assemblées générales, réunies régulièrement à la nouvelle et à la pleine lune. Entre les assemblées ordinaires, il y avait des réunions extraordinaires, lorsque la nécessité le commandait. Tout le monde, le petit peuple lui-même (*plebs*), avait droit de prendre part aux délibérations. Les chefs de la nation parlaient d'abord, ils faisaient connaître l'objet de la délibération; après eux les citoyens étaient écoutés selon l'âge, la distinction de la naissance, la gloire acquise et l'éloquence; la multitude décidait. Si l'avis proposé avait déplu, il était rejeté par un murmure universel; lorsqu'on le trouvait bon, on l'approuvait par des applaudissements et en frappant sur les armes. L'assemblée générale connaissait de toutes les affaires majeures; elle jugeait des crimes publics et décidait de toutes les questions qui lui étaient proposées.

Les tribus de la Germanie avaient tellement en horreur le nom de roi (1), que ce titre était chez la plupart d'entre elles un crime capital. Arminius, ayant eu le malheur de ceindre le bandeau royal, trouva dans sa propre famille des vengeurs de la liberté (2). Cependant l'association franque, reconnaissant bientôt la nécessité d'être réunie sous l'autorité d'un seul, choisit un chef pour la commander. Quoique l'on ne sache pas positivement si les premiers chefs des Francs furent appelés rois ou ducs (*duces*), il est du moins constant que leur autorité était très bornée. Un peuple fier, brutal, sans patrie, sans loi, dont chaque individu ne vivait que de butin, qui ne voulait

(1) Tacite, *de Morib. Germ.*, cap. 11.
(2) *Id.* Annal., lib. II, cap. 88.

Digitized by Google

être restreint par aucun châtiment, qui ne punissait que la trahison ou l'assassinat, devait jouir pleinement de ce qu'on appelle liberté; son chef était plutôt un général qu'un roi. Les Francs pouvaient tolérer dans un général des violences et même quelques atrocités, parce qu'elles étaient en rapport avec les mœurs de la nation; mais une autorité suivie, raisonnée, soutenue, eût été impraticable au milieu d'une telle nation. Quelque crédit qu'un chef eût obtenu sur ses subordonnés, la coutume ne lui donnait que certaines prérogatives qu'il eût été dangereux pour lui de vouloir étendre. Il recevait les hommages d'une cour sauvage qui, ne pouvant le corrompre par les flatteries, ni être corrompue elle-même par ses libéralités, le jugeait sans prévention. En un mot, le chef des Francs commandait bien moins à des sujets qu'à des soldats qui ne combattaient sous ses ordres que pour leur propre intérêt (1). En effet, le butin que faisait une armée appartenait à la masse des guerriers, et le roi ou chef n'avait d'autre part que celle qui lui était assignée par le sort. Nous verrons plus loin un soldat assez audacieux pour rappeler cette loi à Clovis, qui réclamait le vase de Reims.

Après que les Francs eurent pris possession de la rive gauche du Rhin, l'autorité de leur chef étant devenue plus grande, celui-ci se donna le nom de roi, et le principe de l'hérédité remplaça celui de l'élection. Le gouvernement se modela beaucoup sur celui de Rome, qui s'écroulait de toute part. Nous en verrons le développement dans l'histoire des rois de la première race.

(1) Mably, *Observ. sur l'Hist. de France.*

Digitized by Google

§ V. *Administration de la justice.*

Tous les peuples ont mis le plus grand soin à établir des juges pour décider les contestations des citoyens. Chose étrange! les anciens Francs n'avaient pas de tribunaux. Quatre crimes seulement attiraient l'attention de la Nation : c'étaient la trahison, la fuite chez les ennemis, la lâcheté qui refusait d'aller à la guerre, enfin l'infamie corporelle (*infames corpore*). Les Germains pendaient les traîtres et les transfuges; ils noyaient les infâmes et ceux qui refusaient d'aller à la guerre. Les lois n'avaient rien réglé concernant les affaires soit civiles, soit criminelles. A cet égard, les Germains vivaient encore dans l'état de nature, et chaque particulier pouvait se faire justice (1).

Celui qui avait reçu une injure pouvait aller, les armes à la main, en exiger la réparation. Si l'offenseur n'était pas en mesure de se défendre contre son ennemi, celui-ci ne pouvait refuser, en dédommagement, l'offre d'une certaine quantité de bœufs et de moutons, et c'est ce que les lois anciennes des Francs appelaient une *composition*. Les magistrats (si l'on peut donner ce nom aux chefs d'une nation sans loi écrite, aux capitaines de chaque bourgade) étaient obligés de prendre sous leur protection les coupables, dont un ennemi trop acharné à la vengeance n'aurait pas voulu accepter la *composition*, pour se réserver de les punir à son gré. Mais ils ne venaient au secours de l'offensé que lorsqu'il était trop faible pour se

(1) Tacite, *de Morib. Germ.*, cap. 12 et 21.

Digitized by Google

venger et contraindre l'offenseur à lui payer une *composition*, ou bien lorsque l'auteur de l'offense était incertain ou inconnu. Le chef du canton, en se constituant juge, menaçait de la guerre l'agresseur et le forçait à satisfaire sa partie. S'il ne s'élevait que de simples soupçons sur un individu au sujet d'une offense commise, il était obligé de se justifier, soit en subissant l'épreuve du fer chaud ou de l'eau bouillante, soit en produisant, selon la nature de l'accusation, un nombre plus ou moins grand de témoins qui affirmaient son innocence (1).

§ VI. *Du droit de la guerre et de l'état militaire.*

Les Francs, encore plus sauvages que les autres nations germaines, ne croyaient point alors qu'il dût exister un droit des gens, que deux peuples eussent des devoirs réciproques à remplir, lors même qu'ils s'étaient liés par la foi des traités. Aussi les pillages qui se faisaient hors des limites de chaque cité, n'étaient nullement honteux; on les recommandait même pour exercer la jeunesse et éviter l'oisiveté (2).

On distinguait deux sortes de guerres chez les Francs, les unes générales et les autres particulières. Dans les premières, le commandement appartenait à des chefs nommés pour chaque guerre (3). Les secondes étaient entreprises par des chefs particuliers. Lorsqu'un guerrier, distingué par sa valeur et son expérience, formait une entreprise hasardeuse, il devenait le capitaine de

(1) Mably, *Observ. sur l'Hist. de France.*
(2) César, *de Bell. Gall.*, lib. VI.
(3) *Ibid.*

Digitized by Google

ceux à qui il avait communiqué son audace et ses espérances. L'histoire nous présente un grand nombre de ces bandes d'aventuriers qui, séparés du reste de la nation, infestaient les mers, pillaient les côtes de l'Espagne, de l'Italie, etc.

§ VII. *Différentes législations des Francs.*

Pendant longtemps les Francs ne reconnurent d'autres lois que des coutumes conservées par tradition, et dont les pères instruisaient leurs enfants, en même temps qu'ils leur enseignaient comment ils devaient se servir de l'épée et de la francisque. Ces coutumes furent écrites et forment deux lois fameuses que nous allons essayer de faire connaître.

Les Francs, ayant été dès l'origine divisés en Ripuaires et en Saliens, formèrent deux principales tribus ou plutôt deux principales aggrégations de tribus de la grande confédération franque. Les Saliens tiraient probablement leur nom de l'Yssel (*Ysala*), sur les bords duquel ils s'étaient établis à la suite du mouvement des peuples qui les fit passer dans la Batavie. Leur nom était donc d'origine germanique, et l'on prétend qu'ils se l'étaient donné eux-mêmes. Les Ripuaires, au contraire, reçurent évidemment le leur des Romains; ils habitaient les rives du Rhin. A mesure que les Saliens s'avancèrent vers le Sud-Ouest, dans la Belgique et dans la Gaule, les Ripuaires se répandirent aussi à l'Ouest et occupèrent le pays situé entre le Rhin et la Meuse jusqu'à la forêt des Ardennes. Les premiers sont devenus les Francs de Neustrie, et les seconds les Francs d'Austrasie. Ces deux

Digitized by Google

noms, sans correspondre à la distinction primitive, la reproduisent assez fidèlement (1).

Réunis, dès le début de notre histoire, sous Clovis, par la mort violente de Sigebert, roi de Cologne, ces deux peuples, qui furent séparés de nouveau à la mort de notre premier roi chrétien, eurent chacun leur législation que nous devons exposer.

I. *De la loi salique.*

La loi salique, le fondement de notre antique droit, a été l'objet de longues discussions. Laissée dans l'oubli pendant de longs siècles, elle devint sous Philippe de Valois le titre qui décida de l'exclusion des femmes à la couronne de France. L'origine de cette loi a donné lieu à deux systèmes. D'après l'un, elle a été rédigée en Germanie, avant le passage du Rhin par les Saliens; tout ce qui, dans la loi, ne convient pas à cette époque y a été ajouté ensuite dans les différentes révisions qui ont été faites du texte. D'après l'autre système, la loi salique a été rédigée sur la rive gauche du Rhin, en Belgique, ou dans la Gaule, et peut-être même en latin. Nous n'avons, en effet, aucun manuscrit de cette loi en langue germanique; ils sont tous en latin. Quoiqu'il y ait seulement trois manuscrits antiques sur les dix-huit qui existent où le texte latin est mêlé de mots germaniques, nous serions assez porté à croire que la rédaction primitive en a été faite au-delà du Rhin. Nous renvoyons aux auteurs qui ont traité la question *ex professo* (2).

(1) Guizot, *Histoire de la civilisation en France.*

(2) Voy. M. Guizot, *Histoire de la civilisation en France.* —Wiarda, *Histoire et explication de la loi salique.*

Digitized by Google

« Au premier aspect, dit M. Guizot, il est impossible de n'être pas frappé du chaos de la loi. Elle traite de toute chose, du droit politique, du droit civil, du droit criminel, de la procédure civile, de la procédure criminelle, de la police rurale et de toute chose, pêle-mêle, sans aucune distinction ni classification. Si l'on écrivait à part chacun des articles de nos divers Codes, et qu'après les avoir mêlés dans une urne, on les tirât successivement, l'ordre que mettrait le hasard entre les matières et les dispositions ne différerait guère de leur arrangement dans la loi salique. »

Le prologue de la loi salique montre tout ce qu'il y avait de vie et de rudesse dans la nation des Francs. Il est dû sans doute à la plume de quelque clerc d'origine franque.

« La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseil, noble et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulière, hardie, agile et rude au combat, depuis peu convertie à la foi catholique, libre d'hérésie, lorsqu'elle était encore sous une croyance barbare, avec l'inspiration de Dieu recherchant la clef de la science; selon la nature de ses qualités, désirant la justice, gardant la piété; la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation, qui en ce temps commandaient chez elle.

» On choisit entre plusieurs quatre hommes, savoir : le gast de Wise, le gast de Bade, le gast de Sale et le gast de Winde, dans les lieux appelés canton de Wise, canton de Sale, canton de Bade et canton de Winde. Ces hommes se réunirent dans trois mals, discutèrent avec

Digitized by Google

soin toutes les causes du procès, traitèrent de chacune en particulier et décrétèrent leur jugement en la manière qui suit. Puis lorsque, avec l'aide de Dieu, Hlodowig-le-Chevelu, le beau, l'illustre roi des Francs, eut reçu le premier le baptême catholique, tout ce qui, dans ce pacte, était jugé peu convenable, fut amendé avec clarté par les illustres rois Hlodowig, Hildebert et Chloter, et ainsi fut dressé le décret suivant :

« Vive le Christ qui aime les Francs; qu'il garde leur » royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa » grâce; qu'il protége l'armée; qu'il leur accorde ses » signes qui attestent leur foi, les joies de la paix et de » la félicité; que le Seigneur Christ Jésus dirige dans les » voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent, » car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais » brave et forte, secoua de sa tête le dur joug des Ro- » mains, et qui, après avoir reconnu la sainteté du Bap- » tême, orna somptueusement d'or et de pierres pré- » cieuses les corps des saints martyrs, que les Romains » avaient brûlés par le feu, massacrés, mutilés par le fer, » ou fait déchirer par les bêtes (1). »

II. *De la loi ripuaire.*

La loi ripuaire est attribuée, par son préambule, à Théodoric, roi d'Austrasie, qui l'aurait fait rédiger de l'an 511 à l'an 534. Quelques auteurs lui donnent une origine beaucoup plus récente, et prétendent qu'elle fut seulement écrite sous Dagobert Ier vers l'an 628.

Quoique la loi ripuaire ait une grande analogie avec

(1) Traduction de M. A. Thierry.

Digitized by Google

la loi salique, il existe cependant entre elles de notables différences. Le système des *conjuratores*, qui venaient, comme parents ou amis, attester par leur serment la vérité ou la fausseté des faits avancés par l'offensé ou l'offenseur, est presque entièrement omis dans la loi salique, tandis qu'il tient une notable place dans la loi ripuaire. Ce système a été un sujet de grande admiration pour beaucoup d'érudits, qui y ont vu deux rares mérites : la puissance des liens de famille, et la confiance de la loi dans la véracité de l'homme. « Les Germains, dit Bogge, » n'ont jamais senti le besoin d'un véritable système de » preuves. Ce qu'il y a d'étrange dans cette assertion » disparaît, si l'on est aussi pénétré que je le suis d'une » pleine foi au noble caractère et par-dessus tout à la vé- » racité de nos aïeux. »

Un autre usage consacré par la loi ripuaire, c'est le combat particulier livré par l'offensé contre l'offenseur. La loi le règle, le détermine et en fait un combat judiciaire. La loi du combat judiciaire, qui nous paraît à nous si barbare, est cependant encore un progrès sur la barbarie, car elle règle un usage existant et tend évidemment à le rendre plus difficile et moins injuste. La loi semble dire : « Vous avez la composition pour obtenir » la réparation des injures qui vous ont été faites; si vous » ne voulez pas l'accepter, nous vous permettons de faire » comme par le passé la guerre à votre ennemi, mais » vous la lui ferez sous certaines formes et en présence » de certains témoins. » Le combat judiciaire réglait donc le droit des guerres particulières entre les compatriotes, droit reconnu de tous temps par la constitution du pays.

Il y avait encore, entre les deux lois, d'autres différences

Digitized by Google

très importantes. La loi ripuaire n'était pas exclusivement pénale; elle réglait aussi la procédure, les témoignages : l'état des personnes, la propriété, les différents modes de transmission des biens, l'obéissance due au souverain, le respect prescrit à l'égard de la religion et de ses ministres, y sont assez clairement indiqués. On s'aperçoit, en parcourant cette loi, que ceux qui l'ont rédigée avaient connu la loi romaine, ou au moins vécu avec des peuples qui la pratiquaient. Ce ne sont pas toujours de simples coutumes qu'on rédige; le législateur dit quelquefois : « nous établissons, nous ordonnons. » Tout indique que la société barbare avait déjà fait des progrès; et qu'elle faisait quelques pas dans la civilisation.

CHAPITRE III.

Histoire des Francs depuis leurs premières incursions sur le territoire de la Gaule jusqu'à Clovis.

Le caractère des premières conquêtes des Francs dans la Gaule ne nous étant pas suffisamment connu par les monuments historiques du temps, de là sont nés une multitude de systèmes dont nous avons indiqué les principaux dans notre préface, en citant les noms de Boulainvilliers, de l'abbé Dubos, de Montesquieu, de Mably

Digitized by Google

et de Montlosier, qui voient dans la conquête, les uns la violence, les autres un appel de frères. Nous croyons que, dans l'état de confusion où se trouvait le monde romain, les provinces recevaient volontiers l'appui des bandes barbares qui consentaient à les protéger, et que tel fut le caractère de l'invasion des Francs.

« Les guerres des Francs contre les Romains, depuis le milieu du IIIe siècle, ne furent point des guerres défensives. Dans ces entreprises militaires, la confédération avait un double but : celui de gagner du terrain aux dépens de l'Empire, et celui de s'enrichir par le pillage des provinces limitrophes. Sa première conquête fut celle de la grande île du Rhin, qu'on nommait l'île des Bataves. Il est évident qu'elle nourrissait le projet de s'emparer de la rive gauche du fleuve et de conquérir le nord de la Gaule. Animés par de petits succès et par les relations de leurs espions et de leurs coureurs, à la poursuite de ce dessein gigantesque, les Francs suppléaient à la faiblesse de leurs moyens d'attaque par une activité infatigable. Chaque année, ils lançaient de l'autre côté du Rhin des bandes de jeunes fanatiques, dont l'imagination s'était enflammée au récit des exploits d'Odin et des plaisirs qui attendaient les braves dans les salles du palais des morts. Peu de ces enfants perdus repassaient le fleuve. Souvent leurs incursions, qu'elles fussent avouées ou désavouées par les chefs de leurs tribus, étaient cruellement punies, et les légions romaines venaient mettre à feu et à sang la rive germanique du Rhin; mais, dès que le fleuve était gelé, les passages et l'aggression recommençaient. C'est à l'aide de pareilles tentatives, bien des fois réitérées, que s'accomplit enfin, dans la dernière moitié du Ve siècle, la

Digitized by Google

conquête du nord de la Gaule, par une portion de la ligue des Francs (1). »

L'association franque s'étant constituée au commencement du IIIe siècle, la partie de la population destinée à cultiver la terre demeura sur le sol germanique, tandis que la partie guerrière, uniquement occupée de combats, commença ses excursions.

Ces principales excursions ayant été décrites en détail dans la première partie de cette histoire, nous allons prendre le récit des établissements stables que les Francs firent sur la rive gauche du Rhin.

Parmi les tribus dont se composait la confédération des Francs, il s'en trouvait un certain nombre placées plus avantageusement que les autres pour l'invasion du territoire gaulois; c'étaient les plus occidentales, celles qui habitaient les dunes voisines de l'embouchure du Rhin. De ce côté, la frontière n'était garantie par aucun obstacle naturel, et les forteresses étaient bien moins nombreuses que vers le cours du haut Rhin; le pays, coupé de marécages et de vastes forêts, offrait un terrain aussi peu propre aux manœuvres des troupes régulières, qu'il était favorable aux courses aventurières des bandes germaniques. Ce fut, en effet, près de l'embouchure du Rhin, que la rive gauche de ce fleuve fut envahie pour la première fois d'une manière durable et que les incursions des Francs eurent un résultat fixe : celui d'un établissement territorial qui s'agrandit ensuite de proche en proche. Le nouveau rôle que jouèrent dès lors, comme conquérants territoriaux, les Francs de la contrée mari-

(1) Aug. Thierry.

Digitized by Google

time, leur fit prendre un ascendant marqué sur le reste de la confédération. Soit par influence pacifique, soit par force, ils devinrent population dominante, et leur principale tribu, celle qui habitait, vers les bouches de l'Yssel, le territoire appelé Saliland, ou pays de Sales, devint la tête de toutes les autres : les Salisques ou Saliens furent regardés comme les plus nobles d'entre les Francs, et ce fut dans une famille salienne, celle des Mérovings, ou enfants de Mérovig, que la confédération prit des rois, lorsqu'elle eut besoin d'en créer (1).

Grégoire de Tours cite Théodemir, comme le premier prince qui reçut sous son autorité souveraine plusieurs tribus franques soumises auparavant à des chefs particuliers. Théodemir était fils de Ricimer, l'un des principaux officiers de Constantin; il avait été élevé à la cour de l'empereur; mais, après la mort de son père, il revint dans sa patrie. Séduits par ses brillantes qualités, les Francs l'élevèrent sur le bouclier et l'établirent successeur de Marcomir et de Sunon. Il n'est plus connu dès lors que sous le nom de Pharamond (2). L'histoire se tait sur les actions de ce premier de nos rois, s'il a jamais existé; car beaucoup d'historiens doutent même de son existence. Quoi qu'il en soit, c'est au nom de son successeur que se rattachent, dans les temps postérieurs, tous les souvenirs de la conquête.

(1) Aug. Thierry, *Lettre 6e sur l'Histoire de France.*

(2) Quelques savants ont prétendu qu'il ne fallait pas plus trouver un nom propre dans Pharamond ou Warmond que dans Brennus ou Pharaon; que cette expression signifie tuteur, protecteur, souverain. Nous n'entreprendrons pas de discuter ce fait. Selon le sentiment vulgaire, nous faisons un nom propre de Pharamond.

Digitized by Google

Clodion, le premier chef des Francs dont le nom soit véritablement historique, à peine élevé sur le bouclier, songea à acquérir de nouvelles terres. « Ses éclaireurs, dit Roricon, qui paraît être ici l'écho de l'opinion populaire, rapportèrent que la Gaule était la plus noble des régions, remplie de toute espèce de biens, plantée de forêts d'arbres fruitiers; que c'était une terre propre à tout ce qui peut subvenir aux besoins de l'homme. Animés par un tel récit, les Francs prennent les armes et s'encouragent, et, pour se venger des injures qu'ils avaient reçues des Romains, ils aiguisent leurs épées et leurs cœurs; ils s'excitent les uns les autres par des défis et des moqueries à ne plus fuir devant les Romains, mais à les exterminer. Clodion ayant donc envoyé ses coureurs jusqu'à la ville de Cambrai, lui-même passa bientôt après le Rhin avec une grande armée. Entré dans la forêt Charbonnière, il prit la cité de Tournay et de là s'avança jusqu'à Cambrai. Il y résida quelque temps et donna ordre que tous les Romains qui s'y trouvaient fussent passés au fil de l'épée. Gardant cette ville, il s'avança plus loin et s'empara du pays jusqu'à la Somme (1). »

Aëtius, qui commandait les forces romaines dans la Gaule, ayant résolu de rejeter l'ennemi au-delà du Rhin, arriva à un bourg nommé Héléna, dans le voisinage duquel les Francs avaient placé leur camp, uniquement défendu par leurs chariots. Ceux-ci se livraient sans défiance aux préparatifs d'un festin destiné à fêter les noces de l'un des plus illustres chefs, lorsque Aëtius déboucha de la forêt, traversa une rivière sur un pont de bois, gravit

(1) Roricon, *Gesta Francorum*.

Digitized by Google

la colline au pas de course, et se présenta devant le camp au moment où chacun se livrait au plaisir de la danse. Les Francs saisirent leurs armes à la hâte, essayèrent de se former; mais, leur camp étant déjà pris, il ne leur resta d'autre moyen de salut qu'une fuite désordonnée. Tous les apprêts des noces tombèrent entre les mains des Romains : les mets des convives, les couronnes de fleurs; l'épouse elle-même, blonde comme son mari, fut prise avec son chariot. Les Francs furent rejetés dans la Toxandrie.

Les succès d'Aëtius n'avaient fait que redoubler le courage de Clodion, qui, renfermé dans le fort de Dispargum, sur les confins du pays de Tongres, après avoir médité de nouveaux projets de conquête, traversa enfin de nouveau la forêt Charbonnière, et pénétra dans la seconde Belgique, où il s'empara des villes de Bavay et de Cambrai. L'année suivante, il étendit ses conquêtes jusqu'à la Somme et fit d'Amiens sa capitale. Clodion mourut, après vingt ans de règne, du chagrin que lui causa, assure-t-on, la mort de son fils tué au siége de Soissons (1).

Mérovée succéda à Clodion. De qui était-il fils? descendait-il de Clodion? On l'ignore. « Avait-il un frère aîné, lequel implora le secours d'Attila, tandis que Mérovigh se jeta sous la protection des Romains? Il est prouvé

(1) « Clodion, dit Mézeray, fut nommé le Chevelu, parce qu'à mon avis il introduisit la coutume que le roi et ceux de leur sang portassent la chevelure longue, non-seulement sur le sommet de la tête, comme l'avaient tous les princes de cette nature, mais aussi sur le derrière. Le reste des Français avait les cheveux coupés en rond un peu au-dessous des oreilles. »

Digitized by Google

que Mérovigh n'était pas ce beau jeune Franc qui portait une longue chevelure blonde, qu'Aëtius adopta pour fils et que Priscus avait vu à Rome. Les savants ont beaucoup discuté sur tout cela, sans réfléchir que la royauté ou plutôt la *cheftainerie* étant élective alors chez les Francs, il n'y avait rien de plus naturel que de trouver des chefs successifs qui n'étaient pas fils les uns des autres. Roricon dit qu'après la mort de Clodion, Mérovigh fut élu roi des Francs. Frideger raconte que la femme de Clodion, se baignant un jour dans la mer, fut surprise par un monstre dont elle eut Mérovigh, fable mêlée de mythologie grecque et scandinave (1). »

Il fut donné à Mérovée de léguer son nom à la première race de nos rois. Pourquoi cet honneur? Quelles ont été les grandes actions de ce chef des Francs? L'histoire reste à peu près silencieuse sur ce point. On croit qu'il prit part à la défaite d'Attila. Il est à présumer qu'il donna son nom à la première dynastie de nos rois, parce que c'est de lui que descendaient les rois de la première race, et qu'il semble que ses descendants étaient une espèce d'hommes particulière : Tout Mérovingien était, dit-on, père à quinze ans, et vieux à trente.

Une nouvelle bande de Francs traversa le Rhin vers cette époque, attirée dans la Belgique par une scène de honteux scandale. Avitus, le dernier des Romains décoré dans nos provinces de la pourpre impériale, après avoir violé la femme d'un sénateur trévirois, nommé Lucius, ajoutant l'insulte au crime, osa faire trophée de son indigne action devant l'époux de la personne ou-

(1) Châteaubriand, *Analyse raisonnée de l'Histoire de France.*

Digitized by Google

tragée. Lucius appela les Francs qui, en vengeant cet attentat, livrèrent le pays au pillage et l'asservirent; Trèves demeura pour toujours au pouvoir des Barbares. La tribu devenue par cet événement maîtresse de la métropole des Gaules, était celle des Ripuaires, qui fut soumise à Clovis par un crime horrible dont nous raconterons les circonstances.

Childéric, fils de Mérovée, lui succéda en 458. « Il s'abandonna, dit Grégoire de Tours, à une honteuse luxure, déshonorant les femmes de ses sujets; et ceux-ci, indignés de ses outrages, le détrônèrent. Ayant découvert qu'on en voulait même à sa vie, il se réfugia dans la Thuringe, laissant dans son pays un homme qui lui était attaché, pour qu'il apaisât, par de douces paroles, les esprits furieux. Il lui donna aussi un signe pour lui faire connaître quand il serait temps de retourner dans sa patrie, c'est-à-dire qu'ils brisèrent en deux une pièce d'or; Childéric en emporta une moitié, et son ami garda l'autre, en disant : « Quand je vous enverrai » cette moitié, et que les deux parties réunies formeront » la pièce entière, vous pourrez revenir en toute sûreté » dans votre patrie. » Etant donc passé dans la Thuringe, Childéric se réfugia chez le roi Bazin et sa femme Bazine.

Les Francs n'ayant plus de chef, Véomad, l'ami et le conseiller intime de Childéric, leur conseilla de choisir le comte Ægidius ou Gillon, homme habile, qui tenta de soumettre le nouveau peuple au régime de l'administration romaine. Emprisonnés dans les formes d'une législation rigoureuse, soumis à des impôts considérables, les Francs regrettèrent bientôt leur ancienne liberté. Cepen-

Digitized by Google

dant Véomad, au lieu d'adoucir le comte Gillon, l'engageait à être plus sévère, et lui montrait les Barbares déjà devenus Romains par suite de sa sévérité. Le gouvernement romain ayant bientôt paru intolérable aux Francs, les hommes les plus influents de ce peuple recoururent à Véomad pour lui demander conseil : « Vous vous étonnez, leur dit-il, de la servitude à laquelle vous êtes soumis. Ignorez-vous donc comment les Romains ont chassé vos pères de la terre qu'ils avaient conquise? Vous avez chassé un chef vaillant, capable de vous protéger, pour choisir un général romain, cruel, fier et orgueilleux. » Des témoignages de regret éclatent de toutes parts; on redemande Childéric, à qui Véomad envoya aussitôt un ami fidèle pour lui porter la moitié de la pièce de monnaie, marque du regret de son peuple.

Huit ans après son départ des Gaules, Childéric repassa le Rhin et vint reprendre le commandement de la tribu salienne. Un corps de Francs alla au-devant de lui jusqu'à Bar-le-Duc. Dans la joie de son heureux retour, il remit aux Barisiens les impôts dont ils étaient redevables au fisc, et fut reçu par ses sujets avec les marques de la plus vive allégresse.

Plusieurs historiens regardent cet épisode comme un conte fait à plaisir. « Le vrai de tout cela, dit M. de Châteaubriand, c'est que Kildérik était allé à Constantinople, d'où l'empereur le dépêcha en Gaule, pour y contrebalancer l'autorité suspecte d'Ægidius. » Il paraît d'ailleurs qu'Ægidius opposa si peu de résistance, que ces deux chefs réunirent leurs armes peu après pour combattre les Visigoths et les Alains.

Après la mort d'Ægidius, Childéric, s'étant allié au roi

Digitized by Google

des Visigoths contre les Romains, battit le comte Paul, commandant des forces romaines, et le contraignit à se renfermer dans Angers dont il s'empara. Vaincu à son tour par Euric, roi des Visigoths, Childéric fut rejeté derrière la Somme et la Meuse. Les abréviateurs nous ont laissé fort peu de renseignements sur les conquêtes de Childéric, qui, suivant quelques-uns, aurait été maître de Paris; opinion qui est tout-à-fait dénuée de vraisemblance. Il paraît seulement que, sous le règne de ce prince, les Francs étaient maîtres du cours du bas Rhin, de la ville de Cologne, de plusieurs villes dans les deux Belgiques, et de la plus grande partie du territoire compris tant entre la Meuse et la Somme, qu'entre cette dernière rivière et la Seine.

Grégoire de Tours nous a conservé, sur le mariage de ce prince, une anecdote qui est la peinture la plus vive des mœurs de cette époque reculée. Childéric, ayant passé les années de son exil auprès du roi de Thuringe, s'était lié d'une amitié intime à Bazine, reine de Thuringe, qui accourut auprès de son hôte, lorsqu'il fut rentré dans sa patrie. « On rapporte, dit Grégoire de » Tours, que Childéric lui demandait avec curiosité » pourquoi elle était venue vers lui d'un pays si éloigné. » Elle répondit : J'ai reconnu ton mérite et ton grand » courage, et c'est pour cela que je suis venue afin d'ha- » biter avec toi; car il faut que tu saches que si, dans le » pays d'outre-mer, j'avais connu quelqu'un plus capable » et plus brave que toi, j'aurais été de même le chercher » et cohabiter avec lui. » Le roi, tout joyeux, s'unit à elle en mariage. Or, la nuit de la noce, il arriva que Bazine, repoussant les embrassements de son nouvel époux, le

Digitized by Google

pria d'aller devant la porte du palais et de revenir lui dire ce qu'il avait vu. Childéric, ne croyant pas devoir mépriser les avis d'une femme, fit ce qu'elle lui disait, et vit passer devant sa porte des léopards, des lionnes et des lions. Il se hâta, tout effrayé, de retourner auprès de Bazine et de lui tout dire. Elle l'engagea à être sans inquiétude et à sortir une seconde fois. Le roi vit alors passer des ours et des loups, et vint l'annoncer à la reine, qui le renvoya une troisième fois. Cette fois il vit des chiens et des animaux plus petits encore, qui se déchiraient entre eux. Surpris d'un pareil spectacle, il retourna dans le lit conjugal et demanda à sa femme, plus expérimentée que lui, l'explication de tous ces prodiges. Bazine le pria de passer cette nuit dans une chaste continence, et promit de lui tout expliquer au point du jour. En effet, elle lui dit, quand le soleil fut levé : « Cela » nous révèle des choses à venir, et l'histoire de notre » postérité. Notre fils sera puissant et fort comme un lion » ou une lionne ; ses enfants seront rapaces et audacieux » comme les loups et les ours; la postérité qui naîtra » d'eux, et les derniers rejetons de notre race, seront » lâches comme des chiens. Quant aux petits animaux » que tu as vus se déchirer entre eux, ils sont l'image du » peuple, en proie aux factions et aux guerres intestines » quand il n'est plus retenu par la crainte de ses chefs. » Childéric se réjouit de voir qu'une si nombreuse postérité devait naître de lui; postérité qui eut un petit nombre d'illustres représentants, mais qui tomba ensuite dans une bien triste dégradation. C'est de ce mariage que naquit Clovis, le véritable fondateur de la Monarchie française.

Digitized by Google

LIVRE II.

HISTOIRE DE LA DYNASTIE MÉROVINGIENNE.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE DE LA DYNASTIE MÉROVINGIENNE.

CLODION, † 447.
MÉROVÉE, † 458.
CHILDÉRIC Ier, † 482.
CLOVIS Ier, né vers 466, † 511.

THIERRY Ier, roi d'Austrasie, né v. 485 † 544,	CLODOMIR, roi d'Orléans, né v. 494 † 524.	CHILDEBERT, roi de Paris, † 558.	CLOTAIRE Ier, roi de Soissons, 511, maître de toute la monarchie, en 558. † 561.
THÉODEBERT Ier, roi d'Austrasie, † 547.	† 533, GONTHAIRE et CLODOALD. (S. Cloud) † 560, Théodebald, † 544.		
THÉOBALD, roi d'Austrasie, † 555.			

CHILPERIC, r. de Soissons, v. p. suiv.	CARIBERT, r. de Paris, † 567.	GONTRAN, r. de Bourg. et d'Orléans. † 593.	SIGEBERT, † 575, r. d'Austras.

CHILDEBERT II, roi d'Austrasie, 575, de Bourgogne et d'Orléans, 594 † 596.

THÉODEBERT II, roi d'Austrasie, † 612.	THIERRY II, roi de Bourgogne, † 613.
	SIGEBERT II, 613.

Digitized by Google

CHILPÉRIC Ier, 4e fils de Clotaire Ier, roi de Soissons, † 584.

CLOTAIRE II, roi de Soissons, 584, maître de toute la monarchie, 613 † 628.

DAGOBERT Ier, roi d'Austrasie, 622, de toute la France, 628 † 638.

SIGEBERT III, roi d'Austrasie, 633 † 656.

DAGOBERT II, roi d'Austrasie, 674 † 679.

CLOVIS II, roi de Neustrie et de Bourgogne, 639; de toute la France, † 656, ép. Bathilde, morte 685.

CLOTAIRE III, roi de Neustrie et de Bourgogne, 656 † 670.

CLOVIS, supposé par Ebroin.

CHILDÉRIC II, roi d'Austrasie, 656; de toute la France, 670 † 673.

CHILPÉRIC II, autrement appelé Daniel, succède à Dagobert III, 715 † 720.

CHILDÉRIC III, succède à Thierry IV, 742; est dépossédé 752 † 754.

CARIBERT, roi d'Aquitaine, † 630.

CHILDÉRIC, roi d'Aquitaine, † 631.

Hubert meurt moine.

HUNALD, duc d'Aquitaine, 735, il se fait moine, 745, reprend la couronne, 768, est dépossédé 769 † 774.

BOGGIS, duc d'Aquitaine.

EUDES, duc d'Aquitaine, 688 † 735.

LOUP, duc de Gascogne, souche des ducs de Gascogne.

THIERRY III, roi de toute la France, 678 † 691.

CLOVIS III, † 695.

CHILDEBERT III, † 711,

DAGOBERT III, † 715.

THIERRY IV, dit de Chelles, roi de Neustrie et de Bourgogne, 720 † 737.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

Règne de Clovis (481-511).

Lorsque Clovis fut proclamé roi des Francs, la Gaule tout entière semblait disposée à accepter la domination d'un souverain qui saurait mériter ses sympathies et qui pourrait la défendre contre ces innombrables armées d'invasion qui n'avaient point réussi à former un établissement durable. Au milieu du chaos se voyaient encore les restes des légions romaines, dont les chefs, devenus indépendants, ne se rattachaient plus à l'Empire par aucun lien. Dans les principales villes, la puissance romaine, qui avait fondé la cité, se défendait par la force de l'habitude et par le souvenir de son antique majesté ; le régime municipal, établi par la capitale du monde, s'y conservait ; les mœurs et les traditions y étaient encore pleines de vie. Il n'eût fallu qu'un homme de grande capacité pour réunir ces éléments et en faire un état modelé sur celui de l'Empire ; mais Syagrius, représentant de l'autorité romaine, que Grégoire de Tours nomme roi des Romains, comme il appelle Clovis roi des Francs, n'avait pas assez de génie pour réunir en un empire les éléments divers qui composaient la Gaule.

Digitized by Google

A l'est et au sud de notre patrie se trouvaient deux monarchies puissamment organisées, celles des Bourguignons et des Visigoths, peuples qui étaient un objet de terreur pour la seule puissance réelle alors debout sur les ruines des Gaules, je veux dire le Clergé catholique. Sincèrement attachés à la foi de Nicée, les catholiques gaulois voyaient avec douleur les ariens Visigoths et Bourguignons se constituer en propagateurs zélés de l'arianisme et en ardents persécuteurs du Catholicisme. Malgré la placidité de leur caractère, les Bourguignons, non-seulement résistèrent longtemps à toute tentative de conversion, mais ils se firent aussi persécuteurs, et, dans toute l'étendue du royaume des Visigoths, la persécution la plus cruelle sévit contre les catholiques. Grégoire de Tours nous montre les évêques Aprunculus de Langres, Quintien de Rodez, Volusien et Verus de Tours, persécutés et exilés. L'Église des Gaules n'ayant plus de confiance dans les Romains, dont la puissance était renversée, et détestant de toute la chaleur de sa foi catholique les zélateurs maudits de l'arianisme, était disposée à accorder toute sa sympathie à une nation puissante, capable de défendre le peuple et le Catholicisme contre les Barbares ariens et contre les Saxons païens, les derniers venus de la Germanie. Cette nation se rencontra. Clovis, chef des Francs, avait la puissance; il accepta la foi catholique et vit le clergé et le peuple le seconder de leurs vœux et de leurs efforts. Avit de Vienne alla jusqu'à lui écrire que ses victoires étaient celles des évêques eux-mêmes.

Clovis n'avait que quinze ans lorsqu'il succéda à son père (481). Ses États, ou plutôt les Francs-Saliens qui le reconnaissaient pour chef, avaient pour limites, Tongres

Digitized by Google

et Cologne à l'est, Cambrai au midi; à l'ouest se trouvait une peuplade de Francs-Ripuaires, au nord le Rhin.

Syagrius, le représentant de l'ancien gouvernement romain, avait sous ses ordres les débris des vieilles légions et la sympathie des municipes. Le seul voisinage de ce représentant des idées romaines agitant les Gaulois soumis à la domination des Francs, Clovis, afin d'établir solidement sa puissance, résolut d'anéantir Syagrius et tout le parti romain. Ce fut la cinquième année de son règne et la vingtième de son âge qu'il entreprit l'exécution de ce grand dessein. Regnacaire, roi de Cambrai; Cararic, roi des Francs-Ripuaires, et Sigebert, roi de Cologne, qui étaient aussi intéressés que lui à la destruction de Syagrius, unirent leurs armes, et, sans s'arrêter à attaquer d'autres places, vinrent droit à Soissons, principale résidence du chef romain.

Clovis, ayant trouvé son ennemi prêt à le recevoir, l'envoya défier au combat et chargea ceux qu'il lui députa de convenir avec lui du champ de bataille. Syagrius reçut le défi, quelque hasardeuse que dût être cette journée pour les affaires de Rome et les intérêts des Romains. Les deux chefs ne songèrent donc plus qu'à se préparer à la bataille. Elle commença à l'ordinaire, par quelques escarmouches qui se firent de tous côtés, excepté de celui de Cararic, qui, s'étant un peu écarté du reste de l'armée avec le corps qu'il commandait, regardait sans rien faire quel tour les affaires prendraient, pour se ranger du côté du plus fort. Clovis s'aperçut de la trahison, et, prévoyant les suites fâcheuses qu'elle pourrait avoir si le reste des troupes venait à la connaître, prit aussitôt son parti. Ayant chargé et fait charger les Romains l'épée

Digitized by Google

et la hache à la main par toute son armée, il les poussa si vivement, qu'il les rompit, les mit partout en déroute, et engagea, par ce succès, Cararic à faire son devoir aussi bien que les autres, de sorte qu'il crut que Clovis n'avait rien pénétré de son dessein. Mais il connut longtemps après, lorsqu'il lui en coûta la vie, que ce jeune prince, malgré l'ardeur de son tempérament et la vivacité de son âge, savait dès-lors dissimuler ses plus vifs ressentiments quand la nécessité de ses affaires le demandait. Syagrius, abandonné des siens, prit la fuite et se retira chez Alaric, roi des Visigoths. Soissons ouvrit ses portes au vainqueur, qui, profitant de sa victoire, se hâta de soumettre à son obéissance les places du voisinage. Tout le riche pays situé entre la Somme et la Loire, entre la Seine et la Marne, fut soumis, et le soldat y fit un riche butin. Déjà, chose remarquable ! le païen ménageait les évêques ; il écoutait saint Remi, « pour lequel il s'abste-» nait de beaucoup de méchancetés. » Ces deux hommes étaient faits pour se comprendre. Remi, alors l'évêque le plus illustre de la Gaule, qui avait été élevé en 459 sur le siége métropolitain de Reims, quoique âgé seulement de vingt-deux ans, joignait aux vertus des saints les qualités des grands hommes ; il avait, disent les contemporains, l'air imposant, la démarche grave, la taille élevée ; la douceur et l'éloquence animaient ses paroles, et sa haute réputation de vertus imposait la vénération à tous ceux qui l'approchaient. Remi fut le médiateur de la paix entre la ville de Reims et le vainqueur. Ce fut dans le palais de Jovin que se conclut le traité.

Les églises de Reims ayant été pillées malgré Clovis, saint Remi réclama un vase d'une grandeur et d'une

Digitized by Google

beauté merveilleuse. Rentrés à Soissons, les Francs rassemblèrent leur butin et le divisèrent en différents lots, qu'ils tirèrent au sort. Le roi, qui reçut le sien comme les autres, demanda en outre le vase réclamé par saint Remi. Toute l'armée l'accorda, à l'exception d'un jeune Franc, envieux et léger, qui eut l'audace de frapper le vase de sa francisque, en disant : « Tu n'auras » rien, ô roi, si le sort ne te l'accorde. » Clovis ne répondit rien, envoya le vase à saint Remi; mais il garda sa colère dans son cœur. L'année suivante, passant en revue les armes de ses guerriers, il arriva devant celui qui avait frappé le vase : « Pourquoi, lui dit-il, tes armes » sont-elles en si mauvais état? » Et, les lui arrachant, il les lui jette à terre : puis, comme le guerrier se baissait pour les ramasser, le roi lève sa hache et lui fend la tête : « Qu'il te soit fait ainsi que tu as fait au vase de Reims! » — Ce fait nous apprend, mieux que les longues dissertations, ce qu'était un roi à cette époque.

Cependant Clovis ne jugeait pas sa victoire assez complète ni le parti romain entièrement abattu, tant qu'il y aurait un chef capable de rallier ses ennemis et de se liguer avec les autres princes barbares qui régnaient dans diverses parties des Gaules. Sachant que Syagrius s'était retiré chez le roi des Visigoths, il envoya sans tarder quelques officiers de son armée à Alaric, pour lui demander ce général, avec ordre, en cas de refus, de lui déclarer la guerre.

Une conduite si fière piqua au vif l'âme d'Alaric; mais, n'étant pas préparé à la guerre, il aima mieux, par prudence, sacrifier le général romain et l'abandonner à la discrétion du vainqueur. Clovis le renferma dans une

Digitized by Google

obscure prison. Quelque temps après on apprit qu'il était mort; le roi des Francs l'avait fait assassiner secrètement. Ainsi finit le dernier représentant de l'autorité romaine dans les Gaules, environ 537 ans après que Jules César en avait fait la conquête.

La puissance des Francs s'était en peu de temps élevée à la hauteur d'un véritable État, et même d'un État de premier ordre; mais si Clovis voyait son royaume défendu au sud par de grands fleuves et des peuples disposés à la paix, il n'en était pas de même du côté du nord; les populations germaniques, maîtresses des deux rives du Rhin, affluaient sur la rive gauche et menaçaient d'envahir l'État naissant des Francs. Bazin, roi de Thuringe, maître de Tongres, qui lui servait de point de départ pour s'avancer sur la Gaule, fit plusieurs excursions sur le territoire occupé par les Francs. On ne lit pas sans horreur les supplices qu'il faisait endurer à ses prisonniers. Les uns furent déchiquetés tout vivants, les autres suspendus à des arbres par les nerfs des cuisses; deux cents jeunes filles furent attachées aux cols de chevaux indomptés, et traînées à travers les ronces, les épines et les rochers. Beaucoup furent jetés dans les ornières et broyés sous les roues de lourds chariots. Clovis, qui prit en main la défense de ses États et de l'humanité outragée, battit complétement le roi de Thuringe, prit la forte place de Tongres, et contraignit probablement Bazin à se faire son tributaire pour conserver ses provinces.

Le chef des Francs, devenu véritablement roi, voulut avoir, aussi bien que les autres monarques, une reine pour compagne. Aurélien, gallo-romain attaché depuis longtemps aux Francs, qui avait mérité d'obtenir la garde de

Digitized by Google

la ville de Melun, après la bataille de Soissons, étant devenu le conseiller intime de Clovis, lui vanta l'esprit, les grâces, la beauté de Clotilde, fille de Chilpéric, le Bourguignon, et nièce du roi de Bourgogne. On retrouve, dans l'histoire de ce mariage, comme dans celle de Childéric, ce même amour du merveilleux dont M. de Châteaubriand se fait ici le complaisant interprète.

« Le gaulois Aurélien, déguisé en mendiant, portant sur son dos une besace au bout d'un bâton, est chargé du message : il devait remettre à Clotilde un anneau que lui envoyait Clovis, afin qu'elle eût foi dans les paroles du messager. Aurélien, arrivé à la porte de la ville (Genève), y trouva Clotilde assise avec sa sœur Soedéhleuba : les deux sœurs exerçaient l'hospitalité envers les voyageurs, car elles étaient chrétiennes. Clotilde s'empresse de laver les pieds d'Aurélien. Celui-ci se penche vers elle et lui dit tout bas : « Maîtresse, j'ai une grande nou» velle à t'annoncer, si tu me veux conduire dans un lieu » où je te puisse parler en secret. » — « Parle, » lui répond Clotilde. — Aurélien dit : « Clovis, roi des Francs, » m'envoie vers toi; si c'est la volonté de Dieu, il désire » vivement t'épouser, et, pour que tu me croies, voilà son » anneau. » Clotilde l'accepte, et une grande joie reluit sur son visage; elle dit au voyageur : « Prends ces cent » sous d'or pour récompense de ta peine, avec mon an» neau; retourne vers ton maître; dis-lui que s'il me » veut épouser, il envoie promptement des ambassa» deurs à mon oncle Gondebald. » C'est une scène de l'*Odyssée*.

» Aurélien part : il s'endort sur le chemin; un mendiant lui vole sa besace dans laquelle était l'anneau de

Digitized by Google

Clotilde; le mendiant est pris, battu de verges et l'anneau retrouvé. Clovis dépêche des ambassadeurs à Gondebald, qui n'ose refuser Clotilde. Les ambassadeurs présentent un sou et un denier, selon l'usage, fiancent Clotilde au nom de Clovis et l'emmènent dans une basterne. Clotilde trouve qu'on ne va pas assez vite; elle craint d'être poursuivie par Aridius, son ennemi, qui peut faire changer Gondebald de résolution; elle saute sur un cheval et la troupe franchit les collines et les vallées.

» Aridius, sur ces entrefaites, étant revenu de Marseille à Genève, remontre à Gondebald qu'il a égorgé son frère Chilpéric, père de Clotilde, qu'il a fait attacher une pierre au cou de la mère de sa nièce et l'a précipitée dans un puits; qu'il a fait jeter dans le même puits les têtes des deux frères de Clotilde; que Clotilde ne manquera pas d'accourir se venger, secondée de toute la puissance des Francs. Gondebald effrayé envoie à la poursuite de Clotilde; mais celle-ci, prévoyant ce qui devait arriver, avait ordonné d'incendier et de ravager douze lieues de pays derrière elle. Clotilde sauvée s'écrie: « Je te rends grâces, Dieu tout-puissant, de voir le » commencement de la vengeance que je devais à mes » parents et à mes frères! » Véritables mœurs barbares, qui, selon le trop crédule écrivain, n'excluent pas la mansuétude des mœurs chrétiennes (1). »

Clotilde, douée d'intelligence et de vertu, était livrée à un Barbare grossier, abandonné aux passions les plus sauvages, et qui s'était borné à lui assurer le libre exercice de sa religion. C'est à Soissons, siége du nouveau royaume, que, par sa beauté et ses vertus,

(1) Châteaubriand, *Analyse raisonnée de l'Hist. de France.*

Digitized by Google

Clotilde commença à prendre sur son époux un ascendant dont les effets eurent la plus grande influence sur les progrès de la monarchie des Francs dans les Gaules. Dans les entretiens qu'elle avait avec son époux, elle faisait souvent tourner le discours sur la religion; et, selon Grégoire de Tours, elle était assez habile et assez instruite de la théologie des païens pour en faire sentir à ce prince tout le ridicule et l'extravagance, et en même temps pour le faire convenir de l'excellence de la religion chrétienne. La conversion de Clovis s'annonça par la permission qu'il donna à Clotilde de faire baptiser leurs enfants. Dieu, pour éprouver la foi de la sainte princesse, permit que le premier, nommé Ingomer, mourût peu de temps après son baptême, ayant encore ses habits blancs. Quoique cette mort eût vivement contrarié le roi et qu'il l'eût même attribuée au baptême, il permit cependant que son second fils, nommé Clodomir, reçût aussi le sacrement de la régénération. Cet enfant étant tombé dangereusement malade, Clotilde adressa d'ardentes prières au Très-Haut, le conjurant, pour l'intérêt de sa gloire, de ne pas donner lieu aux païens de blasphémer son saint nom. Sa prière fut entendue; mais cette guérison ne suffit point pour convertir Clovis; il fallait au roi des Francs un miracle plus éclatant : il le trouva sur le champ de bataille de Tolbiac.

La Gaule était toujours le pays vers lequel les Barbares du Nord tournaient le plus volontiers leurs regards. Une nombreuse armée d'Alamans, fortifiée d'un grand corps de Suèves, franchit le Rhin vers l'an 494. Le fléau de cette irruption tomba d'abord sur les terres de Sigebert, qui se hâta de réclamer l'appui du roi des Francs. Pen-

Digitized by Google

dant l'embrassement d'adieu, Clotilde lui dit : « Sei-» gneur, si vous voulez vous assurer la victoire, invoquez » le Dieu des chrétiens, c'est le Dieu des succès et des » revers. N'oubliez pas que si vous recourez à lui, rien » ne pourra vous résister. »

Clovis se trouva bientôt en présence de l'ennemi. Le combat s'engagea dans les plaines de Tolbiac, ville située à quatre lieues de Cologne. Le roi des Francs se mit à la tête de la cavalerie et confia le commandement de l'infanterie à Sigebert, roi de Cologne, qui, dès le premier choc, fut forcé de quitter le champ de bataille. L'infanterie commença alors à plier. Clovis faisait des prodiges de valeur pour arracher la victoire aux Alamans. Vains efforts, la cavalerie elle-même cédait du terrain. La bataille allait être perdue, lorsqu'Aurélien rappela au roi le Dieu de Clotilde. Clovis s'écrie aussitôt à haute voix : « Jésus-Christ, que Clotilde adore comme Fils de Dieu, » vous qui accordez du secours aux faibles, la victoire à » ceux qui espèrent en vous, j'ai vainement invoqué » mes dieux, ils ont été sourds; accordez-moi la victoire, » et je suis chrétien. » Le sort des armes change alors. Le chef des Alamans est tué; ses soldats prennent la fuite et repassent le Rhin.

Quelques villes s'étaient soulevées à l'approche des Alamans. Clovis voulut les punir; il mit le siége devant Verdun, et bientôt le bélier battit les murs en brèche. La ville dut son salut au clergé, dont le roi des Francs se faisait une loi d'exaucer les vœux.

Des succès si rapides et si brillants étaient une preuve authentique de la puissance du Christ. Clovis fut dès-lors chrétien au fond de son cœur. Ce prince, d'une prudence

Digitized by Google

consommée, dit saint Nicet, évêque de Trèves, refusa toujours de se rendre aux instances de son épouse, jusqu'à ce qu'il fût convaincu de la vérité. Une pensée politique le retenait encore attaché à ses erreurs; craignant que ses braves soldats ne voulussent point l'imiter, il fit pressentir leurs dispositions : « Nous repoussons les divi- » nités mortelles, s'écrièrent-ils tous, et nous sommes prêts » à adorer le Dieu de Remi ! »

Le grand évêque de Reims, voulant frapper les Barbares par l'éclat de la cérémonie, ordonne de donner la plus grande pompe au baptême; par son ordre, des toiles peintes ombragent les rues que doit suivre le cortége royal; les églises sont ornées de tentures magnifiques, le baptistère est couvert de riches décorations, des nuages de parfums s'élèvent jusqu'à la voûte, des cierges odoriférants brillent avec plus de vivacité que l'astre du jour. Tout le temple se remplit d'une odeur divine, et Dieu accorde une telle grâce aux assistants, qu'ils se croient transportés au milieu des parfums du paradis : « Mon » Père, s'écrie Clovis, est-ce là le royaume de Dieu que » vous m'avez promis? — Non, prince, répond l'évêque, » ce n'en est que l'ombre. » Et lui montrant les fonts sacrés : « Voilà la porte qui vous y conduit. »

Le roi demande le premier le baptême au pontife, et, nouveau Constantin, il s'avance vers le bain qui doit faire disparaître la tache invétérée qui le couvre; il vient laver dans une eau nouvelle les souillures hideuses de sa vie passée. Comme il s'avance vers le baptême, le saint de Dieu lui dit de sa bouche éloquente : « Courbe humblement » la tête, Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce » que tu as adoré. » Le roi, ayant donc confessé un Dieu

Digitized by Google

tout-puissant et unique en trois personnes, fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et fut oint du saint chrême avec le signe de la croix. Plus de 3,000 hommes de son armée furent également baptisés, de même que sa sœur Aboflède, qui, peu de temps après, se consacra au Seigneur en renonçant au mariage. Une autre sœur de Clovis, nommée Lantechilde, qui était tombée dans l'hérésie des Ariens, se convertit aussi, confessa le Fils et le Saint-Esprit égaux au Père, et reçut le saint chrême (1).

Ainsi s'accomplit, le jour de Noël 496 (2), ce grand événement qui eut pour conséquence d'assurer aux Francs l'appui du Clergé et la domination sur toute la Gaule. Il n'y a pas une page dans les chroniqueurs contemporains qui ne fasse ressortir cette vérité. Nous devons nous-mêmes la mettre en évidence.

Dèpuis sa conversion, Clovis ne fut plus, aux yeux des souverains étrangers, un chef de bandes jeté pour un moment dans un pays qu'il devait perdre bientôt, mais un souverain digne de respect, avec qui l'on se fit honneur de former des alliances. Toute la Gaule, profondément attachée au Catholicisme, regarda le roi des Francs comme son point d'appui contre l'hérésie. C'était, en effet, l'unique souverain sur lequel le Catholicisme pût comp-

(1) Grég. de Tours.

(2) On disait au moyen âge que la sainte ampoule était descendue du ciel en ce jour. Avant Hincmar, nul ne raconta sa merveilleuse légende. Grégoire de Tours n'en a pas parlé. Nous pensons, avec Pluche, que ce ne fut que l'huile sainte qui servit au sacre de Clovis, conservée pour les sacres subséquents. Elle était probablement suspendue dans une colombe ou baldaquin de l'autel, comme la sainte Eucharistie; ce qui donna lieu au récit des légendaires.

Digitized by Google

ter; car l'empereur Anastase était attaché à l'hérésie d'Eutychès; Théodoric, roi d'Italie; Alaric, roi des Visigoths; Gondebaud, roi des Burgondes; Trasamond, roi des Vandales en Afrique; les Suèves dans la Gallicie, les Lombards dans la Pannonie, les Epides dans la Dacie, professaient l'Arianisme; les autres rois étaient encore païens. Le pape Anastase se hâta d'écrire au nouveau catholique pour le féliciter sur sa conversion: « Nous » louons le Seigneur, lui dit-il, de ce qu'il vous a » tiré de la puissance des ténèbres pour donner à son » Eglise, dans la personne d'un si grand prince, un » protecteur capable de la défendre contre tous ses enne- » mis. » Les évêques des Gaules imitèrent le Souverain Pontife et félicitèrent, pour la plupart, le chef des Francs. Ceux qui étaient soumis aux Bourguignons et aux Visigoths lui écrivirent aussi bien que les autres. La lettre la plus remarquable de ces pasteurs est incontestablement celle de saint Avit de Vienne, qui mêla aux éloges de sages conseils. « Tout retentit de vos triomphes, lui » disait-il. Quoique d'un autre pays, cette félicité nous » touche aussi nous-mêmes; chaque fois que vous com- » battez, c'est à nous la victoire. » Et c'était aussi à l'Eglise qu'il devait ses victoires : « Jamais, dit Michelet, leurs faibles bandes n'auraient détruit les Goths, humilié les Bourguignons, repoussé les Allemands, si partout ils n'eussent trouvé dans le clergé un ardent auxiliaire qui les guida, éclaira leurs marches, gagna d'avance les populations. »

Si Clovis dut beaucoup au Catholicisme, il s'en constitua le défenseur avec toute la vivacité que nous peint le trait suivant.

Digitized by Google

Quelques jours après son baptême, suivant Frédégaire, Clovis, écoutant la lecture de l'Evangile que lui faisait saint Remi, se leva en fureur quand on fut arrivé au récit de la Passion de Jésus-Christ, et s'écria : « Que » n'étais-je là avec mes Francs! j'eusse promptement » vengé son injure. »

Les espérances que mettaient le pape Anastase et les évêques des Gaules dans la nation des Francs, n'ont pas été vaines; c'est l'épée des Francs, sous Charles-Martel, qui sauva l'Europe chrétienne de la barbarie mahométane; c'est l'épée des Francs, sous Charlemagne, qui consolida l'indépendance, même temporelle, des Papes, et, avec elle et par elle, l'indépendance des rois et des peuples chrétiens; c'est l'épée des Francs, sous la conduite de Godefroi et de Tancrède, qui protégea l'humanité entière contre les musulmans; c'est l'épée des Francs qui délivra les mers de la piraterie et rendit l'Afrique à la religion catholique; c'est l'épée des Francs qui, en 1849, alla rétablir à Rome notre saint Pontife, Pie IX, indignement chassé par des sujets rebelles, assez insensés pour ne pas comprendre que la Papauté est la seule gloire qui reste à la vieille capitale du monde.

Au milieu du mouvement général de tous les esprits vers la Gaule, les cités armoricaines, habituées à une orageuse indépendance, n'ayant pas voulu se soumettre au conquérant, il en résulta une lutte qui fut héroïque de part et d'autre et dura près de sept ans. Les Bretons de la presqu'île de l'Armorike servaient ainsi d'arrière-garde aux cités libres de la seconde et de la troisième Lyonnaise. En 497, les Francs allèrent piller le territoire des Bretons. Enfin Clovis lança contre eux toutes ses

Digitized by Google

forces, « et y porta, dit Procope, la guerre dans toutes les formes. Tant que cette guerre dura, les Armoricains déployèrent une grande valeur et se montrèrent alliés fidèles des Romains. Enfin les Francs, ne pouvant les dompter par les armes, proposèrent de s'unir à eux par alliance; ce que les Armoricains acceptèrent, car ils étaient chrétiens comme les Francs, et cette union des deux peuples augmenta la puissance de l'un et de l'autre. Quant aux derniers auxiliaires romains qui gardaient *l'extrémité de la Gaule*, ne pouvant plus retourner à Rome et ne voulant pas se retirer chez les Barbares ariens, leurs ennemis, ils réunirent aux Francs et aux Armoricains leurs étendards et les terres qu'ils étaient obligés de garder, à la seule condition qu'ils conserveraient les mœurs du pays. » A l'époque où Procope écrivait ces lignes instructives (550), les descendants de ces derniers Romains se reconnaissaient encore à leurs enseignes particulières, à leurs habits et à leur coiffure.

Tout en travaillant à la complète soumission des provinces qui reconnaissaient encore nominalement la domination romaine, Clovis ne perdait pas de vue les Etats voisins. Il tourna d'abord ses regards vers le midi, où l'oppression du Catholicisme se faisait le plus vivement sentir. Théodoric, roi des Visigoths d'Italie, interposa sa médiation, et envoya en même temps demander à Clovis sa sœur Audeflède en mariage. Le roi des Francs consentit avec joie à cette union, espérant ainsi se ménager un allié du côté de l'Italie. D'un autre côté, cette alliance donnait à Théodoric une grande autorité sur Clovis, pour user auprès de lui de ce caractère de médiateur dont il se faisait une si grande gloire. La première

Digitized by Google

négociation de cette nature qu'ils eurent ensemble suivit de près la défaite des Allemands. Comme Clovis en poursuivait les restes à toute outrance jusque sur les frontières des États de Théodoric, ce prince lui envoya deux ambassadeurs avec une lettre de félicitation sur la victoire qu'il venait de remporter, le priant en même temps d'arrêter ses poursuites contre une nation malheureuse. Cette démarche ayant été couronnée d'un plein succès, Théodoric interposa peu après sa médiation entre les Francs et les Visigoths.

Alaric, qui avait toujours conservé un souvenir amer de la manière hautaine dont Clovis avait réclamé l'extradition de Syagrius, ne vit pas sans inquiétude la grande victoire du roi des Francs sur les Allemands, et la soumission forcée de toute la partie de la Gaule qui reconnaissait auparavant l'autorité romaine; il comprit alors qu'il devait abattre le lion encore jeune, s'il ne voulait être lui-même vaincu plus tard. Pensant qu'en profitant des dispositions de certaines villes qui luttaient encore pour leur indépendance, qu'en s'alliant aux Bourguignons, aussi intéressés que lui à combattre leur ennemi commun, il pourrait facilement anéantir la puissance naissante de Clovis, Alaric se disposait à la guerre, lorsque Théodoric se présenta encore comme médiateur. Malgré sa partialité évidente pour le roi des Visigoths, sa médiation fut admise par Clovis; il sentait qu'il avait besoin d'affermir son autorité naissante, et qu'en s'attirant sur les bras toutes les forces des Visigoths, des Bourguignons et des peuples d'Italie, il succomberait infailliblement. En habile politique, il aima mieux attendre une occasion favorable d'attaquer, les uns après

Digitized by Google

les autres, des ennemis dont il avait tant à se plaindre. L'occasion ne tarda pas d'ailleurs à se présenter.

L'union pour le crime n'est pas ordinairement de longue durée. Gondebaud et Gondegesille, unis pour dépouiller leurs frères Gondemare et Chilpéric, se divisèrent après s'être partagé les dépouilles sanglantes de ces deux princes. Mécontent de son lot, Gondegésille réclama secrètement l'appui de Clovis, qui, ayant, de son côté, la plus grande injure à venger et des droits très importants à faire valoir, car il avait sans cesse devant les yeux la mort horrible des parents de Clotilde et l'usurpation de son héritage, répondit à l'appel qui lui était fait, et rassembla son armée. Gondebaud, n'étant pas sans inquiétude sur les conséquences de la guerre, réunit ses troupes à celles de Gondegésille, qu'il croyait toujours attaché à sa cause. Les deux armées se rencontrèrent près de Dijon. Le combat se livra sur les bords de l'Ouche, petite rivière qui se jette dans la Saône. Dès le premier choc, Gondegésille s'étant retourné contre son frère, ce ne fut plus qu'une déroute. Gondebaud, vaincu, se retira à Avignon, tandis que Gondegésille allait jouir à Vienne des honneurs du triomphe.

Clovis, ne voulant pas laisser de répit à son adversaire, se hâta de mettre le siége devant Avignon, défendue par Gondebaud, qui sut communiquer son courage aux habitants de la ville. Les défenseurs de la place ayant été bientôt attaqués par un ennemi contre lequel la valeur ne peut rien, et la famine commençant à se faire sentir, un homme habile et prêt à faire tous les sacrifices pour son prince résolut de se dévouer pour sauver la place. Aridius, aussi sage dans les conseils que brave sur le champ

Digitized by Google

de bataille, épouvanté de la pensée que la tête de son roi tomberait bientôt sous la hache des Francs, recourut à un stratagème pour le sauver. S'étant présenté à Clovis comme une victime de la barbarie de son maître, il fut reçu avec l'empressement que conseillait son mérite. Interrogé sur la durée du siége et sur le moyen de réduire l'ennemi, il s'exprima ainsi : « Grand roi, votre armée, » campée autour d'Avignon, a causé sans doute de grands » dommages aux assiégés; vos troupes ont ravagé les » campagnes, consumé ou détruit les fourrages; vous » avez fait couper les oliviers, arracher les vignes, brûler » les grains; mais la ville est loin de se rendre, elle est » forte et abondamment pourvue de vivres. Le parti de la » modération ne peut qu'ajouter à l'immense gloire que » vous vous êtes acquise. Daignez offrir à Gondebaud la » paix et l'oubli du passé, sous la condition d'un tribut » annuel. Si ce prince accepte, c'est un nouveau triomphe » que vous remporterez sur lui, puisqu'il se reconnaîtra » votre sujet; s'il refuse, avec l'honneur et le bon droit » de votre côté, vous aurez toujours la force. »

Ce conseil était de nature à plaire au caractère guerrier des Francs, habiles à combattre un ennemi découvert, à ramasser du butin, mais à qui un siége traînant en longueur devait causer beaucoup de dégoût. Clovis proposa des conditions de paix qui furent acceptées. Gondebaud s'engagea à payer annuellement un tribut aux Francs, et abandonna quelques villes à son frère Gondegésille, à qui Clovis laissa 5,000 hommes pour le protéger. Ce monarque, croyant la guerre terminée, retourna ensuite au sein de son royaume.

Une fois délivré de son redoutable adversaire, Gonde-

Digitized by Google

baud reprit les armes, et se présenta tout à coup devant Vienne : la ville étant mal pourvue de vivres, Gondegésille songea à en faire sortir les bouches inutiles. Un homme du peuple, qui avait demandé avec les plus vives instances d'être laissé au nombre des défenseurs de la place, voyant sa demande rejetée avec mépris, résolut de se venger. Ce jour même, il se fit présenter à Gondebaud et lui découvrit l'entrée d'un aqueduc qui débouchait dans un lieu désert de la ville. Dès que la nuit fut arrivée, on se mit à déblayer si bien l'aqueduc, que des soldats purent entrer dans la place par cet endroit, tandis qu'une vive attaque avait porté toutes les troupes sur les remparts. Les Viennois, se voyant tout à coup assaillis en queue, se hâtèrent de prendre la fuite ; les portes furent enfoncées. Gondebaud se rendit maître de la place, poursuivit Gondegésille jusque dans une église où il s'était retiré, et, chose horrible ! le tua au pied de l'autel. C'était pour la troisième fois que Gondebaud trempait, dans la ville de Vienne, ses mains homicides dans le sang de ses frères.

Les 5,000 soldats laissés par Clovis s'étaient renfermés dans une tour ; étant complétement dépourvus de vivres, ils furent obligés de se rendre. On leur laissa la vie, et ils furent envoyés à Alaric, roi des Visigoths, comme une preuve authentique de la victoire des Burgondes. Maître de tout le royaume de Bourgogne, Gondebaud, songeant à affermir son autorité sur sa nouvelle conquête, traita les vaincus avec une extrême modération, mit les Gaulois sur un pied d'égalité avec les Bourguignons, et se fit des amis de ses ennemis.

Cependant plusieurs membres d'un corps que Gonde-

Digitized by Google

baud aurait dû ménager, eurent beaucoup à souffrir, parce que ce roi, les sachant profondément attachés au Catholicisme, se persuada qu'ils soutenaient le parti de Clovis. Les évêques catholiques, pleins du désir de convertir un prince aussi remarquable que le roi des Bourguignons, et désirant arracher le voile épais placé sur ses yeux, avaient demandé à discuter en sa présence contre les Ariens, qui furent complétement battus par saint Avit. Les préjugés qui aveuglent et empêchent d'admettre le vrai, lors même qu'il brille avec le plus d'éclat, ne permirent pas à Gondebaud de se rendre; il conçut cependant pour saint Avit une si haute estime, qu'il le chargea d'écrire contre l'hérésie d'Eutychès, qui commençait à se répandre sourdement dans les Gaules. Pendant la conférence, Gondebaud avait accusé les évêques catholiques de favoriser le roi des Francs; après sa défaite, il en chassa plusieurs de leurs siéges. Aprunculus, évêque de Langres, lui étant devenu suspect, parce que la terreur des Francs était répandue dans le pays, et que les habitants désiraient les avoir pour maîtres, fut poursuivi d'une telle haine par les Bourguignons, qu'ils ordonnèrent de le tuer secrètement. Instruit de ce dessein, Aprunculus se sauva en Auvergne, où il succéda à saint Sidoine.

Clovis, qui apprit presque en même temps le siége de Vienne, la prise de cette ville, la mort de Gondegésille et la servitude de ses 5,000 braves, résolut d'anéantir le royaume de Bourgogne, et manifesta sa volonté à Théodoric, roi des Ostrogoths, qui demanda à prendre part à la conquête et au butin. Mais, avant que celui-ci eût réuni son armée, Clovis avait déjà battu son ennemi et

Digitized by Google

pris toutes ses villes. Il montra la plus grande loyauté dans l'exécution du traité de conquête. Après avoir prélevé les frais de la guerre, il mit tout le reste en partage, et le royaume fut divisé entre lui et son allié.

Cet État fut rétabli peu après par Théodoric, qui, en donnant sa fille en mariage à Sigismond, fils de Gondebaud, rendit à son gendre les villes qui lui avaient été cédées. Clovis se laissa aussi toucher, et remit les cités qu'il avait conquises. Le roi de Bourgogne, ayant reçu de trop rudes leçons pour songer à recommencer la guerre, mit désormais toute son application à bien gouverner ses Etats, et mérita d'entendre vanter sa bonté paternelle et louer surtout sa législation, que nous avons fait connaître au livre précédent.

Deux souverains de même âge, doués tous deux de grandes qualités, tous deux à la tête de peuples valeureux, étaient restés en paix malgré leur voisinage et les nombreuses occasions de guerre. Clovis et Alaric semblaient s'estimer et se craindre, ou du moins attendre une circonstance favorable pour se mesurer sur un champ de bataille. Alaric, plus diplomate que soldat, ayant voulu voir de près ce Clovis dont le nom était si fameux, lui envoya des députés pour lui dire : « Si mon frère y » consent, j'ai dessein que nous ayons une entrevue sous » les auspices de Dieu. » L'entrevue eut lieu dans une île de la Loire, vis-à-vis Amboise, où les deux rois, après avoir longuement conféré, mangèrent et burent ensemble, se promirent une amitié éternelle, et se retirèrent en paix. Entre rois, ces démonstrations sont souvent plus extérieures que sincères.

Alaric, qui avait apprécié tout le mérite de son redou-

Digitized by Google

table adversaire, comprenant que, dans le cas d'une guerre, il serait trop faible contre lui, résolut de former une puissante alliance, et entretint à ce dessein une correspondance très active avec Théodoric. Clovis, qui en fut instruit, sentant tout le danger de laisser son ennemi se fortifier, se hâta de profiter d'une occasion extrêmement favorable pour attaquer son adversaire. Alaric, non content d'accabler ses sujets d'impôts, d'altérer les monnaies, se fit encore oppresseur des consciences, et, en arien zélé, devint le persécuteur ardent du Catholicisme; il résolut même de faire tuer secrètement Quintien, évêque de Rodez, qui soutenait fortement la vraie foi. L'homme de Dieu en ayant été instruit, se leva pendant la nuit avec ses plus fidèles ministres, sortit de Rodez et se retira en Auvergne, où l'évêque saint Euphrasius le reçut avec bonté et le garda près de lui.

Clovis, dont la protection était invoquée par l'Église désolée, voulut donner un caractère religieux à la guerre qu'il désirait entreprendre, et fit porter aux pieds d'Alaric les plaintes de ses sujets catholiques. Alaric, ne répondant à ces représentations que par de nouvelles vexations, fit mettre à mort l'évêque Jean et le patrice Symmaque, dont l'attachement à la foi catholique faisait tout le crime. Clovis était d'autant plus porté à venger leur mort, qu'il venait lui-même de recevoir une preuve éclatante de la protection du ciel. Miné pendant plus d'un an par une fièvre lente, qui avait épuisé toutes les ressources de la médecine, il avait, par le conseil de son médecin, tourné les yeux vers le Maître suprême de la maladie et de la santé. Un saint abbé, nommé Séverin, appelé pour le guérir, quitta la Bourgogne, vint, le bâton à la main,

Digitized by Google

jusqu'à Paris, entra dans le palais et se prosterna pour prier devant le lit du roi : se relevant en silence, il défit sa tunique et en revêtit le prince, qui fut à l'instant même délivré de la fièvre. Une si grande faveur exalta le zèle religieux du monarque.

Clovis assembla aussitôt ses nobles Francs, leur retraça vivement les crimes horribles des Visigoths hérétiques; et, faisant appel à l'antique valeur de la nation, il s'écria : « Le long repos amollit les plus grands courages. Nos » glaives sont émoussés, nos lances rongées par la rouille. » Reprenons nos armes et montrons, par notre ardeur, » que nous sommes dignes de nos pères. Je supporte avec » grand chagrin que ces Ariens possèdent une partie des » Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et, après les » avoir vaincus, réunissons le pays en notre pouvoir. » Ce discours porta la joie dans tous les cœurs. A l'heure du départ, Clotilde lui dit : « Faites vœu de construire » une église à saint Pierre, prince des apôtres; il sera » votre auxiliaire dans le combat, et vous remporterez la » victoire. » Clovis prend aussitôt sa hache d'armes et la lance de toute la force de son bras : « Je fais vœu, dit-il, » de bâtir en ce lieu, aidé du secours divin, une église au » bienheureux saint Pierre, lorsque je reviendrai vain- » queur. » Il reprit sa hache d'armes; l'armée se mit en marche et se dirigea vers Poitiers.

Avant de mettre le pied sur le sol ennemi, il défendit de piller aucun vase, ni aucun des ornements des autels, de faire aucune insulte aux vierges ou aux veuves consacrées, aux clercs et à leurs familles, ni même aux serfs des Eglises. Par respect pour saint Martin, Clovis donna l'ordre que personne ne prît, sur le territoire de Tours,

Digitized by Google

autre chose que de l'herbe et de l'eau. Un soldat, s'étant emparé du foin d'un pauvre homme, dit : « Le roi ne » nous a-t-il pas recommandé de ne prendre que de » l'herbe et rien autre chose? Eh bien! c'est de l'herbe. » Nous n'avons pas transgressé ses ordres si nous la » prenons. » Et il enleva le foin du pauvre avec violence. Ce fait étant parvenu aux oreilles du roi, il frappa le coupable de son épée, en disant : « Où sera l'espoir de » la victoire, si nous offensons saint Martin? » Ce fut assez pour empêcher l'armée de rien prendre dans ce pays.

Clovis, selon la croyance du temps, désirant avoir un présage de l'issue de la guerre qu'il entreprenait, envoya des députés à la basilique du saint, leur disant : « Allez, et vous trouverez peut-être dans le saint temple » quelque présage de la victoire. » Après leur avoir donné des présents pour orner le lieu saint, il ajouta : « Seigneur, si vous êtes mon aide, et si vous avez résolu » de livrer en mes mains cette nation incrédule et tou- » jours ennemie de votre nom, daignez me faire voir » votre faveur à l'entrée de la basilique de saint Martin, » afin que je sache si vous daignez être favorable à votre » serviteur. » Les envoyés, s'étant hâtés, arrivèrent à la sainte basilique, selon l'ordre du roi; au moment où ils entraient, le premier chantre entonna tout-à-coup cette antienne : « Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour » la guerre, et vous avez exterminé ceux qui me haïs- » saient. » Ayant entendu ce psaume et rendu grâce à Dieu, ils présentèrent les dons au saint confesseur et allèrent, pleins de joie, annoncer ce présage au roi (1). »

(1) Grég. de Tours.

Digitized by Google

Clovis, plein de confiance, s'avança rapidement jusqu'à la Vienne, rivière profonde dont tous les ponts avaient été rompus. Les eaux, augmentées par des crues, semblaient infranchissables. Mais une biche, lancée du fond de la forêt et poursuivie par les soldats, longea le cours du fleuve et le traversa à un gué facile. Toute l'armée vit là une preuve sensible de l'assistance divine, et franchit le fleuve sans difficulté. Arrivé sur le territoire de Poitiers, le roi, se tenant sous sa tente sur une élévation, vit de loin un feu qui sortait de la basilique de saint Hilaire et semblait voler vers lui, comme pour indiquer qu'aidé de la lumière du saint confesseur Hilaire, le roi triompherait plus facilement de ces bandes hérétiques, contre lesquelles le Pontife lui-même avait souvent soutenu la foi. Clovis, touché de reconnaissance, défendit à toute l'armée de dépouiller personne, ou de piller le bien de qui que ce fût dans cet endroit ou dans la route.

Alaric avait choisi près de Poitiers une position formidable, où il se tenait renfermé en attendant un secours considérable que Théodoric avait promis de lui envoyer. La position étant trop forte pour l'attaquer, Clovis se mit à détruire tout ce qui, dans la plaine, appartenait aux Visigoths, afin de les engager à quitter leurs positions. Du milieu de leur camp, les soldats d'Alaric voyaient les flammes dévorer ce qu'ils avaient de plus cher; bientôt ils furent environnés par les femmes, les vieillards et les enfants qui accouraient de tous les côtés et faisaient retentir les airs de leurs gémissements et de leurs murmures. Le roi des Visigoths n'eut pas la force de résister à ces plaintes; après avoir annoncé qu'il allait marcher à l'ennemi, il ne demanda à ses soldats qu'une seule grâce,

Digitized by Google

c'est qu'ils fissent aussi bien leur devoir qu'il ferait lui-même le sien.

Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Vouillé, à cinq lieues de Poitiers. Le choc fut rude et le succès du combat longtemps disputé. Les Francs combattaient pour leur foi et les Visigoths pour leur liberté, les deux plus grands mobiles qui puissent agir sur l'humanité. Les Visigoths commençaient à plier lorsqu'un incident suspendit un instant la déroute. Les deux rois, s'étant reconnus dans la bataille, se précipitèrent l'un sur l'autre et commencèrent un combat singulier. La lutte fut quelque temps égale. Clovis chargea enfin son rival avec tant de furie, qu'il le renversa et lui arracha la vie. Le moment de la victoire fut celui du plus grand péril pour le monarque vainqueur; car deux Goths fondirent sur lui en désespérés, l'assaillirent avec une espèce de rage, lui portèrent mille coups avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître, et l'eussent mis à mort si la bonté de ses armes et surtout la vitesse de son cheval ne l'eussent sauvé du péril. Ce fut la dernière tentative de résistance des Visigoths, qui se voyant sans chef pour les commander, s'abandonnèrent sans défense à la fuite et aux coups du vainqueur. Un seul corps résista encore quelque temps : c'étaient les fils des braves soldats que Vercingétorix avait conduits à la victoire. Cette journée vit périr la plus grande partie de la noblesse arverne, qui était commandée par le vaillant Apollinaire, fils du célèbre évêque de Clermont. Ce capitaine releva, par une mort illustre, le nom qu'il portait.

L'armée ennemie étant détruite, Clovis divisa aussitôt la sienne en deux corps. Il en confia un à son fils aîné,

Digitized by Google

Théodoric, plus connu sous le nom de Thierry, qui enleva aux Visigoths le Rouergue, l'Albigeois, l'Auvergne et la plus grande partie des places qu'ils possédaient à l'est, jusqu'aux frontières des Bourguignons. Cependant Clovis faisait reconnaître son autorité dans la Touraine, le Poitou, le Limousin, le Périgord, la Saintonge, l'Angoumois, et s'emparait de Bordeaux où il passa l'hiver. Tout le pays s'était soumis, à l'exception d'une seule ville qui avait refusé d'ouvrir ses portes au vainqueur. Clovis, qui avait remis au printemps suivant à en faire le siége, s'étant présenté devant cette place pour s'en emparer, eut à peine le temps de l'investir; car, par un nouvel effet de ce bonheur qui l'accompagnait dans toutes ses entreprises, un pan de muraille imprudemment dégarni de terre s'étant écroulé tout-à-coup, il ne resta aux assiégés d'autre ressource que de reconnaître la loi du vainqueur.

Clovis, rentré à Tours comblé de gloire et de richesses, offrait un grand nombre de présents à la sainte basilique du bienheureux saint Martin, lorsqu'il y reçut une ambassade de l'empereur Anastase, qui lui conférait la dignité de patrice. Il accepta de cet empereur des lettres de consulat, revêtit la tunique de pourpre et la chlamyde, ceignit le diadême; puis, montant à cheval, il répandit de sa propre main, et avec une grande bonté, de l'or et de l'argent pour le peuple, sur le chemin qui est entre la porte et la cour de la basilique de Saint-Martin et l'église de la ville. Depuis lors il porta le titre de consul ou d'Auguste (1). Quoique cette dignité n'ajoutât rien à sa

(1) Grég. de Tours.

Digitized by Google

puissance effective, elle était cependant de nature à produire une vive impression sur un peuple au milieu duquel vivait encore le souvenir de la puissance romaine.

Son fils Thierry, qui continuait ses conquêtes dans la Provence avec le plus grand succès, vit devant Arles la fortune abandonner pour la première fois les armes du roi des Francs. Les Bourguignons, aussi ennemis des Visigoths que les Francs, s'étant unis à ceux-ci pour former le siége d'Arles, pressèrent la place avec une très grande vivacité et répandirent l'alarme parmi les citoyens. Un jeune clerc, parent du saint évêque Césaire, croyant ne pouvoir échapper autrement au péril qu'en se rendant aux ennemis, se fit descendre le long du mur à l'aide d'une corde. Saint Césaire, parent et supérieur du transfuge, fut rendu responsable de cette fuite et accusé d'avoir envoyé son clerc aux ennemis pour leur livrer la place. On se saisit même de sa personne, avec la résolution bien arrêtée de le jeter dans le Rhône la nuit suivante. Sa mort fut heureusement différée par un ordre de la Providence qui voulut le justifier. Le lendemain, on trouva près des murs de la ville une lettre des Juifs, ennemis de Césaire, qui avaient vendu la place.

Ces dissensions intérieures nuisaient infiniment à la défense d'Arles; cette place eût infailliblement succombé sans un secours important qui lui arriva d'Italie. Une armée, que Théodoric, roi des Ostrogoths, avait fait passer dans les Gaules, non-seulement força Thierry à lever le siége, mais le battit encore complétement dans sa retraite. Le nombre des prisonniers fut si grand, que tous les temples en étaient remplis. Les chefs de l'Eglise ne manquèrent pas ici au rôle qui leur convient. Saint Cé-

Digitized by Google

saire commença d'abord par fournir des vivres et des vêtements aux malheureux captifs; il employa ensuite, pour les racheter, tout l'argent qui se trouvait dans les trésors de l'église; et comme cet argent ne suffisait pas, il vendit les encensoirs et les calices et fit arracher les ornements des colonnes et des balustrades.

Le siége d'Arles fut la dernière entreprise militaire de Clovis. Sentant que ses Etats avaient moins besoin d'agrandissement que d'une bonne organisation intérieure, il s'appliqua entièrement aux soins de la politique. Il transporta le siége de son empire à Paris, dont l'importance était déjà comprise. Le clergé étant dès-lors le grand principe d'organisation, Clovis favorisa la tenue des conciles, dans le sein desquels se traitaient les plus importantes affaires, soit particulières, soit générales. Persuadé que le lecteur suivra avec plus de fruit et d'intérêt cette grande question, si nous réunissons tous les conciles tenus dans la Gaule sous la première race, nous croyons devoir attendre au dernier livre de cette partie de notre histoire, pour traiter la question dans toute son étendue. Nous saisirons aussi cette occasion pour parler des rapports de l'Eglise et de l'Etat, question capitale dont l'intelligence est nécessaire à l'écrivain qui veut apprécier sainement les faits.

Un grand principe de défense préoccupait vivement Clovis; il voyait ses États bien protégés du côté du midi et de l'est; mais il n'était pas sans inquiétude du côté du nord. Il y avait là de petits États indépendants, incapables de défendre la limite du Rhin contre les bandes farouches d'Allemands et de Saxons, qui se montraient toujours disposées à porter le ravage au sein de la Gaule.

Digitized by Google

Comme il était d'une sage politique de donner à son royaume le Rhin pour limite, notre grand roi résolut de réaliser ce plan; et il mériterait toute notre approbation, si les moyens employés par lui n'eussent été entachés de perfidie et de cruauté.

Cette sanglante phase de la vie de Clovis est exposée par Grégoire de Tours avec une naïveté effrayante. « Clovis envoya dire secrètement au fils du roi de Cologne, Sigebert-le-Boiteux : « Ton père vieillit et boite de son » pied malade; s'il mourait, je te rendrais son royaume » avec mon amitié. » Séduit par cette ambition, Cloderic forma le projet de tuer son père. Sigebert étant sorti de la ville de Cologne, et ayant passé le Rhin pour se promener dans la forêt de Buconia, s'endormit à midi dans sa tente; son fils envoya contre lui des assassins et le fit tuer, dans l'espoir qu'il posséderait son royaume. Mais, par le jugement de Dieu, il tomba dans le fossé qu'il avait méchamment creusé pour son père. Il envoya au roi Clovis des messagers pour lui annoncer la mort de son père, et lui dit : « Mon père est mort et j'ai en mon pou- » voir ses trésors et son royaume; envoie-moi quelques- » uns des tiens, et je leur remettrai volontiers ceux des » trésors qui te plairont. » Clovis répondit : « Je rends » grâce à ta bonne volonté et je te prie de montrer tes » trésors à mes envoyés, après quoi tu les posséderas » tous. » Cloderic montra donc aux envoyés les trésors de son père. Pendant qu'ils les examinaient, le prince dit : « C'est dans ce coffre que mon père avait coutume d'a- » masser ses pièces d'or. » Ils lui dirent : « Plongez votre » main jusqu'au fond pour trouver tout. » Lui, l'ayant fait et s'étant tout-à-fait baissé, un des envoyés leva sa

Digitized by Google

francisque et lui brisa le crâne. Ainsi cet indigne fils subit la mort dont il avait frappé son père. Clovis, apprenant que Sigebert et son fils étaient morts, vint dans cette même ville, et ayant convoqué tout le peuple, il lui dit : « Ecoutez ce qui est arrivé. Pendant que je navi- » guais sur le fleuve de l'Escaut, Cloderic, fils de mon » parent, tourmentait son père en disant que je voulais » le tuer. Comme Sigebert fuyait à travers la forêt de » Buconia, Cloderic a envoyé des meurtriers qui l'ont » mis à mort ; lui-même a été assassiné, je ne sais par » qui, au moment où il ouvrait les trésors de son père. » Je ne suis nullement complice de ces choses. Je ne » puis répandre le sang de mes parents, car cela est » défendu. Mais, puisque ces choses sont arrivées, je » vous donne un conseil ; s'il vous est agréable, accep- » tez-le ; ayez recours à moi, mettez-vous sous ma pro- » tection. » Le peuple répondit à ces paroles par des applaudissements de mains et de bouche, et l'ayant élevé sur un bouclier, ils le créèrent leur roi. Clovis reçut donc le royaume et les trésors de Sigebert, et les ajouta à sa domination.

» Il marcha ensuite contre Cararic. Dans la guerre contre Syagrius, Clovis l'avait appelé à son secours ; mais Cararic se tint loin de lui ; il ne secourut aucun parti, attendant l'issue du combat, pour faire alliance avec celui qui remporterait la victoire. Indigné de cette action, Clovis s'avança contre lui, et, l'ayant environné de pièges, le fit prisonnier avec son fils et les fit tondre tous deux, enjoignant que Cararic fût ordonné prêtre et son fils diacre. Comme Cararic s'affligeait de son abaissement et pleurait, on rapporte que son fils lui dit : « Ces

Digitized by Google

» branches ont été coupées d'un arbre vert et vivant; il » ne séchera point et en poussera rapidement de nou- » velles. Plaise à Dieu que celui qui a fait ces choses » ne tarde pas davantage à mourir! » Ces paroles parvinrent aux oreilles de Clovis; il crut qu'ils menaçaient de laisser croître leurs cheveux et de le tuer. Il ordonna alors qu'on leur tranchât la tête à tous deux. Après leur mort, il s'empara de leur royaume, de leurs trésors et de leurs sujets.

« Il y avait alors à Cambrai un roi nommé Régnacaire, si effréné dans ses débauches, qu'à peine craignait-il ses proches parents eux-mêmes. Il avait un conseiller nommé Farrou, qui se souillait de semblables déréglements. On assure que, lorsqu'on apportait au roi quelques mets, quelque don ou quelque objet que ce soit, il avait coutume de dire que c'était pour lui et son Farrou, ce qui excitait chez les Francs une indignation extrême. Il arriva que Clovis, ayant fait faire des bracelets et des baudriers de faux or (car c'était seulement du cuivre doré), les donna aux leudes de Régnacaire pour les exciter contre lui. Il marcha ensuite contre lui avec son armée. Régnacaire avait des espions pour connaître ce qui se passait. Il leur demanda, quand ils furent de retour, quelle pouvait être la force de cette armée. Ils lui répondirent : « C'est » un renfort considérable pour toi et ton Farrou. » Mais Clovis, étant arrivé, lui fit la guerre. Régnacaire, voyant son armée défaite, se préparait à prendre la fuite, lorsqu'il fut arrêté par ses soldats et amené, avec son frère Ricaire, les mains liées derrière le dos, en présence de Clovis. Celui-ci lui dit : « Pourquoi as-tu fait honte à » notre famille en te laissant enchaîner? Il te valait

Digitized by Google

» mieux mourir! » Et, ayant levé sa hache, il la lui abattit sur la tête. S'étant ensuite tourné vers son frère, il lui dit: « Si tu avais porté secours à ton frère, il n'au- » rait pas été enchaîné, » et il le frappa aussi de sa hache. Après leur mort, ceux qui les avaient trahis reconnurent que l'or qu'ils avaient reçu du roi était faux. L'ayant dit au roi, on rapporte qu'il leur répondit: « Celui qui, de sa propre volonté, traîne son maître à la » mort, mérite un pareil or, » ajoutant qu'ils devaient se contenter de ce qu'on leur avait laissé la vie, s'ils ne voulaient pas expier leur trahison dans les tourments. A ces paroles, eux, voulant obtenir sa faveur, lui assurèrent qu'il leur suffisait qu'il les laissât vivre. Les rois dont nous venons de parler étaient les parents de Clovis. Renomer fut tué par son ordre dans la ville du Mans. Après leur mort, Clovis recueillait leurs royaumes et tous leurs trésors. Ayant tué de même beaucoup d'autres rois, et ses proches parents, dans la crainte qu'ils ne lui enlevassent l'empire, il étendit son pouvoir dans toute la Gaule. On rapporte qu'ayant un jour rassemblé ses sujets, il parla ainsi de ses parents qu'il avait fait périr: « Malheur à moi qui suis resté comme un voyageur » parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui puis- » sent me secourir si l'adversité venait! » Mais ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort; il parlait ainsi seulement par ruse « et pour découvrir s'il avait encore quelque parent, afin de le faire tuer. »

Ce récit de Grégoire de Tours est tellement caractéristique que nous aurions cru manquer au devoir d'historien, en en omettant la moindre partie. On ne sait réellement ce qui doit le plus surprendre ou du héros ou de

Digitized by Google

l'écrivain. Des auteurs estimables justifient les cruautés de Clovis par les mœurs du temps ; mais, quelque barbare que soit un homme, il a toujours au fond de sa conscience les grands principes de justice. D'ailleurs, Clovis était chrétien ; il avait appris dans sa nouvelle religion les droits sacrés de l'équité et de l'humanité ; cette religion parla à son cœur et y produisit des regrets. Nous croyons que les remords de Clovis, aux approches de la mort, étaient sincères ; l'intention que leur prête le grand peintre de l'âge barbare nous semble trop opposée à la nature.

Clovis mourut à Paris à l'âge de quarante-cinq ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre-Saint-Paul, qu'il faisait bâtir pour accomplir le vœu qu'il avait fait en marchant contre Alaric, roi des Visigoths. Clotilde, qui se retira à Tours, auprès du tombeau de saint Martin, y passa le reste de ses jours dans la paix du Seigneur, malgré les profondes douleurs dont sa vie fut souvent attristée par les crimes de ses enfants. Elle mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ses enfants, avec tout le clergé qui la regardait comme sa mère, allèrent chercher son corps à Tours et le reconduisirent en procession à l'église Saint-Pierre-Saint-Paul, où elle reposa à côté de son royal époux.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Histoire de la Gaule depuis la mort de Clovis jusqu'à celle de Clotaire (511-561).

Le fait qui nous étonne le plus dans les premiers temps de la monarchie française, c'est incontestablement de voir la nation manquer aux règles élémentaires de la politique, en instituant plusieurs héritiers du royaume, et en partageant une couronne qui, de sa nature, semble devoir être indivisible. Cette grande erreur procédait du caractère originel du peuple franc. Nos premiers rois conservaient encore le fond de caractère de ces chefs de bandes, qui, parcourant un pays à la tête de troupes nombreuses, amassaient un riche butin, prenaient quelquefois des terres, et laissaient le tout à leurs enfants comme un père de famille ordinaire leur lègue son héritage. Les rois n'avaient pas, sur ce point, des idées plus élevées que les particuliers; leurs enfants se divisaient or, argent, pierreries, meubles, provinces, villes, sans considérer l'importance politique de ce qui venait en leur possession, ne se préoccupant que d'une seule chose, de la valeur réelle et du revenu. Voilà ce qui explique le bizarre partage de la monarchie française par les enfants de

Digitized by Google

Clovis, qui ne songent pas même à rapprocher les terres, les villes, pour en faire le lot d'un souverain. Non seulement les diverses parties de leurs Etats sont jetées pêle-mêle sur la surface de la Gaule; on voit même des villes divisées entre deux ou trois souverains, à raison de l'importance de leurs revenus. Mais, malgré l'ignorance des premiers principes de la politique, on aperçoit, dès l'origine de la monarchie, l'idée de l'unité agir fortement sur l'esprit de nos rois. Cette idée n'est pas encore assez puissante pour mettre l'Etat au-dessus des conditions d'une simple propriété; elle n'est pas assez forte pour empêcher le partage; mais elle l'est assez pour engager les rois à travailler activement à ramener à l'unité les Etats qu'ils s'étaient divisés. Nous avons vu Clovis poursuivre la réalisation de ce grand principe de politique, par des moyens d'une abominable cruauté. Nous verrons ses fils adopter le même système.

Clovis laissait quatre fils, Thierry, Clodomir, Childebert et Clotaire, qui se partagèrent le beau royaume qu'il avait conquis par son épée et agrandi par sa politique barbare.

Teuderic ou Thierry, né d'une concubine avant le mariage de Clovis avec Clotilde, ayant conquis, du vivant de son père, une grande partie de l'Aquitaine et des provinces voisines, s'attribua, par droit de conquête, cette partie de la Gaule qui comprenait l'Auvergne, le Rouergue, le Quercy, l'Albigeois et tout le pays qui séparait le royaume des Francs du Languedoc et de la Provence. Il partagea le reste de la Gaule avec ses trois frères, et reçut par droit d'hérédité, les pays situés le long du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Coblentz, en remontant la Meuse et

Digitized by Google

suivant les montagnes des Vosges ; il eut aussi toutes les propriétés franques d'au-delà du Rhin qui confinaient au royaume de Thuringe et à la Saxe, c'est-à-dire la Westphalie, qui est l'ancienne Saxe. Il obtint encore la première Belgique, où se trouvaient Metz, Toul et Verdun, une grande partie de la seconde Belgique, savoir : Reims, Chalons-sur-Marne et leurs environs. Quoique Thierry ait établi le siége de son gouvernement tantôt à Reims, tantôt à Metz, cette dernière ville finit par l'emporter sur la première, et fut reconnue pour la capitale de l'Austrasie.

Les parts des trois autres fils de Clovis, nés de son mariage avec Clotilde, furent bien moins importantes. Clodomir fut roi d'Orléans, Childebert de Paris, et Clotaire de Soissons. Les historiens n'ont pas indiqué d'une manière bien précise les limites de leurs Etats. Quoiqu'il semble qu'ils les aient laissés dans une sorte d'indivision, il paraît cependant que le royaume de Paris s'étendait le long de la mer, depuis la Picardie jusques assez près des Pyrénées. La basse Bretagne n'en faisait point partie ; elle avait ses princes particuliers (1). Cet Etat ne formait donc qu'une longue bande. Le royaume de Clodomir ou d'Orléans comprenait la partie centrale de la Gaule, c'est-à-dire la Beauce, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Berry. Les États de Clotaire étaient incontestablement les moins importants de tous, puisqu'ils étaient resserrés au sud par la Normandie, qui appartenait au roi de Paris, à l'est par la Champagne, qui faisait partie du royaume d'Austrasie, et au nord-ouest par la mer et l'Escaut.

(1) Voyez ci-dessus le liv. I, chap. 1er de cette partie.

Digitized by Google

§ I. *Règnes de Thierry, roi d'Austrasie* (1) *de Théodebert son fils et de Théodebald son petit-fils.*

Thierry était âgé de vingt-huit ans à la mort de son père. Brave comme Clovis, doué d'une haute intelligence, il se voyait à la force de l'âge, à la tête d'un État puissant, protégé par les plus vaillants soldats du monde (car l'Austrasie était par excellence le pays des Francs, où ils étaient beaucoup plus nombreux qu'à l'occident et au midi de la Gaule). D'ailleurs son royaume touchait à la Germanie, la source du véritable sang français, d'où chaque jour de nouvelles bandes, qui n'avaient pas fait partie de l'invasion primitive, passaient le fleuve et venaient rejoindre leurs frères. Outre l'énergie de leurs habitants les États de Thierry avaient encore l'avantage de l'étendue et semblaient avoir été disposés de manière à protéger ceux de ses frères. Les premières attaques, soit du côté du midi, soit du côté de l'orient, soit le long du Rhin, devaient d'abord les frapper avant d'arriver au cœur de la Gaule. Ce fut, en effet, contre lui que furent dirigés les premiers coups des ennemis de l'œuvre de Clovis.

Théodoric, roi des Goths d'Italie, avait réuni toute la nation gothique sous son puissant protectorat; il commandait, en effet, en sa qualité de protecteur d'Alaric, fils de sa fille et d'Amalric, sur l'Espagne, sur la Provence et sur la Septimanie. Se voyant à la tête d'une puissance si formidable, il se demanda, à la mort de

(1) Austrasie veut dire royaume du levant, et Neustrie royaume du couchant.

Digitized by Google

Clovis, s'il ne profiterait pas de la division de la Gaule et de la faiblesse des jeunes rois pour reconquérir les places dont leur père s'était rendu maître. La question, une fois posée dans ces termes, ne devenait plus un problème. Aussi bientôt il se mit en campagne et s'empara de Rodez et de quelques autres places moins importantes. Au premier bruit de cette attaque, Thierry se hâta de réunir une bonne armée, passa en Auvergne et arrêta, par sa seule présence, les desseins et la marche de Théodoric.

Après avoir joui pendant six ans d'une heureuse tranquillité qu'il employa à organiser ses Etats, Thierry fut obligé de soutenir une guerre contre les pirates du Nord. Les Scandinaves, si connus depuis sous le nom de Normands, commencèrent alors leurs sauvages excursions sous un chef nommé Cochiliac, remontèrent la Meuse et ravagèrent une partie de l'Austrasie. Thierry rassembla rapidement une armée dont il confia le commandement à son fils Théodebert; il équipa en même temps une flotte pour cerner les Barbares du côté de la mer. Théodebert, ayant atteint les pirates au moment où ils allaient se rembarquer, les battit complétement et en poussa les débris vers la mer, où la flotte austrasienne arrivait pour recueillir le fruit de la victoire et se saisir des vaisseaux danois; tout ce qu'ils portaient fut la proie du vainqueur.

Les préparatifs faits contre les Danois furent continués avec activité pour une autre expédition que Thierry voulait entreprendre, qui d'ailleurs flattait plus son ambition et devait venger son amour-propre blessé. La Thuringe ayant été partagée quelques années au-

Digitized by Google

paravant entre trois frères, Hermanfroi, l'un d'eux, dirigé par l'ambitieuse Amalberge, sa femme, voulut se rendre seul maître de cet Etat, fit assassiner son frère aîné et s'empara de son héritage. Pour posséder la Thuringe tout entière, il lui restait un autre crime à consommer sur la personne de son frère Baldéric. Vainement il tenta ce forfait, Baldéric parvint toujours à échapper à ses coups. Reconnaissant l'inutilité de ses tentatives d'assassinat, il résolut d'employer la force des armes, et réclama, à cet effet, l'appui du roi d'Austrasie, lui promettant la moitié des Etats de son malheureux frère. Thierry, sans demander si la guerre était juste (c'était la chose dont on se préoccupait le moins), mit sur pied une bonne armée, vainquit facilement l'infortuné Baldéric et s'empara de ses possessions, qui furent partagées entre les deux coupables. Thierry rentra dans ses Etats fort satisfait de son expédition; mais il avait à peine repassé le Rhin, qu'Hermanfroi se rendit maître de la partie échue au royaume d'Austrasie, et justifia son usurpation sous le prétexte d'un mouvement parmi son peuple, profondément affligé de voir une partie de la Thuringe passer sous la domination des Francs. Thierry, redoutant alors de se compromettre avec Théodoric, roi d'Italie, protecteur d'Hermanfroi, parut accepter ce motif; mais il en conserva toujours un profond ressentiment, et résolut d'en tirer une terrible vengeance huit ans après, lorsque Théodoric fut mort.

Déterminé à faire une guerre d'extermination, et voulant porter au suprême degré le sentiment de la vengeance dans le cœur de ses sujets, Thierry fit répandre partout des écrits destinés à faire connaître la perfidie d'Herman-

Digitized by Google

froi, son horrible cruauté et la barbarie des Thuringiens. Il rappelait que ce peuple farouche avait envahi l'Austrasie, qu'il y avait commis des actes inouïs même parmi les nations les plus barbares. Sur les tableaux saisissants que l'on en faisait à la multitude, il semblait voir ces enfants encore à la mamelle attachés aux arbres par les nerfs de la cuisse, les jeunes filles liées à la crinière des chevaux indomptés, les mères broyées sous les roues des chariots et abandonnées sans sépulture à la voracité des animaux sauvages. Thierry en appelait au souvenir des vieillards qui avaient été les témoins de ces horribles spectacles. Exaltée par ces peintures, l'Austrasie se souleva comme un seul homme et fournit une multitude de guerriers à Thierry, qui, voulant rendre plus certaine encore la victoire, appela à son aide le farouche Clotaire, son frère, roi de Neustrie.

A la nouvelle de ces redoutables armements, Hermanfroi, se sentant trop faible pour combattre en rase campagne, choisit une position presque inaccessible, qu'il eut soin de fortifier encore par d'excellents ouvrages ; c'était une hauteur de difficile accès, au pied de laquelle se déployait une vaste plaine où il fit pratiquer trois fossés profonds, qui furent recouverts d'une faible couche de terre et de gazon. Lorsque Thierry débouchant dans la plaine, aperçut son ennemi immobile dans ses retranchements, il mesura de l'œil la distance qui le séparait de lui, et, sans avoir fait explorer le terrain, il ordonna à ses troupes de s'avancer au pas de course vers le monticule. Tout-à-coup les Austrasiens sentent le sol manquer sous leurs pas, et ils tombent pêle-mêle dans les fossés. Les Thuringiens accourent dans ce moment, percent de leurs traits des

Digitized by Google

adversaires immobiles et blessés et en font un horrible carnage, jusqu'à ce que Thierry fût parvenu à les tirer de ce lieu périlleux et à les réunir un peu en arrière. Le roi d'Austrasie fait alors explorer le sol, reconnaît la longueur des fossés creusés par les Thuringiens, ordonne de les tourner, et s'avance résolument contre des hommes qui avaient plus compté sur cette petite ruse de guerre que sur leur propre courage. Hermanfroi ne l'attendit pas, il prit la fuite et entraîna toute son armée à sa suite. Acculés contre l'Ouestrud, qui n'était pas guéable, les soldats s'y précipitèrent et périrent presque tous dans les flots. Toute la Thuringe fut ravagée et soumise.

La victoire avait été rapide et le butin immense. Thierry, qui ne songeait pas sans douleur qu'il allait être obligé de partager avec Clotaire, voyant encore avec jalousie entre les mains de celui-ci une belle captive dont il était éperdument amoureux, pensa que le moyen le plus facile d'avoir la captive et tout le butin, c'était de se défaire de son frère. Il fit diviser sa tente en deux compartiments, plaça dans une partie des assassins armés de poignards, qui devaient se glisser sous la toile et donner la mort à Clotaire au moment où il y penserait le moins. Sur l'invitation qui lui fut faite, le roi de Soissons s'était rendu dans la tente de Thierry; il aperçoit des pieds qui commencent à se mouvoir, il appelle aussitôt sa garde qui se saisit des assassins. Thierry accourt, plaisante son frère sur la peur qu'il venait d'éprouver, et l'apaise par de riches présents. On voit dans ce trait le caractère des fils de Clovis.

Thierry réussit mieux avec Hermanfroi. Ce malheureux roi de Thuringe étant parvenu à échapper aux

Digitized by Google

poursuites du roi d'Austrasie, reçut de celui-ci tant de témoignages de bienveillance et des sollicitations si pressantes à venir le voir pour conclure une paix honorable, que, cédant plus à la nécessité qu'à la confiance, il se rendit à Tolbiac. Thierry lui donna des preuves d'une apparente cordialité; voulant lui-même lui montrer la ville et la campagne, il le conduisit sur les remparts, du sommet desquels Hermanfroi tomba dans les fossés. Lorsqu'on le releva, il était mort. Thierry fut accusé de l'avoir lui-même poussé; il témoigna cependant une douleur hypocrite de cette mort; il pleura même le roi de Thuringe, se félicitant de conserver pour lui tous ses Etats, content de donner à Clotaire une partie du butin.

Le bruit s'étant répandu, sur la fin de la guerre de Thuringe, que Thierry avait été tué dans une bataille et toutes ses troupes taillées en pièces, l'Auvergne se souleva et se donna à Childebert, qui s'avançait alors contre le roi des Visigoths. Childebert avait d'abord accepté la souveraineté qui lui était offerte; mais, instruit de l'heureuse issue de toutes les expéditions de son frère en Thuringe, il répudia les provinces de l'Auvergne et intercéda auprès du roi d'Austrasie en faveur de ses sujets d'un jour. Thierry, dont la vengeance était implacable, ne voulut pas accorder de pardon et se livra à des actes de barbarie qu'on ne peut décrire sans horreur. La terreur dans tout le pays était si grande, que Clermont, capitale de la province, lui ferma ses portes. Quoique cette ville n'eût pas trempé dans la conspiration, il menaçait de la détruire de fond en comble. Le saint évêque Quintianus, qui avait été obligé de fuir Rodez pour

Digitized by Google

échapper au couteau des Ariens, se mit en prière pour le salut de la ville. Au milieu de la nuit, tous les saints protecteurs de la cité, répondant sans doute à l'appel du pasteur, apparurent au roi et le menacèrent de la colère du ciel s'il persistait dans ses mauvais desseins. Le lendemain Quintianus descendait de la ville, allait intercéder en faveur de ses chers diocésains, et obtenait une promesse de pardon. A la nouvelle que les portes allaient s'ouvrir, la plupart des partisans du soulèvement, persuadés que, malgré le pardon accordé à la cité, beaucoup de personnes seraient mises à mort, se hâtèrent de fuir dans les places voisines. Leurs funestes prévisions ne furent que trop réalisées; beaucoup de personnes furent immolées, plusieurs lieux saints violés; car Dieu lui-même, selon l'expression d'un historien du temps, n'était pas sacré pour les Barbares d'Austrasie.

En quittant Clermont, Thierry marcha d'abord contre le château d'Outre, qui opposa une si vive résistance, que, plusieurs attaques étant demeurées sans effet, il était sur le point d'abandonner le siége, lorsque le serviteur d'un prêtre lui livra une porte. Le château fut pillé et tout ce qu'on y trouva de soldats ou d'habitants fut passé au fil de l'épée ou réduit en esclavage.

Thierry alla ensuite attaquer le fort de Méroliac (1), place réputée imprenable. Elle était bâtie sur un roc à pic élevé de plus de cent pieds au-dessus de la plaine, et son enceinte était assez vaste pour y recueillir des vivres suffisants à la nourriture de la garnison et des ha-

(1) Aujourd'hui Alhergues.

Digitized by Google

bitants; il y avait aussi des sources d'eaux vives; en sorte que les assiégés pouvaient défier le siége le plus long; mais l'imprudence de cinquante jeunes gens des meilleures familles contraignit la place à se rendre. Etant descendus témérairement dans la plaine, ils furent pris par Thierry, qui, dès le lendemain, leur lia les mains derrière le dos, les fit conduire en vue des retranchements de la ville, ayant à leurs côtés des hommes armés de haches pour les frapper. Les assiégés, témoins de ce spectacle, demandèrent grâce pour ces malheureux. Thierry se laissa fléchir, à condition que les portes de la place lui seraient ouvertes. Il accorda la vie sauve aux habitants moyennant une forte rançon.

L'esprit de rébellion est une maladie contagieuse. Munderic, jeune seigneur Arverne, qui se disait être du sang de Clovis, riche, brave, entreprenant, se présenta comme prétendant au souverain pouvoir et réunit sous ses étendards les débris de toutes les bandes dispersées. Malgré cela, se trouvant trop faible pour tenir la campagne, il se renferma dans *Victoriacum*, forteresse située à quelques lieues de Brioude. Thierry, qui mit le siége devant cette place, éprouva une résistance sérieuse, et, contre son attente, le siége traîna en longueur. Pour se défaire de son adversaire, il recourut à une ruse qui était un véritable guet-apens. Aregisilas, un des agents du roi d'Austrasie, s'étant fait remarquer par une grande habileté, reçut l'ordre de se présenter à Munderic comme un ami sincère, profondément attaché à ses intérêts. Aregisilas remplit sa mission auprès du chef des rebelles; il lui fit remarquer l'impossibilité de tenir longtemps et offrit sa médiation pour obtenir une

Digitized by Google

capitulation honorable. Munderic écouta d'abord ces ouvertures avec une sorte de bienveillance, parut disposé à les accepter, puis, après un moment d'hésitation : « Je » connais, dit-il, le péril où je suis, je l'envisage sans » pâlir. Ne vaut-il pas mieux en effet pour moi, pour » mes enfants, pour ces malheureux amis, qu'un aveugle » attachement a jetés dans mon parti, que nous nous en- » sevelissions avec honneur sous les murs de cette forte- » resse, que de périr misérablement par la main d'un » bourreau? Car, que pouvons-nous attendre autre chose » d'un homme qui n'a jamais pardonné? — Vous ne » connaissez pas Thierry, reprit vivement Aregisilas. Je » connais sa volonté, il m'a chargé de vous assurer un » entier pardon et la restitution de tous vos biens, di- » gnités et honneurs. Si vous le commandez, j'en fais de » suite le serment. » Il étendit aussitôt la main sur le livre des Evangiles et prêta le serment demandé. Munderic hésitait encore; sa femme, ses enfants et ses amis ayant enfin triomphé de son incertitude, il sortit de la place accompagné d'Aregisilas, qu'il tenait par la main. Une troupe d'Austrasiens qui paraissaient se promener par hasard auprès de la ville, se mit à regarder fixement le chef des révoltés : « Pourquoi nous regardez-vous » ainsi, dit Aregisilas? Est-ce que vous ne connaissez » pas Munderic? » C'était le mot d'ordre donné aux assassins, qui se jetèrent sur lui et le percèrent de coups. Le fort se rendit aussitôt.

Tous ses Etats étant alors pacifiés, Thierry songea à compléter ses possessions du Sud. Ayant contracté à cet effet une alliance particulière avec son frère Clotaire, ils se donnèrent mutuellement des ôtages et se promirent

Digitized by Google

de conquérir ensemble les villes du midi de la Gaule, qui étaient encore au pouvoir des Goths. Les deux rois ne voulant pas commander eux-mêmes leurs armées, Thierry confia le commandement de la sienne à son fils Théodebert, et Clotaire mit ses troupes sous la conduite de Gonthier, son fils. La dissension s'étant bientôt mise entre les deux généraux, Gonthier rentra dans les Etats de son père, tandis que Théodebert continua son expédition et obtint d'assez grands succès. Les catholiques de Rodez lui ouvrirent les portes de leur ville; la forteresse voisine de Béziers se rendit. Arrivé sous les murailles de Cabrières, il somma la place de se soumettre. Deuterie, noble châtelaine dont le mari s'était retiré à Béziers, ne désirant employer d'autres armes que sa beauté, répondit aux menaces de Théodebert par les compliments les plus flatteurs, et vint elle-même lui offrir les clefs du château. Théodebert fut tellement frappé de sa beauté et de ses grâces, qu'il l'épousa aussitôt publiquement, quoiqu'elle eût un mari et que lui-même fût marié depuis un an à Wisgarde, fille du roi des Lombards.

Théodebert continua ses exploits, sans éprouver de résistance sérieuse, jusque sous la place d'Arles, l'une des plus importantes du pays, où il rencontra les Ostrogoths d'Italie qui étaient accourus pour la défendre. Le commandant des forces austrasiennes se tint sur la défensive en attendant les secours que son père devait lui amener, car Thierry préparait alors un armement formidable pour la conquête du Midi. La mort vint l'arrêter au milieu de ses préparatifs.

Thierry, l'un des plus grands capitaines de son temps,

Digitized by Google

était le type du barbare nouvellement converti. A un courage de lion, à une fermeté inébranlable, à une cruauté quelquefois sauvage, s'unissait en lui un respect profond pour la Religion et ses ministres, un zèle ardent pour l'établissement des monastères, qu'il se plaisait à doter. Il récompensa même saint Nicet, qui avait le courage de le reprendre ouvertement de ses défauts, en le plaçant sur le siége de Trèves. Mais il aimait la guerre sans se demander si elle était juste. Il semble, en effet, qu'à cette époque, un chef de bandes, à la tête de ses hommes d'armes, croyait toutes ses tentatives justes et légitimes. Thierry se fit un nom comme législateur. Il réforma la législation des Francs de manière à lui ôter l'empreinte de paganisme qu'elle conservait. L'histoire de ce fait important nous a été transmise par une préface mise à la tête des lois saliques, ripuaires et bavaroises, dans le préambule desquelles il est dit que le roi Thierry, étant à Chalons, assembla les hommes instruits des lois antiques, et que, siégeant au milieu d'eux, il dicta lui-même les codes de toutes les nations soumises à son empire. Ce qui était la règle, suivant l'ancienne loi du pays, fut amendé selon la loi chrétienne. « Néan- » moins, continue le texte, on trouva impossible de » changer quelques usages trop invétérés. » Nous verrons plus tard Childebert, puis Clotaire, poursuivre la réforme, et Dagobert y mettre la dernière main.

Théodebert, lorsqu'il fut appelé à succéder à son père Thierry, était âgé d'environ trente ans et avait déjà donné des preuves nombreuses de courage et d'habileté; à l'âge de dix-huit ans il avait repoussé les pirates danois, peu avant la mort de son père il venait de remporter

Digitized by Google

des succès éclatants contre les Visigoths; et telle était son activité guerrière, qu'il ne suspendit ses faits d'armes que pour venir recueillir la succession de Thierry. C'est d'ailleurs un prince qui occupe une très grande place parmi les souverains de l'époque. « En s'affermissant sur le trône, dit Grégoire de Tours, Théodebert se montra grand et se rendit éminent en toutes sortes de vertus. Il gouvernait son royaume selon la justice; plein de vénération pour les prêtres et de munificence pour les églises, soulageant les pauvres et en comblant plusieurs des plus grands bienfaits, il montra un zèle tout plein de piété et de douceur. Dans sa munificence, il abandonna aux Eglises d'Auvergne tous les tributs qu'elles payaient à son fisc. » Mais ce que Grégoire de Tours ne dit pas, il fut le chef le plus redouté de la nation la plus belliqueuse de ce siècle; Justinien et Théodat, roi des Ostrogoths, avaient de lui cette opinion. Nous le verrons appelé par les deux partis qui se combattaient en Italie. Il les laissa s'affaiblir mutuellement, puis les attaqua, les défit successivement, et revint dans la Gaule chargé d'un immense butin.

Un des premiers actes du nouveau roi fut de s'associer à ses oncles de Paris et de Soissons pour attaquer Gondemar, roi de Bourgogne. Les trois princes, ayant réuni leurs forces contre lui, le vainquirent, l'enfermèrent dans un château-fort et se partagèrent ensuite ses Etats.

Ainsi finit le royaume de Bourgogne après une durée de cent vingt ans. Les Etats des rois francs se trouvèrent alors agrandis de la Bourgogne, du Nivernais, de la Savoie, du Dauphiné, d'une partie de la Provence, des bords du Rhin depuis Bâle jusqu'à Constance, et de

Digitized by Google

tout le pays renfermé entre le Rhône, le Rhin et les Alpes. C'était la quatrième puissance qui succombait sous les coups des rois francs, dont les conquêtes n'étaient qu'une voie ouverte à des conquêtes nouvelles; ils osèrent même se montrer menaçants pour l'empire d'Orient.

L'empereur Justinien, voyant ses armes triomphantes en Afrique, songea à reconquérir l'Italie. Sentant la nécessité de s'assurer un puissant appui pour le succès d'une si grande entreprise, il envoya une ambassade aux rois francs pour les engager à prendre part à ses projets de guerre. Les rois francs avaient, en effet, beaucoup à se plaindre des Ostrogoths d'Italie, qui avaient mis à mort la reine Amalazonte, leur parente, femme d'un grand génie, et qui s'étaient, dans toutes les circonstances, montrés soit en secret, soit en public, leurs ennemis déclarés; car, dans toutes leurs guerres contre les Visigoths, les Francs avaient toujours eu les Ostrogoths d'Italie pour adversaires. Les ambassadeurs de Justinien, tout en développant habilement ces motifs, eurent soin surtout d'accompagner la lettre de l'empereur de magnifiques présents et s'engagèrent à payer tous les frais de la guerre. Séduits par ces brillantes promesses, les rois francs acceptèrent les propositions de Justinien, se hâtèrent de réunir une armée, et déclarèrent la guerre à Théodat, roi des Ostrogoths, au moment où Bélisaire débarquait au sud de l'Italie. Effrayé de cette double invasion, Théodat songea à traiter avec le général de Justinien; mais les Ostrogoths, indignés de sa lâcheté, le massacrèrent et mirent à sa place Vitigès, capitaine aussi brave que politique habile.

Cependant Bélisaire faisait de rapides progrès; Rome

Digitized by Google

tombait sous ses coups ; tout annonçait à Vitigès qu'il n'y avait pour lui d'autre espoir de salut que dans une grande alliance. Il s'adressa à ces mêmes Francs, alliés de l'empereur Justinien, et leur promit 100,000 sous d'or et la cession de toutes les places que les Ostrogoths possédaient encore dans les Gaules, s'ils voulaient abandonner l'empereur et se déclarer en sa faveur. L'alliance fut conclue à ces conditions. Pour paraître ne pas manquer à leur premier engagement, les rois Francs promirent de demeurer dans l'inaction et de fournir un corps de dix mille Bourguignons, qui prendraient part à la guerre comme volontaires. Ce traité n'est que l'application de cette détestable politique de tous les temps, de préférer l'utile à l'honnête. Vitigès retira aussitôt toutes ses troupes de la Gaule et céda les Alpes rhétiques à Théodebert; celui-ci, de son côté, fit partir les dix mille Bourguignons, qui rendirent de grands services aux Ostrogoths; mais tels étaient leur indiscipline et leur amour du pillage, que, causant autant de dégât que les ennemis les plus implacables, Vitigès les renvoya et se contenta de la promesse de neutralité que lui firent les rois francs.

L'Italie s'affaiblissait de jour en jour; les rois francs, persuadés qu'il leur serait facile de s'en emparer, réunirent une armée de cent mille hommes, qu'ils placèrent sous le commandement de Théodebert. Ce capitaine, qui flattait secrètement les deux partis et leur donnait à chacun l'espoir et des secours, n'éprouva aucune difficulté pour passer en Italie. Il y fut reçu en ami, disposition dont il profita pour s'avancer rapidement vers l'armée des Ostrogoths, la surprendre et la mettre dans une déroute

Digitized by Google

complète; ce qui produisit une si grande terreur, que les fuyards se sauvèrent à travers le camp des troupes impériales, postées à Tortone. Le roi d'Austrasie, dans la vive poursuite de ses ennemis, profitant de la même erreur qui l'avait si bien servi, attaqua l'armée impériale et lui infligea également une rude défaite. Les Francs se répandirent aussitôt dans l'Etrurie et la Ligurie et y mirent tout à feu et à sang. Les Ripuaires, qui avaient entraîné avec eux Burgondes, Alamans, Thuringiens, Boïowares, toutes les hordes des forces germaniques, ne respectaient rien; on vit même les païens de cette armée égorger les femmes et les enfants des Goths et les jeter dans les fleuves pour se rendre propices, par le sang versé, Hello et les Walkiries.

Bélisaire, occupé alors au siége de Fiésoli, commençant à redouter Théodebert, lui écrivit : « Si le parjure » et la mauvaise foi déshonorent tous les hommes, pen» sez-vous que votre réputation ne soit pas atteinte et » votre gloire ternie? Songez, prince, que la victoire » change souvent de parti, et que vous avez à combattre » l'empereur d'Orient. » Cette lettre n'eût fait qu'irriter le caractère entreprenant de Théodebert, si la famine et les maladies ne l'eussent contraint à repasser les Alpes. Après avoir consumé les vivres qu'ils avaient trouvés dans les deux camps, les Francs, quoique chargés de riches dépouilles, manquant absolument de pain, réduits à la chair des bestiaux, n'ayant qu'une eau malsaine à boire, décimés par les maladies contagieuses, repassèrent dans les Gaules. Théodebert conserva quelques postes importants dans les Alpes et en confia le commandement à Buccelin, l'un de ses plus braves officiers.

Digitized by Google

La retraite des Francs ayant laissé le champ libre à Bélisaire, il vint bientôt assiéger dans Ravenne Vitigès, à qui Théodebert fit offrir un secours de cinq mille hommes s'il consentait à lui céder une partie de l'Italie. Vitigès, qui avait pu juger par lui-même le fond qu'on pouvait faire sur la parole de l'Austrasien, aima mieux se soumettre à Bélisaire et aller vivre à Constantinople avec le titre de patrice.

Les Ostrogoths, ne pouvant supporter le joug des impériaux, se soulevèrent, se constituèrent de nouveau en Etat indépendant et se donnèrent Totila pour roi. Théodebert, voulant profiter de ces démêlés pour faire de nouvelles conquêtes en Italie, envoya une armée composée de Francs et d'Allemands à Buccelin, qui occupait toujours en son nom les forts élevés dans les gorges des Alpes. Convaincu par la présence de cette nouvelle armée et la chute de plusieurs villes dans la Ligurie et la Vénétie, qu'il ne réduirait jamais les Ostrogoths d'Italie tant qu'il n'aurait pas la coopération, ou du moins la neutralité des Francs, Justinien fit offrir à Théodebert la cession de la Provence. Totila lui envoya de son côté des ambassadeurs, non-seulement pour lui remettre de riches présents et lui accorder la cession de terres considérables en Italie, mais encore pour lui proposer un plan de campagne gigantesque ; il lui fit comprendre que le salut des nouveaux peuples assis en Italie et dans la Gaule dépendait de la destruction de l'empire de Constantinople ; qu'une fois maître de l'Italie et les Ostrogoths réduits à l'impuissance, Justinien ne manquerait pas d'attaquer la Gaule. Théodebert, touché de ces propositions, prit le titre d'Auguste et s'engagea à

Digitized by Google

détruire le centre même de l'empire. Il fit parcourir toutes les contrées de la Germanie pour convier les belliqueux Germains à la ruine de Constantinople. Il donnait à son armée des proportions formidables, lorsqu'il mourut par suite d'un accident qui lui était arrivé à la chasse. Un buffle furieux, s'étant élancé contre lui, donna si violemment contre un arbre, qu'il le rompit : une branche atteignit Théodebert, il en mourut peu après.

L'empire d'Orient respira alors. Théodebert était, en effet, l'adversaire le plus redoutable de Justinien ; s'il eût vécu, c'en eût peut-être été fait de Constantinople. Le roi d'Austrasie, qui joignait à de grands talents militaires une haute habileté politique, se distingua par une vertu trop peu pratiquée de son temps, par la bienfaisance. La ville de Verdun, ruinée par les exactions et les malheurs de la guerre, lui envoya alors, pour demander des secours, une députation qui s'exprima ainsi : « Toute la » terre, seigneur roi, parle de votre bonté; on la sait » telle, que vous en faites sentir les effets même à ceux » qui n'en réclament pas le secours ; nous supplions donc » votre grâce, afin que, si elle a quelque argent, elle nous » le prête pour rétablir notre fortune. Ceux qui font » chez nous le négoce en répondront, et bientôt nous » vous le rendrons avec les intérêts légitimes. » Le roi accorda 7,000 sous d'or ; lorsqu'on voulut les lui remettre, il les refusa. « Ne sommes-nous pas assez heureux, » dit-il à l'évêque, vous d'avoir trouvé l'occasion de » soulager votre peuple, et moi de ne l'avoir point laissée » échapper? »

Malheureusement les grandes qualités de Théodebert, le plus généreux comme le plus brave des princes de son

Digitized by Google

siècle, furent ternies par le vice honteux de l'impudicité. Nous l'avons vu, quoique marié, épouser publiquement Deuterie, mariée elle-même. Deuterie, déjà mère avant de lui appartenir, voyant croître à côté d'elle une fille dont la naissante beauté la menaçait, dans un avenir prochain, d'une dangereuse rivale, ne recula pas devant l'atrocité d'un assassinat, et chercha à couvrir ce forfait sous le voile d'un accident fortuit en apparence. Comme cette jeune fille traversait le pont de Verdun sur un char traîné par des bœufs, tout l'équipage fut jeté dans la Meuse. La rumeur publique avertit le roi de mettre un terme aux turpitudes par lesquelles il déshonorait son règne; et Deuterie, quoique déjà mère d'un fils qui succéda à son père, vit sa répudiation justement consommée par suite même de l'horrible mesure dont elle avait voulu se faire un moyen pour affermir son empire. La plupart des évêques faisaient l'éloge des qualités réelles du roi. Un seul osa lui reprocher ses péchés avec fermeté, ce fut Nicet, évêque de Trèves, qui se montrait inflexible contre tous les vices. Il existait sur cet évêque une rumeur mystérieuse : Dieu, dans une vision nocturne, lui avait montré toutes les générations des fils de Clovis; il connaissait la vie de ces princes, leur mérite et la durée fixée par le ciel à la vie de chacun d'eux. Il confirma sa réputation par des actes. Avant de prendre possession du siége de Trèves, il menaça d'excommunier les nobles chargés de l'escorter, parce qu'ils lâchaient sans scrupule leurs chevaux au milieu des moissons. Les gens de l'escorte dirent en murmurant : « Ce prêtre a le » verbe haut, il n'a pas encore la mitre et déjà il parle » d'excommunier. » Quelques années après, Théodebert,

Digitized by Google

malgré son commerce impudique, osa se présenter avec sa suite pour assister à la messe de saint Nicet. Le pontife le vit; il attendit sans se troubler le moment fixé pour la sortie des indignes; les pénitents s'étaient retirés, le roi demeura. Nicet, portant un regard menaçant sur la cour, dit à haute voix : « On n'achèvera pas aujourd'hui » les mystères sacrés, à moins que toutes les personnes » hors de la communion ne sortent de l'église. » La cour demeura ferme un instant; mais il se fit un prodige qui la contraignit à se retirer.

Théodebert laissait à accomplir un grand projet, que son fils Thibaut, âgé seulement de treize ans, était incapable de suivre. Le conseil du jeune roi, ayant appris la défaite de l'un des généraux francs en Italie, arrêta qu'il serait gardé une neutralité complète au-delà des Alpes, mais que toutes les places conquises seraient conservées. Cette ligne de politique fut si sévèrement suivie, que l'empereur de Constantinople et les Ostrogoths firent les plus vives instances pour avoir chacun le jeune roi au nombre de ses alliés, sans pouvoir le déterminer à se prononcer pour l'un d'eux.

Narsès, l'un des plus grands capitaines de Justinien, et supérieur peut-être à Bélisaire, ayant été chargé de la guerre d'Italie, se présenta sur le territoire occupé par les Francs et demanda à le traverser pour attaquer plus facilement les Ostrogoths. Hamming, général de Thibaut, lui rappela les lois de la neutralité; et comme Narsès voulait les violer, il lui fit cette fière réponse : « Narsès doit se rappeler que les Francs sont chez eux; » ils attendront l'armée impériale de pied ferme; ils sont » disposés à la bien recevoir. Quant à moi, personnelle-

Digitized by Google

» ment, tant que j'aurai un bras pour lancer un javelot, » je montrerai aux Romains que je sais m'en servir. » Homming ne se montra pas plus accessible aux prières des Ostrogoths; il vit tomber Totila et Téïas son successeur, sans vouloir leur prêter l'appui de ses armes.

Les débris de la vaillante nation des Ostrogoths, se voyant réduits à quitter l'Italie, s'y engagèrent par une capitulation, à condition que chacun serait libre d'emporter ce qu'il pourrait avec lui. Le traité était signé, il allait recevoir son exécution, quand un capitaine goth, nommé Indulphe, refusant de capituler à aucun prix, sortit du camp avec un millier d'hommes, gagna le Pô et alla se renfermer dans Pavie, d'où il ranima le courage des riverains du fleuve et envoya de nouveau en Gaule demander des secours contre les troupes de Justinien. Thibaut se décida cette fois à expédier au-delà des Alpes un puissant renfort, non pour relever la puissance des Ostrogoths, mais dans l'espérance de remuer les débris de ce vaillant peuple et de s'en servir contre les impériaux, afin de fonder pour lui-même un grand établissement en Italie. Il fit passer au-delà des Alpes une armée de 75,000 hommes, moitié allemands, moitié francs, dont il confia le commandement aux deux frères Buccelin et Leuther.

Narsès, occupé du siége de Côme, voyant cette nombreuse armée se diriger vers les rives du Pô, se hâta de détacher, pour disputer le passage du fleuve aux Francs, une grande partie de ses troupes sous le commandement de Fulcaris, à qui il recommanda de s'attacher uniquement à observer l'ennemi et inquiéter ses mouvements, mais sans accepter une action générale. Fulcaris, ca-

Digitized by Google

pitaine hardi et entreprenant, capable des plus vigoureuses entreprises lorsqu'il s'agissait d'opérations rapides, se trouva bientôt fatigué d'une guerre d'observation. Buccelin, qui jugeait bien le caractère de son adversaire, s'étant emparé de la ville de Parme, présuma que Fulcaris s'avancerait avec plus de promptitude que d'ordre, espérant surprendre les Francs. Il prépara, en conséquence, une embuscade dans laquelle le général ennemi vint donner. Près de la ville se trouvait un amphithéâtre destiné aux combats des gladiateurs, où le général franc cacha une troupe d'élite. Fulcaris, arrivé près de la ville, persuadé que toute l'armée austrasienne était renfermée dans les murailles, laissa ses troupes quitter leurs rangs. Les portes de la place s'ouvrent à l'instant; les Francs sortent de leur embuscade, tombent si subitement sur les impériaux, qu'ils les écrasent et font rouler d'un coup de hache la tête de Fulcaris, qui avait opposé une valeureuse résistance.

Cette première victoire eut un grand effet moral. Les villes d'Italie ouvrirent leurs portes aux Francs. Les Ostrogoths, qui avaient traité avec Narsès pour quitter leur nouvelle patrie, ne se souvinrent plus de leur engagement et accoururent grossir l'armée de Buccelin. Presque toutes les villes de la Ligurie et de l'Emilie reçurent des garnisons franques. Malheureusement, Buccelin, occupé à recueillir partout du butin, commit la double faute de ne pas marcher immédiatement contre Lucques et de négliger de délivrer Côme, où l'armée impériale tenait assiégé Aligerne, frère de Téïas. La soumission d'Aligerne et la reddition de Côme séparèrent dès-lors la cause des Ostrogoths de celle des Francs, qui ne

Digitized by Google

parurent à ceux-là que des ambitieux travaillant uniquement à satisfaire leur avarice. Buccelin, en se portant cependant en avant vers Rimini, où se trouvait Narsès, eut l'imprudence de détacher, pour faire des vivres, 2,000 hommes, qui donnèrent dans une embuscade où périrent 900 braves.

Les Francs, après l'hiver de 554 passé au pied des Alpes, recommencèrent les hostilités dès le printemps. Ils traversèrent l'Apennin, et, se déployant de manière à balayer tout le pays, depuis la mer de Toscane jusqu'au golfe de Venise, marchant avec lenteur et toujours en bataille, pillant et ravageant tout ce qui se rencontrait devant eux, ils s'avancèrent ainsi jusqu'à Rome. Les détails que les historiens nous ont conservés des dévastations commises par les Barbares, sont réellement épouvantables. Ils dépouillèrent les tombeaux, profanèrent les lieux saints, massacrèrent au pied des autels ceux qui avaient cru y trouver un asile. Ces guerriers farouches ne se montrèrent accessibles qu'au désir immodéré d'acquérir du butin.

Les richesses que l'armée traînait à sa suite étant prodigieuses, Leuther proposa à son frère de retourner dans leur patrie pour y jouir en paix de leur fortune; mais Buccelin, avait d'autres desseins; se nourrissant de l'espoir de se faire proclamer roi des Ostrogoths, s'il parvenait à chasser les impériaux de l'Italie, il engagea son frère à remonter la Péninsule jusqu'au-delà du Pô, à déposer leur butin dans les gorges des Alpes et à venir le rejoindre. Leuther, chargé d'opérer cette retraite le long de l'Adriatique, n'avait pas toute la prudence nécessaire à

Digitized by Google

une pareille opération. Arrivé à la hauteur d'Ancône, un corps de 3,000 hommes, envoyés en éclaireurs, tomba dans une embuscade et fut presque entièrement écrasé; échec fort grave, qui releva le courage et les espérances de ses ennemis. Dès le lendemain, les généraux de Narsès parurent, feignant toutefois de n'oser accepter le combat, afin d'attirer Leuther à leur poursuite jusque dans leur camp. Ce qu'ils avaient prévu arriva; mais ce qu'ils n'avaient pas prévu et qui fut infiniment plus heureux pour eux, pendant que Leuther s'amusait à les provoquer, son propre camp, laissé sans défense, était tombé au pouvoir des prisonniers de guerre révoltés, qui, après avoir brisé leurs chaînes, massacrèrent leurs gardes, enlevèrent ce qu'il y avait de plus précieux et allèrent grossir les rangs des ennemis. Le cœur plein de désespoir d'un semblable malheur, Leuther précipita sa marche, franchit le Pô et déposa le reste de son butin dans une place forte des Alpes. Les fatigues extrêmes des troupes et la mauvaise nourriture avaient développé des maladies contagieuses, qui emportèrent le général et la plus grande partie de ses soldats.

Buccelin, qui ignorait le triste sort de son frère et l'attendait de jour en jour, voyait son armée privée de pain, réduite à manger des fruits, à boire du mou de raisin, et décimée par les maladies contagieuses. Comme il fallait absolument sortir de cette situation, il se résolut enfin à marcher à la rencontre de Narsès et vint camper sur le Casalin, à quelques lieues de Capoue. Sa droite étant couverte par le fleuve, il défendit sa gauche par un rempart de charriots qu'il avait fait enfoncer dans la terre jusqu'aux moyeux, et qu'il surmonta encore d'une pa-

Digitized by Google

lissade. En avant du camp se trouvait un pont, qu'il fit dominer par une tour en bois, afin d'être toujours maître du passage. Narsès parut bientôt en vue du camp des Francs. Un officier arménien, chargé d'inquiéter les convois, s'étant emparé des chariots chargés de fourrages, mit le feu à l'un d'eux, le poussa contre la tour qui dominait le pont et la réduisit ainsi entièrement en cendres. Les communications de Buccelin furent dès-lors tellement gênées, que ce capitaine, ne pouvant amener l'ennemi à accepter le combat dans un lieu désavantageux, se vit obligé de prendre le champ de bataille que ses adversaires lui présentaient.

Les deux armées se rangèrent en bataille dans une vaste plaine. Narsès massa son infanterie au centre et plaça sa cavalerie sur les deux ailes. Dans le moment où il disposait ses troupes, le chef des auxiliaires hérules ayant tué un de ses soldats pour un sujet assez frivole, il le réprimanda si vivement, que ce chef lui répondit avec arrogance et le contraignit d'ordonner aussitôt à l'un de ses licteurs de le frapper de sa hache. Irrités de cet acte de sévérité, les Hérules quittèrent le champ de bataille. Narsès, les laissant se retirer sans trop s'en inquiéter, continua à disposer ses troupes pour la bataille. Le chef hérule qui avait pris le commandement de ses compatriotes, tout en suivant le mouvement de ses soldats, ayant résolu de les ramener au devoir, fit prévenir le général en chef que dans peu ses troupes seraient sur le champ du combat.

Buccelin, n'ayant pas de cavalerie, divisa son infanterie en trois corps : celui du milieu, formé en triangle équilatéral, destiné à percer le centre des ennemis, fut

Digitized by Google

trop isolé des deux ailes, ce qui permettait aux impériaux de pénétrer entre chaque corps, de les envelopper l'un après l'autre et de les écraser séparément. Arrivés à peu de distance des impériaux, les Francs lancent leurs javelots contre les boucliers du premier rang ennemi; puis ils mettent aussitôt l'épée à la main, s'élancent avec furie sur leurs adversaires, renversent tout ce qui se trouve devant eux et traversent la première ligne; arrivés jusque dans l'intervalle réservé aux Hérules, ils attaquent sans s'arrêter la seconde ligne, la percent et courent aussitôt vers le camp romain pour le piller. Cette brusque trouée n'avait pas surpris Narsès; il ordonna à sa cavalerie de prendre les Barbares en flanc et en queue, attaque qui fit perdre beaucoup de monde aux Francs. La tête de colonne, s'avançant toujours, fut arrêtée par les Hérules qui venaient prendre part au combat. Ce ne fut plus alors qu'une boucherie; toute l'armée fut anéantie; Buccelin périt à la tête de ses gens. De trente mille hommes, il n'en retourna que cinq dans les Gaules; tout le reste périt sur le champ de bataille ou fut fait prisonnier.

Des trois vaillants généraux austrasiens, il n'en restait plus qu'un seul, Homming, commandant dans la Haute-Italie; il fut vivement attaqué à son tour, se défendit avec plus de courage que de bonheur, et périt dans le combat. Sa mort entraîna la perte des villes occupées par les Francs en Italie et anéantit l'établissement formé par Théodebert. Son fils Thibault, qui aurait peut-être pu le relever, se mourait alors à vingt ans, et laissait à ses deux grands oncles, Childebert et Clotaire, une riche proie à se disputer.

Digitized by Google

§ II. — *Règnes de Clodomir, Childebert et Clotaire.*

Clotilde, après la mort de Clovis, avait mis tous ses soins à maintenir l'union entre ses enfants et à conserver la paix entre eux et leur frère Thierry, roi d'Austrasie. Pendant dix ans, Clodomir, Childebert et Clotaire s'occupèrent, sous la direction de leur mère, de l'administration de leur royaume. Les exploits de leur neveu, Théodebert, excitèrent leur ardeur belliqueuse, qui trouvait d'ailleurs un aliment dans les circonstances. Le petit royaume de Bourgogne était divisé entre les deux frères, Sigismond et Gondemare. Le premier, qui se faisait remarquer par une piété exemplaire et avait réconcilié son peuple avec l'Eglise catholique, presque exclusivement occupé de régler avec sagesse les affaires de l'Etat, avait plus les vertus civiles que le courage militaire. Le faible Etat de Bourgogne, ne pouvant par lui-même soutenir de guerre importante, aurait eu besoin d'un allié puissant; mais, malheureusement, Sigismond ne pouvait compter sur l'appui d'aucun de ses voisins. Si Thierry, roi d'Austrasie, n'était nullement disposé à lui accorder des secours, Théodoric, roi des Ostrogoths, l'était moins encore, parce que, induit en erreur par une marâtre, Sigismond avait fait périr Sigeric, qu'il avait eu de sa première femme, sœur de Théodoric; crime qu'il pleura longtemps et dont il fit une pénitence exemplaire. L'état de la Bourgogne en rendant la conquête extrêmement facile, les trois fils de Clotilde, encouragés par leur mère à entreprendre une guerre qui devait venger l'affreuse mort de ses parents et lui rendre

Digitized by Google

un héritage qui lui avait été injustement ravi, unirent leurs armes, battirent complétement les deux rois des Bourguignons, s'emparèrent de leurs royaumes et firent prisonniers Sigismond, sa femme et ses enfants.

Gondemare, qui s'était sauvé dans des lieux inaccessibles, reparut aussitôt que les rois francs se furent retirés, et reconquit en quelques jours toute la Bourgogne. A la nouvelle de cette révolution, Clodomir entre dans un état de fureur indicible, ne veut laisser aucun ennemi derrière lui, et forme l'affreux dessein de mettre à mort Sigismond et ses enfants. Comme il se rendait à la prison pour exécuter cet horrible projet, il fut arrêté par saint Avit, abbé de Mici. « Prince, lui dit-il du ton assuré » d'un prophète, si vous faites périr Sigismond, vous » périrez de la main de vos ennemis, et le sort que vous » ferez subir à sa famille sera la règle du vengeur des » rois sur votre tête. » Clodomir repoussa le prophète, fit mourir en sa présence Sigismond, sa femme et ses deux fils, et ordonna de jeter leurs corps dans un puits qu'on nomma le puits de Saint-Sigismond. Ce prince fut honoré comme martyr, suivant l'usage assez ordinaire alors de déférer ce titre aux personnes vertueuses mises à mort injustement. Sigismond adora, en mourant, la main qui le frappait, et reconnut la punition d'un crime qui lui avait fait verser bien des larmes.

Le crime de Clodomir ne demeura pas longtemps impuni. Ce prince avait repris seul les armes et marchait contre la Bourgogne pour soumettre de nouveau ce pays; s'étant trouvé en présence de Gondemare sur les bords du Rhône, au-delà de Vienne, il renversa les Bourguignons dès le premier choc, et, se laissant emporter à toute

Digitized by Google

l'impétuosité de son caractère, il poursuivit si vivement ses adversaires, qu'ayant devancé son corps d'armée, il se trouva presque seul au milieu de ses ennemis. Enveloppé de toutes parts, il périt avec sa faible escorte. Les Bourguignons se rallièrent alors, mirent la tête de Clodomir au bout d'une pique et la promenèrent devant les rangs des Francs qui, loin de se laisser abattre par la mort de leur roi, furent saisis du courage que donne l'amour de la vengeance, et battirent complétement les Bourguignons. Mais il fallait un chef pour organiser la conquête; ce chef ne s'étant pas trouvé, Gondemare ressaisit de nouveau le pouvoir et demeura pendant quelques années paisible possesseur de ses Etats.

Clodomir avait laissé trois fils en bas âge, Thibault, Gonthaire, Cloud ou Clodoald, que Clotilde se chargea d'élever. Ils reçurent, près du tombeau de saint Martin, des leçons et des exemples de vertu pour se rendre dignes de monter sur le trône de Clodomir demeuré vacant et qui leur semblait réservé; c'était du moins tout le désir de Clotilde, qui, portant à ses petits-fils une tendresse d'autant plus grande que la mort de leur père avait été plus malheureuse, désirait ardemment voir le jour où ses petits-fils seraient élevés sur le bouclier et proclamés rois. Ce n'étaient pas là les vues de Childebert, roi de Paris, et de Clotaire, roi de Soissons; ils jetaient un œil de convoitise sur le royaume d'Orléans, et ne cherchaient qu'une occasion favorable pour se défaire de leurs neveux. Un jour, Clotilde ayant amené ses pupilles à Paris, Childebert, voyant ses neveux en sa puissance, dépêcha à Clotaire pour le faire venir dans sa capitale, afin de décider du sort des enfants de leur frère.

Digitized by Google

Il lui fit dire : « Notre mère garde avec elle les fils de » notre frère et veut leur donner le royaume : il faut » que tu viennes promptement à Paris, et que, réunis » tous deux en conseil, nous déterminions ce que nous » devons faire d'eux, si on leur coupera les cheveux » comme au reste du peuple, ou si, les ayant tués, nous » partagerons entre nous le royaume de notre frère. » Fort réjoui de ces paroles, Clotaire accourut à Paris; Childebert avait déjà répandu dans le peuple que les deux rois étaient d'accord pour élever ces enfants au trône. Ils envoyèrent donc, au nom de tous deux, à la reine, qui demeurait dans la même ville, et lui dirent : « Envoie-nous les enfants, afin que nous les élevions au » trône. » Clotilde pleura de joie, et ne sachant pas leur artifice, après avoir fait boire et manger les enfants, les envoya en disant : « Je croirai n'avoir pas perdu mon » fils, si je vous vois succéder à son royaume. » Les enfants, s'étant rendus auprès des deux rois, furent pris aussitôt et séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs; on les enferma à part, d'un côté les serviteurs, et de l'autre les enfants : alors Arcadius fut envoyé avec des ciseaux et une épée nue. Quand il fut arrivé auprès de la reine, il les lui montra, en disant : « Tes fils, nos » seigneurs, ô glorieuse reine! attendent que tu leur » fasses savoir ta volonté sur la manière dont il faut » traiter ces enfants : ordonne qu'ils vivent les cheveux » coupés, ou qu'ils soient égorgés. » Consternée à ce message, et en même temps émue d'une grande colère, en voyant cette épée nue et ces ciseaux, elle se laissa transporter par son indignation, et ne sachant, dans sa douleur, ce qu'elle disait, elle répondit imprudem-

Digitized by Google

ment : « Si on ne les élève pas sur le trône, j'aime mieux » les voir morts que tondus. » Arcadius, s'inquiétant peu de sa douleur et ne cherchant pas à pénétrer ce qu'elle penserait ensuite plus réellement, revint en diligence près de ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit : « Vous pouvez continuer, avec l'approbation de la reine, » ce que vous avez commencé, car elle veut que vous » accomplissiez votre projet. » Aussitôt Clotaire, prenant par le bras l'aîné des enfants, le jeta à terre, et, lui enfonçant son couteau sous l'aisselle, le tua cruellement. A ses cris, son frère se prosterna aux pieds de Childebert, et, lui saisissant les genoux, lui disait avec larmes : » Secours-moi, mon très bon père, afin que je ne meure » pas comme mon frère. » Alors Childebert, le visage couvert de larmes, dit : « Je te prie, mon très cher frère, » aie la générosité de m'accorder sa vie ; et, si tu veux ne » pas le tuer, je te donnerai pour le racheter ce que tu » voudras. » Mais Clotaire, après l'avoir accablé d'injures, lui dit : « Repousse-le loin de toi, ou tu mourras » certainement à sa place ! c'est toi qui m'as excité à cette » affaire, et tu es si prompt à reprendre ta foi ! » Childebert, à ces paroles, fut saisi de crainte, jeta l'enfant à Clotaire, qui lui enfonça son couteau dans le côté, et le tua, comme il avait fait à son frère. Ils tuèrent ensuite les serviteurs et les gouverneurs ; et, après qu'ils furent morts, Clotaire montant à cheval, s'en alla sans se troubler aucunement du meurtre de ses neveux, et se rendit avec Childebert dans les faubourgs. La reine, ayant fait poser les petits corps sur un brancard, les conduisit avec beaucoup de chants pieux et une immense douleur à l'église de Saint-Pierre, où on les enterra tous deux de

Digitized by Google

la même manière. L'un des deux avait dix ans et l'autre sept.

« Ils ne purent prendre le troisième, qui fut sauvé par le secours de braves guerriers; dédaignant un royaume terrestre, il se consacra à Dieu, et, s'étant coupé les cheveux de sa propre main, il fut fait clerc. Il persista dans les bonnes mœurs et mourut prêtre (1). » Il bâtit un monastère au bourg Noventium, qui changea son nom pour prendre celui du petit-fils de Clovis. Ce drame, à peine supportable dans les nations les plus sauvages, fut suivi du partage du royaume d'Orléans. Les assassins en firent trois parts. Ils en offrirent une au roi d'Austrasie pour apaiser ses pensées de vengeance; Clotaire et Childebert se donnèrent des ôtages et se jurèrent une amitié sincère.

Entre les grands criminels, les serments de la plus tendre amitié ne sauraient former des liens de longue durée, surtout entre les fils de Clovis, qui semblaient n'avoir d'autre mission que celle de détruire; Clotaire, particulièrement, paraissait toujours prêt à se défaire de l'un de ses frères comme de l'autre. Peu de temps après la conquête du royaume des Burgondes et le partage de cet Etat, Clotaire s'avança vers Paris, à la tête d'une armée nombreuse, pour détrôner Childebert, qui appela son neveu Théodebert à son secours, et le prit par le faible de ces princes, par l'intérêt : comme il n'avait pas d'enfant, il lui promit de l'adopter et de lui laisser son royaume de Paris. Le grand capitaine de l'Austrasie accourut à la tête d'une bonne armée, unit ses troupes à celles de Chil-

(1) Grég. de Tours.

Digitized by Google

debert et marcha de concert avec lui vers le Soissonnais. Clotaire avait fait abattre des forêts et s'était couvert de puissants retranchements. Mais qu'étaient ces moyens de défense contre des troupes aguerries commandées par un habile général? Le ciel, nous disent les historiens de cette époque, attendri par les prières de Clotilde et de Radegonde, eut horreur du fratricide. La veille du jour où devait se donner la bataille, Clotilde ayant passé toute la nuit en prières auprès du tombeau de saint Martin, le lendemain il éclata, sur le camp des deux rois coalisés, une horrible tempête qui renversa les tentes; une pluie mêlée de grêle et même de pierres, assure Grégoire de Tours, causa les plus grands malheurs parmi les troupes austrasiennes. Théodebert et Childebert, reconnaissant la main de Dieu qui les frappait, conclurent la paix avec Clotaire. Depuis cette époque, les deux fils de Clotilde vécurent en bonne intelligence, jusqu'à la mort de Thibault, roi d'Austrasie.

La renommée, qui publiait dans toute la Gaule les brillants exploits des Austrasiens en Italie, réveillait l'ardeur guerrière des rois de Soissons et de Paris. Ils se cherchèrent à eux-mêmes un champ de bataille où ils pussent exercer leur humeur belliqueuse. L'Espagne leur parut un pays éminemment propre à l'accomplissement de leurs desseins; outre que ce pays était riche, que les soldats en paraissaient bien inférieurs aux Francs, Childebert et Clotaire avaient une cruelle vengeance à tirer du roi des Visigoths. « Comme les fils de Clovis, dit Grégoire de Tours, étaient puissants par leur propre valeur et par la force de leurs armes, Amalaric, roi d'Espagne, fils d'Alaric, demanda leur sœur Clotilde en mariage; ils vou-

Digitized by Google

lurent bien la lui accorder, et l'envoyèrent en Espagne avec un grand nombre de riches ornements. » Mais très peu de temps s'était passé, qu'il s'éleva dans la famille royale des Visigoths de graves dissensions dont la religion était le motif. Amalaric, arien zélé, voulut contraindre Clotilde à renoncer à la religion catholique pour embrasser l'hérésie. Clotilde savait qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; elle opposa une invincible résistance aux sollicitations de son époux. Les prières et les menaces ayant été inutiles, Amalaric recourut à la violence. « Souvent, dit Grégoire de Tours, le roi faisait jeter sur elle, lorsqu'elle se rendait à la sainte église, des fumiers et autres ordures; et, à la fin, il la maltraita si cruellement, qu'elle envoya à Childebert un mouchoir teint de son propre sang. Celui-ci, enflammé de colère, marcha aussitôt vers l'Espagne avec une armée. A son approche, Amalaric prépara des vaisseaux pour s'enfuir; mais se rappelant, au moment de s'embarquer, qu'il avait laissé dans son trésor une grande quantité de pierres précieuses, il voulut revenir à la ville pour les prendre, et l'armée des Francs l'empêcha de regagner le port. Voyant alors qu'il ne pouvait s'échapper, il tenta de se réfugier dans l'église consacrée au culte catholique; mais, avant qu'il pût atteindre le seuil sacré, il fut blessé mortellement d'un coup de javelot, et rendit l'esprit sur le lieu même.

» Childebert, après avoir fait un riche butin, reprit avec sa sœur le chemin de ses Etats; mais la reine mourut en route. Parmi les trésors rapportés par le roi, on remarquait un grand nombre d'objets consacrés au culte et d'un très grand prix, savoir : soixante calices, vingt

Digitized by Google

patènes, vingt boîtes d'Evangiles, le tout en or pur et orné de pierres précieuses. Il défendit qu'on détruisît aucun de ces objets, et distribua le tout aux églises et aux monastère des saints. »

Cette expédition, qui avait été entreprise autant pour ramasser du butin que pour venger l'insulte faite à Clotilde, avait eu un succès complet. Sous le premier rapport, les princes, les officiers et les soldats avaient rapporté d'Espagne de riches dépouilles, appât très propre à faire courir les chances d'une nouvelle guerre au-delà des Pyrénées. Childebert et Clotaire ayant uni leurs troupes pour assurer le succès d'une nouvelle et plus formidable expédition, une armée innombrable, disent les chroniqueurs espagnols, commandée par cinq rois (c'étaient sans doute Childebert, Clotaire et ses trois fils), franchit les Pyrénées en 543. Après la prise de Pampelune, qui résista à peine quelques jours, ce redoutable essaim se répandit dans toute la Tarragonaise, cherchant tout ce que ce pays pouvait contenir de plus précieux, pour l'emporter. Lorsque toute la province fut complétement dévastée, l'armée se replia sur Sarragosse et en fit le siége. Après une valeureuse défense, la place, réduite à l'extrémité, allait capituler, lorsqu'arriva le roi Théodiscle à la tête d'une bonne armée. Les Visigoths ayant conservé quelques restes de la civilisation romaine, la guerre, pour eux, ne consistait pas seulement à se battre ; ils en avaient fait un art. Théodiscle, après avoir mis en usage, et non sans succès, de savantes manœuvres pour défaire les Francs, se hâta d'occuper le passage des Pyrénées pour couper la retraite aux débris de leur armée, mettant ainsi Childebert dans l'alternative de se rendre ou

Digitized by Google

de faire écraser le reste des troupes alliées. Les rois francs entrèrent en négociation, et, au moyen d'une forte somme, ils obtinrent de Théodiscle qu'il retirerait ses troupes de certains passages pendant un jour et une nuit. Ce marché s'exécuta; mais les blessés, les malades et toute l'arrière-garde franque, qui ne purent profiter des vingt-quatre heures d'armistice, furent massacrés impitoyablement (1).

L'année suivante fut marquée par une revanche éclatante. Les deux rois tombèrent sur les propriétés que les Visigoths possédaient encore en Septimanie, attaquèrent et prirent Cette, battirent complétement un corps d'armée considérable. Les vainqueurs, pour conserver le souvenir de cette victoire, firent frapper à Marseille une médaille à l'effigie de Clotaire, avec cette inscription : *Victoria Gothica.*

L'histoire des deux fils de Clotilde ne mentionne aucun événement remarquable jusqu'à la mort de Thibault d'Austrasie, jeune monarque de vingt ans, dont la succession était une très riche proie pour ses oncles. Clotaire s'empara de tout l'héritage, au mépris des droits de Childebert qui, retenu par la maladie et n'ayant pas d'enfants pour soutenir ses droits, fut forcé de céder. Mais si le roi de Paris ne put agir par lui-même, il sut encore, par ses intrigues, susciter des ennemis à son frère. Ses émissaires soulevèrent la Thuringe, alors partie considérable

(1) Grégoire de Tours donne une autre issue à l'expédition. Il dit que, Sarragosse n'étant défendue par aucunes troupes, on porta en procession la tunique de saint Vincent, patron de la ville. Les rois francs, émus de ce spectacle, firent de riches présents au puissant protecteur et se retirèrent chargés de butin.

Digitized by Google

du royaume d'Austrasie, et déterminèrent les Saxons à refuser le tribut annuel payé fidèlement à Thibault et à ses successeurs. Clotaire, obligé d'employer les armes pour les contraindre à se soumettre, fut heureux dans une première campagne; mais l'année suivante il fut complétement battu et se vit réduit à mendier la paix auprès d'un peuple qui, peu auparavant, la sollicitait à genoux.

Childebert se mourait alors. Il fut sincèrement pleuré de tous ses sujets qui le regardaient comme leur père. Ses œuvres de piété et de bienfaisance effacèrent dans l'esprit de ses sujets le souvenir des atrocités où son ambition l'avait engagé contre les princes de son sang. Il se distingua par une pureté de mœurs trop peu commune de son temps, grâce sans doute à la reine Ultrogothe, épouse vertueuse, dont la douce affection sut retenir le cœur de son mari. Ultrogothe, qui se faisait remarquer par une grande piété et une charité sans bornes, fut emprisonnée avec ses filles par Clotaire, après la mort de son royal époux. Ce fut un nouveau moyen de faire éclater toute la perfection de sa vertu. Elle supporta cet affront avec une patience angélique. Rendue à la liberté, elle redoubla ses œuvres de charité et mourut saintement.

Clotaire, après avoir recueilli la succession de Childebert, se trouvant ainsi le seul souverain du vaste empire franc, se crut au comble de la félicité; et c'est alors que commencèrent pour lui les chagrins et les afflictions. Tant qu'il n'avait été que roi de Soissons, il avait tenu ses enfants et ses sujets dans la plus entière soumission; mais lorsqu'il eut réuni les Etats d'Austrasie à ceux de Neustrie, l'un de ses fils voulut être roi.

Digitized by Google

Clotaire avait toujours eu une affection spéciale pour Chramne, l'aîné de ses fils, qui semblait la mériter par ses qualités. Il était beau, bien fait, courageux, doué d'un esprit vif et pénétrant. Son père, voulant faire à son égard ce que Clovis avait fait pour Thierry, lui confia le gouvernement de l'Auvergne, lorsqu'il réunit la couronne de Metz à celle de Soissons. Chramne, se regardant comme un maître absolu dans son nouveau gouvernement, environné de jeunes flatteurs qui ne mettaient aucun obstacle à ses débauches, se faisait gloire d'enlever et de déshonorer les filles des plus grands seigneurs, et d'écraser tout le peuple d'impôts. Les murmures des opprimés arrivèrent jusqu'aux oreilles de Clotaire, qui, au lieu de reconnaître son trop digne fils à une telle conduite, refusa d'abord de croire à la vérité du tableau qu'on lui traçait de la vie de Chramne; mais, bientôt forcé de se rendre à l'évidence des faits, il lui ordonna enfin de quitter son gouvernement et de revenir en Austrasie. Chramne refusa d'obéir, et, pour s'affermir dans son gouvernement, il épousa Cathe, fille d'Ulichaire, l'un des principaux personnages d'Aquitaine. Il se ligua en même temps avec son oncle Childebert, roi de Paris, pour soulever les Saxons. Obligé de marcher contre ces redoutables ennemis, Clotaire envoya ses deux fils Caribert et Gontram contre son fils rebelle, qu'ils essayèrent de ramener aux sentiments de la piété filiale; Chramne répondit qu'il avait pour son père la plus profonde vénération, mais que sa conduite injuste à son égard le forçait à prendre des sûretés. Un combat, dont l'issue eût été funeste à Chramne sans un orage épouvantable qui sépara les combattants, lui fit craindre les suites de sa

Digitized by Google

révolte lorsqu'une nouvelle fâcheuse fut son salut. La nouvelle de la défaite de son père par les Saxons se répandit aussitôt par toute la France; l'exagération, compagne fidèle des mauvais bruits, ajouta même la mort du roi au désastre de son armée; Caribert et Gontram, qui avaient des intérêts trop chers à défendre au sein de la monarchie pour ne pas s'en rapprocher, se replièrent sur la Bourgogne, où Chramne les suivit, prit Châlon, et vint mettre le siége devant Dijon. Childebert qui, de son côté, avait secondé ce mouvement, portait la mort dans son sein et laissait Clotaire maître de toute la monarchie.

Cependant Clotaire étant revenu de sa malheureuse expédition de Saxe, Chramne n'eut d'autre ressource que de demander son pardon; il l'obtint en effet. Mais de perfides conseils le jetèrent dans de nouvelles et bien funestes intrigues. Soutenu par les partisans de la reine Ultrogothe, il se proposa de détrôner son père. Celui-ci le poursuivit très vivement, le força de se retirer en Bretagne et défit à Tours Ulichaire, beau-père de son fils rebelle. Ulichaire se sauva dans l'asile de Saint-Martin; Clotaire, n'osant l'en arracher, mit le feu à l'édifice sacré et brûla vif le chef rebelle. Le roi des Francs crut racheter l'atrocité sacrilége de cette vengeance en faisant rebâtir l'édifice avec plus de somptuosité. Il s'avança ensuite en Bretagne; où le comte Canao avait fourni une retraite à Chramne, et tout se prépara pour une lutte à mort.

La veille de la bataille, le comte Canao avait eu un songe qui lui présageait les plus grands malheurs. Malgré ses propres crimes, ayant horreur de voir un fils tirer

Digitized by Google

l'épée contre son père : « Abstiens-toi de ce combat, dit-» il à Chramne; laisse-moi tomber cette nuit sur le roi et » l'exterminer avec ses troupes. » Chramne rejeta cette proposition comme un déshonneur, et obligea son allié à attendre le jour. Clotaire, ayant peur que Dieu ne l'abandonnât pour son fils, se fit absoudre publiquement par son confesseur, et dit en versant des larmes : « Regarde, » Seigneur, du haut du ciel, et sois mon juge. C'est mon » enfant qui m'attaque et qui en veut à ma vie. Vois, » grand Dieu, la justice de ma cause, et fais entre » Chramne et moi le même jugement que tu fis autre-» fois entre David et Absalon. » La bataille fut acharnée et sanglante. Les Francs l'emportèrent enfin. Canao périt dans la lutte. Chramne, ayant tout perdu, ne songea plus qu'à gagner ses vaisseaux. Entendant dans sa fuite les cris de sa femme et de ses enfants, il s'élança à leur secours à travers une grêle de traits, parvint jusqu'à son épouse et tomba aux pieds de son père qui arrivait en même temps : « Frappe-moi, lui dit-il, mais grâce pour ma » femme et mes enfants. — Ta femme et tes enfants » mourront avec toi, » répondit Clotaire, et il ordonna de les attacher tous sur un banc, les fit battre de verges pendant une heure en sa présence et commanda de fermer la chaumière. Les soldats y mirent le feu, et l'incendie dévora tout. Une année après, jour pour jour, le digne père d'un tel fils mourut, après cinquante ans de règne. Il avait cru expier ses crimes par les riches et nombreux dons qu'il avait faits au tombeau de saint Martin.

Un habile écrivain (1) nous trace un tableau saisissant de la vie intérieure de Clotaire. Quoiqu'il soit un peu

(1) Aug. Thierry, *Récits mérovingiens.*

Digitized by Google

d'imagination, il nous donne assez fidèlement la manière d'être des premiers rois francs.

« A quelques lieues de Soissons, sur une petite rivière, se trouve le village de Braine. C'était, au VI^e^ siècle, une de ces immenses fermes où les rois francs tenaient leur cour et qu'ils préféraient aux plus belles villes de la Gaule. L'habitation royale n'avait rien de l'aspect militaire des châteaux du moyen âge. C'était un vaste bâtiment entouré de portiques d'architecture romaine, quelquefois construit en bois poli avec soin et orné de sculptures qui ne manquaient pas d'élégance. Autour du principal corps de logis se trouvaient disposés par ordre les logements des officiers du palais, soit Barbares, soit Romains d'origine, et ceux des chefs de bandes qui, selon la coutume germanique, s'étaient mis avec leurs guerriers dans le truste du roi, c'est-à-dire sous un engagement spécial de vasselage et de fidélité. D'autres maisons de moindre apparence étaient occupées par un grand nombre de familles qui exerçaient, hommes et femmes, toutes sortes de métiers, depuis l'orfèvrerie et la fabrique des armes jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur, depuis la broderie en soie et en or jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

» La plupart de ces familles étaient gauloises, nées sur la portion du sol que le roi s'était adjugée comme part de conquête, ou transportées violemment de quelque ville pour coloniser le domaine royal; mais si l'on en juge par la physionomie des noms propres, il y avait aussi parmi elles des Germains et d'autres Barbares, dont les pères étaient venus en Gaule comme ouvriers, ou gens de service, à la suite des bandes conquérantes.

Digitized by Google

D'ailleurs, quel que fût leur origine ou leur genre d'industrie, ces familles étaient placées au même rang et désignées par le même nom, par celui de *lites* en langue tudesque, et en langue latine par celui de *fiscalins*, c'est-à-dire attachés au fisc. Des bâtiments d'exploitation agricole, des haras, des étables, des bergeries et des granges, les masures des cultivateurs et les cabanes des serfs du domaine complétaient le domaine royal, qui ressemblait parfaitement, quoique sur une plus grande échelle, aux villages de l'ancienne Germanie. Dans le site même de ces résidences, il y avait quelque chose qui rappelait le souvenir des paysages d'outre-Rhin. La plupart d'entre elles se trouvaient sur la lisière et quelques-unes au centre des grandes forêts mutilées depuis par la civilisation, et dont nous admirons encore les restes.

» Braine fut le séjour favori de Clotaire, le dernier fils de Clovis, même après que la mort de ses trois frères lui eut donné la royauté dans toute l'étendue de la Gaule. C'était là qu'il faisait garder, au fond d'un appartement secret, les grands coffres à triple serrure qui contenaient ses richesses en or monnoyé, en vases et en bijoux précieux, là aussi qu'il accomplissait les principaux actes de la puissance royale. Il y convoquait en synode les évêques des villes gauloises, recevait les ambassadeurs des rois étrangers, présidait les grandes assemblées de la nation franque, suivies de ces festins traditionnels parmi la race teutonique, où des sangliers et des daims entiers étaient servis tout embrochés, et où des tonneaux défoncés occupaient les quatre coins de la salle. Tant qu'il n'était pas appelé au loin par la guerre contre les Saxons, les Bretons ou les Goths de la Septimanie, Clotaire em-

Digitized by Google

ployait son temps à se promener d'un domaine à l'autre. Il allait de Braine à Attigny, d'Attigny à Compiègne, de Compiègne à Verberie, consommant à tour de rôle dans ses fermes royales les provisions en nature qui s'y trouvaient rassemblées, se livrant avec ses leudes de race franque aux exercices de la chasse, de la pêche ou de la natation, et recrutant ses nombreuses maîtresses parmi les filles des fiscalins. Souvent, du rang de concubines, ces femmes passaient à celui d'épouses et de reines avec une singulière facilité.

» Clotaire, dont il n'est pas facile de compter et de classer les mariages, épousa de cette manière une jeune fille nommée Ingonde, sans renoncer d'ailleurs à ses habitudes déréglées, qu'elle tolérait comme femme et comme esclave avec une extrême soumission. Il l'aimait beaucoup et vivait avec elle en parfaite intelligence. Un jour elle lui dit : « J'ai une sœur nommée Aregonde et » attachée à votre service; daignez lui procurer, je vous » prie, un mari qui soit vaillant et qui ait du bien, afin » que je n'éprouve pas d'humiliations à cause d'elle. » Cette demande, en piquant la curiosité du roi, éveilla son humeur libertine. Il partit le même jour pour le domaine qu'habitait Aregonde, et où elle exerçait quelques-uns des métiers alors dévolus aux femmes, comme le tissage et la teinture des étoffes. Clotaire, trouvant qu'elle était pour le moins aussi belle que sa sœur, la prit avec lui, l'installa dans sa chambre royale et lui donna le titre d'épouse. Au bout de quelques jours il revint auprès d'Ingonde et lui dit, avec ce ton de bonhomie sournoise qui était l'un des traits de son caractère et du caractère germanique : « La grâce que ta douceur dési-

Digitized by Google

» rait de moi, j'ai songé à te l'accorder; j'ai cherché pour » ta sœur un homme riche et sage, et n'ai rien trouvé » de mieux que moi-même. Apprends donc que j'ai fait » d'elle mon épouse, ce qui, je pense, ne te déplaira pas. » — Que mon seigneur, répartit Ingonde, sans paraître » émue et sans se départir aucunement de son esprit de » patience et d'abnégation conjugale, que mon seigneur » fasse ce qui lui semble à propos, pourvu seulement que » sa servante ne perde rien de ses bonnes grâces. »

L'historien doit remarquer que ces prétendus mariages étaient réprouvés par l'Eglise qui, en travaillant à civiliser les Barbares, fit tous ses efforts pour produire la dignité du lit conjugal. Quelques-unes de ces femmes donnèrent l'exemple des plus nobles vertus. L'une des plus nobles fut incontestablement Radegonde, épouse de Clotaire Ier. Elle naquit en Thuringe vers l'an 519. Son père Berthaire, roi du pays de Tongres, ayant été vaincu par les Francs en 529, elle tomba prisonnière de Clotaire, qui la réserva pour en faire son épouse, quoiqu'il en eût déjà plusieurs autres. Mais, parce qu'elle était encore jeune et que, d'ailleurs, elle avait été élevée dans le paganisme, il l'envoya au château d'Athie en Vermandois, et recommanda qu'on l'instruisît soigneusement dans les mystères de notre sainte religion. Lorsqu'il fut informé qu'elle avait ajouté la beauté de l'âme à celle du corps, il l'épousa en sixièmes noces, quelque résistance qu'elle pût y apporter.

Après qu'ils eurent été six ans ensemble, elle forma le dessein de quitter la cour et le monde, soit que Clotaire prît du dégoût pour elle, peut-être parce qu'elle le reprenait, comme le doit une femme vertueuse, de ses

Digitized by Google

scandaleuses et continuelles dissolutions, soit qu'elle s'attristât d'avoir un mari qui n'était point à elle. Ayant donc formé cette résolution, elle alla à Noyon trouver saint Médard pour lui confier le projet qu'elle avait fromé de se retirer dans un monastère. Peu confiant dans la résolution d'une faible femme, l'évêque refusa d'abord de se prêter à ses desseins. Peu de temps après, la reine, après s'être rasé les cheveux, revint vers lui la tête couverte d'un voile, et lui demanda instamment de la consacrer à Dieu. Médard alors, touché de sa persévérance, la consacra diaconesse. Radegonde fonda à Poitiers le célèbre monastère de Sainte-Croix, où elle donna l'exemple de toutes les vertus, et se montra aussi soumise que la plus simple des religieuses. C'est là encore un caractère de cette époque, où l'on passait du sommet des grandeurs au fond des plus sombres solitudes.

CHAPITRE III.

De la mort de Clotaire Ier jusqu'à la mort de Brunehaut (561-613).

La période de l'histoire que nous avons à parcourir est une des plus affligeantes de nos annales. La dégradation morale de la puissance royale descend jusqu'au fond de l'abîme; tous les crimes se succèdent et se croisent. Le parjure, l'adultère, l'assassinat souillent le trône.

Digitized by Google

Tous ces faits se suivent pour ainsi dire sans interruption et se lient d'une manière presque inextricable. On nous pardonnera s'il y a un peu de confusion dans notre récit; il y en avait tant dans les esprits et dans les événements, que la narration doit elle-même s'en ressentir.

Afin de jeter un peu de jour dans cette période, nous croyons devoir la diviser en cinq parties, qui forment chacune un acte du drame. La première, où, après avoir fait voir ce qu'étaient les fils de Clotaire, nous les mettrons en scène jusqu'à la mort de Sigebert, comprendra les causes principales de la rivalité de Frédégonde et de Brunehaut. La seconde nous montrera l'anarchie de l'Austrasie et la lutte de Brunehaut contre Frédégonde soutenue par son mari. La troisième, datant de la mort de ce dernier, met en présence ces deux femmes faites pour le malheur de la nation. La quatrième nous reposera un peu des scènes de crimes, et portera nos regards sur la lutte que la nation soutint contre l'étranger. Enfin, la cinquième nous fera assister à une tragédie épouvantable, où une femme, fille, mère, tante, aïeule, bisaïeule de rois périt de la mort la plus ignominieuse.

§ I. *Depuis le second partage de l'empire des Francs jusqu'à la mort de Sigebert* (561-576).

Le roi Clotaire laissait quatre fils : Caribert, Gontram, Chilpéric et Sigebert, quatre nobles rejetons de la race royale, qui avaient hérité du caractère turbulent, vindicatif et batailleur de leur père. Voici ce qui les différenciait : Caribert avait rejeté l'air rude et grossier de ses

Digitized by Google

ancêtres pour prendre la contenance calme et un peu lourde du magistrat romain ; il aimait la science, et rien ne le flattait plus que d'entendre louer la facilité et la grâce de ses discours. Les mœurs de Gontram, habituellement douces et presque sacerdotales, faisaient malheureusement place, parfois, à des accès de fureur subite dignes des forêts de la Germanie. Chilpéric, sorte d'esprit fort à demi-sauvage, qui se faisait des dogmes et une morale à sa guise, eût été dans notre siècle un persécuteur du clergé; dans son temps, il se contentait d'en faire l'objet de ses plaisanteries, et prenait plaisir à casser les testaments faits en faveur des clercs. Sigebert avait beaucoup de noblesse dans le caractère, et, de son temps, l'on revit à la cour de Metz les usages et les formes des siècles civilisés. Tels étaient les princes appelés à se partager l'héritage de Clotaire.

Les funérailles de Clotaire à peine terminées, Chilpéric courut à Braine pour s'emparer des trésors renfermés dans cette demeure royale, et les distribua aux chefs militaires : les ayant ainsi attachés à sa personne, il marcha aussitôt sur Paris et se rendit maître de cette place, très importante non-seulement par sa position, mais encore parce qu'elle avait été la capitale de tout l'empire des Francs. Emus à la nouvelle de ce coup de main, ses frères réunirent des troupes et marchèrent sur Paris avec des forces si supérieures, que Chilpéric, saisi de frayeur, accepta le partage de gré à gré. Comme à la mort de Clovis, le royaume fut partagé en quatre portions; mais comme il s'était accru sous le dernier roi, les limites des premiers partages furent changées.

L'ancien royaume d'Orléans, qui prit le nom de Bour-

Digitized by Google

gogne, se composa de l'Orléanais, de la Franche-Comté, du Nivernais, du pays de Sens, d'une partie de la Champagne, du Dauphiné, de la Savoie et de la Provence. Cet Etat échut à Gontram, qui choisit Châlon-sur-Saône pour en faire sa ville royale.

Le royaume de Paris, dévolu à Caribert, fut augmenté de la Touraine, d'une partie de l'Aquitaine et de la ville de Marseille. Le royaume de Neustrie, agrandi du pays de Tournay, échut à Chilpéric. Soissons, la capitale, demeura cependant bloquée par Senlis, Meaux, Laon et Reims, qui appartenaient aux rois de Paris et d'Austrasie. Sigebert obtint le royaume d'Austrasie. L'idée que nous venons de donner de la division territoriale est fort incomplète; elle contenait tant de bizarreries et une telle multitude d'enclaves, qu'un propriétaire un peu intelligent n'eût pas manqué de les éviter. Ainsi Rouen et Nantes appartenaient à Chilpéric, et Avranches dépendait de Paris. Il ne faut pas être surpris d'une telle ignorance politique : les fils de Clotaire avaient plus consulté les revenus que les avantages nationaux. Nous verrons bientôt après toute la terre de France remaniée de fond en comble, et toujours avec aussi peu de souci des intérêts de la nation.

Pendant ce partage, les Huns-Abares, qui s'étaient établis le long du Danube, ayant quitté ces provinces pour s'avancer dans l'Ouest, se jetèrent sur la France germanique. Jamais on n'avait rien vu de si épouvantable. La plupart étaient d'une taille gigantesque; leurs sourcils rapprochés, épais et teints en noir, prêtaient à leur physionomie l'expression la plus farouche; leurs longs cheveux, qu'ils portaient rejetés en arrière et sé-

Digitized by Google

parés par des cordons et des tresses de différentes couleurs, leur donnaient quelque ressemblance avec ces têtes de furies que l'on représente hérissées de serpents. Sigebert, après avoir réuni ses troupes à la hâte pour marcher contre ces redoutables adversaires, comprenant que du combat qui allait se livrer dépendait la tranquillité de l'Austrasie, mit pied à terre comme un simple soldat, se plaça au premier rang, marcha fièrement la francisque à la main, enfonça l'ennemi de toute part et l'accula à l'Elbe. Les Huns sollicitèrent la paix; Sigebert se montra facile, car les affaires les plus importantes le rappelaient au sein de son royaume.

Chilpéric, voyant son frère occupé au-delà du Rhin, avait réuni ses hommes d'armes et s'était emparé de la grande ville de Reims, ainsi que de plusieurs autres cités moins importantes. Pour le punir de sa lâche iniquité, Sigebert, après avoir repris toutes ces places, alla mettre le siége devant Soissons, s'empara de cette capitale, fit prisonnier un des fils du roi de Neustrie et battit complétement Chilpéric, qui était accouru enfin à la tête de son armée pour défendre ses Etats. C'en était fait du royaume de Neustrie, si la diplomatie du temps ne fût intervenue. Gontram et Caribert s'étant interposés entre les deux frères, Sigebert écouta peut-être plus la bonté de son cœur que les principes d'une habile politique; car, n'imposant d'autre condition à Chilpéric qu'un serment solennel de respecter à l'avenir ses Etats, il crut avoir donné de la sûreté à ses frontières. Après cette réconciliation, sincère en apparence, Chilpéric voulut accompagner le roi d'Austrasie contre les Saxons et les Scandinaves. Mais la dissension devait bientôt renaître entre

Digitized by Google

les deux frères, dissension funeste qui fit commettre une multitude de crimes horribles. Pour suivre avec intelligence les événements qui vont suivre, il est nécessaire de peindre les mœurs des rois francs alors régnants.

Quoique les fils de Clovis n'eussent jamais connu la dignité du lit nuptial, Caribert, Chilpéric et Gontram semblèrent la méconnaître encore plus que leur père. Ils eurent tous trois des concubines dans leurs palais, et se livrèrent à un libertinage qui n'a pas d'exemple dans notre siècle parmi les princes chrétiens. Gontram, ayant déjà un fils légitime d'une épouse qui vivait encore, prit pour concubine la servante de l'un de ses officiers et en eut un enfant nommé Gondebauld. Cette indigne femme, craignant que son fils n'eût que le second rang, empoisonna l'enfant légitime du roi. Gontram, pour toute punition, la renvoya et la remplaça aussitôt par une autre concubine nommée Austrégilde, qui lui donna deux fils, Clotaire et Clodomir.

Caribert, qui avait épousé Ingoberghe, ayant vu parmi les filles de la suite de la reine une jeune personne d'une grande beauté, conçut le désir de la posséder et la mit au nombre de ses concubines, quoiqu'elle fût revêtue de l'habit de religieuse, qui semblait la protéger contre des tentatives criminelles. Markowèse (c'était le nom de la religieuse) avait une sœur d'une égale beauté, qui partagea à son tour la couche du roi.

La reine Ingoberghe, ayant fait inutilement tout ce que l'amour peut tenter pour ramener son époux à son devoir et à la dignité royale, recourut à un moyen extrême. Elle fit venir le père des maîtresses du roi, lui donna de la laine à carder, et le plaça au milieu de la cour.

Digitized by Google

Pendant qu'il était occupé à son travail, Ingoberghe dit au roi : « Venez, venez voir quelque chose de nouveau. » Caribert accourt, regarde et ne voit que le cardeur de laine : « C'est, lui dit-elle, le père de ces indignes filles » que vous préférez à votre épouse. » Caribert entra en fureur, chassa la reine et épousa Méroflède, sœur de Markowèse. Trouvant que cette femme ne lui suffisait pas, il en épousa encore, selon la loi des Francs, une autre, nommée Théodehilde, dont le père était gardeur de pourceaux. Caribert étant bigame, incestueux, sacrilége, saint Germain, évêque de Paris, lui rappela les saintes loi du Christianisme, lui ferma l'entrée du temple de Dieu et le frappa d'excommunication, sans craindre d'exciter la fureur d'un roi Barbare. Quelques années plus tard, une pareille sentence eût mis toute la France en mouvement : elle n'émut point Caribert, qui garda près de lui ses deux femmes.

Chilpéric alla plus loin encore que ses deux frères; il épousa publiquement plusieurs femmes, selon la coutume des Francs, par l'anneau et le denier. Ces reines ne lui suffisant pas, il choisissait des concubines parmi leurs suivantes. Il remarqua, au service de la reine Audovère, une jeune fille d'une extrême beauté et d'un esprit très élevé. C'était la trop fameuse Frédégonde, qui, n'ayant pas été satisfaite d'être mise au nombre des concubines de son souverain, aspirait au titre de reine, pour le malheur de notre patrie. Pour l'obtenir, il lui fallait évincer sa maîtresse : elle tenta l'entreprise et réussit. Pendant l'expédition que Chilpéric fit, de concert avec Sigebert, contre les Saxons, la reine Audovère ayant accouché d'une fille, l'habile Frédégonde lui tendit un

Digitized by Google

piége. Tout étant prêt pour le baptême, Frédégonde conseilla à Audovère de servir de marraine à sa fille, fonction que la reine accepta sans défiance; d'où résultait une alliance spirituelle qui l'empêchait, d'après les lois religieuses, d'avoir aucun commerce avec son époux.

Comme Chilpéric recevait, à son retour, les hommages de toute la cour, il fut averti de cette alliance, et il dit à Audovère : « Tu as, dans ta simplicité, fait une chose » défendue; tu ne peux plus être mon épouse. » Il la força à prendre le voile, punit l'évêque qui l'avait reçue pour marraine, et prit Frédégonde pour concubine. Il est profondément affligeant d'entrer dans de pareils détails; mais ils sont nécessaires pour la vérité de l'histoire et afin de donner une idée entière des mœurs de ces Francs qui, devenus chrétiens, étaient encore dominés par les passions qu'ils avaient dans la Germanie.

Sigebert avait bien d'autres pensées sur la dignité du mariage. Honteux des débauches de ses frères et des indignes épouses dont ils avaient fait choix, il résolut de leur donner l'exemple de la dignité du lit nuptial en se choisissant une femme dans une maison royale. Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, avait deux filles dont la renommée vantait la vertu, surtout celle de Brunehaut, la plus jeune, qui joignait un esprit très élevé à une rare beauté. Une brillante ambassade, partie de Metz pour demander la main de cette princesse, eut un succès complet. Brunehaut quitta l'Espagne pour l'Austrasie, suivie d'une nombreuse escorte. Elle fit une profonde sensation dans toute la Gaule, où elle se faisait remarquer par l'élégance de ses manières, par un maintien

Digitized by Google

modeste, par une haute prudence et surtout par un tel charme de conversation, que les familles gallo-romaines croyaient revoir en elle le type de la dignité impériale. Les noces de Sigebert, célébrées à Metz avec une magnificence inconnue aux Barbares, attirèrent tous les nobles austrasiens et les poètes les plus distingués, parmi lesquels se fit remarquer Venantius Fortunatus. Il composa, à cette occasion, un épithalame qui eut un succès immense; ses vers parcoururent toute la Gaule; on les chanta à la cour de Chilpéric, qui rougit de la bassesse d'une conduite toute païenne, et résolut de se choisir à lui-même une épouse dans la noble famille de Brunehaut.

Chilpéric fit aussitôt partir une ambassade pour la cour d'Athanagilde afin de demander la main de Galeswinthe, sœur aînée de Brunehaut. La vie de Chilpéric étant connue à la cour de Tolède, Galeswinthe témoigna de la répugnance pour un semblable mariage, et se trouva appuyée par sa mère, qui montrait encore plus d'éloignement pour cette union. Athanagilde, n'osant répondre par un refus, se contenta d'exiger que Chilpéric éloignât toutes ses concubines de la cour de Neustrie. Le roi de Neustrie promit de renvoyer toutes les autres femmes lorsqu'il aurait reçu une compagne fille de roi et digne de lui.

Cependant Caribert se mourait à Bordeaux. Théodehilde, l'une de ses femmes, fille d'un berger, s'empara de ses trésors et alla les offrir, avec sa main, au roi Gontram, qui feignit d'accepter, pour avoir les richesses. Lorsqu'il eut les trésors en sa possession, il enferma la fille du berger dans un monastère d'Arles, où, malgré

Digitized by Google

ses intrigues, elle fut contrainte de garder la clôture. Les trois frères de Caribert se partagèrent le royaume de Paris. Gontram eut pour sa part Melun, Saintes, Agen, Périgueux et leurs dépendances. Sigebert eut Meaux, Châteaudun, Vendôme, une partie du pays d'Etampes, une partie du pays chartrain, Avranches, Tours, Poitiers, Alby, Aire et Confolens. Chilpéric vit ses possessions augmentées de Bordeaux, Limoges, Cahors, du Bigorre, de Lescar et de plusieurs autres cités. Par ce partage, aussi bizarre que celui qui avait suivi la mort de Clotaire, chacun des copartageants eut non-seulement des terres et des villes enclavées dans le royaume d'un autre, mais il y eut aussi des villes qui furent partagées: Senlis et Marseille furent divisées; Paris étant ambitionné par les trois héritiers, il fut convenu que chacun en aurait sa part, à condition qu'aucun des trois frères ne pourrait y mettre le pied. Les trois rois, en faisant serment de garder fidèlement cette condition, prirent à témoin les illustres saints Polyeucte, Hilaire et Martin, et les prièrent de frapper de leur malédiction celui qui aurait le malheur de violer ce traité solennel. Il ne fallait guère moins que la protection de ces illustres saints pour conserver le traité de partage; car la division était si bizarrement arrêtée, qu'il était impossible qu'un temps un peu long s'écoulât sans quelque contravention. Chilpéric, désirant célébrer la fête de Pâques à Paris, et n'osant cependant contrevenir à son serment, employa un habile stratagème pour satisfaire son désir : il fit porter devant lui un grand nombre de reliques de saints et marcha en procession à leur suite, se flattant que ces saints seraient ses défenseurs contre les saints Polyeucte, Hilaire et

Digitized by Google

Martin. Aujourd'hui l'on ne peut s'empêcher de sourire de cette simplicité superstitieuse.

Cependant Chilpéric, qui poursuivait toujours son projet de mariage, parvint à lever la principale difficulté relative au douaire, en accédant à la demande du roi des Goths. Celui-ci, en habile politique, exigeait les cinq villes voisines de l'Espagne, que Chilpéric venait d'obtenir dans le partage du royaume de Paris. Les vues politiques du roi de Soissons ne s'étendant pas si loin, il accorda sans difficulté Bordeaux et quatre autres villes non moins importantes. A ces conditions, le mariage fut conclu et le jour du départ de Galeswinthe fut fixé. Dès que cette princesse en fut instruite, elle fut saisie des plus noirs pressentiments; une terreur violente s'empara de tout son être, elle courut se jeter entre les bras de sa mère et la tint convulsivement serrée pendant plus d'une heure sans pouvoir prononcer une seule parole; sa mère, suffoquée elle-même, ne put articuler un son. La reine, recouvrant un moment la parole, conjura le roi des Goths de retarder le départ. Il fut remis au lendemain; mais, au moment de partir, de nouveaux cris se firent entendre: « Un jour encore, dit la reine, et je ne demanderai plus » rien. Savez-vous que ma fille n'aura plus de mère là-» bas? » Il fallut enfin se résoudre et se mettre en route. Il n'y a rien de plus touchant que ce voyage. Dans toutes les villes de la Gaule on faisait une réception magnifique à la jeune reine; Galeswinthe ne prenait aucun plaisir à cette pompe; si elle s'y prêtait, ce n'était que par complaisance. Sa mère n'avait dû l'accompagner que jusqu'à la frontière des Gaules; mais lorsqu'elles voulurent se séparer : « Encore un jour, » lui dit sa fille, et elle la

Digitized by Google

suivit encore. Le lendemain, même demande et même concession. La reine des Goths, après avoir franchi les fleuves et les montagnes de France sans s'en apercevoir, étant arrivée au cœur du royaume, il fallut enfin se séparer. Nous ne décrirons point les scènes de tendresse qui se passèrent alors. « Sois heureuse, ma fille, dit la » reine-mère en pleurant; j'ai peur pour toi, prend- » garde, ma fille, prends bien garde! — Dieu le veut, » répondit Galeswinthe, il faut se soumettre à ses or- » dres. » Et elle fondit en larmes.

Cependant Chilpéric, attendant avec impatience sa nouvelle épouse, avait renvoyé ses concubines. Une seule était encore dans la maison royale. Frédégonde avait demandé avec tant d'instance à demeurer comme suivante de Galeswinthe, que Chilpéric y consentit pour son malheur et celui de sa patrie. La cour de Neustrie déploya pour le mariage une pompe qui effaça la magnificence des noces de Brunehaut. Galeswinthe s'attacha tous les cœurs par sa bonté et ses grâces; elle comblait les uns de présents; elle se faisait l'amie et la protectrice des autres, et avait pour tous des paroles de bienveillance. Le roi en devint éperdûment amoureux et oublia un moment toutes ses anciennes concubines. Ses sentiments furent bientôt moins vifs, parce que Galeswinthe n'avait pas l'habileté de Frédégonde, qui, s'apercevant que les premiers feux étaient passés, se montra avec complaisance sur le passage du roi, déployant alors toute la coquetterie d'une femme rusée qui veut ramener à elle un homme qui s'en est éloigné. Elle triompha enfin. Galeswinthe pleura pendant quelques jours, puis conjura le roi de renvoyer celle qui faisait son tourment. Ses prières restant sans

Digitized by Google

succès, elle sollicita comme une grâce de retourner dans son pays, consentant même à l'abandon de tout ce qu'elle avait apporté en dot, si le roi voulait lui accorder cette faveur.

Chilpéric, las de sa femme, l'eût renvoyée s'il n'eût été arrêté par la crainte de perdre sa dot et son douaire. Il dissimula ses desseins, lui parla avec douceur, lui fit de magnifiques promesses. Quelques jours après, on vint lui dire qu'on l'avait trouvée morte dans son lit. Il le savait, car il l'avait fait étrangler. Si l'on en croit des auteurs contemporains, le ciel même prit à tâche de dévoiler le martyre. Une lampe de cristal, suspendue au pied de son cercueil, se détacha, tomba sur le marbre sans se briser ni s'éteindre; le marbre fléchit et la lampe y demeura à moitié enfoncée. Après quelques jours de deuil, Chilpéric épousa Frédégonde et lui donna le rang de reine.

Cette mort atroce fut le premier coup qui frappa sensiblement Brunehaut. Belle et pleine de dignité, sage dans ses conseils, séduisante dans ses discours, elle vit bientôt toute la noblesse d'Austrasie reconnaître son empire. On s'aperçut vite qu'elle cachait sous les dehors les plus agréables une volonté de fer, une âme despotique, une tyrannie qui enlaçait les Francs dans le système oppressif de l'administration impériale, restauré par les Goths en Espagne et en Italie. Bientôt la noblesse, jalouse de l'ascendant de la reine, chercha à la peindre sous les couleurs les plus odieuses; on fit même circuler une prophétie de sibylles qui annonçait que *Brune viendrait d'Ibérie pour la ruine des peuples*. Dédaignant les complots et toujours fidèle à son œuvre, Brunehaut, aux

Digitized by Google

yeux de qui rien n'était comparable à l'administration romaine, où toute l'activité humaine pouvait se développer dans le calme et l'ordre parfait d'un gouvernement régulier, déploya encore une plus grande activité pour coordonner toutes les parties du royaume d'Austrasie et rendre le sol plus riche et plus fécond. Elle réparait les anciennes voies, en ouvrait de nouvelles, jetait des ponts, construisait des forts à l'imitation des camps retranchés. Après treize siècles, notre pays porte encore les empreintes dont le marqua cette femme supérieure. On connaît dans toute la France septentrionale les *Levées Brunehaut* ou *chemins la Reine*, remarquables par la hauteur de leur pavage. Nous ignorons quelles mains servirent Brunehaut dans ses constructions; mais, au x^e^ siècle, Aimoin s'étonnait encore du nombre et de la grandeur des édifices que de toutes parts il entendait signaler comme œuvres de cette femme célèbre.

Pendant neuf ans entiers cette reine avait été heureuse et avait réussi à imposer à ses sujets tumultueux le génie de son gouvernement. La chaîne de ses malheurs commença à la mort de sa sœur Galeswinthe. La nouvelle de l'assassinat de la reine de Neustrie jeta dans une extrême douleur la grande reine d'Austrasie, qui ne se releva de son abattement que pour demander vengeance. Elle rappela à Sigebert la loi des Francs, d'après laquelle il était obligé de venger l'insulte faite à sa sœur; et, pour le prendre par l'intérêt, elle lui montra les cinq villes cédées en douaire à Galeswinthe, qui devaient lui revenir. Sigebert se hâta de dépêcher à Gontram pour le rattacher à sa cause, leva en même temps des troupes et commença l'attaque avec vigueur.

Digitized by Google

Le roi de Bourgogne, moins intéressé, voulant remettre le différend à un arbitrage, fit publier dans les trois royaumes une proclamation annonçant qu'il siégerait pour juger le différend élevé entre Sigebert et Chilpéric. Il invitait les parties à se présenter au jour indiqué et à se faire accompagner de leurs témoins; il engageait en même temps les nobles francs à se trouver autour du tribunal pour prendre part à l'arrêt qu'il voulait prononcer. Chilpéric, après avoir essayé de défendre sa cause, se vit dans l'impuissance de se justifier; il fut, en conséquence, condamné à abandonner à Sigebert les cinq villes de Bordeaux, Limoges, Cahors, Béarn et Bigorre, qui constituaient le douaire de Galeswinthe. Les deux rois s'avancèrent l'un vers l'autre; Chilpéric promit de ne jamais reprendre ce qu'il abandonnait, et Sigebert de ne plus inquiéter Chilpéric pour la mort de sa belle-sœur.

Sigebert avait hâte de terminer cette affaire, parce que ses terres étaient menacées par les Abares, qu'il se voyait dans l'absolue nécessité de combattre. Des magiciens, dit le bon Grégoire de Tours, enchaînèrent l'armée des Francs; elle fut complétement défaite et le roi fait prisonnier. Sigebert, se montrant aussi grand dans les fers que sur le trône, mérita l'estime des Abares, qui, pleins de vénération pour ses talents et ses vertus, lui rendirent la liberté, ses richesses et ses prisonniers. Il se forma dès-lors, entre le kan des Abares et le roi Sigebert, des liens d'une si étroite amitié, que Sigebert envoya des vivres aux Abares affligés d'une affreuse disette, et que ceux-ci, de leur côté, cessèrent toute incursion sur le royaume d'Austrasie.

Digitized by Google

Pendant que Sigebert éprouvait ces revers, Gontram n'était pas moins malheureux. Vers 570 ou 571, deux ou trois ans après que les Lombards, sous la conduite d'Alboin, avaient envahi l'Italie et fondé un royaume, une bande de ces barbares passa les Alpes, pénétra dans le royaume de Bourgogne et défit entièrement le patrice Amatus, qui avait osé les attaquer près d'Iverdun. Encouragés par ce premier succès, les Lombards descendirent, l'année suivante, par le mont Genève, dans la vallée de la Durance. Gontram mit à la tête de ses troupes un homme qui valait une armée. Le patrice Mummol, le plus grand homme de guerre de son temps, chargé de la direction de la guerre, laissa l'ennemi s'engager dans les bois et les défilés et le battit si complétement, que quelques soldats purent à peine échapper et rentrer en Lombardie. Ce combat vit, pour la première fois, un spectacle qui devait se renouveler dans la suite. Salone, évêque d'Embrun, et Sagittaire, évêque de Gap, parurent dans les rangs ennemis le casque en tête, la cuirasse sur le dos et le sabre à la main. Le roi de Bourgogne leur fit faire leur procès par-devant un concile de Lyon, où ils furent condamnés comme coupables d'exactions, de meurtre et d'adultère. Ce jugement ayant été infirmé par le Pape Jean III, qui les rétablit dans leur dignité, ils furent déposés de nouveau quelque temps après, pour les mêmes crimes réels ou supposés.

Furieux de leur défaite, les Lombards appelèrent les Saxons à la conquête de la Gaule méridionale. 20,000 Saxons, suivis de leurs femmes et de leurs enfants, traversèrent les Alpes et vinrent fondre sur le Dauphiné et la Provence, où ils causèrent les plus grands

Digitized by Google

ravages. Surpris et défaits par le patrice Mummol, qui ne leur imposa d'autre condition de paix que l'abandon de l'alliance des Lombards, ils reçurent la permission de retourner dans leur pays par l'Austrasie, où ils trouvèrent protection auprès de Sigebert, qu'on accusa de les avoir engagés à revenir l'année suivante. Ils reparurent, en effet, au printemps suivant sur le Rhône. Mummol, longeant la rive droite du fleuve, les suivit jusqu'à Lyon, et leur dit : « Vous ne passerez point, vous êtes ici sur les » terres du roi, mon maître; vous avez enlevé les blés, » pillé les bestiaux, brûlé les métairies, coupé les vignes » et les oliviers. Vous ne sortirez point que vous n'ayez » payé le juste dédommagement du mal que vous avez » fait, ou votre sang, celui de vos femmes et de vos en- » fants acquittera ce que vous devez. » Ils obéirent, et payèrent avec l'or de l'Italie les dégâts qu'ils avaient causés. Mummol leur assigna l'Auvergne pour quartier d'hiver, où ils se virent très bien traités, parce qu'ils semblaient payer généreusement; mais, après leur départ, on reconnut que leurs pièces d'or n'étaient que du cuivre doré.

Au printemps de l'année 576, trois grands corps d'armée lombards, conduits par trois chefs appelés Amo, Zaban et Rodhan, étant entrés dans la Gaule par les Alpes Cotiniennes, le patrice Mummol accourut de nouveau à la défense des provinces envahies, défit Rodhan qui assiégeait Grenoble, détruisit le corps de Zaban, qu fut atteint aux environs d'Embrun, au moment où ili battait en retraite, et causa une telle épouvante à Amo, que celui-ci se retira précipitamment dans les Alpes, abandonnant son butin et ses bagages. Ce fut la der-

Digitized by Google

nière tentative faite par les Lombards contre les Gaules.

Sigebert, étant tranquille du côté du nord et voyant son frère Gontram sérieusement occupé à repousser les Saxons et les Lombards, crut trouver une occasion favorable de s'emparer de la ville d'Arles, sur laquelle il prétendait avoir des droits. Il donna l'ordre à Firmin, comte d'Auvergne, de se rendre maître de la place. Gontram, indigné d'un tel procédé, fit marcher, pour la délivrer, Celse, l'un de ses généraux, qui prit Avignon en passant, pénétra dans Arles par la ruse de ses partisans, et battit complétement les Austrasiens. Quoique cette petite affaire eût été suivie d'un traité de paix entre les deux frères, c'était cependant un fâcheux antécédent pour les événements qui devaient suivre.

Chilpéric, uniquement occupé de ses plaisirs, avait été le témoin de cette lutte de ses deux frères, sans y prendre aucune part; il sortit cependant de sa léthargie, et envoya son fils Clovis s'emparer des places de Tours et de Poitiers sans aucune déclaration de guerre. Sigebert, irrité de ce manque de foi, demanda aide et conseil à Gontram, lui rappelant qu'il s'agissait ici de maintenir dans son intégrité le jugement qu'il avait prononcé. Gontram confia le soin de reprendre les deux villes conquises à Mummol, son grand capitaine, qui, ayant surpris Tours, ordonna à l'évêque, aux autorités civiles et militaires et au peuple, de se réunir dans la grande église. Après leur avoir fait jurer sur les choses saintes, par le nom du Dieu tout-puissant, par le jugement dernier, de garder la fidélité à leur seigneur et roi, Sigebert d'Austrasie, il se dirigea vers Poitiers, défit Clovis qui avait essayé d'arrêter sa marche, et le contraignit de se retirer

Digitized by Google

vers le sud-ouest. Mummol, maître de Poitiers, fit prêter le même serment qu'il avait imposé aux habitants de Tours, et, se persuadant que sa mission était terminée, il retourna près de Gontram.

Clovis, s'étant emparé de Bordeaux, où il avait fait reconnaître l'autorité de Chilpéric, y fut poursuivi par Sigulf, un des capitaines de Sigebert, qui pénétra dans la place avec tant de rapidité, que le fils de Chilpéric eut à peine le temps de monter à cheval avec les siens et de prendre la fuite. Il échappa ainsi aux poursuites de Sigulf et rentra presque seul dans la ville d'Angers.

La ridicule expédition de Clovis devint l'objet de mille plaisanteries : Chilpéric, n'y étant pas plus épargné que son fils, résolut de se venger; il réunit de bonnes troupes et mit à leur tête son fils Théodebert, qui avait déjà donné des preuves de capacité militaire. Sigebert, voyant l'orage se former contre ses provinces du sud-ouest, implora le secours des armes de Gontram, qui aima mieux recourir à la voie pacifique d'un concile. Les évêques, réunis à Paris par ses soins, condamnèrent Chilpéric à mettre bas les armes. Le roi de Soissons répondit à cet ordre en commandant à son fils de passer la Loire et d'envahir les provinces soumises dans ces régions à l'autorité de Sigebert. Le roi d'Austrasie remit le commandement de ses troupes à un capitaine sans talent réel, nommé Gondebaud, qui, malgré son infériorité, attendit son adversaire en rase campagne et se fit ainsi battre complétement. Théodebert, profitant de sa victoire pour soumettre l'Aquitaine, s'empara de Tours et de Poitiers, et se mit à ravager tout le pays pour le con-

Digitized by Google

traindre à la soumission. On ne peut lire sans être saisi d'horreur les dévastations qu'il exerça dans le Limousin et le Quercy, où les églises furent livrées aux flammes, les femmes, les enfants, les vieillards passés au fil de l'épée, les religieux abandonnés à la dérision des soldats et les religieuses à leur brutalité. Pour donner une idée des maux que les fidèles Austrasiens eurent à souffrir dans cette circonstance, le père de notre histoire compare cette persécution à celle de Dioclétien. Les chrétiens d'Aquitaine, se rappelant ce que Clovis avait fait pour la religion, demandaient au Seigneur de faire tomber sur Chilpéric toutes les malédictions dont il accablait les ennemis de son peuple. Les chrétiens se fussent livrés au désespoir, si des miracles et des punitions éclatantes n'eussent soutenu la foi au milieu des plus horribles tortures. A quelques lieues de Tours se trouvait un monastère dédié au grand saint Martin. A l'approche des Barbares, les religieux allèrent à leur rencontre, leur rappelèrent que ce lieu était consacré à l'illustre saint Martin, et les conjurèrent de respecter ce sanctuaire vénéré s'ils ne voulaient attirer sur eux la malédiction de ce grand saint. Les soldats de Théodebert, insensibles à ces prières, frappent les religieux, brisent tout ce qui ne peut se transporter, emportent le reste et chargent un bateau des dépouilles du monastère; mais, en voulant faire manœuvrer le navire, un grand nombre de soldats tombèrent sur leurs armes qui les percèrent; les autres, épouvantés de cette punition, poussèrent des cris de désespoir et conjurèrent les moines de reprendre tout ce qui leur appartenait. Ceux-ci regagnèrent leur monastère en chantant l'office des morts

Digitized by Google

pour ceux qui avaient été punis d'une manière si éclatante.

Ces sauvages dévastations demandaient une sévère répression. Sigebert prépara un armement tel qu'on n'en avait pas encore vu dans les Gaules. Les populations germaniques, qui avaient pour lui le plus grand attachement, quoiqu'elles fussent encore païennes, furent toutes conviées à venir prendre part à la conquête de la Neustrie. Aussitôt accoururent du fond de la Germanie, les Allemands, les Suèves, les Bavarois, les Thuringes, etc. Lorsque toutes ces troupes furent réunies, Sigebert s'avança vers la Seine, annonçant qu'il allait détruire de fond en comble le royaume de Chilpéric. Celui-ci, épouvanté d'une telle invasion, recourut à son frère Gontram qui, malgré son humeur pacifique, et craignant pour lui-même, consentit à prendre les armes. Les deux rois eurent une entrevue et jurèrent, dit Grégoire de Tours, chacun de ne pas laisser périr son frère. Ayant arrêté de prendre le cours de la Seine pour ligne de défense, ils divisèrent l'armée coalisée en deux corps, dont l'un, placé sous le commandement de Chilpéric, fut chargé de défendre les passages de la basse Seine; l'autre, sous les ordres de Gontram, destiné à la défense de la partie supérieure du fleuve, se cantonna à Troyes. La basse Seine était si bien défendue, que Sigebert, n'ayant pu en forcer les passages, remonta le courant du fleuve jusqu'à Troyes, d'où il envoya un ambassadeur à Gontram pour demander le droit de franchir la Seine par le pont de la ville et lui déclarer la guerre en cas de refus. Le roi de Bourgogne et ses peuples, épouvantés de la seule vue des soldats Austrasiens, se rappelaient avec effroi tous

Digitized by Google

les contes populaires sur la grande invasion d'Attila. A l'air terrible des Germains, on croyait voir les mêmes hommes; leur taille gigantesque, leurs moustaches pendantes ou relevées en crochets, leurs cheveux liés au sommet de la tête ressemblants à des serpents; leurs haches d'armes qu'ils lançaient au visage des ennemis, leurs hallebardes à crochets qui les harponnaient; tout cela faisait de l'armée de Sigebert ce que l'on pouvait imaginer de plus effrayant. Gontram céda le passage par le pont de Troyes. Lorsque Chilpéric se vit abandonné de son frère, il se retira à la hâte dans l'intérieur du royaume. Sigebert finit par l'atteindre sur les bords de la Loire, et lui envoya aussitôt un hérault d'armes pour le provoquer au combat : « Si tu n'es pas un homme de » rien, prépare un champ de bataille et accepte le » combat. » A cette provocation, Chilpéric commença à trembler et recourut à la prière. Sigebert, toujours accessible à la tendresse fraternelle, consentit à tout oublier, à condition que Théodebert serait rappelé et que les villes envahies seraient rendues; conditions bien douces que Chilpéric accepta de grand cœur, se contentant seulement de conjurer son frère de ne point punir des villes qui avaient cédé à la nécessité.

La paix conclue à ces conditions souleva une sédition dans l'armée : « Pourquoi donc nous a-t-on fait venir de » si loin, disaient les Germains, si nous ne devions pas » nous battre? » Ils prononçaient le mot de trahison et se seraient peut-être révoltés, si Sigebert n'eût monté aussitôt à cheval et n'eût imposé aux plus mutins par sa fermeté, gagnant les autres par ses promesses. L'armée se remit en marche pour le Rhin. Elle causa les plus

Digitized by Google

horribles ravages sur son passage. Les maisons étaient incendiées, les temples pillés. Dans la basilique de Saint-Denis, l'un des capitaines de l'armée prit une pièce d'étoffe brochée d'or et enrichie de pierreries; un autre détacha avec son épée une colombe en or représentant le Saint-Esprit. Quoique profondément affligé de ces dévastations, Sigebert, contraint de les tolérer un moment, attendait la séparation des différents corps d'armée pour punir les plus coupables. Ils furent, en effet, à peine divisés, que les criminels furent saisis et frappés de mort.

Quand Gontram, dont le royaume avait eu beaucoup à souffrir de cette expédition, vit le danger éloigné, il en témoigna un vif mécontentement et conclut un traité d'alliance avec Chilpéric. A peine le traité de ligue offensive conclu, Théodebert traversa de nouveau la Loire et recommença la conquête des provinces austrasiennes du Sud, tandis que Chilpéric son père passait la Seine, se jetait sur le pays de Reims et y causait les affreux ravages d'ordinaire inséparables des guerres de cette époque.

A la nouvelle d'un tel manque de foi, Sigebert, saisi d'une profonde indignation et enflammé aussi par les discours de Brunehaut, qui soufflait sans cesse le feu de la haine, jura de détruire totalement le royaume de Soissons. Si Brunehaut avait suspendu le projet de venger la mort de sa sœur, elle n'y avait jamais renoncé; elle voulut être l'âme de cette guerre, et se proposa de si bien agir, qu'elle empêcherait dans son époux ces retours de tendresse fraternelle qui avaient été si funestes à ses desseins. Sigebert convoqua aussitôt le ban et l'arrière-ban de ses hommes d'armes, leur annonçant qu'il marchait

Digitized by Google

à la ruine du royaume de Neustrie. Il s'avança jusque sous les murs de Paris. Comme la place était extrêmement importante à occuper, malgré le serment qu'il avait fait et au risque de s'attirer la haine de saint Polyeucte, de saint Hilaire et de saint Martin, il y entra et s'en rendit maître.

En armant pour protéger ses provinces du Nord, Sigebert n'avait pas oublié celles du Midi. Il fit publier à Châteaudun, à Vendôme et dans toutes les autres villes de ces contrées, un ordre qui prescrivait à tous les hommes valides de prendre les armes sous peine d'une amende de soixante sous d'or. Mais Théodebert pesait si fortement sur tout le pays que personne n'osa répondre à l'appel; comme il lui fallait agir vigoureusement sur ces provinces, s'il ne voulait les perdre, Sigebert fit passer dans le Midi Godeghisel et Gontram-Bose, seigneurs de la plus haute capacité. Le premier était un homme très habile, revêtu de la dignité de maire du palais. Le second joignait à une grande activité une ruse et une souplesse d'esprit inconnues aux gens de sa nation, car il était d'origine tudesque. Après avoir réuni une armée, Sigebert travailla à se créer des partisans parmi les troupes de Théodebert, et sut inspirer aux soldats austrasiens qui suivaient le drapeau du chef neustrien, le désir de rentrer dans le devoir. Lorsqu'il fut bien assuré de nombreuses défections, il marcha contre Théodebert et livra bataille. Quoique celui-ci eût été, dès le premier choc, abandonné de la plus grande partie de ses troupes, il se défendit avec courage et communiqua sa valeur aux soldats, qui se firent tous tailler en pièces. Théodebert resta lui-même au nombre des morts. On dépouilla son

Digitized by Google

corps comme celui d'un simple soldat et on le laissa sans sépulture. Un capitaine austrasien, se souvenant que le sang royal avait coulé dans ses veines, le fit inhumer à Angoulême.

Les plus fâcheuses nouvelles se succédaient à la cour de Chilpéric. Ce fut d'abord la destruction de son armée du Midi, puis l'abandon de son parti par son frère Gontram, qui venait, contre ses serments, de se ranger du côté de Sigebert. Il ne lui restait plus qu'à se renfermer dans une forteresse et y attendre quelque coup de la fortune : car il ne pouvait plus compter sur les lois ordinaires de la prudence. Il se dirigea sur Tournay, place très importante, qui avait servi de première capitale aux Francs. Il ajouta aux fortifications de cette forteresse, la munit de vivres et attendit les événements. Cependant Sigebert, après avoir fait la conquête des villes situées aux environs de Paris et sur la basse Seine, voulant amener les habitants à se soumettre sans combat, déclara son dessein de donner ce pays aux soldats germains. Saisis d'une terreur indicible, les Neustriens, dans l'espoir de sauver leurs propriétés, vinrent offrir la couronne de Neustrie au roi d'Austrasie, qui accepta cette offre et fixa la plaine de Vitry pour le lieu du couronnement.

Brunehaut, connaissant l'excellence du cœur de son royal époux et sachant que, s'il n'y avait personne pour entretenir son ressentiment, il céderait facilement à la bonté de son naturel, quitta Metz et accourut à Paris, où son entrée fut un véritable triomphe. Agée alors de vingt-sept ans, elle possédait encore une grande beauté, qu'elle savait allier à cette dignité royale qu'elle dé-

Digitized by Google

ployait mieux qu'aucune personne des Gaules. Toute la ville de Paris se pressa sur ses pas : hommes, femmes, riches, pauvres, nobles, clercs, roturiers, tous se montrèrent sur son passage. Un seul homme refusa de la visiter; ce fut saint Germain, évêque de Paris, qui, ayant essayé de concilier les partis, avait reconnu que Brunehaut était le grand obstacle à la conciliation. Cet homme, animé d'une foi vive et de sentiments supérieurs à ceux de son siècle, lui écrivit une lettre pour lui rappeler l'inconstance des choses humaines et lui faire entendre la malédiction du ciel contre celle qui poussait le roi d'Austrasie à un fratricide. Brunehaut reçut probablement cette lettre comme l'œuvre d'un ami de Chilpéric dont le cerveau était affaibli par la maladie et les années, et elle n'en pressa que plus vivement le départ de son époux. Au moment où ce prince quittait la ville, le Pontife arrêta sa marche. Saint Germain s'était levé mourant pour lui faire entendre ce dernier et solennel avertissement : « Si vous partez avec l'intention de conserver la vie à » votre frère, vous reviendrez vainqueur. Si vous formez » d'autres desseins, vous mourrez; car le Seigneur a dit, » par la bouche de Salomon : *Tu tomberas dans la fosse* » *que tu auras creusée pour ton frère.* » Sigebert partit sans se préoccuper de ces menaces.

Le voyage du roi d'Austrasie fut une marche triomphale : Francs, Gaulois, Romains, se pressaient en foule sur son passage; tous les seigneurs neustriens accouraient à Vitry, près de Douai, où devait se faire l'inauguration royale. A l'arrivée du roi d'Austrasie, toute la noblesse de Neustrie en armes, à l'exception du seul Ansowald, demeuré fidèle à Chilpéric, se rangea en longues files

Digitized by Google

circulaires, au milieu desquelles Sigebert vint se placer. Quatre vigoureux soldats le prirent sur leurs épaules, et, selon la coutume des Francs, lui firent faire trois fois le tour du cercle pour le proclamer roi. Chacun répondit à cette inauguration par des *vivats*. Dès-lors Sigebert put se dire roi de Neustrie, selon la loi des Francs.

La situation de Chilpéric, renfermé dans une forteresse avec un petit nombre d'hommes qui lui avaient juré fidélité, fut extrêmement critique; il travaillait à la défense de la place avec cette insouciance qui lui était propre, et l'eût probablement abandonnée, si Frédégonde, alors à ses côtés, livrée aux accès de la fureur et du désespoir, ne lui eût inspiré un peu de son courage et de sa résolution. Cette femme indigne et dénaturée, prise subitement des douleurs de l'enfantement, au milieu de ses plus vives préoccupations, mit au monde un fils qu'elle voulait laisser mourir. Le roi l'ayant grondée, elle consentit enfin à le laisser vivre et à le faire baptiser. Au milieu des mille projets de salut et d'évasion qui se succédaient dans son esprit, en vantant la valeur des guerriers fidèles à la cause de Chilpéric, elle avait remarqué deux hommes plus accablés que les autres des malheurs de leur maître. Un entretien qu'elle eut avec eux la confirma que c'étaient des hommes de sacrifice et de résolution, capables de se livrer à la mort pour le salut du roi et de sa famille. Elle leur confia l'horrible mission d'assassiner Sigebert, leur remit à chacun un poignard empoisonné et leur dit : « Allez à la » tente de Sigebert, tuez-le. Si vous revenez vivants, je » vous comblerai de biens et d'honneurs vous et vos » familles. Si vous mourez, je ferai pour vous d'abon-

Digitized by Google

» dantes aumônes aux lieux saints. » Ils partirent sur-le-champ, se rendirent au camp des Austrasiens comme transfuges, et demandèrent à entretenir le roi pour des affaires très importantes. Le roi Sigebert se prêta sans défiance à leur désir. A peine en sa présence, ils tirèrent leurs poignards et le frappèrent à travers les côtes. Le roi poussa un cri et tomba mort. La garde accourut et massacra les assassins.

Ainsi périt Sigebert, le prince le plus parfait de son temps, si l'on en croit Venantius Fortunatus. Mais, en mettant de côté la part de la flatterie et en ne se fondant que sur les faits, on ne peut contester qu'il ne fût bien supérieur à ses frères par sa valeur, et surtout par son humanité et par la noblesse de son caractère.

§ II. *De la mort de Sigebert jusqu'à celle de Chilpéric (576-584).*

La mort imprévue de Sigebert laissait l'Austrasie sans roi et l'armée sans général. Les nobles austrasiens, jugeant leur présence nécessaire dans leurs châteaux en un moment si critique, abandonnèrent, chefs et soldats, le siége de Tournay et le camp de Vitry. Chilpéric, ainsi délivré de ses ennemis, reprit tranquillement le chemin de Soissons et alla se remettre de ses fatigues et de ses inquiétudes dans son château de Braine, où les seigneurs neustriens, qui, peu de jours auparavant, juraient fidélité au roi d'Austrasie, vinrent le féliciter sur son heureux retour. Insensés les rois qui comptent sur les protestations de courtisans avides ! Cependant la malédiction planait toujours sur la maison de Chilpéric ; car peu

Digitized by Google

après, Grégoire de Tours, venu à Braine avec l'évêque d'Alby, se promenant sur le soir autour de la maison royale, fut arrêté tout-à-coup par Salvius qui lui dit : « Vois-tu sur ce toit ce que j'y aperçois? — J'y vois, » reprit Grégoire, le nouveau belvédère que le roi y a » fait placer. — Tu ne vois rien autre chose? — Non, » je ne vois rien; si tu aperçois autre chose, dis-le moi. » — Je vois, répliqua Salvius, le glaive de la colère di- » vine étendu sur cette maison. Nous assisterons bientôt » à la punition de cette criminelle famille. »

Cependant Brunehaut, demeurée à Paris dans l'ignorance de ce qui s'était passé, se voyant environnée de plusieurs seigneurs neustriens qui lui faisaient une cour assidue, se repaissait en secret de l'humiliation de sa rivale, lorsqu'une nouvelle effrayante se répand tout-à-coup dans la ville : « Le roi a été assassiné, son ar- » mée est dispersée; toute la Neustrie reconnaît la do- » mination de Chilpéric; plusieurs seigneurs austrasiens » ont même accepté son empire. » Ces nouvelles étaient accablantes pour une reine qui se trouvait en pays ennemi, ayant auprès d'elle l'héritier de la couronne. Quoique son cœur de femme, de reine, de mère, fût brisé, elle ne s'abandonna pas à un stérile désespoir. Elle se renferma aussitôt avec son fils dans un vieux palais impérial, situé sur les rives de la Seine. Comme son plus grand embarras était de faire transporter l'enfant royal à Metz, Gondebald, seigneur austrasien fidèle au malheur, se chargea de l'y faire parvenir. Afin de ne pas éveiller les soupçons, le jeune Childebert, âgé de cinq ans, fut descendu dans la corbeille dans laquelle on plaçait les provisions de la famille royale. Un homme du peuple

Digitized by Google

le prit et le transporta lui-même à Metz, où il arriva heureusement pour réunir autour de lui les partis qui s'agitaient, disposés à se donner à Chilpéric ou à élever un nouveau roi sur le bouclier. On forma aussitôt un conseil de régence pour gouverner au nom du jeune Childebert.

Chilpéric, qui avait espéré que la couronne d'Austrasie viendrait d'elle-même s'offrir à lui sans aucun effort de sa part, ne fut pas peu surpris d'apprendre la fuite du jeune Childebert et son couronnement à Metz. Sachant que son plus redoutable adversaire était à Paris, et qu'il fallait à tout prix empêcher la retraite de Brunehaut, il quitta Braine pour se rendre auprès de cette reine. Son arrivée jeta Brunehaut dans une grande inquiétude. Elle se disposa à déployer dans cette circonstance toutes les grâces de sa personne, espérant ainsi gagner son adversaire. Si Chilpéric fut plus touché des trésors qu'elle lui remit généreusement entre les mains, Mérovée, son fils, dont il s'était fait accompagner, fut plus épris de ses appas; fasciné par la beauté, les grâces du langage, la dignité toute royale de la reine d'Austrasie, il revint fréquemment la voir. L'admiration se changea bientôt en amour. Brunehaut, qui s'en aperçut, loin de chercher à apaiser ses feux, fit tout pour les rendre plus ardents. Soit amour réel, soit intrigue, soit désir de jeter la division dans la famille royale de Neustrie, Brunehaut témoignait la plus vive affection au jeune Mérovée, sans que l'insouciant Chilpéric, plus occupé de compter les vases d'or et d'argent, d'enregistrer les pierres précieuses, de dérouler les riches pièces d'étoffe que de tout autre soin, eût l'ombre de soupçon sur la liaison de son fils avec la reine

Digitized by Google

d'Austrasie. Laissant cependant à la belle Austrasienne une partie de ses trésors, il se contenta de l'exiler à Rouen.

Profondément affligé du départ de Brunehaut, Mérovée suivit son père à Braine, où il retrouva Frédégonde, qui avait conçu une grande aversion pour les enfants du premier lit de son époux, et surtout pour lui, l'aîné et l'héritier présomptif de la couronne. Théodebert ayant péri dans la guerre du Midi, la reine, déterminée à exposer Mérovée aux mêmes dangers, engagea Chilpéric à reconquérir sur l'Austrasie les cinq villes, douaire de Galeswinthe; peu après, il donna l'ordre à son fils de partir pour faire la conquête de Bordeaux. Mérovée, qui aurait bien mieux aimé se diriger sur Rouen, s'avança cependant jusqu'à Tours. Mais, arrivé dans cette ville, sous prétexte d'aller au Mans visiter sa mère qui était renfermée dans un monastère, il quitta son armée et se dirigea d'une course rapide vers Rouen, où il fut reçu par Brunehaut avec de grands transports de joie. L'amour alla si vite, que quelques jours après ils voulurent se marier. Prétextat, évêque de la ville, parrain de Mérovée, après avoir vainement essayé de détourner son filleul de ce dessein, craignant de donner lieu par un refus à un plus grand désordre, célébra le mariage, quoique les conjoints fussent alliés. Cet acte de condescendance coûta la vie à lui et à son filleul.

Chilpéric, qui attendait des nouvelles de son expédition d'Aquitaine, fut étrangement surpris d'apprendre le mariage de son fils, au lieu de conquêtes. Il prit aussitôt la route de Rouen et arriva dans cette ville au moment où les époux s'y attendaient le moins. Tout ce qu'ils purent

Digitized by Google

faire fut de se retirer dans une petite église de Saint-Martin qui servait de refuge. Quoique le logement fût peu agréable, il leur était au moins un asile contre Chilpéric, qui employa tous les moyens imaginables pour les attirer au dehors sans pouvoir y parvenir. Les époux exigèrent, avant de sortir de l'asile, une promesse du roi confirmée par serment de ne point les séparer. Chilpéric, s'y étant pris adroitement pour ne pas être obligé par son serment, jura de ne pas *les séparer si c'était la volonté de Dieu*. A peine sortis du refuge, les deux époux furent séparés. Telle était sans doute la volonté de Dieu, aux yeux du roi de Neustrie, qui emmena Mérovée avec lui, et fit garder Brunehaut avec beaucoup de sévérité.

Le roi de Neustrie, instruit que les seigneurs austrasiens qui s'étaient donnés à lui, non contents de déserter sa domination, avaient soulevé le pays de Reims et assiégeaient Soissons, réunit des troupes à la hâte, moins pour combattre que pour négocier; car, quoique son armée fût plus nombreuse que celle de ses adversaires, il n'osa hasarder la bataille. Comme ses ennemis ne voulaient entendre à aucune condition, il se détermina enfin à engager le combat, et fut vainqueur. Frédégonde ayant persuadé à son époux que Brunehaut et Mérovée étaient les auteurs de cette guerre, il prit la résolution de s'en débarrasser : il rendit la reine d'Austrasie à une ambassade qui la réclama, et la fit conduire sous bonne escorte jusque sur le territoire austrasien. Mérovée, condamné à avoir la chevelure coupée et à entrer dans l'état ecclésiastique, fut dirigé sur l'Ouest pour se rendre au monastère de Saint-Calais, près du Mans, choisi pour lui servir de retraite. En se mettant en

Digitized by Google

route pour ce lieu de réclusion, il dit en parlant de ses cheveux coupés : « Le bois est encore vert, les feuilles » repousseront. » Il touchait au monastère de Saint-Calais et allait être remis entre les mains du supérieur de la maison, lorsqu'une foule de jeunes gens tombèrent sur son escorte, la mirent en fuite et se saisirent du jeune clerc. Un sous-diacre, nommé Tikult, se présenta, lui indiqua le refuge de Saint-Martin comme une retraite assurée, et lui dit qu'il avait été envoyé par le plus habile homme de France, le fameux Gontram-Bose que nous avons déjà fait connaître.

Occupé en Aquitaine à défendre les intérêts de Sigebert, lorsque la mort surprit celui-ci, Gontram redoutait de se voir, d'un moment à l'autre, enveloppé par un ennemi trop puissant; rappelé d'ailleurs en Austrasie par les plus grands intérêts, et voulant prendre part aux mouvements qui ne manqueraient pas d'agiter la minorité de Childebert, il prit ses deux filles et tenta de traverser la Gaule; mais bientôt le danger d'être arrêté devenant plus imminent, il se jeta dans le refuge de Saint-Martin.

Le lecteur nous permettra de suspendre un instant notre récit pour dire un mot sur le droit d'asile si vénéré à cette époque. Les législations anciennes ouvraient des asiles à l'accusé qui n'osait comparaître en justice, à l'esclave qui craignait la vengeance de son maître, au débiteur insolvable. L'asile, c'était le plus souvent le temple, quelquefois l'enceinte sacrée de la ville. Le privilége de l'asile, chez les païens, était attaché aux murs du temple et quelquefois même aux seuls autels. Pour contraindre le coupable à sortir, on murait la porte du sanctuaire.

Digitized by Google

Avec le Christianisme, l'asile prend un autre caractère; il n'est plus réduit aux murs du temple, à la pierre de l'autel; le prêtre, lui-même, devient un asile tout autant que l'autel, et un asile qui, quelquefois, s'élance vers le coupable qui n'a pu atteindre le lieu du refuge pour l'y conduire. A cette époque, en effet, l'autel avait besoin de la protection de ses prêtres; car les églises étaient peu respectées, si leur muette intercession n'avait pas eu de ces éloquents interprètes qui s'appelaient Augustin, Ambroise ou Grégoire. On courait à l'église, on demandait l'évêque, on se jetait à ses pieds : « Seigneur, » je suis froissé; seigneur, on me traîne en prison (1); » et l'évêque s'empressait d'intervenir. Il prenait sous sa protection immédiate celui qui avait cherché refuge dans la maison de Dieu. Des stipulations intervenaient entre le prêtre, protecteur des réfugiés, et le ministre du prince, demandant l'exécution des lois.

« Il faut reconnaître aussi à l'asile chrétien un caractère beaucoup plus moral. L'effet n'en était pas de soustraire le débiteur à sa dette, le criminel à sa peine : il n'était pas un obstacle au droit, mais à la violence du châtiment. « Le châtiment comme la grâce, dit saint » Augustin, n'a qu'un but, corriger la vie des hommes.» Tel fut le principe que l'Eglise chrétienne voulut introduire dans le droit commun. Elle pardonnait, mais aux deux conditions de la pénitence : satisfaction pour le passé, amendement pour l'avenir. Elle ne demandait de grâce pour le coupable que celle de la mutilation ou de la mort : « Qu'il satisfasse, qu'il ait paix de la vie et

(1) Aug. de Verb. Apoct. 18.

Digitized by Google

» des membres, et soit rendu à la justice. » Ces conditions conciliaient parfaitement le droit et la grâce; mais elle ne put les faire accepter à la violence des temps et à la dureté du droit romain, si hostile à tout ce qui cherchait à échapper à ses règles. Ne pouvant faire entrer ce principe dans le droit commun, elle fut obligée de s'en tenir à ces défenses toutes locales, qui prêtaient aux abus et par là-même provoquaient aux violations (1). »

Chilpéric, qui savait Gontram-Bose homme à grands talents, rusé, habile, guerrier consommé, le détestait d'autant plus que c'était lui qui avait fait mettre à mort son fils Théodebert et qui l'avait laissé sans sépulture. Ayant résolu de se rendre maître à tout prix de cet homme, le roi de Neustrie le réclama auprès de Grégoire de Tours. Ce pontife rejeta cette demande avec une noble fermeté, et défendit contre les menaces et la violence ies droits de son Église.

Gontram-Bose, instruit de l'histoire de Mérovée, résolut de s'en servir comme d'un instrument; car tout était calcul dans Gontram, et il ne fallait pas chercher une pensée d'humanité dans cette âme égoïste; c'est dans le but dont nous parlons qu'il avait envoyé des hommes déterminés pour dégager le jeune prince avant son arrivée au monastère de Saint-Calais. Mérovée arriva à Tours, pendant la grand'messe, dans un si pitoyable état, que le diacre chargé de distribuer les eulogies au peuple, apercevant sous le portail un étranger qui avait la tête couverte de son manteau, refusa de lui en pré-

(1) Voy. dans l'Encyclopédie de l'histoire de France une longue notice sur les asiles.

Digitized by Google

senter. Cet inconnu se retira après l'office dans le refuge de Saint-Martin. Grégoire en donna avis à Chilpéric, conformément aux lois. A cette nouvelle, le roi de Neustrie, plein de colère, écrivit ces mots à Grégoire de Tours : « Chassez l'apostat, ou j'irai brûler tout le pays. « — Les Goths ariens ne l'ont point fait, répliqua Gré- » goire, vous n'oseriez le faire non plus. » Chilpéric, animé par Frédégonde, rassembla une armée pour aller forcer le refuge de Tours. Saisi d'une crainte convulsive, et abandonné en quelque sorte par Gontram-Bose, dont la fuite n'était pas encore entièrement préparée, Mérovée passait ses jours et ses nuits auprès du tombeau de saint Martin, écrivait à ce grand saint et lui demandait vainement une réponse. Gontram ne s'adressait pas à cet illustre patron des Gaules, mais à une vieille sorcière du voisinage, qui prétendait annoncer l'avenir ; car tel est le faible des esprits supérieurs, d'ajouter foi aux devins, lorsqu'ils ne croient pas la vérité incarnée. La prophétesse annonça à Gontram que Chilpéric trépasserait dans l'année, que Mérovée obtiendrait la royauté de Neustrie ; que lui-même, après avoir occupé les premières places du royaume, serait évêque d'une grande Eglise, sur la rive gauche de la Loire. Jamais prophétie n'avait été plus agréable. Gontram en fit part à Grégoire, qui se mit à sourire et lui dit : « C'est à Dieu seul qu'il faut demander de pareilles choses. »

Chilpéric mettait une extrême lenteur à préparer son expédition ; Frédégonde le pressait d'autant plus vivement que chaque jour on lui rapportait que Mérovée la traitait d'infâme prostituée, et le roi de mari imbécile. « Ce qui n'était pas agréable à Dieu, dit le bon Grégoire,

Digitized by Google

» quoiqu'il y eût beaucoup de vrai, parce qu'il ne con-
» vient pas qu'un fils divulgue les vices de son père. »
La reine, impatiente, ayant résolu de se défaire de Mérovée avant l'expédition, chargea Leudaste, comte de Tours, de le mettre à mort. Leudaste, connaissant le caractère vif et impétueux du jeune prince, frappa rudement ses gens, espérant ainsi l'entraîner hors de l'asile. Mérovée voulait, en effet, sortir pour les venger; Gontram, qui s'opposa à cette tentative aussi dangereuse qu'inutile, lui permit, quelques jours après, de quitter le refuge pour enlever un riche trésor que le premier médecin de son père conduisait à Poitiers.

Frédégonde, voyant l'emploi de ses coupables moyens demeurer sans succès, s'adressa à Gontram-Bose lui-même. Cette âme vénale conclut vite le marché, et jeta Mérovée dans un piége où il eût été infailliblement perdu, si Frédégonde eût mieux pris ses mesures. Cependant Chilpéric, qui s'avançait à petites journées vers Tours, n'était pas sans souci sur l'expédition qu'il entreprenait contre saint Martin. Pour calmer ses inquiétudes, il fit déposer sur le tombeau du plus grand saint des Gaules, une lettre qui contenait cette simple question : « S'il lui serait permis de retirer de l'asile l'assassin » de son fils Théodebert. » Il voulait ruser avec le saint; car, dans le cas d'une réponse favorable à l'égard de Gontram, il espérait en user à l'égard de son fils Mérovée. Saint Martin ayant refusé de s'expliquer, Chilpéric continua de s'avancer toujours plus effrayé; plus il approchait de la ville, plus ses craintes redoublaient.

Cependant les préparatifs de l'évasion marchaient à grands pas; une escorte de 500 hommes étant prête,

Digitized by Google

Gontram-Bose et Mérovée gagnèrent l'Austrasie. Mérovée se croyait enfin arrivé au terme de ses maux. Brunehaut le reçut, en effet, avec affection. Mais le conseil de régence, redoutant que sa présence n'attirât sur l'Austrasie les armes de la Neustrie, lui intima l'ordre de partir. Ce malheureux prince se dirigea du côté de Reims, voyageant la nuit et se cachant le jour, essayant de parvenir de nouveau à l'asile de Saint-Martin. Sa retraite avait échappé à toutes les recherches, lorsque Gontram-Bose le vendit pour quelques pièces de monnaie. Des hommes perfides, pour le précipiter dans l'abîme, lui persuadèrent de ceindre la couronne lorsqu'il était du côté de Térouane. Se voyant arrêté au moment où il plaçait la couronne sur sa tête, il se fit donner la mort pour ne pas tomber vivant entre les mains de Frédégonde.

Restait Prétextat à punir. En 577, Chilpéric, voulant le faire condamner, convoqua contre cet évêque un concile qui se tint à Paris dans l'église de Saint-Pierre, dite depuis Sainte-Geneviève. Grégoire de Tours prit courageusement la défense de l'accusé, et montra qu'il était innocent du crime de haute trahison; car si Prétextat avouait qu'il avait béni le mariage de Mérovée et de Brunehaut, il soutenait fortement qu'il n'avait pris aucune part à la révolte du prince. L'affaire prenant un tour favorable à l'accusé, Chilpéric recourut à la ruse pour le perdre. L'évêque fut condamné à l'exil. Après la mort de Chilpéric, Prétextat ayant repris l'administration de son diocèse, mit tous ses soins à maintenir une discipline exacte parmi ses clercs et à faire garder les bonnes mœurs parmi le peuple. Sans user de ces petits

Digitized by Google

ménagements que le monde nomme sagesse, il tenta la conversion de Frédégonde, qui allait souvent à Rouen, lui rappelant l'énormité de ses crimes et la sévérité des jugements de Dieu. La reine de Neustrie, après avoir supporté quelque temps ces exhortations avec patience, prit bientôt Prétextat tellement en aversion, qu'elle chercha le moyen de s'en défaire. Elle trouva enfin un clerc qui, consentant à satisfaire sa vengeance, poignarda le saint évêque au pied des autels le 25 février 584.

Aussitôt que la nouvelle de l'assassinat fut répandue dans la ville, Frédégonde accourut à la maison épiscopale, parut s'affliger beaucoup du malheur arrivé au saint évêque et se pencha sur son lit pour lui demander le nom du coupable. Le vieillard souleva sa tête et lui dit : « Et qui donc a commis ce crime, si ce n'est la » personne qui a commis tant d'assassinats et répandu » des flots de sang innocent? » La reine reprit sans se troubler : « Il y a de très habiles médecins qui pourront » vous guérir de votre blessure; voulez-vous que je les » fasse venir? — Dieu m'appelle de ce monde, dit Pré- » textat; mais toi, qui t'es rencontrée pour commettre » tous ces forfaits, tu seras maudite, et Dieu vengera » mon sang sur ta tête! »

La nouvelle de la mort de Prétextat plongea la ville dans la plus grande affliction. La voix publique accusait Frédégonde de l'assassinat et demandait justice. Quelques seigneurs, plus courageux que les autres, se présentèrent au palais pour déclarer à la reine qu'elle aurait à rendre compte de la mort du pontife dans l'assemblée générale de la nation. Frédégonde, sans paraître émue, invita à dîner celui qui portait la parole, et commanda de donner

Digitized by Google

à boire à toute la troupe. L'orateur accepta la coupe selon l'usage, la but tout d'un trait, et, sentant un feu qui brûlait ses entrailles, il défendit à ses compagnons de boire. A peine monté à cheval, il défaillit et tomba mort.

Leudowald, évêque de Bayeux, comme premier suffragant, dirigea une enquête contre la reine Frédégonde, qui, ayant vainement recouru à la prière et trouvant l'évêque insensible à tous ses moyens de séduction, arma une troupe d'assassins et les chargea de rôder autour de la maison de l'évêque pour le poignarder. Leudowald crut devoir se taire. Gontram, roi de Bourgogne, contraint de réunir un concile à Paris pour instruire cette affaire, fut empêché de se livrer à un plus long examen par la reine de Neustrie, qui, pour arrêter toutes nouvelles recherches, éleva sur le siége de Rouen Mélantius, l'un de ses séïdes.

Nous avons abandonné le cours de l'histoire générale pour exposer ces épisodes historiques qui nous paraissent l'expression la plus caractéristique de cette époque. Nous allons reprendre le cours des grands événements politiques. A la mort de Sigebert, Chilpéric, espérant se rendre maître du royaume d'Austrasie par les armes et surtout par l'intrigue, confia à son fils Clovis une armée chargée de reprendre les places de Limoges, Poitiers, Cahors, Bordeaux, etc. Clovis, d'après les conseils de Didier, grand seigneur aquitain, personnage d'une haute habileté militaire et politique, trouvant trop restreints les ordres de son père, forma le projet de faire la conquête de tout le midi de la Gaule, sans s'informer à qui appartenaient les villes qu'il voulait conquérir, et attaqua les

Digitized by Google

possessions du roi de Bourgogne, aussi bien que celles du roi d'Austrasie. Gontram, qu'on aurait dû ménager, se voyant obligé de prendre les armes pour sa défense, mit à la tête de ses troupes le fameux Mummol, qui poursuivit les Neustriens, leur livra bataille et les défit complétement. Sa victoire lui coûta cher, car il ne perdit pas moins de 5,000 hommes. La résistance qu'il avait rencontrée l'avait jeté dans un étonnement qui cessa lorsqu'il sut que ses adversaires avaient dans leurs rangs le comte Didier, avec lequel il se lia, et dès-lors ils eurent l'un pour l'autre une profonde estime.

Clovis, échappé à la mort dans le combat, sembla n'avoir été épargné que pour tomber sous les coups de Frédégonde. Cette femme, voyant ses enfants mourir presque aussitôt leur naissance, recourait dans ces moments aux saints du ciel, et engageait son mari à soulager le peuple: « Nous allons perdre nos enfants, disait-elle; ce qui les » tue ce sont les larmes des pauvres, les plaintes des » veuves, les gémissements des orphelins. » Le roi, touché de ces paroles, se fit apporter tous les édits et les rôles des nouveaux impôts et les jeta au feu; malgré cela, la mort frappait toujours la famille royale. En perdant ses enfants, Frédégonde ne perdait point le sentiment de jalousie qui l'animait contre les fils d'Audowère. Comme Clovis était le seul reste de la nombreuse lignée de cette reine malheureuse, Frédégonde le fit partir pour Braine, où la contagion exerçait ses ravages avec le plus de violence, espérant qu'il serait enlevé par la peste. Mais ce prince ayant eu le bonheur ou peut-être le malheur d'être épargné, et comprenant les desseins de sa marâtre, ne se gêna pas de dire: « Voici que, par la mort de mes frères,

Digitized by Google

» tout le royaume me revient; je saurai me venger de » mes ennemis. » Frédégonde, ayant compris le sens de ces paroles et redoutant pour elle-même la vengeance d'un prince irrité, ourdit une trame infernale contre lui, et le fit accuser d'avoir tué, par des maléfices, les deux fils qu'elle pleurait encore. Chilpéric, persuadé de ce crime, fit mettre son fils aux fers et ordonna de le livrer à sa marâtre, qui, après l'avoir tenu quelque temps sous les verroux, le fit poignarder; puis elle ordonna de porter le poignard au roi, assurant que son fils s'était donné la mort. Audowère, mère de ce malheureux prince, quoique renfermée au monastère de Saint-Calais, lui donnant encore de l'ombrage, elle la fit assassiner après avoir fait périr ses enfants.

Toute l'ambition de Chilpéric avait pour objet la conquête de l'Austrasie; au lieu de recourir à la force ouverte pour s'en emparer, il employa les moyens les plus vils; il recourait à l'intrigue, faisait de magnifiques promesses à ceux qui penchaient pour sa cause, et donnait de beaux domaines à ceux qui se déclaraient ouvertement en sa faveur. Il parvint ainsi à s'attacher la plupart des seigneurs habitant la frontière de Neustrie, qui, voyant ceux de l'intérieur de l'Austrasie attachés, il est vrai, à leur nationalité, mais divisés entre eux, pensaient n'avoir rien à redouter du gouvernement de Metz. Avant l'arrivée de Childebert dans la capitale, il n'y avait aucun point de ralliement; l'Etat, tiraillé de toute part, semblait menacé d'une dissolution prochaine; tout paraissait inviter les grands à chercher ailleurs un appui. Plusieurs le firent; Godeswin vendit sa soumission pour de grands domaines près de Soissons, et eut pour imitateur le gar-

Digitized by Google

dien du grand sceau d'Austrasie; exemple funeste, qui fut suivi par beaucoup d'autres.

L'arrivée à Metz de Childebert, quoique âgé seulement de cinq ans, fit cesser les défections, parce que son incapacité à gouverner ouvrait une nouvelle carrière aux intrigues ambitieuses. Après qu'il eut été proclamé roi, on établit un conseil de régence composé d'évêques et de grands du royaume. Comme aucune loi ne réglait l'autorité du conseil de régence et n'en déterminait la forme, l'État fut plutôt tourmenté qu'administré, car chacun des membres voulait conduire les affaires en maître. Brunehaut arriva enfin et domina la situation.

Le chef-d'œuvre politique de cette grande reine fut l'alliance de l'Austrasie et de la Bourgogne, alliance tellement intime, que Gontram, dont les fils étaient morts, adopta le jeune Childebert et le déclara son héritier. Les leudes des deux royaumes s'étant réunis à Pierrepont, dans les Vosges, Gontram mit, en leur présence, une lance entre les mains du jeune prince, et jura que désormais cet enfant serait son fils. Il le promena ensuite devant toute la noblesse : « Voyez, disait-il, comme mon fils » est déjà grand! C'est un homme et non plus un enfant, » gardez-vous de vous livrer en sa présence à vos inso- » lences et à vos perversités ordinaires. » Et, pour attacher les leudes à son fils adoptif, il les fêta pendant trois jours. En se séparant de Childebert, Gontram lui recommanda de ne pas se livrer entièrement à sa mère Brunehaut; conseil singulier, mais qui ne manquait pas de prévoyance politique.

Une des résolutions de l'assemblée ayant été de contraindre Chilpéric à restituer toutes les villes prises sur

Digitized by Google

l'Austrasie, une ambassade fut envoyée à cet effet au roi de Neustrie. Mais celui-ci, parfaitement instruit des dissensions intestines de l'Austrasie et de l'indolence de Gontram, daigna à peine répondre aux envoyés, ne tint aucun compte de leurs menaces, et continua tranquillement à faire bâtir des cirques, pour des courses de chars, à Paris et à Soissons. Les Austrasiens ne lui firent point la guerre, mais ils lui suscitèrent un ennemi en Bretagne.

Waroc, dont le génie offre un mélange d'astuce et de brutalité qui caractérise merveilleusement cette époque, fut l'un des héros de l'indépendance de la Bretagne. Ayant refusé de payer le tribut annuel dû par sa patrie au roi de Neustrie, Chilpéric parut à la tête de ses troupes sur les bords de la Vilaine. Waroc s'était établi sur la rive opposée; feignant de n'avoir d'autre dessein que d'en disputer le passage, il traversa lui-même la rivière pendant la nuit, tomba avec ses bandes sur les Francs et les mit en fuite. Malgré ce premier succès, Waroc, se trouvant trop faible pour continuer la guerre, demanda la paix, donna son fils pour ôtage, promit d'acquitter fidèlement le tribut annuel et y ajouta mille sous pour les frais de la guerre. Lorsque Chilpéric fut occupé contre d'autres ennemis, Waroc souleva de nouveau son peuple et lança, comme des oiseaux de proie sur la Neustrie, son armée grossie de toutes les bandes de vagabonds.

Chilpéric était obligé de supporter ces ravages pour porter son attention sur l'Austrasie, où semblaient se préparer de grands événements. L'adoption de Childebert par Gontram avait établi de nombreuses relations d'amitié entre la Bourgogne et l'Austrasie; le gouver-

Digitized by Google

nement de ce dernier royaume, voulant conserver à son prince les bonnes grâces du roi de Bourgogne, faisait à celui-ci des concessions que des hommes remuants et vendus à Chilpéric blâmaient publiquement, accusant de trahison les conseillers de la couronne. Ces intrigants eurent une telle action sur l'opinion publique, qu'ils parvinrent à faire opérer un grand changement dans la politique du royaume. Ils firent abandonner l'alliance de la Bourgogne pour en former une avec la Neustrie. Avant toute déclaration de guerre, ils s'emparèrent des places remises à Gontram, sur lesquelles l'Austrasie avait, selon eux, des droits incontestables. Chilpéric entra, de son côté, en campagne; Didier, qui commandait ses troupes, prit Périgueux, Agen et d'autres places de moindre importance. Le royaume de Bourgogne, attaqué de toutes parts, allait succomber lorsqu'une guerre civile éclata en Austrasie.

Deux partis divisaient ce royaume. L'un était attaché à la reine-mère et reconnaissait pour chef Lupus, comte de Champagne. Soutenant en tout le système d'administration de la reine-mère, il s'était montré administrateur sévère, vigilant et nourri des vieilles traditions du gouvernement impérial; il était surtout un adversaire déclaré de l'esprit turbulent des Francs, toujours prêts à troubler l'ordre et la paix publique.

On voyait, à la tête de l'autre parti, des hommes imbus des principes de cette liberté sauvage, ennemie de toute autorité même nominale. Ce parti renfermait cinq principaux membres, dont nous devons tracer les portraits.

Le premier, celui qu'on peut regarder comme l'âme

Digitized by Google

du parti, était Gilles, évêque de Reims, homme essentiellement actif, insinuant, sachant présenter les choses les plus simples sous un faux jour, conspirateur par excellence, toujours à la tête des conjurations qui furent ourdies contre les rois d'Austrasie. Grégoire de Tours se reprochait comme un grand crime d'avoir pris part à son ordination.

Le second, celui qu'on peut regarder comme le politique du parti, était Gontram-Bose, c'est-à-dire le Méchant. Nous avons déjà esquissé son portrait, lorsque nous l'avons rencontré dans le refuge de saint Martin. C'était l'égoïsme personnifié : toute espèce de moyen lui paraissait légitime lorsqu'il le jugeait propre à satisfaire son ambition.

Le troisième était Raucingue, le plus riche des Austrasiens, caractère type, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui faisait le mal par goût comme les autres barbares le faisaient par passion ou par intérêt. On racontait de lui des traits d'une cruauté vraiment fabuleuse, comme ceux que la tradition populaire impute à quelques châtelains des temps féodaux et dont le souvenir reste attaché au dôme de leurs donjons. Lorsqu'il soupait, éclairé par un esclave qui tenait à la main une torche de cire, un de ses jeux favoris était de forcer le pauvre esclave à éteindre son flambeau contre ses jambes nues, puis à le rallumer et à l'éteindre encore plusieurs fois de la même manière. Plus la brûlure était profonde, plus Raucingue s'amusait et riait des contorsions du malheureux soumis à cette espèce de torture. Il fit enterrer vifs dans la même fosse deux de ses colons, un jeune homme et une jeune fille coupables de s'être mariés sans son aveu, et qu'à la

Digitized by Google

prière d'un prêtre il avait juré de ne point séparer. « J'ai tenu mon serment, disait-il avec un ricanement » féroce; ils sont ensemble pour l'éternité (1). »

Les deux autres étaient Bertefroi et Ursion, l'un germain d'origine et l'autre gallo-romain, mais imbus de la rudesse et de la violence des mœurs germaniques.

Ce parti, voulant d'abord faire tomber ses coups sur les conseillers et les soutiens de la reine-mère, s'attaqua à Lupus : après l'avoir accablé d'humiliations, dépouillé de ses dignités, il prétendit encore le priver de son gouvernement de Champagne; chaque jour ses domaines étaient dévastés, ses maisons pillées, sa vie tellement menacée, que, pour sa défense personnelle, il fut obligé de se faire suivre d'une escorte d'amis et de familiers armés. Un jour Ursion et Bertefroi, suivis de nombreux cavaliers, mirent l'épée à la main à une faible distance du palais et le chargèrent avec tant de violence et si ouvertement, que Brunehaut, instruite par le bruit des armes de ce qui se passait, monta aussitôt à cheval et alla se précipiter entre les combattants, les conjurant d'épargner le sang : « Femme, éloigne-toi de nous, lui dit Ursion; » qu'il te suffise d'avoir gouverné sous ton mari. Ton fils » règne maintenant, c'est notre égide et non la tienne » qui est le salut du royaume. Eloigne-toi de nous, en- » core une fois, si tu ne veux que la corne de nos che- » vaux ne te broie sur la terre. » Brunehaut ne se laissa point intimider; Lupus put se sauver et se mit en sûreté à Laon, avec sa femme et ses enfants.

Un peu de calme intérieur succéda à cet orage. Le

(1) Aug. Thierry, *Récits mérovingiens.*

Digitized by Google

parti de Chilpéric, ayant triomphé en Austrasie, se hâta de resserrer l'alliance qu'il avait contractée auparavant avec ce monarque. Le royaume de Bourgogne fut de nouveau attaqué de toutes parts; Didier, chargé de soumettre le Midi, voulut s'emparer de Bourges, la ville la plus dévouée à Gontram; l'ayant inutilement sommée de se rendre, il incendia les maisons dans tout le Berry, pilla les églises, arracha les vignes, coupa les arbres fruitiers, mais sans pouvoir déterminer la place à se soumettre. Didier commença enfin ses lignes de circonvallation.

Cependant Chilpéric s'avançait vers Melun à la tête d'une armée nombreuse et tellement indisciplinée que le soldat s'écartait à droite et à gauche pour incendier ou piller tout ce qui pouvait se transporter. On voyait traîner à la suite de l'armée les meubles, le bétail, les chevaux et des hommes liés deux à deux. Chilpéric arriva ainsi sous le château fort de Melun, situé dans une île de la Seine, place si bien défendue par l'art et sa situation, qu'il eût fallu un tacticien plus habile que le roi de Neustrie pour s'en rendre maître.

Gontram, excité par les pleurs de son peuple désolé, animé par les protestations de dévouement et de valeur qu'il en recevait, sortit enfin de son apathie et se mit lui-même à la tête de ses troupes. Après s'être préparé au combat par la prière, le jeûne et l'aumône, afin de se rendre le ciel favorable, il s'approcha en silence de l'armée de son frère, l'attaqua brusquement pendant la nuit, enleva quelques quartiers, tua beaucoup de monde et remporta ainsi sa première victoire, qui fut aussi sa dernière. Chilpéric, intimidé par cet échec, demanda la

Digitized by Google

paix, et Gontram, toujours pacifique, consentit à remettre le différend au jugement des anciens du peuple et des évêques.

L'Austrasie n'ayant pas été comprise dans le traité de paix conclu entre Chilpéric et Gontram, il s'éleva de toutes parts les plaintes les plus amères sur la conduite des affaires de l'Etat. On disait que les ministres trahissaient les intérêts du roi et vendaient son royaume, qui passait peu à peu dans les mains des ennemis. Le blâme devint si sévère, les murmures si menaçants, que les principaux chefs du parti neustrien furent contraints de prendre la fuite. Brunehaut fut alors proclamée seule régente. Le premier acte de son administration fut de déterminer Childebert à recourir à la bonté de son père adoptif, qui lui rendit, avec son amitié, les portions de territoire en litige entre les deux couronnes, et promit d'unir ses forces à celles de l'Austrasie pour contraindre Chilpéric à restituer aussi toutes les places qu'il avait usurpées.

Il survint vers cette époque, en Neustrie, un événement qui jeta toute la Gaule dans de grands troubles. Chilpéric revenant de la chasse, au moment où il rentrait sur le soir dans son palais de Chelles, fut accosté par un homme qui lui plongea un poignard dans le sein et lui donna la mort. Le meurtrier, s'étant échappé à l'aide des ténèbres de la nuit, ne fut jamais connu. De qui avait-il reçu son horrible mission? Ce fut le sujet de bien des doutes. Quelques intéressés accusèrent Brunehaut de ce crime; mais la voix publique l'imputa à Frédégonde, qui voulut, assure-t-on, prévenir la vengeance d'un mari outragé. On dit que cette femme, s'étant laissé

Digitized by Google

égarer par une folle passion pour Landry, l'un des seigneurs de la cour, avoua presque son secret à Chilpéric, qui, entrant le matin gaiement dans la chambre de sa femme, avant de partir pour la chasse, en était sorti irrité et rêveur : la reine fit aussitôt appeler Landry. Voilà tout ce que le public sut alors. Mais les recherches produisirent d'autres découvertes. C'était la seconde fois que le roi quittait la reine lorsqu'il sortit de sa chambre si déconcerté. La première fois il lui avait dit adieu, comptant partir sur-le-champ ; mais, les chevaux n'étant pas prêts, il était rentré dans l'appartement de sa femme, et, s'étant approché tout doucement de Frédégonde, occupée alors de sa toilette, il lui donna un petit coup de baguette sur l'épaule. La reine, tout occupée de son favori qu'elle attendait, et ne soupçonnant pas que cette familiarité fût de son mari, lui dit sans se retourner : « Tout beau, Landry. » Elle ajouta encore quelques paroles plus significatives. Ces détails semblent suffisamment indiquer la main de qui partit le coup. Ce ne sont cependant que des conjectures, car aucun historien contemporain n'accuse positivement Frédégonde d'avoir assassiné son mari. Telle fut la fin d'un roi qui avait causé beaucoup de maux, plus peut-être par faiblesse pour sa femme, que par son naturel propre. Grégoire de Tours compare Chilpéric à Hérode et à Néron ; il le représente comme adonné à tous les vices, qu'il portait à l'excès. Il était constamment occupé à la recherche de nouveaux moyens d'oppression ; ses ordonnances se terminaient ordinairement par ces mots : « Si quelqu'un méprise mes » ordres, qu'on lui arrache les yeux. »

Digitized by Google

§ III. *De la mort de Chilpéric, jusqu'aux démêlés avec l'extérieur (584-587).*

La mort de Chilpéric fut le signal d'une espèce de révolution en Neustrie. Tous les mécontents se faisaient eux-mêmes justice ; les officiers qui avaient abusé de leur pouvoir étaient attaqués : on livrait leurs maisons au pillage et leurs terres à la dévastation ; les haines héréditaires se réveillaient ; les cantons, les villes, les familles s'armaient les uns contre les autres ; les exilés rentraient sans rappel ; les prisons s'ouvraient sans ordre de l'autorité. Frédégonde, épouvantée de cette anarchie, se sauva dans une église de Paris, où elle demeura jusqu'à ce que le calme fût un peu rétabli. Elle se retira ensuite dans l'un de ses domaines, au confluent de l'Eure et de la Seine, laissant son fils, âgé de quatre mois, entre les mains des seigneurs de Neustrie, qui le proclamèrent roi.

Le mouvement de la Neustrie réagit sur l'Austrasie. Le parti acharné à la perte de Brunehaut, persuadé qu'il n'y aurait qu'un changement de dynastie pour le délivrer de la reine-mère, chercha un prétendant dans la famille royale, et crut bientôt en avoir trouvé un dans un bâtard de Clotaire I^er^. Gondowald, fils adultérin de Clotaire I^er^, avait été élevé avec soin ; ayant donné quelque ombrage alors même qu'il avait vu tomber sa chevelure en signe de dégradation, il fut encore chassé de France et se vit obligé de se réfugier en Italie et de là à Constantinople, où il vécut quinze ans honoré et paisible. Lorsque le parti austrasien attaché à Chilpéric eut succombé, en 580, devant la politique de Brunehaut, il

Digitized by Google

songea à rappeler Gondowald et à le proclamer roi; dans ce but, il envoya à Constantinople Gontram-Bose, qui décida le malheureux prince à rentrer en France avec des trésors immenses qu'il devait à la générosité de l'empereur d'Orient. Le duc Mummol, étant entré dans la conspiration, offrit de lui ouvrir les portes d'Avignon; mais Gontram-Bose, dont toutes les démarches avaient été secrètes, et qui pensait qu'il n'était pas encore temps d'agir, l'obligea à se retirer et à se cacher dans une île de la Méditerranée. Chilpéric étant mort sur ces entrefaites, la plupart des partisans de l'unité nationale en faveur de ce prince, tels que Mummol, l'habile général de Gontram, devenu l'ennemi de son souverain, Didier, Blandaste, Vaddon, une foule de préfets, des comtes, des évêques, des magistrats, se déclarèrent en faveur de Gondowald, qu'ils présentèrent comme le prince qui convenait le mieux à toute la nation. Toulouse, Bordeaux, Angoulême, plusieurs autres villes importantes reconnurent son autorité.

Gontram, roi de Bourgogne, dont la politique vacillante, incertaine, passait de Chilpéric à Childebert, pour retourner à celui-là, s'étant laissé toucher du sort du jeune Clotaire II, fils de Chilpéric, avait ouvertement embrassé sa défense. Il convoqua à Paris une assemblée des grands, dans laquelle il s'occupa de diverses réformes utiles. Frédégonde déployait tous les moyens de séduction qu'elle savait si bien employer pour l'attacher à jamais à sa cause.

En embrassant le parti de Clotaire II, Gontram s'était aliéné l'Austrasie et avait ainsi donné beaucoup de force à Gondowald, qui triomphait, prenait des villes, enta-

Digitized by Google

mait les Etats du roi de Bourgogne, et menaçait d'opérer une révolution par toute la Gaule en sa faveur. Gontram, comprenant alors la nécessité de se rapprocher du roi d'Austrasie, fit avec ce prince une alliance, dont la nouvelle déconcerta tellement le parti de Gondowald, que ceux qui n'étaient pas entièrement compromis se déclarèrent en faveur de Childebert; Gontram-Bose fut de ce nombre. Abandonné de la plupart de ses partisans, Gondowald se vit obligé de se renfermer dans la forteresse de Comminges, d'où il commença par chasser la population, afin d'éloigner les bouches inutiles; puis la place fut mise en état de soutenir une défense héroïque, dirigée principalement par Mummol et Sagittaire, évêque de Gap. Mais l'attaque était conduite par un homme de guerre extrêmement habile, qui, non content de tracer des lignes de circonvallation autour de la forteresse, y fit pénétrer ses moyens de corruption, arme extrêmement redoutable en tout temps, mais plus à craindre encore dans les guerres civiles. Des émissaires bourguignons étant parvenus à s'introduire dans la place, Mummol et les autres chefs, après s'être laissé facilement gagner, dirent à Gondowald : « Ecoute un conseil salutaire; sors » de cette ville et présente-toi à ton frère; ses officiers » nous ont dit qu'il n'avait aucune envie de te perdre. » Gondowald comprit leur artifice; mais il fallait obéir. Il sortit de la ville et rencontra à la porte quelques officiers austrasiens, venus dans ce lieu écarté pour l'assassiner. Atton le poussa et le jeta à terre en s'écriant : « Voilà votre Ballomer, qui se dit fils et frère de rois. » Il voulut en même temps le percer de sa lance; mais la cuirasse dont Gondowald était revêtu lui ayant conservé

Digitized by Google

la vie, Gontram-Bose ramassa une énorme pierre et lui brisa la tête. Il mourut à l'instant même. Les soldats accoururent, percèrent son cadavre de mille coups de lance, lui arrachèrent les cheveux et la barbe, et, lui ayant attaché une corde aux pieds, traînèrent son cadavre autour du camp. Son corps fut laissé sans sépulture.

Les Gondowaldiens, après avoir passé la nuit à piller les églises et à cacher leur butin, ouvrirent les portes de la ville aux assiégeants, qui massacrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, sans distinction et sans merci. Quand il ne resta pas une âme vivante dans la place, on y mit le feu; tout fut détruit, pas un seul édifice ne demeura debout. Ce ne fut que cinq ans plus tard qu'une nouvelle ville s'éleva sur les ruines de Comminges. Vaddon et Cariuffe parvinrent à se retirer dans l'asile de saint Martin de Tours. Comme on avait promis grâce de la vie à Mummol, Leudegisil, n'osant manquer ouvertement à sa parole, souleva contre lui ses soldats qui le massacrèrent. Sagittaire, évêque de Gap, s'étant couvert d'un manteau, essaya de gagner la forêt; mais un soldat lancé à sa poursuite, étant parvenu à le joindre, lui coupa la tête d'un coup de sabre. Cette déplorable issue d'une tentative insensée, faite par des hommes dévorés d'une aveugle ambition, n'ouvrit pas les yeux aux coupables. Quels sont, du reste, les ambitieux qui se laissent instruire par les événements? et quel siècle, plus souvent que le nôtre, en a vu tomber et périr, sans que l'exemple des uns ait pu décourager les autres?

Frédégonde, qui se voyait réduite à une condition presque privée, se sentait profondément humiliée de son

Digitized by Google

abaissement; mais ce qui la blessait le plus, c'était la puissance de Brunehaut. Elle se disait à elle-même : « Cette femme va se croire au-dessus de moi! » Afin de ne plus être tourmentée par cette pensée, elle résolut la mort de sa rivale. Ne pouvant employer la force ouverte, n'ayant d'autre moyen que l'assassinat, elle façonna à ses pensées un jeune clerc de race barbare. Lorsqu'elle le crut bien préparé, elle lui dit : « Va en Austrasie, pré-» sente-toi comme clerc à la reine Brunehaut, essaie de » gagner sa confiance et tue-la à la première occasion. » Il partit, et fut reçu avec bienveillance; mais des discours imprudents l'ayant fait soupçonner de mauvais desseins, il fut mis à la question et révéla tout. Brunehaut se contenta, pour toute punition, de le renvoyer à sa patronne, qui, pour le punir de son indiscrétion et de sa maladresse, lui fit couper les pieds et les mains.

Cette horrible femme, ne se laissant pas déconcerter par le mauvais succès de sa première tentative, jeta les yeux sur deux pauvres pour accomplir la même mission, et leur remit des poignards empoisonnés, afin de tuer Brunehaut et son fils Childebert en leur demandant l'aumône : « Si vous réussissez, leur dit-elle, je vous » comblerai de biens et d'honneurs. Si vous périssez, je » me souviendrai de votre famille; elle deviendra l'une » des plus grandes du royaume. » Ils furent assez malheureux pour se laisser prendre à cet appât. Frédégonde leur remit un poison très subtil : « C'était, assurait-elle, » un cordial excellent qu'ils devaient prendre avant l'exé-» cution du crime. » Ils furent saisis comme suspects, et dévoilèrent tout. Brunehaut ne fit pas grâce cette fois aux criminels; elle ordonna de les mettre à mort.

Digitized by Google

Toutes ses tentatives d'assassinat ayant échoué, et Gondowald, sur lequel elle avait compté, ayant succombé, Frédégonde tourna ses regards vers Gilles, évêque de Reims. A l'instigation de cet homme, Gontram-Bose, Raucingue, Ursion et Bertefroi résolurent de se délivrer, par un assassinat, de Brunehaut et de Childebert. Ils devaient partager l'Austrasie entre les deux fils de ce souverain et s'en conserver à eux-mêmes l'administration. Les conjurés, sachant qu'à un certain jour un grand nombre de citoyens de Tours et de Poitiers devaient être présentés au palais de Metz, choisirent ce jour pour l'exécution de leur horrible dessein, afin de rejeter l'assassinat sur ces étrangers. Le roi de Bourgogne, instruit de cette trame infernale, en avertit Brunehaut, qui fit saisir Gontram-Bose et ordonna de le transporter dans la forêt de Luxembourg, d'où il parvint à s'échapper et se réfugia dans l'asile de Verdun. Saint Airy défendit les droits de son église contre Childebert, et s'en rapporta à Gontram, roi de Bourgogne, pour décider si Bose était du nombre de ceux que les lois de l'Eglise ordonnaient de repousser de l'asile.

Raucingue, qui avait été appelé au palais le jour même de la saisie de Gontram, fut renversé en sortant de la chambre du roi, et, quoique la moitié de son corps fût encore dans l'appartement du monarque, on lui brisa la tête sous les yeux du souverain avec une telle force que les os et le cerveau ne formaient plus qu'une masse sanglante. On prit le cadavre et on le jeta par les fenêtres. On ouvrit ses trésors; ils étaient mieux fournis que ceux du roi.

Ursion et Bertefroi, qui avaient la mission de réunir

Digitized by Google

des troupes pour dominer le tumulte, suite indubitable de l'assassinat de Childebert, venaient de quitter Verdun et se dirigeaient sur Metz, lorsqu'ils apprirent l'arrestation des deux principaux chefs de la ligue. Ils se retirèrent dans un château-fort et se réfugièrent dans une église dédiée à saint Martin, où Godegisille vint les attaquer. Ayant inutilement employé les prières, les promesses et les menaces pour les déterminer à sortir de l'asile, Godegisille mit le feu à l'édifice et contraignit ainsi les rebelles à se frayer un passage l'épée à la main. Ursion périt accablé par le nombre; Bertefroi, qui parvint à atteindre le refuge de saint Airy de Verdun, obtint sa grâce de Brunehaut; mais Childebert n'ayant pas voulu ratifier cette faveur, le coupable fut arraché de l'asile et mis à mort.

Gontram, roi de Bourgogne, réunit un concile pour statuer sur le sort de Gontram-Bose : instruit de la sentence de mort prononcée contre lui, celui-ci se sauva chez Magneric, évêque de Trèves, président de l'assemblée qui l'avait jugé, et menaça de l'assassiner s'il n'obtenait sa grâce. Magneric, devenu prisonnier dans sa propre maison, envoya deux prêtres au roi Gontram pour solliciter la grâce du coupable. Dans un moment d'impatience, le roi de Bourgogne ordonna de brûler la maison où se trouvaient le coupable et l'évêque. Magneric parvint à se sauver; mais Bose, ayant voulut le suivre, fut repoussé à coups de traits et périt dans les flammes.

L'âme de tous les complots survivait. Gilles, de Reims, cet homme qui était la ruse personnifiée, feignit de disparaître de la scène, félicita le roi de son succès et lui envoya de riches présents. Le naturel revient toujours.

Digitized by Google

Il conspira plus tard avec Sunégile, qui révéla tous les détails de l'ancien complot, et Gilles fut saisi et conduit prisonnier à Metz, où un synode s'assembla en 590 pour le juger. Gilles y fut convaincu de faux ainsi que de complot contre la vie de Brunehaut et contre la sûreté du royaume de Bourgogne. Le concile, entendant ces accusations, gémit de voir un si haut dignitaire impliqué dans de tels crimes. Gilles méritait la mort; les évêques lui obtinrent grâce de la vie et le déposèrent du sacerdoce. Il fut envoyé en exil à Strasbourg.

Brunehaut profita de la grande victoire qu'elle venait de remporter sur les conspirateurs pour faire, dans toutes les provinces du royaume d'Austrasie, une enquête rigoureuse sur tous ceux qui avaient pris part aux différents complots formés contre elle et contre son fils. Beaucoup de têtes tombèrent. Telle est ordinairement l'issue de toutes les machinations coupables contre les gouvernements : du sang, et encore nécessairement du sang. On ne parle que de bien public, et l'on n'amène que calamités.

§ IV. *Démêlés extérieurs. — Mort de Gontram (587-593).*

Au milieu de ces affreux démêlés, il fut heureux pour les Gaules de n'avoir pas à combattre d'ennemis extérieurs. Lorsque l'esprit de vertige ou de révolution se communique à une nation, il se répand ordinairement chez les peuples voisins; l'Italie était en fermentation, et l'Espagne plus tourmentée encore que la France.

Leuvigild, roi des Visigoths, avait deux fils, Herménégilde et Reccarède; il maria le premier à Ingonde,

Digitized by Google

fille de Brunehaut, qui, ayant puisé sur la terre natale le catholicisme le plus pur, détermina son époux à abjurer l'arianisme. Excités par la haine implacable qu'ils portaient à la loi catholique, ses indignes sujets l'attaquèrent, le vainquirent, le dépouillèrent de la dignité royale et l'enfermèrent dans une prison à Tolède. Il parvint à s'échapper, et se concilia l'appui de Gontram, roi de Bourgogne; de Mire, roi de Galice, et de l'empereur d'Orient, à l'aide desquels il tenta de reconquérir ses Etats. Mais il fut vaincu dans un second combat et mis à mort. Ingonde, s'étant réfugiée, avec son fils Athanalgide, dans une ville soumise à la domination des Grecs, s'embarqua pour Constantinople, et mourut sur la côte d'Afrique où elle avait été obligée de relâcher.

Pendant la guerre qu'il avait soutenue contre son fils Herménegilde, Leuvigild avait, dans un intérêt facile à comprendre, négocié le mariage de son second fils Reccarède avec Rigonthe, fille de Frédégonde et de Chilpéric. Le mariage fut arrêté. Le récit que Grégoire de Tours nous a tracé du départ de cette princesse, est peut-être une des peintures les plus vivantes des mœurs à cette époque, et un miroir fidèle de la condition déplorable à laquelle le peuple était réduit. « A l'époque des calendes de septembre, dit Grégoire de Tours, une grande députation de Goths vint trouver le roi Chilpéric. Lui-même, de retour à Paris, ordonna de prendre plusieurs familles des maisons du fisc et de les placer sur des chariots. Comme un grand nombre pleuraient et refusaient de s'en aller, il les fit retenir en prison, pour pouvoir plus facilement les contraindre à partir avec sa fille. On rapporte que, dans leur désespoir, plusieurs terminèrent leur

Digitized by Google

vie par la corde, craignant d'être enlevés à leurs parents. En effet, le fils était séparé de son père, et la mère de sa fille, et tous partaient avec de profonds gémissements et de grandes malédictions ; tant de personnes étaient en larmes dans Paris, que cela pouvait se comparer à la désolation de l'Egypte. Beaucoup de gens, même d'une naissance meilleure, contraints à partir de force, firent leur testament, donnèrent leurs biens aux églises et demandèrent qu'au moment où la fiancée entrerait en Espagne on ouvrît ces testaments, comme s'ils eussent été mis en terre. »

Cette escorte, attaquée elle-même, ne parvint pas en Espagne. Rigonthe, accablée par l'affreuse nouvelle qu'elle reçut en route de l'assassinat de son père, fut prise par Didier et mise en prison. Déterminé à prendre les armes pour venger la mort cruelle d'Herménegilde, Gontram forma une confédération avec les deux puissances qui avaient soutenu ce prince. Cette grande alliance, qui devait unir les armes de l'empereur d'Orient, de Childebert et de Gontram pour attaquer les Goths d'Espagne et ceux d'Italie, semblait devoir produire d'importants résultats. Gontram prit sur lui seul tout le poids de l'expédition du Midi. Voici l'allocution patriotique que le monarque adressa à son armée avant de la faire marcher contre les Goths : « Que la Septimanie, s'écria-t-il, soit » d'abord soumise à notre domination ; car il est honteux » que ces horribles Goths étendent leur territoire jusque » dans les Gaules. » A l'ouverture de la campagne, l'armée, placée sous la conduite de deux généraux renommés, fut divisée en deux corps, dont l'un, composé de soldats tirés des provinces voisines de la Seine, de la Loire et du

Digitized by Google

Rhône, reçut l'ordre de marcher contre Nîmes, tandis qu'il fut prescrit à l'autre, formé de soldats levés dans les deux Aquitaines et les pays situés vers la Loire, de se porter sur Carcassonne. La Septimanie, ainsi attaquée en même temps par ses deux extrémités, devait encore l'être par le centre, car Nicétius, qui commandait pour Childebert en Auvergne, avait reçu l'ordre de prêter son concours aux généraux du roi de Bourgogne.

L'attaque se fit avec une extrême promptitude. Les villes ouvraient leurs portes et allaient au-devant des soldats, espérant ainsi échapper à leur brutalité. Carcassonne, quoique bien fortifiée, n'avait fait aucune résistance et avait reçu en amis les soldats qui, au lieu de traiter la cité avec clémence, se mirent à la dévaster et soulevèrent ainsi les habitants. Attaquée à l'improviste, l'armée, après avoir fait des pertes considérables, parvint à sortir des murs. Térentialus, son général, voulant punir les habitants de ce qu'il nommait leur crime, ordonna un assaut, monta le premier à la tête de ses colonnes et fut frappé à mort d'un coup de pierre. Les assiégés, profitant de la stupeur des assiégeants, firent une sortie vigoureuse, mirent les Francs en fuite et placèrent la tête du général sur les remparts, au bout d'une pique, pour servir de trophée. La retraite de l'armée franque fut un épouvantable désastre; les paysans égorgèrent ou assommèrent tous les soldats qui tombaient entre leurs mains.

L'expédition qui longea le Rhône pour se diriger sur Nîmes, ayant été rejointe par le corps austrasien commandé par Nicétius, alla mettre le siége devant cette ville importante. Comprenant que cette place exigerait un très long siége, les généraux, après avoir laissé sous

Digitized by Google

ses murailles le nombre de guerriers nécessaires pour suivre avec activité les travaux, divisèrent le reste des troupes en différentes bandes pour ravager la Septimanie. A l'approche de Reccarède, qui franchissait les Pyrénées à la tête de bonnes troupes, les Francs battirent en retraite, reprirent le chemin de l'Auvergne et périrent, en grand nombre, de misère et de faim. Après avoir pénétré sur les terres des Francs et repris les villes de la Septimanie tombées en leur pouvoir, Reccarède rentra triomphant à Nîmes et repassa les Pyrénées.

Gontram, qui avait en même temps porté la guerre sur mer, eut encore la douleur de voir sa flotte, chargée d'attaquer les côtes de la Galice, battue et tellement maltraitée, qu'à peine deux ou trois vaisseaux purent rentrer dans les ports de la Gaule. Tant de désastres ne suffirent pas pour déterminer le roi de Bourgogne à accepter la paix. Reccarède lui avait cependant envoyé un message ainsi conçu : « Ayez la paix avec nous et faisons alliance, » afin que, dans un cas de nécessité, aidés de votre » secours, nous vous prêtions le nôtre en retour, et avec » la même affection. » Quoique Childebert eût accepté ces offres de paix, Gontram défendit aux envoyés visigoths de se présenter devant lui ; ce qui irrita tellement Reccarède, qu'il interdit, sous les peines les plus sévères, à tout sujet du roi de Bourgogne de pénétrer en Septimanie.

Gontram, attribuant ses désastres à l'impéritie de ses généraux, mit à la tête de son armée le fameux Didier, duc de la province de Toulouse, qui, voulant réparer le désastre de Carcassonne, alla mettre le siége devant cette place et se laissa surprendre. Son armée fut taillée en

Digitized by Google

pièces, et il fut trouvé lui-même parmi les morts. Quelques bandes échappèrent avec peine à ce désastre. Les Visigoths poursuivirent leurs succès et ravagèrent tout le pays jusqu'à la Durance.

Reccarède, pensant que ce nouveau désastre avait rendu Gontram plus conciliant, lui fit faire de nouvelles propositions de paix qui furent repoussées avec hauteur. Au commencement de 588, Gontram fit un appel à tous les hommes d'armes de son royaume et rassembla une nombreuse armée, dont il confia le commandement à Boson. Carcassonne, choisi encore pour point d'attaque, vit un désastre nouveau et peut-être plus épouvantable que le premier. Claudius, gouverneur de la Lusitanie, à qui Reccarède avait confié le commandement de ses troupes, tendit une embuscade où les Francs vinrent donner. La victoire des Goths fut complète; 60,000 guerriers francs succombèrent avec leurs généraux. Gontram cessa alors toute attaque contre la Septimanie, et les Goths en demeurèrent possesseurs jusqu'à l'invasion des Sarrazins.

Quoique la conversion de Reccarède au catholicisme eût beaucoup fait pour le rapprocher des rois francs, les autres moyens ne furent pas négligés; ainsi ce monarque offrit 10,000 sous d'or à Childebert pour obtenir la paix et son amitié; il négocia en même temps son mariage avec Clodosinde, fille de Brunehaut, mariage qui fut arrêté; mais il ne paraît pas qu'il ait jamais été célébré.

Pendant que Gontram attaquait la Septimanie, Childebert, voulant exécuter le traité conclu avec l'empereur Maurice, se portait sur l'Italie. En 584, ce jeune prince, âgé seulement de quatorze ans, franchit les

Digitized by Google

monts pour combattre Autharic, roi des Lombards. Mais, au lieu de le mener à des combats, ses généraux, s'étant laissé corrompre par des présents, lui apprirent à violer les engagements pris à l'égard de ses alliés et le déterminèrent à accepter de grosses sommes d'argent pour ne pas attaquer les ennemis de l'empereur. L'armée austrasienne repassa les Alpes sans avoir rien fait d'important.

Maurice, ayant fait de nouvelles instances pour déterminer Childebert à passer de nouveau en Italie, à la tête d'une nouvelle armée de Francs et de Germains, obtint ce qu'il sollicitait. Cette expédition fut sans résultat, par la jalousie des généraux que la division tint dans une inaction complète.

Deux ans après, les Austrasiens pénétrèrent encore une fois en Italie, où ils livrèrent enfin bataille contre les Lombards; ils y furent si malheureux, qu'on ne se souvenait pas, dit Grégoire de Tours, que les Francs eussent jamais éprouvé une pareille défaite.

Blessé des tentatives réitérées des Austrasiens sur l'Italie et du refus de Brunehaut de lui donner sa fille Clodesinde en mariage, le roi des Lombards excita le duc de Bavière à secouer le joug de Childebert, qui ordonna aussitôt à ses troupes allemandes de parcourir la Bavière dans tous les sens, de livrer tout le pays au pillage et de brûler tout ce qui ne pourrait s'emporter. Ces ordres furent exécutés, et la Bavière ne présenta qu'un monceau de ruines.

Childebert était enfin déterminé à porter un grand coup contre les Lombards, auteurs de la guerre qu'il avait été obligé de soutenir en Bavière. Après s'être ligué

Digitized by Google

avec l'exarque de Ravenne, il réunit une immense armée qui traversa la Gaule dans toute son étendue, portant partout les plus affreux ravages. Arrivée en Italie, elle parcourut le pays des Lombards, détruisant tout sur son passage. A son approche, les populations des campagnes se retiraient dans les villes fortes, qu'il fallut assiéger, ce qui convenait peu au caractère des troupes austrasiennes et à leur science militaire. Comptant sur l'arrivée des troupes impériales, l'armée demeura trop longtemps sous les murs de Pavie; elle fut décimée par les maladies contagieuses que l'insalubrité du pays et l'excès de la chaleur déterminèrent. Contents d'avoir imposé un tribut annuel de 12,000 écus d'or, et d'avoir fait reconnaître l'autorité du roi Childebert au pays Trentin et aux villes qui avaient été soumises à la domination de Sigebert, les généraux francs reprirent le chemin de l'Austrasie, où ils furent disgraciés par leur souverain, bien persuadé sans doute qu'ils s'étaient laissé gagner par le roi des Lombards.

Cependant, chaque année, les Bretons allaient ravager et moissonner les riches campagnes situées sur les rives de la Loire. Waroc, qui était toujours à la tête de ce peuple, unit ses forces à celles de Frédégonde pour attaquer le roi Gontram, qui prétendait aussi protéger Rennes et Nantes. Un lieutenant du roi de Bourgogne s'étant présenté devant Rennes, on lui en ferma les portes. Alors eut lieu, entre les armées de Gontram et de Waroc, ce combat fameux *où personne ne resta debout de part ni d'autre,* dit très gravement l'historiographe Velly. Cette folle exagération prouve du moins que la victoire des Francs ne fut pas assez décisive pour leur

Digitized by Google

soumettre le pays. Waroc reparut bientôt avec ses terribles Bretons. Cette fois, l'indolent Judicaël, devenu Alain Ier dans les chroniques, seconda son farouche compétiteur. Frédégonde, qui soufflait l'incendie, leur avait envoyé ses Saxons de Bayeux, armés et coiffés à la mode armoricaine. Ebraher et Beppolen, commandant des forces de Gontram, furent opposés à Waroc, qui eut le talent de les diviser. Il écrasa Beppolen, puis se joua d'Ebraher, le combla de présents et de belles paroles, le décida à la retraite, lui tendit une embuscade sur la Vilaine et mit en pièces son arrière-garde.

Ce fut la dernière guerre de Gontram, dont les pensées ne se tournèrent plus qu'à faire jouir ses peuples du bonheur de la paix qui régnait au dedans et au dehors. Childebert cultivait ses bonnes grâces avec la plus grande assiduité; mais, quelques années auparavant, la bonne harmonie avait encore failli être rompue pour des discussions d'intérêt. Ce fut à Andelot en Bassigny, que fut définitivement signé, en 587, entre Childebert, Brunehaut et Gontram, un traité par lequel furent fixées les limites des possessions de l'Austrasie et de la Bourgogne, dans l'Aquitaine. Ce traité est très remarquable, parce qu'il contient les premiers vestiges de la féodalité. C'est ce qui nous détermine à en donner ici les principales clauses, qui se trouvent tout entières dans Grégoire de Tours.

« Les très excellents seigneurs et rois, Gontram et » Childebert, et la très glorieuse dame Brunehaut, se » promettent une foi et un attachement purs et sincères. » Ils conviennent que Gontram aura le tiers de Paris, » Châteaudun, Vendôme, le pays d'Etampes, de Chartres;

Digitized by Google

» que Childebert aura Meaux, les trois quarts de Senlis, » les cités de Tours, de Poitiers, Avranches, Arles, » Conceraut, Bayonne et Alby, avec leurs territoires. Si » l'un des deux rois meurt sans postérité, le survivant » héritera du défunt.

» Il est spécialement convenu que tout ce que Gon- » tram a donné ou donnera à sa fille Clotilde, en biens » quelconques, ou en hommes, villes, champs ou rentes, » demeurera en la puissance ou propriété de celle-ci ; et » si elle veut disposer à sa volonté de quelque partie des » champs du fisc, des effets précieux ou des sommes » qu'elle a amassées, en faire don à quelqu'un, que » tout cela soit, avec l'aide de Dieu, *conservé à perpé-* » *tuité* par le possesseur, et ne puisse jamais lui être » enlevé. »

Les mêmes expressions se trouvent reproduites à propos de Brunehaut, Clodosinde et Failenbe, mère, sœur et femme de Childebert, qui avaient obtenu les mêmes droits que Clotilde. Il était encore stipulé que Cahors, avec son territoire, serait à Gontram, à la condition de retourner à Brunehaut ou à ses héritiers, à la mort de Gontram; que Childebert posséderait Senlis, et Gontram le tiers de Resson (près Soissons).

Il n'y eut plus de démêlé sérieux entre l'Austrasie et la Bourgogne, depuis le traité d'Andelot jusqu'à la mort de Gontram, qui rendit son âme à Dieu en 593. De l'attention pour ses sujets, une douce familiarité dans sa cour, de la considération pour le clergé, des fondations pieuses, un grand respect pour la religion, un grand zèle pour la justice, tout cela réuni lui a fait donner le surnom de *Bon :* on dit le *bon roi Gontram.*

Digitized by Google

Quelques légendes le qualifient même de saint; ce qui a fort scandalisé les philosophes; car Gontram était très prompt à se mettre en colère et a exercé des actes d'une cruauté barbare. Il est bon de remarquer, toutefois, que ces exécutions étaient regardées comme nécessaires, comme faisant partie du droit et des devoirs des rois. Chrodin, l'un des personnages les plus fameux de l'Austrasie, homme vaillant et craignant Dieu, plein de douceur et de patience, regardait cette justice expéditive comme un des devoirs de la royauté à cette époque.

§ V. *De la mort de Gontram, roi de Bourgogne, jusqu'à la mort de Brunehaut* (593-613).

Gontram ayant laissé presque tous ses Etats à Childebert, son neveu, ce fut un grand sujet de mécontentement pour Clotaire, roi de Neustrie, et une source de longues et funestes guerres pour la France. Les régences mâles, hardies et insolentes de Brunehaut et de Frédégonde, forment, dans les fastes de ce temps-là, un épisode d'un haut intérêt. Gontram s'était efforcé de maintenir la paix entre ces deux femmes et de conserver l'équilibre entre l'Austrasie et la Neustrie; mais la mort de ce monarque laissait un libre cours à l'animosité des deux reines. Childebert, maître de ses actions, n'étant plus retenu par les ménagements qu'il devait à son oncle, et se voyant à la tête d'un royaume puissant, songea qu'il avait une grande injure à venger. Animé par sa mère Brunehaut, il réunit des troupes nombreuses, en confia le commandement à deux habiles capitaines, Gondebald, qui l'avait transporté de Paris à Metz, après l'as-

Digitized by Google

sassinat de son père, et Vintrion, qui avait dirigé les opérations militaires en Italie. Ces deux généraux traversèrent la Champagne et ravagèrent le Soissonnais.

Frédégonde, n'ayant à leur opposer qu'une armée faible en nombre, et se sentant incapable de combattre de front, recourut à la ruse. Par une coutume qui nous paraît bizarre, mais que la nécessité commandait, puisqu'il n'y avait pas de magasins de fourrages, une fois arrivés au lieu du campement, les chevaux étaient abandonnés dans les campagnes et les bois environnants. On leur attachait une sonnette au col pour les retrouver dans les forêts. Frédégonde, ayant fait attacher une sonnette au col de chacun des chevaux de sa cavalerie, prescrivit de couper des branches d'arbres qui, étant portées par les cavaliers, masquaient son armée et lui permirent d'arriver ainsi au point du jour à une faible distance du camp austrasien, sans être reconnue. A sa grande surprise, un soldat, voyant une forêt ambulante dans un lieu où il n'y en avait point la veille, courut en prévenir les chefs qui le traitèrent de visionnaire. La forêt s'avança si bien, qu'elle toucha bientôt aux portes du camp. La trompette sonne, les troupes de Clotaire pénètrent dans les retranchements, font un grand massacre des soldats qui n'avaient eu le temps ni de se reconnaître, ni de s'armer, ni de se ranger en bataille. Vintrion rallia cependant quelques fuyards, tomba sur les Neustriens, leur tua quelques hommes et se retira. Frédégonde ravagea alors une partie de la Champagne et rentra à Soissons à cheval, ayant son fils à ses côtés et chargée d'un riche butin.

C'était beaucoup pour Frédégonde d'avoir vaincu;

Digitized by Google

mais ce n'était pas assez pour la sûreté de ses Etats; car Childebert pouvait aisément mettre une nouvelle armée sur pied et attaquer la Neustrie, si on ne lui suscitait de nouveaux ennemis pour le contraindre à porter ses forces ailleurs. En engageant Waroc à reprendre les armes et en déterminant les peuplades germaniques à se soulever contre l'Austrasie, Frédégonde obligea Childebert à diviser son armée en deux corps, dont l'un se dirigea sur la Bretagne et livra une sanglante bataille. Quoique Frédégaire, le seul auteur qui en parle, ne dise pas quels en furent les faits et les suites, les événements subséquents le font assez comprendre; car, depuis lors, jusqu'à Pépin d'Héristal, il n'y eut plus de comté franc à Rennes, ni à Nantes. Childebert, qui commandait en personne l'armée d'outre-Rhin, battit si complétement ses ennemis, que leurs troupes furent presqu'entièrement anéanties.

Childebert, arrivé à la force de l'âge, montrait ce qu'on devait espérer de son règne et apprenait aux ennemis de l'Etat ce qu'ils avaient à redouter, lorsqu'une main coupable lui donna un poison mortel qui l'enleva lui et la reine sa femme. L'histoire n'a pas constaté quelle fut la main qui prépara le poison. Quelques auteurs ont accusé de ce crime Brunehaut, qui, se voyant éloignée des affaires, n'aurait trouvé d'autre moyen de satisfaire son insatiable amour de la domination. Les historiens les plus sensés l'attribuent à Frédégonde, qui avait tout à redouter, pour elle-même et pour son fils, d'un roi dont les desseins étaient parfaitement connus ; et, en effet, elle sut si bien profiter de son crime, qu'en deux ans qu'elle vécut encore, elle mit Clotaire en état non-seulement

Digitized by Google

de se défendre contre ses ennemis et ses envieux, mais même d'attaquer, s'il était nécessaire.

Childebert laissait deux enfants en bas âge, Théodebert et Thierry, en faveur desquels ses Etats furent divisés en deux royaumes, l'un d'Austrasie et l'autre de Bourgogne, dont Brunehaut saisit le gouvernement d'une main très ferme. Les deux grandes ennemies, se retrouvant en présence, allaient montrer de nouveau toute la haine qui les animait. Frédégonde, qui avait toujours fait preuve d'une grande habileté à profiter des circonstances, résolut d'exploiter la confusion où la mort imprévue de Childebert avait jeté l'Austrasie et la Bourgogne, et de réveiller parmi les plus illustres Austrasiens la haine invétérée qu'ils portaient à Brunehaut. Elle fit occuper par ses officiers Paris et plusieurs autres places situées sur la Seine, tandis que ses émissaires soulevaient les populations germaniques. Cette politique jeta dans un extrême embarras la fière Brunehaut, qui, environnée d'ennemis à l'intérieur, voyait à l'extérieur les Barbares de la Germanie et les Neustriens menacer presque toutes ses frontières. Persuadée que ses adversaires les plus redoutables n'étaient pas au-delà du Rhin, et que le seul péril réellement à craindre était du côté de la Neustrie, Brunehaut traita avec les Abares et fit marcher ses troupes contre celles de Clotaire. Les deux armées se rencontrèrent à Latofao, où se livra un combat que les trois jeunes rois, Clotaire, Théodebert et Thierry encouragèrent par leur présence. Ces deux derniers princes furent complétement battus par leur adversaire.

Frédégonde se proposait de pousser ses succès et d'attaquer sa rivale; mais elle était déjà atteinte du mal qui

Digitized by Google

la conduisit au tombeau quelques mois plus tard. Elle mourut tranquillement, après avoir commis de grands crimes, et détestée, après avoir fait de grandes choses. Nous ne ferons point le portrait de cette reine fameuse; il ressort de notre récit. Les assassinats et les adultères domineront toujours sa vie politique, et l'impartiale histoire ne manquera jamais de flétrir un nom rendu plus célèbre encore par le crime que par l'habileté.

Brunehaut, délivrée de sa rivale, pensant pouvoir sans péril suivre les sentiments de son âme despotique et s'imposer absolument à l'Austrasie, donna à son administration une telle rigueur, qu'elle devint bientôt intolérable à de hauts et puissants barons qui n'avaient d'autre règle que leur volonté. Recommençant alors les intrigues qui avaient marqué les premiers moments de la minorité de Childebert, les grands firent répandre de tous les côtés, contre la régente, les bruits les plus odieux, l'accusèrent de mener une vie licencieuse, de faire périr, pour des motifs controuvés, les seigneurs les plus riches, afin de confisquer leurs biens et d'en gratifier ensuite ses amants; on assurait même qu'elle corrompait ses petits-fils, afin de les rendre incapables de gouverner : on dit, en effet, qu'elle avait donné à Théodebert, âgé seulement de treize ans, une maîtresse d'une grande beauté, pour détruire ses forces physiques et morales. Si tel fut le calcul de Brunehaut, ce que nous ne pouvons croire, elle se trompa entièrement; car cette femme, nommée Bilichilde, ne manquant pas de caractère, profita de son ascendant sur son amant pour le déterminer à se ranger du côté des grands. La reine Brunehaut, chassée de la cour de Metz, s'échappa presque seule, dirigée par un seigneur déguisé

Digitized by Google

en pauvre mendiant, qui la reconduisit ainsi dans le royaume de Bourgogne, où elle fut accueillie avec considération et où elle reconquit en peu de temps tout l'ascendant qu'elle avait perdu en Austrasie.

La haine implacable qu'elle avait vouée à Frédégonde se reportait sur le fils de cette femme. Brunehaut employa l'autorité qu'elle avait acquise en Bourgogne pour former entre Thierry, Théodebert et Reccarède, roi des Visigoths, une ligue formidable contre Clotaire. Deux grandes armées se rencontrèrent près de Dormeilles, où fut livré un combat extrêmement acharné, marqué par des pertes énormes des deux côtés, et qui finit enfin par donner la victoire aux fils de Childebert. Clotaire, ayant voulu disputer la victoire jusqu'au dernier moment, avait, par son acharnement, causé la destruction totale de ses troupes. Il se sauva presque seul à Melun, de là se retira en toute hâte à Paris, et, ne s'y croyant pas encore en sûreté, il s'enfonça dans la forêt bretonne où s'était autrefois retiré Clotaire I^er^ poursuivi par Childebert. L'armée victorieuse se mit à reconquérir non-seulement tout le pays perdu au commencement du règne des deux jeunes vainqueurs, mais encore les places les plus fortes de Neustrie. Voyant ainsi son royaume tomber pièce à pièce sans pouvoir opposer aucune résistance, Clotaire fut forcé de recourir à la générosité de ses cousins, qui lui accordèrent la paix à des conditions très dures. Ils exigèrent, pour le roi de Bourgogne, la cession de tout le territoire enfermé entre la Seine, la Loire, l'Océan et les frontières de Bretagne. Le roi d'Austrasie fut mis en possession d'une grande partie du pays situé entre la Seine, l'Oise et la mer, en sorte que le royaume de Soissons ou de

Digitized by Google

Neustrie, renfermé dans ces limites, se trouva réduit à dix bourgs seulement, dit Frédégaire. Les deux frères, après avoir ainsi agrandi leurs Etats au nord, les arrondirent encore au midi par la conquête de la Gascogne, qu'ils mirent sous l'autorité d'un duc nommé Génialis, à charge d'un tribut annuel.

La paix acceptée par Clotaire étant extrêmement humiliante et désastreuse, Landry, son principal ministre, voulut tenter de reconquérir les places cédées; il franchit la Seine, et rencontra peu d'obstacles; car Bertoald, chargé de défendre l'entrée de la forêt bretonne, ne disposait que de 300 hommes, à qui il donna l'ordre de se disperser et de se retirer à Orléans. Landry vint assiéger cette place, où, ayant aperçu Bertoald : « Lâche, lui dit-» il, tu n'as pas osé m'attendre en rase campagne. — » Veux-tu accepter un combat singulier, reprit Ber-» toald, on jugera quel est le plus lâche de nous deux?» Ils s'en remirent à la première bataille, où ils devaient tous deux combattre au premier rang, couverts d'un manteau d'écarlate. Bertoald tint sa parole quelques jours après.

Thierry, roi de Bourgogne, étant accouru au secours d'Orléans, Landry en leva le siége, se dirigea sur Etampes et prit position près d'un ruisseau et d'un défilé dont il se prépara à disputer le passage.

Bertoald, revêtu du manteau rouge, se présenta au premier rang, soutint le poids de l'attaque tandis que l'armée passait le ruisseau et le défilé, et se fit tuer après des prodiges de valeur. Landry, qui avait à remplir les devoirs d'un général, ne s'était pas présenté devant son adversaire. Malgré l'habileté de la défense, Clotaire fut

Digitized by Google

défait, et sa fuite fut si précipitée, que son fils Mérovée, âgé de cinq ans, tomba entre les mains du vainqueur. Quelques écrivains assurent que Brunehaut le fit mettre à mort.

Théodebert s'était avancé d'un autre côté contre Clotaire; instruit de la défaite de ce malheureux roi et des conquêtes du roi de Bourgogne, et craignant alors que la totale destruction du royaume de Neustrie ne donnât trop de prépondérance à son frère Thierry, il s'arrêta, fit la paix et contraignit son frère à accepter les conditions qu'il avait faites à leur commun ennemi : malheureuse politique qui jeta les premières semences de discorde d'où sortirent de nouveaux malheurs et des crimes abominables!

La vie intérieure des deux rois, fils de Childebert, présentait quelque chose d'extrêmement honteux. C'est la vie des saints qui nous fournit de tristes documents à cet égard. Les rapports de saint Colomban avec la cour de Bourgogne nous retracent l'intérieur de la vie de Thierry. Arrêtons-nous un instant à la faire connaître.

Saint Colomban, sorti de l'Hibernie pour s'établir en France, fonda un grand nombre de monastères dans le domaine de Luxeuil. La sévérité de la discipline établie dans ces monastères ayant attiré au saint fondateur la vénération de la province et de la cour, les peuples et les grands accouraient en foule entendre ses leçons. Thierry allait aussi le visiter souvent, et demandait des conseils à l'homme de Dieu, qui lui adressait de vifs reproches de ce qu'il entretenait des concubines dans son palais, au lieu d'épouser une princesse dont les enfants légitimes assureraient le repos du royaume. Le prince, touché de

Digitized by Google

ses exhortations, paraissait disposé à les suivre; mais sa mère, qui craignait de se voir ravir l'empire par une jeune épouse, l'en détournait. Prétendant même faire consacrer les débauches de son fils par l'homme de Dieu, elle lui conduisit les quatre enfants naturels de Thierry, et le pria de les bénir : « Eh! quel serait l'objet de mes » vœux? répondit Colomban; ces enfants ne succéderont » point au royaume de leur père; ce sont les fruits de la » débauche. » Telle était la sainte liberté des hommes de Dieu de ce temps à l'égard des grands du monde, que Colomban refusa un appartement dans la maison du roi et repoussa les mets que Thierry lui avait fait offrir, parce qu'ils étaient les présents d'une âme corrompue. Colomban alla à Metz pour poursuivre de sa malédiction le libertinage de Théodebert, et sommer le prince de quitter le trône pour faire pénitence selon les règles de la profession monastique; proposition qui fit sourire, car jamais on n'avait vu un Mérovingien se faire prêtre. Mais l'Irlandais répliqua avec hardiesse : « Si Théode- » bert ne reçoit pas de bon gré l'honneur de la clérica- » ture, il l'aura bientôt malgré lui. »

Forcé de quitter les Etats de Thierry, Colomban prédit que dans trois ans Clotaire, le plus petit des rois francs, serait l'unique maître de toute la Gaule. Nous verrons bientôt se réaliser la prophétie du saint solitaire, en faveur d'un prince dont les sentiments se manifestaient par le plus profond respect à l'égard des serviteurs de Dieu.

Cependant Thierry, cherchant à se choisir une épouse dans une famille royale, fut fiancé avec Ermenberge, fille de Witéric, qui était monté sur le trône d'Espagne par le meurtre de Liuwa, fils de Reccarède. Le roi de Bour-

Digitized by Google

gogne, ayant obtenu la main d'Ermenberge, la fit venir à la cour pour y célébrer le mariage; mais lorsque cette jeune princesse y fut arrivée, il différa d'abord un an entier la cérémonie du mariage, puis, dominé sans doute par quelque femme perdue, il la renvoya en Espagne sans lui rendre sa dot. Pour se venger, Witérie se ligua contre Thierry avec Clotaire, roi de Soissons, Théodebert, roi d'Austrasie, et Agilulphe, roi des Lombards, dont les desseins n'allaient à rien moins qu'à démembrer la Bourgogne; dessein qui eût probablement été exécuté, si l'habile Brunehaut ne fût parvenue à détacher Théodebert de la ligue et à faire avorter cette entreprise.

Le roi de Metz ne demeura pas longtemps réconcilié avec son frère; car, vers 611, il poussa ses Allemands sur la Bourgogne et dévasta entièrement cette riche contrée. Thierry en ayant appelé au jugement des seigneurs et des évêques, un plaid se prépara, où les deux souverains devaient paraître accompagnés chacun d'une escorte. Théodebert s'étant fait suivre d'une armée, sa présence causa une telle terreur, que le jugement fut rendu selon ses désirs. Thierry en appela aux armes, et fit des préparatifs qui ne durèrent pas moins d'un an.

Au printemps de 612, Thierry se dirigea sur le royaume de Metz, prit en passant le fort de Nasium (1), défit complétement les forces austrasiennes au nord et dans le midi, et poussa toujours devant lui. Théodebert, qui se trouvait peu en sûreté à Metz, se retira au-delà du Rhin; il leva des troupes et osa venir attaquer le roi de Bourgogne dans les champs de Tolbiac, déjà illustrés

(1) Naix en Barrois.

Digitized by Google

par la victoire de Clovis. Les historiens nous donnent des descriptions effrayantes de cette bataille. Une mêlée furieuse, un courage intrépide, une égale obstination à ne point reculer, des bataillons à demi-détruits conservant leur premier ordre, les morts entassés dans leurs rangs et si pressés les uns contre les autres, qu'ils restaient debout comme s'ils eussent été vivants; une fuite non moins affreuse que le combat, car de Tolbiac à Cologne la terre fut jonchée de cadavres : telle est l'idée que les historiens du temps nous ont conservée de cette journée. Théodebert fut pris au-delà du Rhin, conduit à Châlon-sur-Saône et remis à Brunehaut, qui, ayant à venger l'affront qu'elle avait reçu à Metz, lui fit prendre la tonsure. Quelque temps après, on le trouva mort. Thierry avait entre ses mains les fils de son malheureux frère; il les livra aux bourreaux, qui leur écrasèrent la tête contre une pierre; genre de mort atroce et trop digne de cette époque sanguinaire!

Clotaire, ayant jugé l'occasion favorable de réparer ses pertes, avait repris pendant cette guerre une partie des terres qui lui avaient été enlevées; insulte que Thierry, maître des royaumes de Bourgogne et d'Austrasie, prétendit venger en anéantissant ce petit roi de Neustrie, toujours prêt à combattre lorsqu'il voyait ses adversaires éloignés. Pendant qu'il faisait ses armements, il donna l'ordre à l'un de ses généraux de ravager la Neustrie; ce qui se fit avec tant de succès, que Clotaire allait être anéanti lorsqu'il apprit la mort de Thierry, qui succomba à une maladie nommée dyssenterie aiguë par les historiens du temps, et que les partisans de la maison de Neustrie disent avoir été l'effet d'un poison administré

Digitized by Google

par Brunehaut, pour gouverner sous le nom de ses arrière-petits-fils. Si Thierry fut empoisonné, nous croyons que d'autres mains préparèrent le poison, car il y en avait de plus intéressées à sa mort que celles de la reine Brunehaut.

Cette altière princesse était rentrée à Metz, peu auparavant, comme un monarque puissant et irrité contre des sujets rebelles, et tout avait plié sous son empire. La mort de son malheureux petit-fils venant de lui remettre en main le pouvoir souverain, il n'y avait plus rien pour gêner l'action de son autorité ; car Thierry ayant laissé quatre enfants en très bas âge, Brunehaut pouvait compter sur une longue puissance. A peine eut-elle repris en main les rênes du pouvoir, qu'elle voulut exécuter le grand projet de son fils, qui satisfaisait tout à la fois ses vues politiques et la haine implacable qu'elle portait à la race de Frédégonde ; projet qui consistait à anéantir le royaume de Neustrie et à réunir toute la Gaule en une seule monarchie dont elle aurait le gouvernement. Au milieu même des rêves de son ambition, se voyant au plus haut point de puissance, elle était loin de penser que son autorité devait finir bientôt de la manière la plus tragique.

Toutes les fois qu'elle avait pris en main les rênes du gouvernement, Brunehaut avait voulu donner à l'Etat une impulsion forte et régulière, ce qui était entièrement contraire au caractère des races qu'elle avait à gouverner. Sa lourde main parut cette fois encore plus pesante à des hommes qui, n'ayant d'autres lois que leurs caprices, tournèrent leurs regards vers le roi de Neustrie. Clotaire ayant conservé le laisser-aller de la race franque, les

Digitized by Google

leudes d'Austrasie lui vendirent ce royaume et promirent de le livrer dans la guerre qui se préparait.

Cependant Brunehaut convoquait tous les guerriers de Bourgogne et d'Austrasie, marchait à leur tête accompagnée des quatre fils de Thierry et contraignait les généraux à plier sous sa volonté. Clotaire s'avança de son côté, comptant moins sur la puissance de son armée que sur la trahison, dont la vieille reine eut quelques soupçons et qu'elle résolut de prévenir. Brunehaut, ayant confié le commandement de ses troupes à Warnachaire, maire de Bourgogne, quoiqu'il lui fût suspect, écrivit à Alboëme, l'un de ses confidents, de la délivrer de cet officier dont la fidélité était plus que problématique. Alboëme lut la lettre, la déchira et en jeta au vent les morceaux, qui furent recueillis par un espion du général en chef. La connaissance certaine des desseins de la reine-mère fit sans doute disparaître tout ce qu'il pouvait encore y avoir d'irrésolution dans l'âme de Warnachaire; car, dès le premier choc, il commanda un sauve-qui-peut général. Toutes les troupes austrasiennes et bourguignonnes ayant pris la fuite, Clotaire les suivit quelque temps avec mollesse, voulant épargner des hommes qu'il regardait déjà comme ses sujets. Trois fils de Thierry tombèrent entre les mains du roi de Neustrie, qui fit périr Sigebert et Corbus, laissant la vie au jeune Mérovée, son filleul, qu'il eut soin de faire raser et renfermer dans un monastère. Le quatrième, emporté par un serviteur fidèle, échappa à la cruauté du fils de Frédégonde. Brunehaut, s'étant sauvée dans un château de la Bourgogne transjurane, fut bientôt prise et remise entre les mains de Clotaire, qui voulut déployer pour le procès de cette

Digitized by Google

fameuse princesse toute la pompe des plus célèbres jugements.

Après s'être assis sur un tribunal, environné de tous les grands des trois royaumes, il appela Brunehaut qui, pour paraître en reine, se revêtit du manteau royal, mit la couronne sur sa tête et s'avança avec dignité jusqu'au pied du tribunal. Comme elle dédaigna de répondre aux chefs d'accusation portés contre elle, les juges la condamnèrent tout d'une voix. Le fils de l'exécrable Frédégonde, après avoir reproché à Brunehaut des adultères, des incestes, des meurtres, des régicides, la livra aux plus affreux supplices. Après lui avoir fait subir, pendant trois jours consécutifs, les outrages les plus ignominieux, Clotaire rangea les soldats en longues files, ordonna de placer l'infortunée princesse sur un chameau, et de la promener ainsi dans tous les rangs de l'armée, dont les soldats avaient ordre de la frapper et de lui adresser les plus grossières insultes. Enfin, on l'attacha par les cheveux, par un pied et un bras à la queue d'un cheval indompté qui la mit en pièces. Ainsi périt cette grande reine, fille, femme, sœur, nièce, mère, aïeule et bisaïeule de rois!

Il y a peu de personnages dans l'histoire qui aient été plus loués ou plus blâmés que Brunehaut. Nous n'avons garde de traiter de calomnie tout ce qu'on a écrit contre cette princesse. Dans sa longue carrière politique elle fut obligée de frapper bien des coupables, et sans aucun doute elle se laissa souvent entraîner à une sévérité excessive; mais, si nous croyons que, dans les dernières années de sa vie, la soif du pouvoir lui fit commettre beaucoup de crimes, nous sommes persuadés aussi que les vices qu'on

Digitized by Google

lui reproche étaient portés bien plus loin encore dans les descendants de Clovis, qu'on ne juge cependant pas avec autant de sévérité. Il est une voix, une grande voix qui s'est élevée en faveur de Brunehaut, c'est celle du peuple qui l'aimait, en qui il trouvait un appui contre ses grands ennemis, ces hauts et puissants seigneurs qui voulaient s'engraisser, sans contrainte, du sang des faibles. Un autre témoin, non moins irrécusable, nous atteste que peu de souverains ont laissé plus de témoignages durables de leur zèle pour le bonheur des peuples; ce témoin, ce sont les monuments qu'elle éleva, les chaussées qu'elle fit construire, les églises et les monastères qu'elle fit bâtir, et dont le souvenir existe encore aujourd'hui. Aussi un grand pape, à qui l'on ne peut donner l'épithète de flatteur des rois, saint Grégoire-le-Grand, disait en parlant de cette reine : « Heureuse la France de posséder » une si grande reine ! » Ces témoignages valent bien les calomnies officielles des écrivains qui flattèrent la race triomphante de Frédégonde.

CHAPITRE IV.

Depuis la mort de la reine Brunehaut jusqu'à Pepin-le-Bref (613-752).

§ I. *Fin du règne de Clotaire II. — Maires du palais* (613-628).

La grande révolution qui avait réuni sur une même

Digitized by Google

tête les trois couronnes franques de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, ayant pour principale cause la jalousie des grands contre le pouvoir despotique de Brunehaut, fut loin d'être favorable à la royauté, à côté de laquelle on voit se former une noblesse absolue qui s'impose au pouvoir et finit par l'absorber. Sous le règne de Clovis et de ses fils, Grégoire de Tours ne parle pas de distinction de rangs; mais, sous les règnes des petits-fils de Clotaire, il parle plus d'une fois des *optimates;* Frédégaire désigne la noblesse d'Austrasie par le nom de *proceres*, et celle de Bourgogne par celui de *Burgundiæ farones*, ce qui semble indiquer une caste spéciale. L'expression *leudes*, qui auparavant s'appliquait à tous les guerriers, semble devenir dans son récit une distinction honorifique. Ce n'est donc plus la royauté seule qui domine dans les Gaules; les grands veulent aussi avoir leur part au gouvernement. Cette part s'exerce surtout par les maires du palais, charge redoutable pour la royauté, et qui finit par absorber le souverain pouvoir.

Dès le commencement de la monarchie, on voit de grands officiers placés à côté des souverains; ils commandent les armées, sont revêtus de la tutelle des jeunes monarques, jouissent d'une grande autorité qu'ils tendent à affermir. Voilà, croyons-nous, l'origine des maires du palais. Si ces termes sont vagues, s'ils n'ont rien de fixe, c'est qu'à cette époque toutes les institutions étaient à peu près de même sorte. La royauté elle-même n'avait pas de droits bien déterminés. Aussi, lorsque les auteurs veulent exposer la nature et l'étendue de la puissance des maires du palais, ils tombent dans une divergence extrême. Voici comment M. de Châteaubriand s'exprime

Digitized by Google

sur ce sujet dans ses *Etudes historiques :* « Deux origines doivent être assignées à la mairie du palais, l'une romaine, et l'autre franque ou germanique. Le maire représentait le *magister officiorum;* celui-ci acquit dans le palais des empereurs la puissance que le maire obtint dans la maison du roi franc. Considérée dans son origine romaine, la charge de maire du palais fut temporaire sous Sigebert et ses devanciers, viagère sous Clotaire, héréditaire sous Clovis II. Elle était incompatible avec la qualité de prêtre et d'évêque.

» Pris dans son origine franque ou germanique, le maire du palais était ce duc ou chef de guerre dont l'élection appartenait à la nation tout aussi bien que celle du roi (1). »

C'était sans doute une grande anomalie politique que l'établissement de deux pouvoirs presque égaux, destinés à devenir rivaux et à se combattre avec le temps. Lorsque l'autorité souveraine est partagée en droit et en fait, il doit en résulter des luttes fâcheuses pour le pouvoir et pour la nation. Notre histoire en est une preuve bien frappante (2).

(1) *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt.*

(2) Voici, d'après La Chesnaye-Desbois, la liste des maires du palais sous les différents rois mérovingiens :

Lando, sous Clovis Ier.

Théodoric, Bodegisile, Gondoland, Landregisile, sous Clotaire Ier.

Landregisile, Cappa, Landry, Chrodin, Gogon, Radon, sous Caribert et Chilpéric.

Landry, Florentian, Vulfoad, Warnachaire, Bertoald, Protadius, Clodius, Licin, Gondebaud, Waraton, Carloman, Gondoald, sous Clotaire II.

Gondoald, Sadregisile, Arnould, Archambaud, Pepin-l'Ancien, Gogon-Noran, Ega, sous Dagobert Ier.

Digitized by Google

Ce fut sous le règne de Clotaire II que les maires du palais annoncèrent ce qu'ils seraient un jour. Pour satisfaire aux désirs de ses différents Etats, qui voulaient conserver leur nationalité, et sans doute aussi pour satisfaire aux engagements qu'il avait contractés avec les grands, Clotaire conserva les anciennes dignités et les dignitaires des royaumes de Bourgogne et d'Austrasie, et établit le maire du palais pour le représentant de l'autorité royale. Les trois royaumes que Clotaire réunissait sous sa puissance eurent ainsi chacun leur maire du palais. Gondoland avait succédé à Landry dans la Neustrie; Warnachaire gouvernait la Bourgogne et Radon l'Austrasie. On doit rendre cette justice à ces trois maires, qu'ils ne se montrèrent pas des rivaux de la royauté, et qu'ils employèrent plutôt leur crédit et leur influence à consolider l'autorité de Clotaire sur ses nouveaux sujets.

Malgré son apathie naturelle, Clotaire, voulant s'occuper sérieusement des affaires, réunit à Paris, dès l'année 614, un concile national des Gaules où se trouvèrent soixante-dix-neuf évêques, et sans doute un grand nombre de barons et de comtes; car ce concile peut être regardé autant comme assemblée politique que comme

Archambaud, Bertinoald, Ebroïn, Almaric, Flaochal, Martin, Grimoald, Adalgise, sous Clovis II.

Ebroïn, Vulfoald, Robert, saint Léger, sous Childéric II.

Ebroïn, Leudesile, Waraton, Gilimer, Bertaire, sous Thierry III.

Pepin-d'Héristal, sous Clovis III.

Pepin-d'Héristal, Dreux, Grimoald, Nordebert, sous Childebert III.

Grimoald, Théodebalde, Rainfroi et Charles-Martel, sous Dagobert III, Chilpéric II et Thierry IV.

Pepin-le-Bref, sous Childéric III.

Digitized by Google

réunion religieuse. Le roi publia une ordonnance fameuse pour rendre lois de l'Etat les décrets de ce concile, qui restreignent à plusieurs égards l'autorité du monarque. Cette espèce de charte garantit le droit de l'élection des évêques; elle défend de leur donner des successeurs de leur vivant; elle soustrait toutes les personnes ecclésiastiques à la juridiction des officiers royaux; elle met un terme aux exactions qu'éprouvaient les provinces par la création de nouveaux impôts; elle prononce l'abolition de tout tribut introduit dans les trois royaumes depuis la mort des rois Gontram, Chilpéric et Sigebert; enfin, elle ordonne la restitution de toutes les confiscations qui avaient été la conséquence de la guerre civile.

On le voit, cette ordonnance est une espèce de charte constitutionnelle proposée par les évêques, consentie par les seigneurs et confirmée par le roi. Le peuple n'y intervient pas, mais on y parle de ses réclamations; et d'ailleurs le peuple, tel que nous l'entendons au XIX^e^ siècle, n'existait pas encore : l'Eglise était en voie de le former. Car c'est l'Eglise, c'est l'épiscopat qui a constitué politiquement cette masse que nous appelons peuple français, et qui, aujourd'hui, a trop oublié qu'il lui doit son existence.

En se montrant roi pacifique, Clotaire encourageait les nations tributaires à se rendre absolument indépendantes. Les Lombards, que nous avons vus s'engager, pour se délivrer de la guerre, à payer aux royaumes de Bourgogne et d'Austrasie un tribut annuel qui s'élevait à 12,000 sous d'or, voyant la conduite du nouveau roi, refusèrent d'acquitter cette somme et parvinrent à obtenir un nouveau traité par lequel ils consentirent à payer ou plutôt à racheter le tribut annuel pour une somme de

Digitized by Google

36,000 sous d'or. Clotaire justifiait ce traité en disant qu'il aimait mieux sacrifier un vain jouet de gloire au repos du peuple. Les princes faibles et les faux politiques ont toujours des formules pour justifier les faits les plus contraires aux intérêts des nations.

Habitués depuis longtemps à voir une cour princière résider à Metz, à posséder non-seulement une administration séparée, mais encore une véritable royauté, les Austrasiens murmurèrent de se voir placés sous le gouvernement du roi de Neustrie, et sollicitèrent comme une grande faveur d'avoir pour roi le jeune Dagobert. Clotaire y consentit. Toutefois, voulant ôter au royaume de Metz toute son importance passée, non-seulement il lui enleva toutes ses provinces du Midi, mais son territoire propre fut encore amoindri des villes de Reims et de Châlons, ainsi que des plus beaux domaines de la couronne dans les Ardennes et dans les Vosges. Malgré ces pertes, le règne de Dagobert, en Austrasie, ne manqua pas de grandeur. La gloire principale, il est vrai, doit en revenir à deux de ses ministres aussi remarquables par leurs vertus que par leurs éminentes qualités. Ces deux grands politiques étaient saint Arnould et Pepin de Landen.

Arnould, qui fut la tige des rois carlovingiens, naquit vers 580, d'une famille noble, riche et honorée parmi les Francs. Elevé dans l'une des plus célèbres écoles de son temps, il passa bientôt au palais où il fit son éducation politique sous un maire nommé Gondulfe. Il prit part aux expéditions militaires et se signala dans l'armée de Théodebert II, ce qui fait croire qu'il ne fut pas étranger à la révolution qui abattit la domination de Brunehaut. Comme il s'était fait remarquer dans tous ses

Digitized by Google

emplois par les plus hautes vertus chrétiennes, la multitude l'élut évêque de Metz, à l'âge de trente ans; dignité qu'il accepta, parce qu'il crut reconnaître la voix du ciel dans cette manifestation populaire. Une fois revêtu de la dignité épiscopale, il voulut résigner toutes ses charges séculières, mais le roi lui ordonna de les conserver. Dode, sa femme, se retira dans un monastère de Trèves et laissa à son époux le soin d'élever leurs enfants.

Comme évêque, Arnould se signala par une immense charité envers les pauvres, qui accouraient vers lui de toutes parts, avec une pleine confiance, car il n'en renvoyait jamais aucun sans avoir soulagé ses misères. Un jour, ayant épuisé toutes ses ressources en aumônes et ne possédant plus rien à donner, il tira du trésor de la cathédrale de Metz un bassin magnifique, et le vendit pour en distribuer le prix aux pauvres.

La carrière politique d'Arnould n'est pas moins belle. En envoyant son fils Dagobert à Metz, Clotaire lui écrivit : « Je vous envoie un roi à former. » Il travailla, en effet, à le former aux vertus particulières et à l'accomplissement des devoirs d'un roi. De concert avec Pepin de Landen, il fit tous ses efforts pour faire rendre au royaume d'Austrasie toutes les parties qui en avaient été détachées. Si la réclamation présentée à Clichy, près de Paris, au moment du mariage de Dagobert, n'eut pas tout l'effet qu'il pouvait attendre, il obtint du moins qu'on choisirait douze arbitres parmi les leudes et les évêques pour juger les réclamations de l'Austrasie. Arnould, l'un des membres les plus actifs de ce tribunal, parvint avec beaucoup de peine à faire déclarer que l'Austrasie, proprement dite, serait rendue dans toute

Digitized by Google

son intégrité au royaume de Metz. Mais il ne put obtenir que les provinces situées au sud de la Loire lui fussent restituées. A la cour, une louable concorde l'unissait si intimement à Pepin de Landen, que les deux familles s'allièrent; Angise, fille d'Arnould, épousa Boggé, fils de Pepin, mariage duquel sortit Pepin-d'Héristal, père de Charles-Martel, père de Pepin-le-Bref.

Pepin de Landen fut un de ces hommes rares qui semblent nés pour la gloire des rois et le bonheur des peuples. La dignité de maire du palais, à peine inférieure d'un degré à celle des rois, qui lui fut confiée sous les règnes de Clotaire, Dagobert et Sigebert, ne servit qu'à montrer sa haute capacité et son grand mérite; car il se distingua pendant la guerre par un courage héroïque, et s'appliqua pendant la paix à faire régner la justice; dans tous les temps, il mit une prudence extrême à gouverner l'État, s'attachant avec une grande attention à conserver au roi les droits de sa couronne, comme à défendre les intérêts du peuple, qu'il ne laissa jamais opprimer. Il mérita ainsi l'estime de son souverain et l'amour de la nation.

Sous la sage administration de ces deux grands hommes, l'Austrasie vit sa prospérité intérieure se développer avec une extrême rapidité, prospérité que favorisait encore la paix du dehors; car, à l'exception d'une tentative des Saxons, elle fut respectée des peuples voisins.

Les Saxons, qui payaient un tribut annuel à l'Austrasie, voyant Dagobert, encore enfant, prendre en main le gouvernement d'un Etat qu'on avait privé d'une partie de ses terres, méprisèrent ce faible roi et refusèrent de lui payer le tribut. Dagobert marcha

Digitized by Google

contre eux; s'étant fait battre dans une première rencontre et ayant reçu une blessure, il demanda des renforts à son père pour se venger de l'échec qu'il venait de subir. Clotaire se mit aussitôt à la tête de ses troupes et parut sur le Weser, séparé seulement par ce fleuve de Bertoald, duc des Saxons; celui-ci, en se promenant sur l'autre rive, ayant reconnu Clotaire à sa longue chevelure grisonnante, se mit à le railler de n'être venu qu'après la défaite de son fils. Clotaire, irrité de ces provocations, le défia au combat, lança son cheval dans les flots, passa le fleuve, suivi de quelques cavaliers, poursuivit Bertoald, le tua et mit sa tête au bout d'une pique.

Enflammée par cet acte d'audace, toute l'armée traversa le Weser à la nage et tomba sur les Saxons, qui, n'ayant plus de chef, n'opposèrent aucune résistance; quoiqu'on eût massacré tous ceux qu'on avait pris les armes à la main, la fureur du vainqueur n'étant pas encore satisfaite, Clotaire donna l'ordre cruel de raccourcir tous les prisonniers dont la taille dépasserait la longueur de son épée; ordre féroce qui ne peut tomber que d'une bouche barbare.

Clotaire mourut quelques mois après cette victoire, et finit, à l'âge de quarante-cinq ans, un règne marqué par bien des péripéties. On l'a vu plusieurs fois à deux doigts de sa perte. Ce fut plutôt le hasard que son habileté politique qui réunit toute la Gaule sur sa tête. Quoiqu'on ait eu à lui reprocher quelques actes de cruauté qui étaient trop dans les mœurs de son temps, on ne peut lui refuser des qualités dignes d'éloges; il était populaire, affable, libéral. Sa politique, consistant dans un certain *laisser-aller*, convenait à son époque. Il commit une énorme

Digitized by Google

faute en laissant prendre trop d'ascendant aux maires du palais.

Clotaire tient un rang distingué entre nos rois législateurs. Nous avons cité sa fameuse ordonnance, que quelques historiens veulent élever à la hauteur d'une constitution. Il y eut, en 625, un concile à Reims, composé de plus de quarante évêques des Gaules, qui s'occupa, aussi bien que celui de Paris, de choses entièrement civiles. Quoique nous n'ayons pas la preuve que Clotaire ait mis les actes de ce concile au nombre des lois du royaume, nous ne pouvons guère douter qu'ils fussent regardés comme tels, car il appartenait alors aux conciles de faire ces grandes lois constitutives qui établissaient l'ordre et faisaient pénétrer dans l'esprit des Barbares ces sentiments d'humanité qu'on sent s'échapper de l'Evangile, comme un doux parfum.

§ II. — *Règnes de Dagobert Ier, de Sigebert III et de Clovis II* (628-656).

Clotaire II, laissant à sa mort deux fils : Dagobert, déjà roi d'Austrasie, et Caribert, sans avoir pris aucune mesure pour assurer le partage de son héritage entre ses deux enfants, semblait indiquer une politique nouvelle, que souhaitaient les esprits les plus éminents, justes appréciateurs de tous les maux causés par la division de la monarchie; car cette division n'amenait pas seulement l'affaiblissement de l'Etat, mais produisait encore des dissensions intestines. L'habile Pepin de Landen, voulant éviter les partages territoriaux et réunir sous un seul sceptre

Digitized by Google

toutes les forces de la nation, appela à l'armée les leudes d'Austrasie et envoya des messagers en Bourgogne et en Neustrie, pour solliciter les peuples de ces contrées à reconnaître Dagobert pour unique roi. La Bourgogne se soumit entièrement; mais la Neustrie se trouva partagée en deux partis, dont l'un reconnut Dagobert et l'autre s'arma en faveur de Caribert. Dagobert, voulant éviter la guerre civile, consentit à traiter avec celui-ci et lui abandonna le royaume d'Aquitaine. Caribert II fit de Toulouse sa capitale, habita le palais des anciens rois Visigoths, étendit sa domination de la Loire aux Pyrénées, au pied desquelles il remporta plusieurs victoires sur les Gascons. Caribert mourut après trois ans de règne, laissant un royaume agrandi par sa valeur, sans pouvoir le faire passer à ses descendants; car Dagobert fit aussitôt saisir son trésor et égorger son fils Chilpéric encore en bas âge, et réunit l'Aquitaine à sa vaste monarchie, qui s'étendit des Pyrénées jusqu'aux bords de l'Elbe, et de l'Océan occidental jusqu'à la Bohême et la Hongrie, occupées par les Vinides et les Abares. Peu après, cependant, par une sorte de remords, il céda le duché de Gascogne à Boggis et Bertrand, fils naturels de Caribert.

Le trône de Neustrie fut le tombeau de la vertu de Dagobert. « Oubliant entièrement la vie qu'il avait au-
» paravant chérie, dit Frédégaire, il ne s'occupa plus
» qu'à remplir ses trésors des dépouilles des églises et
» des biens de ses leudes, qu'une cupidité insatiable lui
» faisait recueillir de toutes parts. S'abandonnant sans
» mesure à la luxure, il avait, à l'exemple de Salomon,
» trois reines et un grand nombre de concubines. Les
» reines étaient Nanchetilde, Vulfegunde et Berchilde.

Digitized by Google

» Quant aux noms des maîtresses, comme il y en avait » beaucoup, j'ai redouté la fatigue de les insérer dans » cette chronique. Son cœur s'était ainsi détourné et re- » tiré de la présence de Dieu ; cependant, comme il ac- » cordait d'abondantes aumônes aux pauvres, si la cupi- » dité n'avait enfin mis un terme à ses charités, il aurait » sans doute mérité le royaume de l'éternité (1). »

Par une étrange aberration d'esprit, Dagobert, voulant mêler la religion à ses débauches, avait pour quelques saints une dévotion spéciale, les comblait de présents, leur adressait quelques prières et croyait ainsi effacer tous ses péchés. Il faisait des aumônes aux pauvres et aux églises, mais prenant à l'un, disent les chroniqueurs, pour donner à l'autre; enlevant les joyaux des églises qu'il vénérait moins, *pour Saint-Denys noblement orner, entre autres les portes de cuivre de Saint-Hilaire, de Poitiers, moult belles et moult riches.*

Arnould et Pepin, qui avaient formé Dagobert à la vertu pendant son séjour à Metz, s'affligèrent profondément de le voir entraîné dans de tels désordres. Après de vains efforts pour le ramener dans la voie de la vertu, Arnould sollicita instamment la permission de quitter la cour pour se retirer dans la solitude des Vosges, afin d'y pleurer sur les désordres de son roi.

Pepin, jugeant qu'il était de l'intérêt de la nation de continuer à vivre à la cour, faisait non-seulement par sa vie un contraste frappant avec celle des courtisans, mais il censurait encore avec une pleine liberté de langage les mœurs viles et honteuses du monarque. Le roi, ayant

(1) Frédég., cap. 58 et seq.

Digitized by Google

conçu pour lui une grande aversion, le renvoya en Austrasie, lorsqu'il rétablit ce royaume en faveur de son fils Sigebert.

Au dehors, la France jouissait d'une considération presque aussi grande que celle de l'empire d'Orient; aussi respectait-on ses volontés, et les peuples faibles ou affligés imploraient-ils son appui. Les Lombards se montrèrent très soumis aux désirs du roi franc. La dissension s'étant mise entre les Visigoths d'Espagne, Sisenand, qui prétendait à la couronne à la place de Suintila, implora le secours de Dagobert. Venerandus et Abondantius, tous deux ducs bourguignons, chargés du gouvernement d'Aquitaine, ayant reçu l'ordre de réunir quelques troupes et de franchir les Pyrénées, établirent Sisenand roi des Visigoths d'Espagne, monarque qui reconnut leur assistance au prix de 200,000 sous d'or (631).

Dagobert rencontra beaucoup plus de résistance sur la frontière de l'Est. Les Slaves ou Esclavons-Vinides, qui avaient donné leur nom au golfe Vénadique, à l'embouchure de la Vistule, avaient fait de grandes conquêtes sous un franc nommé Samon, que plusieurs historiens croient originaire du pays de Sens. Exerçant dans le Levant un commerce extrêmement important, il forma une nombreuse association à l'aide de laquelle il transportait les marchandises de l'Orient et de Constantinople dans la Germanie et dans la Gaule, par la vallée du Danube. Comme ce commerce ne pouvait être exercé qu'à main armée, et qu'il demandait les connaissances d'un général autant que celles d'un marchand, il acquit dans sa profession des talents si réels, qu'une guerre s'étant déclarée entre les Abares et les Vinides, et ceux-ci ayant réclamé

Digitized by Google

son appui, il leur fit remporter une victoire si complète, que, pour lui témoigner leur reconnaissance, ils le déclarèrent leur roi. Samon, obligé de faire souvent la guerre à des voisins turbulents, obtint plusieurs succès signalés contre les Abares. Dans l'une de ses expéditions, une caravane de marchands français ayant été maltraitée, Dagobert envoya à Samon, pour demander réparation de l'insulte faite aux négociants français, un franc nommé Sichaire, diplomate emporté, qui exigea avec hauteur que les Vinides reconnussent la domination de son roi. Samon, offensé, répondit : « La terre que nous habitons » est à Dagobert, et nous sommes ses hommes, mais à » condition qu'il voudra conserver amitié avec nous. » Sichaire dit : « Il n'est pas possible que des chrétiens, » serviteurs de Dieu, fassent amitié avec des chiens. » Samon lui répliqua alors : « Si vous êtes les serviteurs de » Dieu, nous sommes les chiens de Dieu ; et, puisque vous » agissez continuellement contre lui, nous avons reçu la » permission de vous déchirer à coups de dents. » Et Sichaire fut chassé de la présence de Samon.

Pour venger cette insulte, Dagobert mit une armée sur pied et invita à prendre part à ses exploits les Lombards et les Allemands, qui, après avoir ravagé une grande partie du pays des Vinides, se retirèrent, emmenant un riche butin et une multitude de captifs. L'armée austrasienne s'avança plus loin et parut en présence de Samon, redoutable guerrier qui se battit pendant trois jours, et écrasa tellement les Francs, que quelques hommes purent à peine s'échapper en abandonnant leurs bagages. Enhardis par ce succès, les Vinides se mirent à ravager toute la partie de la Germanie soumise à Dagobert, et

Digitized by Google

déterminèrent quelques peuplades à secouer le joug des Francs pour se soumettre à leur domination.

Au milieu des troubles d'une révolution qui venait d'éclater chez les Abares, 9,000 guerriers de cette nation vinrent avec leurs femmes et leurs enfants demander l'hospitalité à Dagobert. Le roi, après leur avoir accordé la Bavière pour résidence, commanda de les massacrer tous en une nuit; ordre barbare qui fut si fidèlement exécuté, assurent certains historiens, que le seul Altiocus parvint à s'échapper. Un acte d'une telle cruauté, inouïe même à cette époque de civilisation peu avancée, ne peut se justifier par aucun prétexte, car ces 9,000 guerriers n'avaient donné aucun motif de se plaindre d'eux. Etait-ce embarras de les fixer en un lieu? Etait-ce crainte de s'attirer les armes des Abares? Nous l'ignorons. Mais, quel qu'en soit le motif, cet acte sera toujours une grande tache au nom de Dagobert.

Cependant le roi franc, songeant à venger la défaite de son armée par les Vinides, réunit des troupes nombreuses et s'avança jusqu'à Mayence. Quoiqu'il eût été traîné par des bœufs au pas lent, Dagobert se trouva accablé de fatigue et s'arrêta dans cette ville, où il lui arriva fort heureusement une ambassade qui le tira d'embarras. Les Saxons, obligés de payer un tribut annuel à la France, offrirent de protéger les frontières de l'Est, si Dagobert voulait les décharger du tribut, offre que le roi se hâta d'accepter. Le tribut annuel ne fut plus payé, et, loin de protéger nos frontières, les Saxons se joignirent souvent à ceux qui venaient les ravager.

Les Gascons, refoulés dans les montagnes des Pyrénées par Caribert, ne voyant plus personne pour arrêter leurs

Digitized by Google

courses, recommencèrent, de leur côté, à descendre dans la plaine et à ravager l'Aquitaine. Contre leur attente, ayant été battus en plusieurs rencontres, voyant d'autre part leurs moissons détruites et plusieurs de leurs braves guerriers traînés en servitude, ils se soumirent à Dagobert et promirent que leur duc se rendrait à Paris avec les principaux de la nation, pour renouveler le serment d'obéir au roi et de ne plus inquiéter leurs voisins.

Le mouvement des Gascons avait été combiné avec celui des Bretons. Judicaël, aussi bon citoyen que chrétien zélé, ayant résolu de relever sa patrie de l'espèce de vasselage où elle se trouvait par rapport à la Neustrie, avait pris les armes; mais les premiers combats lui ayant été défavorables, il résolut de se soumettre. Le chef des Bretons, que les chroniqueurs décorent du titre de roi, déterminé par saint Eloi, se rendit, pour faire acte de soumission, à la cour de Dagobert qui l'invita à sa table; invitation que Judicaël refusa, parce qu'il s'y passait toujours quelques orgies. Telle était l'insouciance du roi, qu'il ne fut pas ému d'un pareil affront; il combla même Judicaël de présents.

Malgré sa vie licencieuse, Dagobert avait conservé un profond respect pour la religion et avait choisi la plupart de ses ministres parmi les plus vertueux personnages de l'époque. Nous avons déjà fait connaître saint Arnould et Pepin de Landen. Saint Audoin, vulgairement saint Ouën, était son référendaire. Saint Éloi fut son conseiller et son directeur pour toutes les libéralités religieuses par lesquelles Dagobert essayait de racheter ses péchés. Eloi, artiste distingué, d'une probité au-dessus du plus léger soupçon, et d'un admirable désintéressement, se

Digitized by Google

distingua surtout par une grande charité pour les pauvres. Aussi, lorsque les étrangers demandaient où était son domicile, on leur disait : Allez dans telle rue; là où vous verrez une foule de pauvres, c'est là sûrement que vous le rencontrerez. Il avait une dévotion particulière pour le rachat des captifs et des esclaves. Dès qu'il en savait quelqu'un exposé en vente, il y courait; il en achetait souvent trente et cinquante en même temps, et quelquefois davantage. Il allait attendre les Saxons qu'on vendait alors comme des troupeaux de moutons, à la descente du bateau qui les amenait à Paris; et si l'argent lui manquait, il donnait ses meubles, sa ceinture, son manteau et jusqu'à ses souliers. Se mettant ensuite à la tête de ses esclaves, il les conduisait au roi, leur faisait jeter par terre chacun un denier pour attester leur affranchissement solennel, et leur faisait délivrer une charte de liberté, pour constater, suivant l'usage des Francs, qu'ils avaient été relevés de leur état de dégradation. Saint Eloi n'abandonnait pas les hommes auxquels il avait accordé la faveur de l'affranchissement; il leur laissait la liberté ou de retourner dans leur pays, ou de se mettre à son service, ou d'entrer dans un monastère pour y mener une vie paisible au service de Dieu.

Dagobert, environné de tels hommes, mais résistant à leurs exemples et à leurs exhortations, se laissa consumer par la débauche et mourut à la fleur de l'âge. Quoique ce soit seulement à son fils Clovis II que commence la liste des rois fainéants, il aurait pu y être placé le premier. Le peuple, qui lui donna le titre de *bon roi Dagobert*, fut probablement plus heureux que sous ces princes que nous nommons grands monarques, et dont les lauriers sont trop

Digitized by Google

souvent arrosés du sang et des larmes des peuples. Les arts prirent un développement remarquable pendant son règne; la législation s'améliora. Il fit publier une nouvelle édition des lois fondamentales des Francs, des Allemands et des Bavarois; il revit et corrigea ces législations et les pénétra davantage de l'esprit chrétien. Cette révision montre l'action de l'Eglise pour adoucir les mœurs des païens; c'est dans ce but surtout que l'Eglise obtient d'abord que la maison de Dieu sera un asile inviolable, qu'on n'y entrera jamais en armes; privilége précieux, qui s'étendit bientôt à la maison de l'évêque et à celle du curé de la paroisse. Noble institution par laquelle la charité et la douceur descendent du ciel dans le temple, du temple dans le presbytère, et du presbytère dans le peuple.

Dagobert laissait deux fils : Sigebert, déjà roi d'Austrasie, et Clovis II, qui hérita de la Bourgogne et de la Neustrie.

La défaite de l'armée austrasienne par les Slaves-Vinides ayant livré toute l'Austrasie aux incursions de ces barbares, et Dagobert ne lui accordant aucune protection, elle avait demandé à se reconstituer en royaume, afin de se défendre elle-même. Dagobert consentit à lui donner pour roi son fils Sigebert, et chargea Pepin de Landen du gouvernement du nouveau royaume. Ce grand homme, ayant conduit les affaires avec son habileté ordinaire, fit respecter sa patrie par tous les peuples voisins, et rendit ainsi à l'Austrasie la tranquillité et la prospérité.

La mort de Pepin (640) jeta l'Austrasie dans une espèce de guerre civile. Grimoald, son fils, s'empara héréditairement de la dignité de maire du palais, occupée

Digitized by Google

pendant si longtemps par son père. Othon, gouverneur du roi Sigebert, voyant avec peine une royauté secondaire se former à côté de la première, attaqua vivement les prétentions de Grimoald, se fit un parti nombreux, qui eût peut-être triomphé si le fils de Pepin n'eût recouru à l'arme des assassins.

Les peuples tributaires voient toujours avec joie les dissensions intestines de leurs suzerains; c'est une circonstance favorable pour secouer le joug. Les Thuringiens, déterminés à profiter des troubles intérieurs de l'Austrasie pour reconquérir leur indépendance, se liguèrent avec les Bavarois. Grimoald, vainqueur de ses compétiteurs, convoqua le ban et l'arrière-ban du royaume, traversa le Rhin, battit d'abord les Bavarois et s'avança contre les Thuringiens, qui s'étaient retirés sur une montagne élevée. Les Austrasiens, malheureusement divisés par la jalousie de leurs chefs, furent battus par les Germains. Sigebert ne put s'empêcher de verser des larmes en parcourant le champ de bataille. Toutefois, les Thuringiens sollicitèrent la paix malgré leur succès, et consentirent de nouveau à se reconnaître les sujets de l'Austrasie, quoique leur indépendance fût réelle et effective.

Cette expédition fut la seule du règne de Sigebert, dont les pensées se portaient vers une patrie meilleure. Il était constamment occupé du ciel, et son palais était habité par les plus saints personnages de cette époque. Mais, malgré sa haute piété, il maintint les droits abusivement attribués alors à l'autorité royale sur la convocation des conciles. « Nous apprenons par le bruit public, écrivit-il à » Didier de Cahors, que l'évêque Vulfolède appelle ses

Digitized by Google

» collègues à un synode, qui doit se réunir, on ne dit pas » en quel lieu du royaume. Tout disposé que nous som- » mes à maintenir les canons, comme les ont maintenus » nos pères et prédécesseurs, il ne convient ni à nous ni » aux grands que des assemblées d'évêques se tiennent » sans notre aveu. Vous aurez donc à interdire celle que » l'on projette, sauf à demander ultérieurement l'auto- » risation. »

Ce document est presque le seul qui nous reste d'un règne de vingt-trois ans, et d'un prince que ses vertus ont fait inscrire au nombre des saints.

Le silence des historiens sur un règne aussi long est une preuve que les peuples furent tranquilles et heureux, car les règnes les plus paisibles sont les plus pauvres pour l'histoire. Sigebert commit une grande faute politique; désespérant sans doute d'avoir des enfants, il légua sa couronne au fils de Grimoald. Il eut peu après un fils, qu'il laissa orphelin encore au berceau (650).

Grimoald, qui avait vu avec un extrême regret naître un héritier du sang de Sigebert, fit disparaître Dagobert II, répandit le bruit de sa mort, et ordonna de lui faire de magnifiques funérailles. L'enfant royal avait été conduit au fond de l'Ecosse et enfermé dans un monastère, dont les moines eurent l'ordre de l'occuper uniquement des pensées du ciel. Dieu ne tarda pas à punir une si noire trahison. Les leudes austrasiens livrèrent Grimoald et ses enfants au maire de Neustrie. Les rois fainéants de cet État régnèrent dès-lors nominalement sur l'Austrasie jusqu'au retour de Dagobert II, que saint Wilfrid, évêque d'Yorck, tira de captivité en 674. Nous raconterons cette restauration lorsque nous serons ar-

Digitized by Google

rivés à cette époque. Reprenons l'histoire de Clovis II.

Ce jeune prince, qui n'avait que quatre ans lorsqu'il succéda à son père, réunit sous sa puissance les royaumes de Bourgogne et de Neustrie, à chacun desquels il donna un maire du palais. Éga, qui avait administré avec sagesse la Neustrie, continua son administration pendant les premières années du nouveau règne. Il eut pour successeur Erchinoald ou Archambaud, qui sut faire respecter les droits de ce royaume. Après la mort de Sigebert, dont le fils, assurait-on, avait aussi été enlevé de la terre des vivants, il contraignit l'Austrasie à reconnaître l'autorité du roi de Neustrie. Ces événements et quelques troubles de peu d'importance en Bourgogne, à l'occasion de l'élévation de Flaochat au titre de maire du palais, tel est en résumé tout ce que nous présente le règne de Clovis II.

Ce prince qui du reste avait un esprit extrêmement faible, se montra tellement l'ami du pauvre, qu'un jour, n'ayant plus rien à donner, il fit enlever les lames d'or qui couvraient le tombeau de Dagobert à Saint-Denis; trait bien honorable à sa mémoire. Deux ans avant sa mort, ayant voulu par dévotion, visiter les reliques de saint Denis, il brisa un des os du saint afin d'avoir une parcelle de ces précieux restes. Une noire vapeur couvrit alors ses yeux et troubla entièrement son esprit. Il mourut à vingt-un ans. Il avait épousé Bathilde, personne aussi remarquable par ses vertus que par sa beauté; prise sur les côtes d'Angleterre par des pirates, elle avait été amenée en France, où elle fut vendue au roi qui en fit une reine. Comme il fallait l'anoblir pour occuper un si haut rang, on la dit princesse saxonne; il

Digitized by Google

est, du reste, facile de se donner une grande naissance quand on est femme de roi.

§ III. *Gouvernement d'Ebroïn et guerres civiles, jusqu'à l'usurpation absolue du pouvoir souverain par les maires du palais* (656-687).

Clovis II avait laissé de Bathilde trois fils, Clotaire, Childéric et Thierry, qui tous trois portèrent indifféremment le titre de roi, ce qui indique une situation politique difficile à saisir. Archambaud, maire du palais, secondé par la reine Bathilde, princesse vénérée par tous les partis, sut, au milieu des embarras d'un royaume possédé par indivis au nom des trois frères, garder la paix publique. Il était évident, pour un observateur attentif, que la paix n'était qu'un moment d'arrêt, et que les ambitieux voulaient employer les quelques jours laissés à la vieillesse caduque d'Archambaud pour se préparer à la lutte. Sa mort fut, en effet, le signal d'une profonde division entre les grands de Neustrie et de Bourgogne, qui, assemblés pour donner un nouveau maire à l'Etat, eurent chacun leur candidat, à qui ils accordèrent un nombre presque égal de suffrages. L'un était Léger, évêque d'Autun, prélat remarquable par son éloquence, sa haute sagesse et son incorruptible intégrité. Le second était le célèbre Ebroïn, homme actif, ambitieux, habile politique, à qui tous les moyens étaient bons pour arriver à ses fins. Ebroïn l'emporta de quelques voix sur son compétiteur.

Les Austrasiens n'ayant pas voulu reconnaître Ebroïn, Bathilde, qui voulait les satisfaire, envoya à Metz son second fils, Childéric II, à qui ses nouveaux sujets don-

Digitized by Google

nèrent Vulfoald pour maire du palais. On croit que ce partage s'accomplit vers 660. Nous donnons cette époque sans pouvoir la certifier, car la chronologie de ce temps ne repose le plus souvent que sur des conjectures.

En prenant en main l'administration de l'Etat, Ebroïn voulut tenter l'une des plus grandes réformes de la révolution de 1790. C'était de détruire toutes les administrations, toutes les provinces, toutes les lois particulières, pour former des royaumes de Neustrie et de Bourgogne un seul Etat soumis au roi, à une même loi et à une administration uniforme. Cette réforme, capable de révolutionner un pays à une époque de civilisation plus avancée, avait encore le grand inconvénient de ne frapper que la partie la plus importante de la monarchie, de ne porter, en un mot, que sur le seul royaume de Bourgogne, car l'administration et les lois de la Neustrie devaient servir de base à la nouvelle organisation. La Bourgogne, se voyant menacée de perdre ses usages, son administration et sa législation, commença à s'agiter; Ebroïn, au lieu de prendre des moyens convenables pour l'apaiser, punit sévèrement les principaux seigneurs et défendit à tous ceux qui ne pliaient pas sous sa volonté de paraître à la cour. Comme la reine-mère, qui servait de médiatrice entre le chef du palais et les grands de l'Etat, arrêtait souvent le ministre dans ses vues et gênait ses projets, il lui suscita tant de difficultés, qu'elle se retira enfin dans le monastère de Chelles, dont elle était la fondatrice. Elle y vécut dans toutes les austérités de la vie monastique et mourut saintement. Ebroïn, délivré de la reine, ne mit plus de bornes à sa tyrannie : hardi violateur des priviléges de la noblesse et du clergé, il vendait

Digitized by Google

la justice, s'enrichissait impunément de la dépouille de ses victimes et commettait tant d'iniquités, qu'une révolte était imminente, lorsque Clotaire III mourut après treize ans de règne (670), laissant ses Etats sans héritiers bien déterminés, quoiqu'il eût deux frères, dont l'un régnait depuis dix ans en Austrasie sous le nom de Childéric II. Avant d'exposer les dissensions qu'amena la succession de Clotaire III, disons un mot d'une expédition malheureuse en Italie, le seul événement important du règne paisible de Childéric en Austrasie.

En 663, Pertharite, roi des Lombards, dépossédé de ses Etats par Grimoald, duc de Bénévent, se réfugia dans la Gaule et implora la protection des plus puissants seigneurs de la Bourgogne et de l'Austrasie, qui, accédant à ses désirs, réunirent une armée en Provence et portèrent la guerre au-delà des Alpes. A peine arrivée en Italie, l'armée franque vit Grimoald marcher à sa rencontre, la joindre près de la ville d'Atis, et fortifier son camp avec un soin extrême; mais, quelques jours après, feignant une grande terreur, le chef italien abandonna son camp à la hâte, y laissant ses bagages, et se retira en simulant le plus complet désordre. Les Francs, persuadés que la victoire est entre leurs mains, entrent dans le camp des ennemis, où ils trouvent des vivres en abondance et une grande quantité de vins, se livrent à la bonne chère et s'abandonnent presque tous à une complète ivresse. Cette intempérance causa leur perte; car Grimoald, revenant sur ses pas, ne rencontra aucun obstacle, rentra dans son camp et n'eut qu'à égorger. Les rois francs ne paraissent pas avoir fait la moindre tentative pour venger cette défaite.

Digitized by Google

La mort de Clotaire III mit toute la Bourgogne et l'Austrasie en mouvement, et jeta ces deux royaumes en état d'hostilité avec la Neustrie pour le choix d'un successeur au roi qui venait de mourir. Il restait deux fils de la famille royale, Childéric, roi d'Austrasie, et Thierry, privé jusqu'alors de tous droits à la couronne. Childéric était en état de gouverner; il avait son administration qui fonctionnait à la satisfaction générale des Austrasiens; ce qui fit redouter à Ebroïn que l'élévation de ce monarque au trône de Neustrie ne le privât du pouvoir absolu qu'il possédait, et le détermina à proclamer, de sa propre autorité, Thierry roi de Neustrie et de Bourgogne. Pour éviter les embarras d'une discussion, il défendit aux grands de Bourgogne, qu'il savait ennemis de ses projets, de se réunir comme ils avaient coutume de le faire à chaque nouveau règne. Léger, évêque d'Autun, ne voyant dans la défense du ministre qu'une violation du droit le plus incontestable de la noblesse, engagea les grands à se constituer en corps délibérant. L'assemblée, ne voulant pas reconnaître le roi qu'Ebroïn prétendait lui imposer, proclama Childéric, qui marcha aussitôt sur Paris, où une révolution subite éclata en sa faveur. Ebroïn, abandonné de tous ses flatteurs, vit la multitude se ruer sur sa maison, la piller, puis la détruire de fond en comble, enfin se porter à l'église où il s'était sauvé, pour l'arracher de l'asile sacré et le massacrer; meurtre qui eût été commis, si Léger, l'idole du peuple, ne se fût trouvé heureusement pour le protéger. Par ordre du roi, Ebroïn fut renfermé dans le monastère de Luxeuil.

Thierry, que nous avons vu proclamé roi de Neustrie, tomba aussi entre les mains de ses ennemis, qui lui cou-

Digitized by Google

pèrent les cheveux et l'enfermèrent dans le monastère de Saint-Denis, en lui proposant un dédommagement considérable. Il refusa tout : « Je ne veux rien, dit-il; on » m'a injustement détrôné, j'espère que le ciel prendra » soin de ma vengeance. »

Pour reconstituer l'ordre sur des bases solides, Léger, devenu premier ministre, assembla les seigneurs et les consulta sur les réformes à opérer. D'une commune voix il fut résolu que tous les décrets d'Ebroïn seraient cassés, que chaque province reprendrait ses lois, ses coutumes et son administration. Il y avait une autre réforme beaucoup plus importante à tenter : c'était celle des mœurs. Depuis Dagobert, la plupart des seigneurs de la cour de Neustrie avaient donné l'exemple de la dissolution, et, loin de travailler à détruire un si grand mal, Ebroïn l'avait fomenté de nouveau, comptant sur l'abrutissement causé par la débauche pour assurer sa domination. En arrivant à Paris, Childéric trouva la cour de Neustrie changée en une école de vice, où les jeunes gens du plus haut rang s'habituaient à consumer leur temps et leur fortune en fêtes et en plaisirs; c'était un lieu extrêmement dangereux pour un jeune roi habitué à une sorte de contrainte contraire à ses goûts. Aussi Childéric se laissa-t-il entraîner dans les mauvais sentiers suivis par son prédécesseur. Léger, se souvenant qu'un premier ministre vraiment digne de ce nom ne doit pas seulement conduire les affaires, mais qu'il doit encore veiller sur la personne de son souverain et empêcher tout ce qui peut nuire à son honneur et à sa dignité personnelle, parla respectueusement au roi de la nécessité de réformer la cour, et demanda l'éloignement de ceux dont la vie était la plus vicieuse et

Digitized by Google

d'un plus pernicieux exemple. La perte de Léger fut alors résolue dans l'esprit des courtisans, qui s'occupèrent des moyens de le faire disparaître de la scène politique. Quelques-uns parlaient de l'assassiner; la plupart aimèrent mieux le perdre dans l'esprit du roi. Afin de déterminer le monarque à exiler cet importun réformateur, ils persuadèrent au roi que Léger tramait contre son autorité et se faisait le protecteur de ses ennemis, accusation qu'ils fondèrent sur les rapports que Léger eut vers cette époque avec un seigneur marseillais venu à la cour pour solliciter une diminution d'impôts. On aposta des calomniateurs qui affirmèrent que, dans ses entretiens avec le seigneur marseillais, Léger avait parlé de détrôner le roi. En apprenant un tel projet, Childéric entra en fureur, et voulait le jour même de Pâques tuer l'évêque d'Autun au milieu de l'office divin; mais, sur la représentation des grands et des évêques de sa cour, il se contenta de l'exiler au monastère de Luxeuil.

En arrivant dans ce monastère, Léger y trouva Ebroïn qui portait l'habit monastique et avait reçu la tonsure. Il est à regretter qu'il ne se soit pas trouvé un peintre habile pour nous retracer la première entrevue de ces deux personnages si différents, qui se voyaient chassés l'un et l'autre de la cour et renfermés dans la même maison. Le malheur rapproche. Ebroïn offrit son amitié à Léger, qui l'accepta sincèrement; mais les événements politiques devaient bientôt les séparer.

Childéric, délivré de son sage Mentor, libre de s'abandonner à toutes les passions de son âge, ne mit plus de bornes à ses excès, à ses débauches et à ses exactions. Oppresseur des peuples, spoliateur des grands, devenu

Digitized by Google

par ses cruautés et ses infâmes voluptés l'objet de l'exécration générale, ennemi des plus humbles remontrances, il fit attacher à un poteau et battre de verges un seigneur nommé Bodillon, qui lui avait fait quelques observations respectueuses sur un nouvel impôt qu'il cherchait à établir. Ivre de vengeance, Bodillon jura la perte du roi; ayant tendu une embuscade où Childéric tomba en revenant de la chasse, il se précipita sur lui, le perça de sa main, et, prenant le poignard fumant du sang de son souverain, il courut au palais, le plongea dans le sein de la reine alors enceinte et immola Dagobert, l'un des fils de Childéric. L'autre fils de cet infortuné, mais criminel monarque, nommé Daniel, arraché à cette scène de carnage par un serviteur fidèle, fut sauvé et caché pour reparaître quarante-trois ans plus tard et monter sur le trône de Neustrie sous le nom de Chilpéric II.

Cette révolution inattendue jeta toute la Gaule dans la plus grande confusion. Tous les exilés des régimes précédents rentraient dans leur patrie; les prisonniers quittaient leur prison. Ebroïn et Léger sortirent aussi de leur monastère de Luxeuil. Avant de les laisser abandonner le saint asile, l'abbé exigea d'eux qu'ils se promissent une affection mutuelle. Rentrés dans le monde, ils retrouvèrent leurs partis qui cherchaient à s'organiser.

Léger se mit à la tête des grands de Bourgogne et de Neustrie, tira Thierry III de la prison, et le fit déclarer roi, quoiqu'il eût été autrefois proclamé par Ebroïn; celui-ci, revoyant sur le trône le monarque de son choix, espéra que, se souvenant des souffrances endurées par ses partisans à cause de lui, il le rétablirait dans sa haute

Digitized by Google

dignité; mais, au lieu de choisir Ebroïn pour maire du palais, Thierry confia cette haute charge à Ledésius. Outré de dépit, Ebroïn se retira en Austrasie, souleva cette partie de la Gaule, toujours hostile à la Neustrie, et fit proclamer, sous le nom de Clovis, un prétendu fils de Clotaire. Peuple, grands, évêques, toute l'Austrasie se montrant si bien disposée à prendre les armes pour défendre son indépendance, Ebroïn s'engagea non-seulement à soutenir cette indépendance, mais encore à soumettre toute la Gaule au royaume de Metz. Il s'avança vers la Neustrie à la tête d'un corps de troupes considérable, tandis que l'évêque de Châlon marcha contre la Bourgogne.

Le corps, commandé par Veymad, duc de Champagne, et par l'évêque déposé de Châlon-sur-Saône, se dirigea vers Autun pour faire le siége de cette ville et s'emparer de Léger, qui, jugeant qu'il allait être la cause de grands malheurs pour son peuple, se détermina à se rendre, et alla lui-même se remettre entre les mains du duc Veymad. Comme, sous le faux prétexte que Thierry était mort, on voulait le contraindre à reconnaître Clovis, Léger, se souvenant de son serment de fidélité, jura qu'il perdrait plutôt la vie que de manquer à une promesse sacrée. On se contenta alors, pour le punir de sa fidélité, de lui crever les yeux et de lui couper la langue.

Cependant Ebroïn s'avançait vers la Neustrie, se rendait maître de Pont-Saint-Maxence sur l'Oise, et répandait partout une telle épouvante, que Thierry, abandonné de ses principaux conseillers, déjà dépouillé d'une partie de ses Etats et ne voyant de salut que dans ce même Ebroïn qui le poursuivait, lui fit faire des ouvertures,

Digitized by Google

lui offrant la dignité de maire du palais s'il voulait se mettre à la tête de son parti. Ebroïn, jugeant qu'il parviendrait plus facilement à ses fins en soutenant Thierry, abandonna Clovis, fut aussitôt proclamé maire de Neustrie et se hâta de faire assassiner Ledésius. Nous n'énumérerons pas toutes les victimes qui périrent par sa main vindicative. Il y en a cependant quelques-unes dont la mort mérite une mention spéciale. Il y avait des hommes investis de dignités dans l'Eglise et dans l'Etat, qu'il fallait dégrader avant de les assassiner. Ebroïn convoqua un plaid au palais de Morlaix en Barrois, où assistèrent Genès de Lyon, Chadun de Rouen, Blidramne de Vienne, Landobert de Sens, Rermise de Besançon, avec un grand nombre de simples évêques. Chramlin, qui s'était fait évêque d'Evreux au moyen de fausses chartes de nomination royale, parut le premier devant le concile, qui, voyant que sa consécration n'avait pas été canonique, le déposa, et, en signe de dégradation, lui fit arracher sa robe depuis le haut jusqu'en bas, puis ordonna de le renfermer dans le monastère de Saint-Denis en France. Comparurent ensuite Didon, évêque de Châlon, et Veymad de Troyes, auparavant duc de Champagne, zélés partisans d'Ebroïn tandis que ce ministre avait soutenu Clovis, fantôme de roi d'Austrasie, mais qui s'étaient attiré la haine du maire du palais en refusant de reconnaître Thierry. Ils furent rasés honteusement et envoyés en exil. Didon périt de mort violente, Veymad se pendit, à la ressemblance, disent les moines, de Judas l'Iscariote. Personne ne les plaignit; toutes les légendes présentent leur supplice comme une juste punition de leurs crimes. Parut enfin Léger, qu'on venait de tirer de la prison de

Digitized by Google

Fécamp. Comme on avait besoin d'un motif pour le condamner, on voulut arracher de sa bouche l'aveu qu'il avait conspiré la mort de Childéric II; mais il répondit avec fermeté qu'il était innocent de ce crime. Malgré ses dénégations, il fut condamné à la dégradation. On lui déchira sa robe comme à Chramlin, puis on le livra au bras séculier. Chradebert, comte du palais, ayant reçu l'ordre de le mettre à mort, le conduisit du côté d'Arras. Pendant son procès et durant tout son voyage, Léger n'ayant cessé un seul instant de montrer la plus grande douceur et toute la perfection des vertus évangéliques, Chradebert et sa femme, touchés de sa sainteté, auraient voulu le sauver; mais l'ordre était tellement précis que le comte, obligé de l'exécuter, remit Léger entre les mains de quatre soldats qui le conduisirent dans la forêt connue aujourd'hui sous son nom. Le saint pria pour ses bourreaux. Trois soldats, dominés par le spectacle de ses vertus, se mirent à genoux avec lui. Il dit enfin : « Je suis prêt à mourir. » Le quatrième lui trancha la tête. Combien de nobles victimes politiques ont péri depuis cette journée!

L'Austrasie s'était déclarée pour Ebroïn, dans l'espérance qu'il établirait Metz le centre de toute la monarchie; quand elle vit proclamer Thierry roi des Francs, elle fit acte d'indépendance et se donna pour roi Dagobert II, âgé alors d'environ dix-huit ans, que nous avons vu transporté en Ecosse. La paix et la tranquillité régnèrent alors dans cette partie de la Gaule, tandis que le fer moissonnait une multitude de victimes en Neustrie et en Bourgogne. Les plus grands personnages de ces contrées quittaient leur patrie pour trouver la

Digitized by Google

paix et la sécurité en Austrasie. Ebroïn, voyant avec une sorte de rage les plus nobles victimes lui échapper, forma l'horrible projet d'assassiner Dagobert pour dominer en Austrasie. Ce bon roi, fatigué de la chasse, se reposait sous un chêne près de Stenay, lorsqu'un sicaire s'approcha de lui et lui donna la mort. Les amis d'Ebroïn cherchèrent à noircir la réputation de Dagobert et à le couvrir de crimes; mais le peuple le vengea de leurs attaques et l'honora comme un saint (1).

Ebroïn, se croyant enfin maître de l'Austrasie, comptait les têtes de ces nobles Bourguignons et Neustriens qui, ayant quitté leur patrie, allaient tomber sous sa hache tyrannicide. Mais l'Austrasie ne voulant ni d'Ebroïn ni de son roi Thierry, ses grands, jaloux de leur nationalité, se réunirent et élurent pour les gouverner deux des plus illustres personnages du pays, Pepin-d'Héristal et le comte Martin, oncle paternel de Pepin. Ces deux hommes, mis à la tête de leur patrie, voulant délivrer la Gaule d'un monstre, rassemblèrent une nombreuse armée qu'ils portèrent sur les frontières de Neustrie pour s'opposer à la marche d'Ebroïn. Ayant été complétement battus près de la forêt de Lucasao, Martin se jeta dans la forteresse de Laon, tandis que Pepin se retirait au fond de l'Austrasie. Ebroïn accourut investir Laon; me-

(1) Le nom de cette royale victime s'était perdu, et plus de mille ans s'écoulèrent avant que Dagobert II, ressuscité en quelque sorte par les travaux de la critique, revînt prendre sa place dans la série de nos vieux monarques. Un moine étranger, Ed. de Cantorbéry, l'un des compagnons de S. Wilfrid, osa seul rompre, loin de l'Austrasie, un silence sinistre et universel; mais son récit, malheureusement fort incomplet, n'est que le coup-d'œil rapide d'un voyageur.

Digitized by Google

surant de l'œil la hauteur de ses remparts, calculant le nombre et la valeur de ses défenseurs, convaincu dès-lors de l'impossibilité d'emporter la place de vive force, il recourut à son arme favorite, la ruse et la perfidie. Deux évêques, Angibert de Paris et Régulus de Reims, s'étant faits les agents de cet infâme, persuadèrent au comte Martin de se rendre au camp d'Ebroïn pour y traiter de la paix. Martin, qui connaissait le maire du palais de Neustrie, refusa d'abord de suivre le conseil qui lui était donné, mais les évêques le pressèrent; pour dissiper toutes ses inquiétudes, ils firent même apporter des reliques, et jurèrent sur ces précieux restes des saints avec un si grand air de vérité qu'il ne lui serait fait aucun mal, que Martin sortit sans défiance de la ville accompagné des deux prélats. A quelques pas de la place, des sicaires se précipitèrent sur sa personne, sous les yeux mêmes des évêques garants de son salut, et le massacrèrent. Pepin prit alors l'administration de l'Austrasie en maître absolu, et sut l'affermir par la sagesse de son gouvernement.

Ebroïn, qui ajoutait tous les jours à ses crimes quelque nouvel attentat, se créait sans cesse de nouveaux ennemis. Un seigneur bourguignon nommé Hermanfroi, après avoir été dépouillé de ses biens, se voyant encore menacé dans sa vie, résolut de prévenir le tyran et lui fendit la tête avec une hache d'armes un matin qu'il se rendait à l'église.

Digitized by Google

CHAPITRE V.

Domination de la famille de Pepin-d'Héristal jusqu'à l'élévation de cette famille au trône (687-752).

§ I. *Pepin-d'Héristal* (687-715).

La Neustrie était délivrée d'un homme dont on eût pu honorer les talents, s'il n'eût mêlé la cruauté et la perfidie à sa politique. Il fallait le remplacer. Les grands jetèrent les yeux sur Waraton, vieillard sage et pacifique, dont le premier soin fut de renouer des relations amicales avec l'Austrasie. Il s'associa son fils, nommé Gislemad, jeune homme plein d'ambition et d'activité, qui feignit d'adopter les vues de son père, mais uniquement pour mieux tromper ses ennemis; ayant attaqué à l'improviste un corps de troupes austrasiennes, il le défit et en fit passer tous les hommes au fil de l'épée. Une maladie mortelle délivra Pepin de ce redoutable adversaire. Waraton ayant repris toute l'autorité de maire du palais, la paix semblait désormais assurée entre la Neustrie et l'Austrasie; mais de nouveaux démêlés surgirent bientôt et donnèrent à Pepin toute l'autorité dans les trois royaumes.

Digitized by Google

Dès que les nobles bourguignons, qui avaient été contraints par la domination tyrannique d'Ebroïn de se retirer en Austrasie, virent de bons rapports rétablis entre Pepin et la cour de Neustrie, ils prièrent le maire d'Austrasie d'interposer ses bons offices pour leur obtenir l'autorisation de rentrer dans leur patrie et d'y recouvrer leurs biens et leurs titres. Pepin, content d'avoir un prétexte pour se mêler des affaires de Neustrie, réclama hautement la réintégration dans leurs biens, places et honneurs de tous les seigneurs neustriens et bourguignons retirés en Austrasie. Berthaire, nouveau maire du palais de Thierry, lui répondit avec hauteur qu'il lui épargnerait la peine de les renvoyer, qu'il irait lui-même les chercher à la tête d'une nombreuse armée; menace qui détermina Pepin à prendre l'initiative, à réunir des troupes et à transporter la guerre en Neustrie. Avant de franchir les limites de l'Austrasie, après qu'il eut rassemblé ses soldats, il leur dit : « Que ce n'était pas » la soif des conquêtes qui faisait entreprendre cette » guerre; qu'il y était sollicité non-seulement par le » grand nombre de magnats de Bourgogne et de Neus- » trie qu'ils voyaient parmi eux pauvres et proscrits, » mais encore par les évêques et par le clergé de ces deux » royaumes, dont on avait dépouillé les églises, ravagé » les terres, brûlé les maisons, sans vouloir leur rendre » justice; qu'en un mot, ils allaient combattre pour des » opprimés et sous la protection d'un Dieu juste qui ser- » virait leur cause. »

Pepin franchit ensuite la frontière et parut bientôt en face de Berthaire. Avant d'en venir au sort des armes, voulant encore employer les voies de la négociation, il

Digitized by Google

proposa la paix, se chargeant de tous les frais de la guerre et demandant uniquement le rétablissement des exilés dans leurs biens et leurs charges. Berthaire ayant rejeté avec dédain toutes ces propositions, il fallut en venir aux mains. Les deux armées se trouvaient dans la plaine de Testry, à une faible distance de la Somme. Pepin, après avoir reconnu avec soin le champ de bataille, quitta son camp pour se porter en arrière, sur une hauteur où il pouvait masquer ses mouvements, retraite qui s'opéra avec tant d'ordre et de silence, que l'ennemi ne s'en aperçut pas. Seulement, au point du jour, Berthaire, s'apercevant que le camp ennemi était complétement vide, persuadé dès-lors que Pepin était en pleine retraite, se porta aussitôt en avant pour tomber sur ses derrières. Mais, au moment où il gravissait sans ordre la hauteur occupée par Pepin, ce général se présenta avec des troupes bien reposées et parfaitement organisées, culbuta facilement les bandes de Berthaire et les poussa jusqu'à la Somme, où se noyèrent la plupart des soldats de Neustrie. Berthaire fut tué dans sa fuite. La victoire avait été complète; Pepin, voulant en profiter, marcha aussitôt sur Paris qui lui ouvrit ses portes sans difficulté. La personne du roi et ses trésors tombèrent entre les mains du vainqueur. De ce jour, Pepin fut maître absolu des trois royaumes de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne.

Pepin laissa Thierry sur le trône. Après sa défaite, ce monarque, qui vit étendre ses États, en s'entendant proclamer roi d'Austrasie, conserva les oripeaux de la royauté et se crut peut-être plus roi qu'auparavant, parce qu'il fut placé dans un palais où il était, par honneur sans doute, gardé à vue par les agents du chef austra-

Digitized by Google

sien. Lorsqu'il voulait sortir, on le mettait dans un char traîné par des bœufs au pas lent; il paraissait là avec toute la majesté souveraine, revêtu de ses ornements royaux, le manteau de pourpre sur les épaules, le diadème en tête, le sceptre à la main; il donnait à dîner, recevait même les hommages des grands; mais c'était là tout.

La première pensée de Pepin fut de cicatriser toutes les plaies de sa patrie; il rétablit l'union entre les habitants de la Gaule, essaya de développer la prospérité nationale, tenta de rendre au caractère franc toute son énergie et sa dignité, que de longues années de corruption et de désordre lui avaient fait perdre.

Des peuples depuis longtemps tributaires de la Gaule, les Gascons et les Aquitains du Midi, les Bretons de l'Ouest, les Saxons, les Allemands et les Bavarois du Nord-Est, qui s'étaient rendus entièrement indépendants, furent forcés, les uns de se soumettre absolument, les autres de payer leur antique tribut. On prétend même que Pepin franchit les Pyrénées et fit redouter les armes franques au-delà des monts. Quoi qu'il en soit de ce fait, son nom fut si rapidement connu, non-seulement en Europe, mais encore en Asie et en Afrique, que les empereurs de Constantinople, les rois des Lombards, les chefs des Sarrasins, recherchèrent son alliance. Quant aux rois des Francs, ils étaient complétement ignorés.

La mort de Thierry III, qui arriva deux ans après la victoire de Testry, fut celle d'un simple particulier. L'aîné de ses fils, proclamé roi sous le nom de Clovis III, fut renfermé dans la maison de campagne de Maumagne, sur la rive gauche de l'Oise. Dans les grandes assemblées de

Digitized by Google

la nation, Pepin l'en faisait sortir, le montrait aux grands pour recevoir leurs présents, puis il le faisait reconduire à Maumagne, et on ne parlait plus de lui. Clovis fut roi quatre ans; il n'en avait que quinze à sa mort.

Pepin, qui voulait en toutes choses s'assurer le concours volontaire des grands, rétablit le *mallum*, sorte d'assemblées générales parmi lesquelles la plus célèbre de cette époque fut celle de Valenciennes, où furent publiés des réglements militaires sur le recrutement de l'armée, sur les subsistances et sur l'organisation de la milice. Les chroniqueurs de ce temps ne nous ont rien laissé sur le caractère et les discussions de ces réunions publiques.

Clovis III eut pour successeur Childebert, âgé de onze ans, qui, pendant un règne de seize ans, n'eut pas plus de pouvoir que ses prédécesseurs. Il lui fut permis, comme à eux, de pratiquer des œuvres de piété, de bâtir des monastères, d'assister régulièrement au chœur, de chanter les matines; on prétend même qu'il osa accommoder quelques différends entre certains de ses sujets, en un mot qu'il put exercer les fonctions communes à tous les autres citoyens. Pepin, qui se réserva toute l'action gouvernementale, rendit la vigueur aux lois méprisées et la décence aux mœurs corrompues. Il rencontra des contradictions, mais malheur à ceux qui osaient lui résister! Il les forçait à rentrer dans le devoir avec une fermeté et un empire qui l'ont fait taxer de dureté. Il réussit cependant à se faire aimer. Sous son gouvernement les peuples eurent des juges impartiaux, le clergé fut protégé, les nobles virent respecter leurs priviléges, les résolutions prises par les assemblées géné-

Digitized by Google

rales étaient rigoureusement exécutées. L'ordre remplaça partout l'anarchie.

Childebert eut pour successeur son fils Dagobert, âgé d'environ douze ans. Pepin l'installa sur le siége royal de Neustrie du consentement des Etats. Après que l'enfant eut été montré comme président à l'assemblée, qu'il eut reçu ses dons ou étrennes, qu'on lui eut fait bégayer une recommandation générale aux gens en place de défendre l'Eglise, de soutenir les veuves et les pupilles, qu'on eut publié devant lui les défenses ordinaires, Pepin le fit reconduire dans une maison royale, pour y être entretenu et nourri avec abondance et respect, mais sans aucun pouvoir ni fonction. Voilà, en quelques mots, toute l'histoire du bon roi Dagobert.

Pendant tout ce règne et les précédents, Pepin fut si occupé à combattre les ennemis de la monarchie, que les annalistes lui accordent à peine une année de repos. Saxons, Allemands, Suèves, Aquitains, sentirent tour à tour la vigueur de son bras. Les chroniqueurs nomment les peuples qu'il vainquit, mais ils ne nous donnent aucun détail, ni sur les guerres, ni sur l'ordre des batailles. Sous son gouvernement la nation, constamment en haleine, semblait se préparer à la guerre la plus terrible que la France ait eu à soutenir.

Pepin, dont l'ambition fut naturellement de perpétuer le pouvoir dans sa famille, eut des enfants de sa femme de prédilection, la célèbre Plectrude, et d'une concubine nommée Alpaïde, avec laquelle il vivait comme avec sa femme légitime, scandale que saint Lambert, évêque de Maëstricht, reprocha publiquement au célèbre maire du palais. Un jour invité à la table de Pepin, Lambert, étant

Digitized by Google

sorti en voyant paraître Alpaïde, s'attira la haine de Dodon, frère de cette concubine, grand domestique du palais d'Austrasie, dignité considérable parmi les Francs. Indigné de l'affront fait à sa sœur, Dodon chargea deux de ses parents, Gallus et Riald, de la venger de l'évêque de Maëstricht, qui fut en effet assassiné pendant qu'il était en prières. Plectrude et ses fils le regardèrent avec raison comme mort pour la défense de leurs droits et de la justice, et l'honorèrent comme un saint, tandis qu'Alpaïde et son fils le traitèrent comme un ennemi sacrifié à leur honneur.

Pepin avait eu de Plectrude : Drogon, qui mourut d'une fièvre violente vers l'an 708, et Grimoald, qui fut élevé à la dignité de maire de Neustrie, avec droit de succession à l'héritage de son père. Sa concubine Alpaïde lui avait donné le célèbre Charles-Martel. Ayant toujours été tenu à l'écart comme enfant adultérin, Charles, excité par sa mère, nourrissait au fond de son cœur une grande jalousie contre les descendants de Plectrude, ce qui nous explique la mort barbare des enfants légitimes. Grimoald, appelé de Neustrie pour se trouver aux derniers moments de son père, alla, en se rendant à Cologne, s'agenouiller devant le tombeau de saint Lambert, ce martyr qui avait succombé pour défendre les droits sacrés de sa mère. Un assassin s'approcha de lui et lui donna la mort. Quoique la main qui dirigea le couteau de l'assassin soit demeurée inconnue, trop d'intérêts engageaient Alpaïde à faire périr celui qu'elle regardait comme son ennemi personnel, pour supposer qu'elle n'y fût pas étrangère. La mort de Grimoald changeait entièrement la situation de la

Digitized by Google

famille de Pepin. Comme il ne lui restait plus d'enfant légitime qui pût prendre en main le gouvernement, Pepin laissa au fils de Grimoald, âgé seulement de six ans, ses biens, ses titres et sa haute dignité de maire du palais, sous la tutelle de Plectrude. On vit alors, chose étrange, un roi âgé de quatorze ou quinze ans, avoir pour ministre ou maire du palais, un enfant qui n'en avait que six. Pour assurer l'exécution de ses dernières volontés, Pepin fit mettre Charles en prison à Cologne, ville principale de ses domaines, sa résidence habituelle et le lieu où étaient renfermés ses coffres-forts.

§ II. *Charles-Martel* (715-741).

Les dernières volontés de Pepin furent scrupuleusement respectées en Austrasie. Mais la Bourgogne et la Neustrie, regardant comme une honte d'être gouvernées par une femme, se révoltèrent contre Plectrude, qui prit son petit-fils, se mit à la tête des troupes que lui avait laissées son mari et se dirigea sur Paris. Sa petite armée ayant été entièrement défaite dans la forêt de Guise, près de Compiègne, les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne élurent aussitôt Rainfroi, qui appela les Frisons contre l'Austrasie, tandis qu'il l'attaquait lui-même au midi. Ce malheureux royaume fut sillonné par une multitude de bandes qui portaient partout le ravage et la mort.

Se croyant à leur tour humiliés d'être gouvernés par une femme, accablés de maux par leurs ennemis, les Austrasiens enlevèrent Charles de sa prison, l'acclamèrent avec le plus vif enthousiasme. « C'était, disent

Digitized by Google

» les annales de Metz, le soleil qui renaît et qui paraît » plus brillant après une éclipse. » Quelques braves se rangèrent autour de lui et formèrent une petite armée. Mais ce qu'on appelle le nerf de la puissance, les villes fermées et le trésor de Pepin restèrent quelque temps encore entre les mains de Plectrude.

Une sorte de révolution s'opérait en même temps en Neustrie. Dagobert III, qui se mourait alors, laissa un fils dont Rainfroi et les grands de Bourgogne et de Neustrie ne voulurent pas. Après l'avoir enfermé dans le monastère de Chelles, dont nous le verrons sortir pour régner sous le nom de Thierry IV, ils rappelèrent Daniel, fils de Childéric II, de son monastère, et le proclamèrent roi sous le nom de Chilpéric II. Le nouveau souverain était dans la force de l'âge; il ne manquait pas de capacité, mais jusqu'alors étranger aux affaires et hors d'état de les conduire, il se laissait diriger par Rainfroi, son maire du palais, qui lui inspira le dessein d'abattre complétement l'Austrasie, cette redoutable rivale de la Neustrie. Mais l'Austrasie, entamée au nord par les Frisons et attaquée au sud par les Neustriens, avait un homme capable de la défendre et de l'élever au-dessus de toutes les autres provinces, c'est le célèbre Charles-Martel, qui, une fois sorti de prison, ramassa quelques troupes et se présenta pour repousser les Frisons; dans une première rencontre, il les combattit avec beaucoup de courage jusqu'à la nuit, qui, étant venue séparer les deux armées, ne permit à aucun des deux partis de s'attribuer la victoire.

Charles se trouva alors dans une position extrêmement

Digitized by Google

critique : une première affaire dont le succès était douteux, deux ennemis puissants sur les bras, et de plus Plectrude qui ralliait encore à la cause de ses petits-fils un grand nombre d'Austrasiens. Mais il avait à opposer à tous les moyens de ses adversaires son génie qui sut triompher de tous les obstacles. Charles repassa le Rhin; ayant réuni autour de lui quelques forces, il prit le parti de faire une guerre de partisans, se jeta dans la forêt des Ardennes avec un corps de 500 hommes, et se rapprocha des Neustriens avec cette petite troupe, pour les attaquer lorsqu'il trouverait quelques corps détachés. A une petite distance de la rivière d'Amblève, se trouvait une hauteur considérable surmontée d'un château fort que l'ennemi avait négligé d'occuper; Charles s'en empara, et de là il vit bientôt l'armée ennemie qui, répandue dans la campagne, était dans un extrême désordre. Un soldat s'étant vanté de mettre seul le trouble parmi les troupes de Chilpéric, descend aussitôt avec la rapidité d'une flèche, met la confusion dans plusieurs groupes, puis se voyant sur le point d'être enveloppé, se sauve dans un bois voisin et rejoint ses compagnons d'armes.

Cet acte d'une valeur prodigieuse ayant électrisé ses soldats, Charles ordonne de sonner de la trompette, descend à la tête de son détachement, tombe sur les bataillons ennemis encore épars, inspire une telle terreur à Chilpéric et à Rainfroi que, croyant avoir affaire à une armée nombreuse, ils prennent les premiers la fuite et sont suivis de tout le reste de leur armée. Un détachement s'étant jeté dans une église pour y avoir le droit d'asile, les Austrasiens attachés à sa poursuite s'arrêtèrent à la porte de la maison de Dieu. Noble hommage rendu à la

Digitized by Google

sainteté des temples du Sauveur du monde, bien propre à inspirer la douceur chrétienne à des peuples barbares. Il s'éleva cependant une grave plainte contre un soldat accusé d'avoir coupé la jambe à un Neustrien, dans le temple même; il se justifia en assurant que le corps seul était dans l'église, mais que la jambe était encore dehors lorsqu'il l'avait coupée. Charles sourit de cette justification et l'accepta comme valable.

Cette petite affaire eut un long retentissement. Comme chacun louait le courage et le talent militaire du vainqueur, les jeunes guerriers, avides de la gloire des combats, accoururent se ranger sous ses étendards; et dès le printemps suivant, se voyant en état de porter la guerre sur le territoire ennemi, il traversa la forêt Charbonnière et parut sur les terres de Neustrie à la tête d'une nombreuse armée. Rainfroi ne s'étant pas endormi, avait, de son côté, rassemblé les meilleurs guerriers de Neustrie et de Bourgogne. Charles, désirant épargner le sang, envoya avant de livrer bataille un parlementaire à Chilpéric, lui proposant, pour toute condition de paix, d'être établi dans la dignité de maire du palais des trois royaumes. Le roi ayant rejeté cette proposition qu'il regardait comme une preuve de la faiblesse de son adversaire, se prépara à livrer bataille le lendemain 20 mars 717, à Vincy, près de Cambrai. Le combat fut extrêmement meurtrier et le succès longtemps incertain. Il se déclara enfin pour Charles, qui poursuivit son ennemi jusque sous les murs de Paris. Un autre danger le rappela à l'instant dans sa patrie.

Plectrude, qui maintenait en Austrasie un parti contre son ennemi personnel, avait encore des troupes et des

Digitized by Google

villes fortes en son pouvoir; maîtresse de l'importante place de Cologne, qui lui servait de capitale, elle était toujours menaçante pour Charles, qui déterminé à en finir, se présenta devant cette place et en commença le siége. Plectrude voyant en face un ennemi redoutable, et dans la ville un peuple sur lequel elle ne pouvait compter, prit le parti d'ouvrir des négociations que la populace ne lui permit pas de conduire avec succès, car elle se souleva et livra les portes à Charles, qui se mit en possession des immenses trésors de son père. A l'instant proclamé duc et gouverneur de toute l'Austrasie, et sachant qu'il est toujours dangereux de ceindre la couronne parmi ses égaux, il créa, pour plaire à la noblesse, un fantôme de roi sous le nom de Clotaire IV, qu'il disait issu du sang de Thierry III.

Rainfroi, maire de Neustrie, ne vit pas sans alarme ce nouveau succès de Charles. Il fallait nécessairement le vaincre ou subir son empire; alternative cruelle pour un homme qui ne voulait pas de la domination de l'étranger; car, pour vaincre, il fallait être à la tête d'une puissante armée, et celle de Chilpéric était tellement démoralisée, que la vue seule des Austrasiens devait suffire pour lui faire prendre la fuite. Rainfroi cherchant un ennemi à opposer au redoutable Charles, jeta d'abord les yeux vers le Nord; mais les Germains, qui avaient essayé plusieurs fois de se mesurer avec les troupes austrasiennes, ayant toujours été vaincus, préféraient les douceurs de la paix aux chances périlleuses de la guerre. Il y avait, au midi de la Gaule, une puissance jeune encore mais déjà formidable, formée et soutenue par un prince de haute capacité qui s'était fait un

Digitized by Google

grand nom dans l'Aquitaine. Ce fut de ce côté que Rainfroi réclama de l'appui; il parvint facilement à faire alliance avec Eudes, qui avait poussé ses conquêtes jusqu'à la Loire. Charles, persuadé que la rapidité seule pouvait le sauver, mit une telle promptitude qu'on le croyait encore au fond de l'Austrasie, lorsqu'il parut en face de l'armée de Neustrie, avant qu'elle eût été rejointe par les Aquitains. A la seule vue des Austrasiens, les Neustriens prirent la fuite. Chilpéric se sauva au-delà de la Loire et demanda un asile à Eudes, qui, voyant le géant du Nord s'avancer à grandes journées vers l'Aquitaine, fut saisi d'un tel effroi, qu'il livra le malheureux Chilpéric. Quoique la puissance de Charles-Martel fût bien établie et que Clotaire son fantôme de roi se mourût alors, il ne se crut pas encore assez affermi pour se passer d'un représentant de la royauté, du moins dans les provinces nouvellement conquises; aussi reconnut-il pour roi Chilpéric, qui le créa maire du palais de toute la monarchie, composée de la Bourgogne, de la Neustrie et de l'Austrasie. C'est ainsi que le gouvernement de toutes les provinces de la Gaule fut encore réuni sur une même tête. Afin d'apaiser ses principaux ennemis, le nouveau maire du palais donna l'Anjou à Rainfroi et gratifia Plectrude de riches terres en Austrasie.

Après avoir donné une riche proie à ses compétiteurs, Charles songea à satisfaire son armée. Sûr d'être le maître tant qu'elle serait affectionnée à sa personne, il s'empara des richesses de l'Eglise pour les distribuer à ses soldats, disposant des bénéfices en faveur des chefs. Il donna aux uns les biens des évêchés, aux autres les biens des monastères, quelquefois sans titre, d'autres fois avec le

Digitized by Google

titre d'abbé, de sorte qu'on trouve dans les catalogues d'abbayes de filles, des généraux, des capitaines pour supérieurs. De simples soldats dotaient leurs filles avec les revenus des paroisses qui consistaient sans doute en dîmes. On croit que c'est de là que sont venues les dîmes inféodées possédées par les laïques.

Charles, qui voulait tenir son armée constamment en activité, se souvenant que pendant les derniers troubles plusieurs tribus germaniques avaient refusé de payer le tribut annuel dû à la France, marcha contre les Saxons et les battit sur le Weser; il vainquit aussi les Allemands et porta ses armes triomphantes jusqu'au Danube.

Chilpéric II, qui mourut à Noyon pendant cette guerre, était sorti de son monastère à l'âge de quarante-cinq ans, pour en régner cinq. Cela ne valait guère la peine de quitter la solitude. Il ne manquait cependant pas de capacité. Voulant que ses maires du palais ne fussent que de simples ministres, il obligea Rainfroi à lui rendre un compte exact de toutes les affaires, et prit plusieurs fois en main le commandement de son armée. S'il fut vaincu dans son entreprise, c'est parce qu'il eut pour adversaire le plus grand homme de guerre et le plus adroit politique de son époque.

Il y avait un trône vide. Charles, ne se croyant pas encore assez puissant pour l'occuper, tira du monastère de Chelles Thierry IV, fils de Dagobert II, et le fit proclamer roi. Son règne fut marqué par l'effroyable invasion des Maures ou Sarrasins, qui mirent l'empire des Francs à deux doigts de sa perte.

Les rois d'Espagne avaient attiré par leurs démêlés les Maures ou Sarrasins qui, une fois maîtres de la Pénin-

Digitized by Google

sule, jetèrent leurs regards sur la Gaule; ce magnifique pays, le plus beau de l'Europe, excita leurs désirs de conquête. Ils descendirent des Pyrénées, et quoique Eudes fît bonne contenance, ils osèrent mettre le siége devant Toulouse, qui fut témoin de leur défaite. Zama, commandant-général des troupes maures, étant demeuré sur le champ de bataille, fut remplacé par Abdérame, le plus grand homme de guerre de cette nation belliqueuse. Sentant la nécessité de réorganiser son armée et de réparer ses pertes, il fit la paix avec le duc d'Aquitaine, afin de mieux se préparer à la guerre.

La victoire qu'Eudes venait de remporter ayant doublé sa confiance, il se crut en état de se rendre absolument indépendant des rois francs et de se mesurer avec Charles-Martel, qui le battit en deux rencontres et l'obligea à se reconnaître vassal de la couronne de Thierry IV. Le caractère d'Eudes, ne lui permettant pas de demeurer en repos, l'engagea, puisqu'il était libre du côté de la Loire, à tourner ses regards vers l'Espagne, où les Sarrasins étaient affaiblis par des divisions intestines. Il commit l'énorme faute de vouloir se mêler de leurs dissensions, et prétendit seconder un chef sarrasin, devenu son gendre, qui, d'après le conseil et avec le secours de son beau-père, avait tenté de supplanter Abdérame. Demeuré vainqueur, Abdérame, se souvenant de la cause principale de la lutte, descendit les Pyrénées, battit Eudes, mit le siége devant la ville d'Arles, s'empara de cette place et poursuivit son ennemi jusque sur les bords de la Garonne, où le duc d'Aquitaine éprouva une nouvelle défaite. Toutes les villes, abandonnées sans défense, tombèrent les unes après les autres au pouvoir

Digitized by Google

des Sarrasins. Le duc d'Aquitaine, ayant perdu presque tous ses Etats, courut se jeter entre les bras de Charles; celui-ci, oubliant les injures passées, reçut avec bonté un ennemi capable encore de lui être utile, et se hâta d'organiser la défense pour arrêter Abdérame, qui ne se proposait rien moins que de conquérir toute la Gaule. Tout tremblait au seul nom de Sarrasin, et pour augmenter encore la frayeur, on se racontait les malheurs causés par les grandes invasions d'Attila, qu'on s'attendait à voir renouveler par les Musulmans. Leur conduite était en effet de nature à porter l'effroi dans tous les cœurs. Toutes les contrées parcourues par les Barbares avaient été changées en désert; les cités placées sur les rives du Rhône et de la Saône avaient été saccagées par eux; rien ne semblait pouvoir suspendre leur marche. Sens ayant cependant opposé une vive résistance, Abdérame tourna cette place et se dirigea sur Tours. Charles arriva pour couvrir cette ville. Les deux armées s'observèrent pendant sept jours, semblant s'interroger, par de petits combats d'avant-postes, sur leurs forces respectives et sur le moyen de se combattre avec succès. Les deux armées ou plutôt les deux mondes s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des armes, des costumes, de la tactique. Les Francs contemplaient d'un œil surpris ces myriades d'hommes bruns, aux turbans blancs, aux burnous blancs, aux abas rayés, aux boucliers ronds, aux sabres courbés, aux légères zagaïes, caracolant parmi des tourbillons de poussière sur leurs cavales échevelées; les cheiks musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-teutoniques, pour mieux voir les géants du Nord, avec

Digitized by Google

leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casques de buffle ou de mailles de fer, leurs longues épées et leurs énormes haches. Enfin, le septième jour, qui était un samedi de la fin d'octobre, vers l'aube, les Arabes et les Maures sortirent de leurs tentes aux cris de muezzins appelant le peuple à la prière; ils coururent ensuite aux armes. Abdérame rangea son armée dans la plaine, couvrit ses ailes et sa cavalerie d'un grand nombre de chameaux destinés à effrayer par leurs formes et à repousser par leur odeur les chevaux des Francs. Charles, sachant qu'il jouait les destinées de la Gaule et convaincu qu'il fallait vaincre à tout prix, ne se voyait pas sans inquiétude à la tête de 60,000 fantassins et de 12,000 cavaliers bien armés; troupe assez nombreuse en elle-même, mais bien faible lorsqu'il la comparait aux 400,000 Sarrasins qu'il avait en tête. Voulant mettre ses soldats dans la nécessité absolue de vaincre ou de mourir, pour leur ôter tout espoir de salut dans la fuite, Charles se porta près de Saint-Martin-le-Beau, mit la Loire et le Cher derrière lui, et défendit à Tours d'ouvrir ses portes, quelle que fût l'issue du combat. Ces mesures prises, il disposa son armée de manière à ne pouvoir être tourné, adossa sa droite au Cher et couvrit sa gauche par un bois. Pour tenir tête à la nombreuse cavalerie que l'ennemi avait à lui opposer, il rangea son infanterie par bataillons entremêlés d'escadrons de cavalerie, et plaça sa réserve, qui consistait en un corps de cavalerie d'élite, dans le petit bois situé à sa gauche, et lui donna l'ordre de tomber sur la cavalerie ennemie lorsqu'après la première charge elle se retirerait pour se reformer. Eudes, duc d'Aquitaine, placé en embuscade à une demi-lieue

Digitized by Google

de distance, reçut l'ordre de commencer l'attaque lorsqu'il verrait allumer du feu près du petit Saint-Martin. Les deux capitaines exhortèrent les troupes à bien faire, et inspirèrent à leurs soldats l'espérance presque certaine de vaincre; car on se promettait la victoire dans les deux armées. Les Arabes, en se comptant, paraissaient assurés d'écraser le petit nombre de leurs adversaires, qui ayant pour la plupart une haute taille, regardaient les Arabes comme des pygmées, et se flattaient de faire reculer facilement cette foule innombrable. Dès le premier choc, les Arabes furent enfoncés, mais ils ne reculèrent que pour se reformer et se reporter sur un autre point. De nouvelles troupes se présentaient sans cesse, recommençaient le combat et fatiguaient les soldats de Charles-Martel qui, ayant trop peu de monde pour pousser loin dans les rangs ennemis, et craignant d'être enveloppé, était obligé de soutenir l'attaque au lieu d'attaquer lui-même. Il y avait plus de deux heures que le combat avait commencé et il n'y avait encore rien de décisif; le signal avait été donné au duc d'Aquitaine de sortir de son embuscade, et il n'avait point répondu, ce qui avait causé quelque crainte au général en chef. Mais Eudes, ayant examiné les dispositions du combat et jugeant Charles assez fort pour soutenir le choc de l'ennemi, au lieu de prendre les Arabes en flanc, préféra s'emparer de leur camp et refouler les femmes et les enfants sur leur corps d'armée, qui, se trouvant pris entre deux ennemis au moment où l'arrivée des femmes et des enfants y jetterait la confusion la plus complète, devait être totalement écrasé. La manœuvre d'Eudes réussit complétement. Il balaye le camp des Sarrasins; femmes,

Digitized by Google

enfants, soldats se rejettent en désordre sur le corps d'armée en poussant d'horribles hurlements. Les rangs se rompent de toutes parts; les Sarrasins ne se défendent plus contre les coups de leurs ennemis. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie. La nuit arriva enfin, et sauva les restes de ce malheureux peuple. Les Français ne perdirent que 1,500 hommes dans cette mémorable journée, tandis que, si l'on en croit Paul Diacre, les Maures laissèrent 375,000 cadavres sur le champ de bataille. Quoique ce chiffre soit probablement exagéré, il est certain qu'il fut si grand, que Charles reçut le surnom de Martel, parce qu'il fut le marteau ou le fléau des Sarrasins.

« Le lendemain de cette mémorable journée, au point du jour, les Francs revirent blanchir les tentes ennemies à la même place et dans le même ordre que la veille; aucun bruit ne s'entendait, aucun mouvement n'apparaissait dans les quartiers arabes; Charles, pensant que les Musulmans allaient sortir en armes d'un instant à l'autre, fit tous les préparatifs de l'attaque et envoya des éclaireurs à la découverte. Ceux-ci s'avancèrent à travers des milliers de corps morts, et entrèrent dans les premières tentes : elles étaient vides, il ne restait pas un seul homme en vie dans ce vaste camp; les débris harassés de l'armée musulmane étaient partis en silence à la faveur des ténèbres, abandonnant tout, hormis leurs chevaux et leurs armes. La grande querelle était décidée.

» Les Francs eussent aisément complété leur victoire et anéanti tout ce qui avait suivi Abdel-Rahman en Gaule; mais rien ne put les décider à poursuivre les

Digitized by Google

vaincus. Ils étaient tous occupés à se partager le prodigieux butin, l'or monnayé, les lingots, les vases précieux, les étoffes, les denrées, les troupeaux amoncelés et parqués dans le camp arabe. Leur allégresse devait déchirer le cœur des malheureux Aquitains, qui voyaient les richesses de Bordeaux et de tant d'autres cités passer des mains des spoliateurs dans celles de leurs farouches auxiliaires. Après ce partage, les gens de Neustrie, d'Austrasie et de Germanie, reprirent le chemin de leurs foyers. Karle, dit la Chronique de Moissac, ayant recueilli les dépouilles de l'ennemi, retourna en France dans la gloire de son triomphe. Il s'en retourna après avoir soumis l'Aquitaine, ajoutent les annales de Metz et d'autres chroniques; c'est-à-dire qu'Eudes remplit ses engagements et jura fidélité au libérateur qui lui vendait si chèrement ses services; sans doute il renonça au titre de roi, signe de son indépendance passée, et ne fut que le duc des Aquitains. L'Aquitaine, délivrée de ses ennemis et de ses alliés, qui la laissaient plus morte que vive, put enfin respirer et panser ses blessures; les bandes mutilées des Musulmans avaient encore eu assez de force et d'audace pour tout brûler et tout dévaster sur leur passage en fuyant vers la Septimanie (1). »

Ce qui empêcha sans doute Charles-Martel de se porter au midi pour écraser entièrement ses ennemis, c'est que la Bourgogne, toujours ennemie de la famille de Pepin, s'agitait, et que l'Austrasie était menacée par les Frisons. Le grand capitaine austrasien traversa rapidement la Bourgogne, réprima les mouvements insurrectionnels,

(1) Henri Martin, *Histoire de France*, t. II.

Digitized by Google

remplaça les administrateurs trop peu habiles, se rendit sur le Rhin, battit les Frisons, monta sur une flotte, pénétra dans leur île qu'il dévasta, et rentra en Austrasie avec un butin immense.

Le chef franc s'était fait payer la protection qu'il avait accordée à l'Aquitaine, en tenant cette province dans une sorte de dépendance à son égard, dépendance qu'Eudes, trop instruit par les événements antérieurs, supporta assez patiemment jusqu'à sa mort, mais que Hunald, son fils, révolté à l'idée de reconnaître une suprématie quelconque, repoussa bientôt. S'étant mis, à la mort de son père, en possession de l'Aquitaine, Hunald ajouta à ses Etats une grande partie de la Vasconie, échue à Othon son frère, dont le caractère faible et indécis devait nécessairement fléchir devant sa supériorité. Cet accroissement de puissance lui fit concevoir le hardi projet de briser par une résistance ouverte le traité humiliant qui asservissait ses Etats au roi des Francs, dont l'autorité était odieuse et dont les chefs aquitains nièrent la souveraineté jusque sous la troisième race, apposant au bas de leurs chartes la formule bien connue : *Rege terreno deficiente, Christo regnante.*

Charles-Martel ayant adressé à Hunald, pour le déterminer à se soumettre, une sommation qui resta sans effet, passa la Loire en 746, s'avança jusqu'à la Garonne et se trouva en présence d'un ennemi beaucoup plus aguerri qu'il ne le pensait. Y eut-il lutte décisive, ou bien Hunald feignit-il de se soumettre pour se mieux préparer à la lutte? Nous ne pouvons porter aucun jugement arrêté. Cependant une chronique citée par M. Fauriel semble favoriser ce dernier sentiment.

Digitized by Google

Quoi qu'il en soit, Hunald demeura paisible possesseur de ses États, sous la condition de prêter foi et hommage à Charles-Martel et à ses deux fils Carloman et Pepin. A ces conditions, Othon qui subissait avec peine la suprématie de son frère, et avait cherché un appui auprès du célèbre Austrasien, fut abandonné ensuite à Hunald. Il subit le sort des faibles qui sont sacrifiés aux grands, et fut jeté en prison; il en sortit cependant peu après, et obtint même une part au gouvernement du pays.

Charles-Martel ne perdait pas de vue ses vastes projets; regardant comme une honte qu'il y eût encore des Sarrasins sur le sol de la Gaule, il longea le Rhône, reprit toutes les places que les Maures possédaient le long de ce fleuve, et mit le siége devant Avignon, place extrêmement forte qu'il emporta d'assaut; il en rasa les murs et en combla les fossés, ne voulant pas conserver de villes fortes dans le Midi, parce que les forteresses trop éloignées du centre de la monarchie tombaient entre les mains des ennemis avant qu'elles pussent être secourues, et servaient ensuite contre le pays qui les avait élevées. Narbonne étant la plus forte place des Maures en France, Charles s'approcha de cette ville pour en faire le siége. Reconnaissant l'impossibilité d'enlever d'assaut cette forteresse, il l'environna de lignes de circonvallation. Les Sarrasins d'Espagne, instruits du danger que courait Narbonne, envoyèrent à son secours une nombreuse armée, que Charles battit; et par une manœuvre habile, s'emparant des vaisseaux qui l'avaient transportée, il lui coupa ainsi tout moyen de retraite. Narbonne, malgré cette défaite, ne tomba pas en son pouvoir. Charles-Martel, obligé d'en lever le siége, se vengea en

Digitized by Google

emportant Nîmes, Agde, Béziers et beaucoup d'autres places; en sorte qu'il ne resta aux Sarrasins que quelques forts dans les gorges des Pyrénées.

Thierry IV se mourant alors, Charles-Martel se crut assez puissant pour se passer d'un fantôme de roi. Après avoir fait rendre de magnifiques honneurs à celui qu'il avait appelé son souverain, il alla punir les Saxons qui s'étaient soulevés pendant qu'il était occupé dans le midi. Les Sarrasins, le voyant au nord, se hâtèrent de repasser les Pyrénées et reprirent la plupart des places qui leur avaient été enlevées. Charles, aussi rapide que l'éclair, vola au midi, se mit à la tête de nouvelles recrues, emprunta au roi des Lombards des troupes formées parce que les siennes étaient trop loin, se trouva ainsi en état de reprendre l'offensive et rejeta les Sarrasins en Espagne, sans pouvoir encore emporter Narbonne.

Charles reçut, au milieu de ses succès, une ambassade qui dut flatter beaucoup son amour-propre; le pape Grégoire III se voyant assiégé dans Rome par Luitprand, roi des Lombards, lui envoya des légats chargés de présents avec les clefs du tombeau de saint Pierre, quelques parcelles des chaînes du prince des apôtres, et des lettres dans lesquelles nous lisons : « Nous sommes plon-
» gés dans la plus profonde affliction, par la violence et
» l'avidité sacrilége des rois des Lombards. Ils ont ruiné
» toutes les métairies de saint Pierre; ils ont tout enlevé
» jusqu'au bétail qui s'y trouvait... Ils ne cessent de nous
» insulter et de nous dire : *Vous avez recours à Charles,*
» *qu'il vienne avec ses valeureux Francs, et qu'il vous*
» *tire de nos mains.* Mon très cher fils, quoique le prince
» des apôtres se puisse garantir sans vous de ses ennemis

Digitized by Google

» implacables, il veut néanmoins éprouver la piété de ses » enfants. Craignez de charger votre conscience en fer- » mant l'oreille aux cris de notre douleur. » Charles étant lié par des traités avec Luitprand, et venant même de recevoir de sa part un secours puissant, ne voulait ni nuire à son allié, ni abandonner le chef de l'Eglise; il ne recourut donc pas à la voie des armes, mais interposa ses bons offices auprès du roi des Lombards, démarche qui ne fut pas sans succès; car, peu après, nous voyons la réconciliation s'opérer, à la grande satisfaction du Pontife.

Charles, arrivé au comble de la gloire, après avoir rendu la France plus vaste et plus paisible qu'elle ne l'avait encore été, formait peut-être de nouveaux projets de conquête, lorsqu'il fut enlevé à l'âge de cinquante-trois ans. Il avait réellement régné pendant vingt-quatre à vingt-cinq ans, sur un pays qui lui dut peu de ces institutions utiles qui sont bien préférables aux plus beaux faits d'armes. Son caractère convenait bien aux Francs; il les tint constamment en haleine, leur inspira une ardeur belliqueuse, ou plutôt une fièvre guerrière qui se communiqua à toute la nation. Les grands quittaient leurs châteaux, les évêques la mitre, les moines le froc, le menu peuple les instruments de travail pour voler aux armes. Il institua un ordre militaire qui, ayant pour devise cette maxime de l'Evangile : *Exaltat humiles*, était propre à encourager les hommes des basses classes à prendre les armes. A une époque de sa vie, Charles-Martel eut trop peu de respect pour l'Eglise et ses ministres; il se fit le spoliateur de leurs biens. Il croyait probablement céder à une espèce de nécessité. Plus tard, ayant mieux compris

Digitized by Google

le Christianisme comme principe civilisateur, il envoya lui-même des missionnaires en Germanie. Mais, malgré les services éminents qu'il avait rendus à l'ordre et même à la religion, Charles-Martel a toujours été traité avec défaveur par les assemblées ecclésiastiques du moyen âge. Voici quelques passages d'un concile de Kiersy, où fut condamnée sa mémoire :

« C'est parce que le prince Charles, père du roi Pe-
» pin, fut le premier, entre tous les rois et les princes
» des Francs, à séparer et diviser les biens des églises,
» que, pour cette seule cause, il est damné éternelle-
» ment. Nous savons, en effet, que saint Eucher, évêque
» d'Orléans, dont le corps repose dans le couvent de
» saint Trudon, étant en oraison, fut enlevé au monde
» des esprits; et, parmi les choses qu'il vit et que le Sei-
» gneur lui montra, il reconnut Charles exposé aux tour-
» ments dans le plus profond de l'enfer. L'ange qui le
» conduisait, interrogé sur ce sujet, lui répondit que, dans
» le jugement à venir, l'âme et le corps de celui qui a
» emporté ou divisé les biens de l'Eglise seront exposés,
» même avant la fin du monde, à des tourments éternels,
» par la sentence des saints qui jugeront avec le Sei-
» gneur. »

Charles-Martel, se sentant atteint de la maladie qui l'emporta, disposa de son vaste héritage pour la tranquillité de ses peuples et de ses enfants. Il avait trois fils, dont deux étaient en état de gouverner le royaume; c'étaient Carloman et Pepin, fils de Rotrude. Le troisième, nommé Grippon ou Griffon, fils de Sonnichilde, était très jeune et ne pouvait encore, par lui-même, prendre part à l'administration de l'Etat. Convaincu sans doute

Digitized by Google

qu'il fallait une main ferme pour maintenir son ouvrage, Charles-Martel conféra l'autorité tout entière à ses deux fils Carloman et Pepin, qui furent créés maires, le premier de l'Austrasie, avec la Souabe et la Thuringe, le second de la Bourgogne et de la Neustrie. Sur les pressantes instances de Sonnichilde, il détacha de ces royaumes, en faveur de Grippon, un apanage dont Laon fut la ville principale. Charles mourut peu après à Kiersy sur l'Oise, près de Compiègne. Quelques semaines auparavant, il s'était fait transporter à la basilique de Saint-Denis pour déposer sur le tombeau du patron de cette église un présent considérable de terres et de châteaux, voulant montrer, dans ses derniers moments, la plus grande piété, et réparer en quelque sorte les spoliations qu'il avait exercées sur les biens ecclésiastiques.

Pepin et Carloman, qui avaient vu avec regret démembrer leurs Etats pour former un apanage en faveur de leur frère Griffon, semblèrent d'abord respecter les dernières volontés de leur père; mais des seigneurs, suscités par eux, s'étant déclarés contre le démembrement et soulevés contre Griffon, ils le renfermèrent avec sa mère dans un monastère. Nous allons bientôt voir les suites de cette injustice.

§ III. *Pepin-le-Bref et Carloman maires du palais* (741-752).

La main vigoureuse de Charles-Martel, qui avait contraint à l'obéissance tous les vassaux et les tributaires de la Gaule, n'existant plus, les uns et les autres crurent que l'heure de l'indépendance avait sonné, et

Digitized by Google

levèrent l'étendard de la révolte. Hunald, duc d'Aquitaine, et Odilon, duc de Bavière, s'étant concertés par ambassadeurs, résolurent de refuser obéissance à Pepin et à Carloman, conclurent une alliance offensive et défensive, et convinrent qu'aussitôt que l'un d'eux serait attaqué par les fils de Charles-Martel, l'autre se mettrait immédiatement en marche pour le défendre ou faire une diversion vigoureuse en sa faveur. Hunald, ainsi assuré de l'appui du duc de Bavière, prit les armes et conquit rapidement la Touraine, le Berry et la Bresse. Pepin et Carloman, ayant réuni leurs troupes, passèrent la Loire à Orléans, entrèrent sur le territoire des Aquitains et se dirigèrent sur Bourges. Cette ville étant trop forte pour qu'ils jugeassent à propos d'en faire le siége, ils se contentèrent d'en incendier les faubourgs et se portèrent sur Lukes, aujourd'hui Loches-sur-l'Indre, ville qui fut facilement emportée, et qu'ils traitèrent avec miséricorde; mais telle était alors la férocité que les vainqueurs montraient après avoir emporté les villes d'assaut, qu'un chroniqueur du temps chante avec emphase la clémence des vainqueurs qui se contentèrent de raser les murailles de la ville et d'enlever tout le butin qui pouvait se transporter.

Pendant que Pepin et Carloman se faisaient un jeu cruel de dévaster l'Aquitaine, la Germanie s'agitait; une révolte éclatait au-delà du Rhin. Les Allemands, pressés par Odilon, duc de Bavière, ayant pris les armes pour reconquérir leur indépendance, les princes francs transportèrent en quelques semaines le champ de bataille de l'Aquitaine au fond de la Germanie, où ils eurent bientôt réduit les rebelles à l'obéissance.

A leur retour de cette expédition, les deux frères ayant

Digitized by Google

remarqué, parmi les seigneurs de Neustrie et de Bourgogne, une certaine agitation qui était causée par le pouvoir souverain qu'ils s'étaient attribué, jugèrent d'une bonne politique de tirer du monastère de Chelles un fils de Thierry IV, âgé de onze ans, et le proclamèrent roi sous le nom de Childéric III. Son élévation au trône ne fit aucune sensation; il ne nous est guère connu que par les actes de certains conciles qui prennent date des années de son règne.

Le duc de Bavière n'avait pas pris part jusqu'alors d'une manière directe à la lutte contre la Gaule; mais, se trouvant humilié, comme gendre de Charles-Martel dont il avait épousé une fille, d'être sous la dépendance de ses beaux-frères, il était l'âme de la vaste conspiration qui agitait la Bourgogne, l'Aquitaine, les Slaves et les Saxons. Les premiers mouvements de ses alliés ayant été réprimés, il réchauffa leur zèle et leva lui-même l'étendard de la révolte. Carloman et Pepin passèrent le Rhin et s'avancèrent contre leurs ennemis, qu'ils trouvèrent campés sur le Lech, protégés par la rivière d'un côté, et de l'autre par des abattis d'arbres et des pieux enfoncés profondément dans la terre. N'ayant rien à craindre derrière les fortifications de leur camp, qu'ils regardaient comme imprenable, les Bavarois provoquaient sans cesse les Francs et les défiaient au combat. A la fin, irrités de ces défis, les soldats de Pepin traversent le fleuve à la nage pendant une nuit, attaquent le camp des ennemis, l'emportent et défont complétement les Bavarois et leurs alliés. La Bavière, se trouvant sans défenseurs, se soumit et fut alors réunie à l'Austrasie. Pepin et Carloman parcoururent ensuite une partie de la Germanie pour y

Digitized by Google

répandre la terreur, et firent un immense butin dans la Saxe et sur les terres des Slaves-Vinides. Celui qui ne connaît pas l'organisation politique de cette époque doit être étonné de voir les révoltes se suivre si rapidement dans le même pays. Son étonnement cessera s'il considère que la Gaule n'avait pas d'armée permanente à laisser dans les pays conquis, et que les peuples germaniques, n'étant pas encore attachés au sol, aimaient à renouveler leurs courses lorsqu'ils trouvaient une occasion favorable.

Pendant qu'Odilon prenait les armes, Hunald, se croyant sûr de l'impunité et voulant tirer une cruelle vengeance des humiliations qu'il avait subies, tomba comme la foudre sur Orléans et sur Chartres, pilla cette dernière ville de fond en comble et la détruisit entièrement, en sorte qu'il ne resta pas une maison debout; pas une église ne fut respectée, pas même la cathédrale placée sous l'invocation de la sainte Vierge. Hunald rentrait dans ses Etats fier de ce succès, lorsqu'il vit arriver, pour le punir de son audace, les princes francs qui, après avoir, en quelques jours, soumis les rebelles de la Bavière et de la Saxe, venaient demander raison au chef aquitain de sa sauvage expédition. Hunald, comprenant tout le péril de sa situation, recourut à un expédient : il abdiqua en faveur de son fils Waifre et résolut de se retirer dans un cloître. Avant d'exécuter ce projet il voulut, pour assurer le pouvoir sur la tête de son fils, se défaire, par un crime horrible, de Atton, son frère, qui, bien que doué de moins grandes qualités que lui, était plus aimé des Aquitains; il était donc à craindre qu'il ne profitât des dispositions du peuple en sa faveur pour chasser

Digitized by Google

Waifre. Hunald l'attira à Bordeaux, lui fit crever les yeux et le fit enfermer dans une prison. Sûr alors de ne laisser derrière lui aucun compétiteur dangereux pour son fils, il prit congé de sa femme et prit l'habit monastique dans l'île de Ré, où son père avait son tombeau.

Les Saxons avaient conservé une profonde irritation des dévastations causées dans leur pays par les Francs; voyant les maires du palais occupés sur les Pyrénées, ils se vengèrent par des incursions en Austrasie. Carloman attendit l'année suivante pour les punir de leurs courses audacieuses. Il les battit complétement. Ce fut sa dernière expédition militaire.

Carloman s'était toujours distingué par une profonde piété; supportant avec peine la vie politique et militaire avec laquelle ne peuvent guère s'allier les pratiques religieuses, troublé encore par les discours de saint Boniface, qui lui rappelait sans cesse la nécessité de réparer les usurpations faites par son père sur les monastères, les évêchés, etc., réparation qu'il était bien difficile de tenter sans causer un soulèvement, il prit la résolution de mettre sa conscience en sûreté, en abandonnant le monde et se retirant dans la solitude. Il fit Pepin héritier de son apanage ducal, quitta sa maison au milieu des cris déchirants de ses serviteurs et des seigneurs de la cour, que rien ne put consoler de la perte de ce prince, et alla demander au pape Zacharie l'habit monastique. Carloman avait fondé un monastère au mont Soracte; son rapprochement de Rome lui attirant un trop grand nombre de visites, il se retira au mont Cassin, où il parvint à la perfection religieuse. Les pratiques les plus rigoureuses et les plus humiliantes avaient pour lui un

Digitized by Google

attrait tout particulier. Il servait à la cuisine, travaillait au jardin, gardait les troupeaux à la campagne, maniait la bèche et la houlette avec plus de complaisance qu'il n'avait porté l'épée et le sceptre.

La retraite de Carloman était de nature à apporter de grands changements à la politique générale du royaume et à jeter de l'inquiétude dans l'Austrasie qui, depuis longtemps, ayant eu une administration séparée, bien plus ayant eu l'habitude de voir sortir de son sein des chefs tels que Pepin de Landen, Pepin-d'Héristal et Charles-Martel, pouvait craindre de perdre sa prépondérance sur les autres parties de la Gaule. Le nouveau chef du gouvernement appartenait, il est vrai, à la même famille; mais, ayant été d'abord maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, il pouvait avoir pour ces royaumes une affection sinon spéciale, du moins égale à celle qu'il porterait à l'Austrasie. Il se manifesta une certaine agitation dans tout le pays. Il ne manquait évidemment qu'un chef pour lui donner tous les caractères d'une révolution. Griffon, fils de Charles-Martel, pouvant devenir ce chef, Pepin le fit sortir de son monastère, l'appela auprès de lui et lui donna de grandes marques de confiance dont il semblait satisfait. Mais, le souvenir du monastère et de la spoliation pesant lourdement sur son cœur, il profita d'un moment où la surveillance était moins active, pour se sauver chez les Saxons; il envoya en même temps des agents en Austrasie pour soulever le pays. Pepin, à peine instruit de la fuite de son frère, se mit à la tête de son armée, appela à lui 100,000 Slaves-Vinides, et parut dans la Saxe, qui fut mise à feu et à sang. Griffon, se voyant sur le point d'être pris, envoya des ambassa-

Digitized by Google

deurs à son frère pour l'amuser par de vaines propositions de soumission. Cependant il soulevait l'Austrasie et forçait ainsi Pepin à quitter la Saxe pour réduire les Austrasiens à l'obéissance.

L'infatigable Griffon tomba aussitôt sur la Bavière, en chassa son neveu Tassillon, fils et successeur d'Odilon, et se fit proclamer duc de cette province. Comme ce voisinage eût été extrêmement dangereux pour l'Austrasie, Pepin se hâta de rétablir Tassillon; et, voulant se montrer généreux, il donna à Griffon un apanage composé de la ville du Mans et de douze comtés dans la Neustrie. Mécontent de ce petit apanage, Griffon se jeta dans l'Aquitaine pour susciter de nouveaux ennemis à son frère. Pepin le négligea pour le moment, parce qu'il avait une affaire bien plus importante à suivre, et qu'il se préparait alors à exécuter une grande résolution.

Pepin, qui était réellement roi des Francs, ayant à côté de lui un fantôme de royauté qui n'était plus qu'une ombre dérisoire, résolut de le faire disparaître. Dans une assemblée générale de seigneurs et d'évêques, il développa les nécessités politiques qui exigeaient que celui qui avait toute l'autorité royale en eût aussi le titre, parce que l'anarchie serait une conséquence inévitable de la situation, s'il surgissait un roi capable d'exercer les prérogatives royales. L'assemblée, persuadée par toute l'évidence de ces raisons, n'avait que deux moyens pour sortir de cette situation fâcheuse : détruire l'institution des maires du palais en rendant au roi toute la plénitude du pouvoir, ou confondre dans la personne de Pepin le titre de roi et l'autorité d'un maire du palais. Rendre au roi son pouvoir, c'était tout à la fois exposer la nation à l'anar-

Digitized by Google

chie; et dépouiller les maires du palais d'un pouvoir qui avait aussi sa légitimité, puisqu'il était fondé sur des titres, était chose impossible. Convaincue qu'en ôtant au roi le titre qu'on lui avait rendu en le tirant du monastère, c'était tout à la fois acte de bonne politique et de justice, l'assemblée fut unanime à proposer de conférer le titre de roi à Pepin. Il y avait un obstacle à ce projet : un serment attachait la nation à Childéric. Etait-il permis de le violer? Boniface, légat du Saint-Siége, apôtre de la Germanie et l'oracle de l'Eglise des Gaules, proposa de soumettre la difficulté au pape Zacharie et de s'en rapporter à son avis. Voici, au rapport d'Eginhard, comment cette consultation était conçue : « A qui » est-il plus juste de donner le nom de roi, ou à celui qui » n'a plus rien de la puissance royale, ou à celui qui se » trouve dans la possession et l'exercice de tout le pou- » voir de la royauté? » Le pape répondit : « Qu'il était » juste et raisonnable que celui qui avait toute la puis- » sance royale eût aussi le nom de roi. » Quelques auteurs contestent l'authenticité de cette réponse générale, qui ne fait nulle mention des circonstances. La forme leur en paraît bizarre; elle ne se trouve d'ailleurs appuyée sur d'autre autorité que celle d'Eginhard, qui écrivait sous le règne de Charlemagne. Quoi qu'il en soit de l'authenticité de cette pièce, qui n'a guère été contestée que par les défenseurs de l'inamissibilité du pouvoir souverain dans les familles royales, la couronne passa sur la tête de Pepin-le-Bref au mois de mars de l'an 752. Childéric fut renfermé dans un monastère. Telle fut la fin de la première race de nos rois.

Cette période ne fut pas inutile à la nation. Nous ver-

Digitized by Google

rons dans le livre suivant les progrès que fit la société sous les Mérovingiens. Constatons seulement ici les acquisitions territoriales qui furent faites sous la première race de nos rois, et résumons les conquêtes qu'ils firent sous Clovis et sous ses descendants.

Les conquêtes de Clovis furent considérables. Il soumit d'abord à sa domination les cités gauloises demeurées sous le gouvernement des officiers romains; il fit reconnaître son autorité dans la petite Bretagne, composée alors des cités de Vannes, Saint-Malo et Cornouailles; il conquit les provinces occupées par les Visigoths, à l'exception de la Septimanie; enfin, il acquit le pays des Ripuaires, qui comprenait l'île des Bataves et tout le pays le long du Rhin jusqu'à la hauteur de Cologne.

Sous les fils de Clovis, les Francs se rendirent maîtres du pays des Thuringes et des Bourguignons. Ils reçurent des Ostrogoths, en toute propriété, les villes d'Arles et de Marseille, et tout le pays, entre le Rhône et les Alpes, qui sépare la Gaule de la Ligurie et qui avait été cédé auparavant par les Visigoths aux Ostrogoths. Toutes ces conquêtes, réunies par les Francs à la Germanie occidentale, formèrent, au milieu du VI^e^ siècle, un Etat qui comprenait toute la Germanie en deçà de l'Elbe, et toute la Gaule Transalpine, à l'exception seulement de la Frise et de la Septimanie. Ce grand et magnifique royaume recevra encore de beaux accroissements sous les premiers rois de la seconde race, et parviendra à un état de grandeur qu'il n'a jamais eu depuis.

Digitized by Google

LIVRE III.

ÉTAT DE LA SOCIÉTÉ CIVILE ET RELIGIEUSE SOUS LES MÉROVINGIENS.

Dans les deux livres précédents nous nous sommes principalement préoccupés de la vie politique de la nation franque. Il est venu sans doute s'y mêler fréquemment des traits de mœurs religieuses et civiles, et l'on a déjà pu se former une idée de la nation sous ce rapport. Mais il y a une multitude de faits qui n'ont pu trouver place dans notre récit; et d'ailleurs, jetés dans le cours d'une narration à laquelle ils ne tiennent pas, les faits qui vont spécialement nous occuper auraient suspendu la rapidité du discours et à peine laissé des traces légères dans l'esprit du lecteur. Nous voulons étudier ici la société civile et la société religieuse en elles-mêmes et dans leurs rapports mutuels. Nous espérons arriver ainsi à donner une notion complète de l'état social sous les Mérovingiens.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

État religieux de la Gaule sous les Mérovingiens.

La période mérovingienne, en constituant la puissance temporelle de l'Eglise de France, donne à notre société chrétienne une immense importance et nous la présente sous un point de vue très intéressant pour notre histoire ecclésiastique. Afin de faire mieux saisir l'action de l'Eglise de France sur la société et son développement intérieur, nous commencerons par constater l'état du Christianisme dans les Gaules à l'avénement de Clovis; nous verrons ensuite les rapports de notre Eglise avec la papauté; nous ferons une étude spéciale de nos assemblées ecclésiastiques; nous exposerons la situation faite à l'épiscopat par les Mérovingiens; enfin nous suivrons les développements de nos institutions monastiques. Comme, dans l'ensemble des faits, l'Eglise agit sur la puissance temporelle, comme celle-ci possède à son tour une grande action sur celle-là, nous aurons soin de faire ressortir l'action mutuelle des deux puissances.

§ I. *État du Christianisme dans les Gaules à l'avénement de Clovis.*

Le catholicisme, et le catholicisme le plus pur, régnait dans une grande partie de la Gaule à l'avénement de

Digitized by Google

Clovis. Cependant, au midi et à l'est, était venue s'établir une secte nouvelle qui voulut faire descendre le Christianisme de la hauteur d'une religion à une simple école de philosophie. Les Goths répandirent l'arianisme en Italie et en Espagne, les Vandales le portèrent en Afrique, et, en pénétrant dans les Gaules avec les Visigoths et les Bourguignons qui dominaient à l'est et au sud de notre pays, ils firent naître une lutte entre l'orthodoxie et l'hérésie. L'arianisme, qui n'omit rien pour substituer dans le midi de la Gaule le clergé arien au clergé catholique, tenta d'ôter à la véritable Eglise toute son influence sociale en la repoussant de toutes les positions importantes. Mais l'Eglise répara bientôt ses pertes en prenant possession des Francs dès qu'ils parurent, et dès-lors le Christianisme romain, la plus grande des forces morales, se trouva incarné dans la plus énergique des nations barbares. Toute la suite des annales du moyen âge n'est, dans ses résultats généraux, que le récit des triomphes obtenus par la religion et par la France, en vertu du pacte scellé au baptistère de Reims. En ce lieu mémorable furent mis en commun, d'un côté, le glaive des Clovis, des Charles-Martel, des Charlemagne; de l'autre, l'empire de la foi et les lumières, la domination des consciences, et cette toute-puissante influence sacerdotale qui ouvrit l'Europe devant les Francs, qui répandit en tous lieux l'idée de leur supériorité et prononça du haut de la chaire de saint Pierre ces mémorables paroles : « Le royaume des Francs l'em» porte sur les autres nations, autant que les rois eux» mêmes surpassent le reste des hommes. »

La plupart des guerriers de Clovis, touchés de la grâce

Digitized by Google

et entraînés par son exemple, reçurent le baptême avec lui. Quelques-uns, résistant à l'appel du Sauveur, refusèrent d'imiter le fier Sicambre et de courber la tête sous la main pleine de bénédictions de saint Remi, et se retirèrent chez les Ripuaires. Il arriva de là que, par un effet de la conversion du roi, le nord de notre pays se peupla de païens obstinés, qui persistèrent dans l'erreur jusqu'à ce que les missionnaires du VII^e^ siècle, les bienheureux serviteurs de Dieu, Amand, Valère, Eloi, Omer, Bertin, vinrent, à travers de mortels périls, proclamer les sublimes enseignements de la foi et évangéliser les contrées encore sauvages.

Les Francs convertis devinrent l'objet des prédilections des évêques catholiques. L'Eglise, qui s'empara peu à peu de leur force brutale, se fit de cette race énergique et sauvage un rempart derrière lequel elle grandit; tandis que les Goths, ariens dès le principe, ne conservèrent quelque temps la tradition de la civilisation romaine, que pour disparaître bientôt sans rien laisser après eux. En Espagne, ils furent vaincus dans une seule bataille; en Italie, un eunuque de Constantinople chassa les descendants du grand Théodoric. Ce n'était point là cette race de Francs barbare et brutale, mais guerrière, mais terrible, qui écrasa bientôt toutes les autres, et que les idées catholiques dominèrent et élevèrent dès son entrée dans les Gaules.

Dans la lutte que les catholiques soutinrent contre les Bourguignons ariens, ils avaient leur principal appui dans la nation des Francs. Sûrs d'être protégés par Clovis, les évêques ne craignaient pas de se trouver avec les Ariens, leurs ennemis mortels, et de les provoquer à des

Digitized by Google

discussions ouvertes où ils avaient tout l'avantage. Gondebaud, roi de Bourgogne, répondait à une demande de controverse que lui adressait saint Avit : « Si votre foi est véritable, pourquoi vos évêques n'empêchent-ils pas le roi de France de me déclarer la guerre et de s'unir à mes ennemis pour me détruire? car la vraie foi ne s'accorde pas avec la convoitise du bien d'autrui, ni avec la soif du sang des peuples; qu'il montre sa foi par ses œuvres. » Avit répondit avec humilité et modestie : « Nous ignorons pourquoi le roi des Francs entreprend la guerre dont vous vous plaignez; mais l'Ecriture nous apprend que les royaumes sont souvent détruits pour avoir abandonné la foi, et que le Seigneur suscite de toutes parts des ennemis à ceux qui se déclarent les siens. Embrassez la loi de Dieu, vous et votre peuple, et il vous donnera la paix. Car si vous avez la paix avec lui, vous l'aurez avec les autres, et vos ennemis ne prévaudront pas. »

La discussion eut lieu; elle fut entièrement à l'honneur du Catholicisme. Tout en professant un profond respect pour l'autorité constituée, en travaillant à ramener les ariens au Catholicisme, les évêques catholiques appelaient de tous leurs vœux le moment où ils verraient à la tête de l'Etat une autorité sincèrement attachée à leur foi. Les évêques firent plus pour la soumission de l'Aquitaine aux rois francs que les plus nombreuses armées.

De l'accord mutuel des évêques et des Francs résultèrent de grands avantages pour l'Eglise et pour l'autorité temporelle. L'Eglise trouva une vaillante épée toujours prête à la défendre contre les innombrables ennemis qui surgissaient contre elle de toutes parts. L'autorité souveraine retira un immense avantage de la con-

Digitized by Google

sécration religieuse que les pontifes daignèrent lui accorder. Pour bien l'apprécier, il est nécessaire de connaître l'idée qu'on se faisait, sous la première race, de la légitimité des princes et de l'Etat. L'autorité barbare et passagère des chefs francs fut transformée en un gouvernement véritable, constitué sans doute sur le modèle de celui des Césars; mais il fut principalement fondé sur les bases du Catholicisme. Il fut reconnu que le pouvoir vient de Dieu, que, selon la parole de l'Apôtre, la désobéissance à l'autorité est une révolte contre l'ordre établi par le ciel lui-même. Cette doctrine chrétienne fonda la royauté et mit un terme à l'anarchie des tribus germaniques. Il résulta de là que les évêques catholiques et les rois se prêtèrent un mutuel appui. Il est bon de remarquer que, quoique les évêques catholiques vissent sans regret la chute des royaumes des ariens, qu'ils opposassent avec satisfaction leurs catastrophes aux prospérités toujours croissantes des Mérovingiens orthodoxes, que quelques prélats aient aidé Clovis à exécuter ce qu'ils nommaient les jugements du ciel, l'Eglise, en corps, ne prit aucune part directe à la ruine de ses ennemis, et ne leur refusa jamais l'obéissance sincère recommandée par l'Apôtre. C'est ainsi que le Christianisme apporta le premier élément de stabilité au monde social ébranlé par l'invasion des Barbares, et donna une base sacrée aux trônes nouveaux.

§ II. *Des conciles sous les Mérovingiens.*

Le droit de réunion, étant de nature à intéresser la tranquillité publique, a toujours été soumis à la sur-

Digitized by Google

veillance de l'autorité temporelle. Quoique les conciles aient pour but principal les affaires du ciel, les souverains voulurent aussi les surveiller; et cette surveillance paraissait d'autant plus nécessaire à cette époque, que les conciles étaient l'âme et le foyer régulateur de toutes les affaires. Il n'y avait en effet aucune affaire, aucun intérêt, aucune grande discussion politique, civile, judiciaire, qui n'eût son écho dans les conciles. Nous avons vu, sous Clotaire II, un concile de Paris faire une véritable constitution. Les conciles métropolitains de la même époque durent aussi s'immiscer dans les affaires temporelles. Puisque les conciles possédaient à cette époque une si vaste juridiction, que le champ de leurs discussions s'étendait même jusqu'aux intérêts de ce monde, il était naturel que la puissance souveraine eût sa place dans ces assemblées, qu'elle y intervînt par ses agents. Une simple surveillance ne parut dès-lors plus suffisante aux souverains; ils exigèrent, pour la tenue des conciles, une autorisation connue sous le nom de *placet royal*. Sous la domination romaine, le placet impérial n'était point requis. Aussi les évêques s'assemblaient quand il leur plaisait; ils se réunissaient, tantôt sur la demande du clergé, tantôt à l'occasion d'une grande fête ou de la consécration d'une église, tantôt pour le sacre d'un évêque, toujours lorsque quelque grande nécessité se manifestait; jamais l'autorité temporelle n'empêchait la réunion des évêques, elle les provoquait quelquefois.

Les rois francs, une fois assis sur le trône, ne laissèrent échapper au *placet royal* aucun concile, si ce n'est celui que le métropolitain devait tenir chaque année. Nous avons vu, dans le cours de l'histoire, que saint

Digitized by Google

Sigebert ne se montra pas, sur ce point, plus facile que les autres monarques, et qu'il interdit, sous des peines sévères, la tenue d'un concile projeté par les évêques de l'Arverne. Cette prétention était certainement exorbitante; car il est évident et incontestable que, lorsque les assemblées ecclésiastiques se renferment dans les choses purement spirituelles, l'autorité temporelle n'a pas le droit de les interdire; tout ce qu'elle peut, c'est de veiller avec soin à ce qu'il ne se passe, ni au dedans ni au dehors, rien de contraire au bon ordre.

Les rois de la première race, trouvant que ce n'était pas assez d'interdire la réunion des conciles, voulurent porter leurs prétentions jusqu'à les convoquer à leur gré. Les évêques résistèrent avec énergie. Grégoire de Tours, envoyé en ambassade vers Gontram, roi de Bourgogne, s'opposa à ce qu'il fût convoqué un concile national, parce qu'aucune atteinte considérable à la foi ou aux mœurs ne motivait une telle réunion : « C'est assez, dit-» il, que les métropolitains tiennent synode avec leurs » suffragants au temps marqué par les saints canons. »

Les rois francs ne s'arrêtèrent pas même là dans la voie de l'usurpation; ils demandèrent que les canons des conciles fussent soumis à leur approbation; plusieurs le furent en effet. Nous avons encore les ordonnances rendues à ce sujet par Gontram et Clotaire II. Le concile d'Orléans de 511 adressa ses actes à Clovis pour le prier de les approuver. Ces entraves mises à la juridiction ecclésiastique purent sembler oppressives; mais, vues de plus haut, elles doivent être signalées comme le moyen dont la Providence se servit pour répandre dans le monde barbare les principes du droit chrétien. Par la

Digitized by Google

sanction royale, les canons devinrent lois de l'État, et les conciles furent transformés en assemblées législatives. Dès-lors les décrets canoniques, pleins de l'esprit des jurisconsultes romains et rédigés par les plus habiles docteurs de l'Orient et de l'Occident, se trouvèrent en présence des codes barbares; la lutte s'établit, l'intelligence l'emporta sur la force, et l'Eglise, devenue bientôt l'arbitre suprême du droit, marcha rapidement vers les jours où les souverains et les peuples s'inclinèrent devant ses décisions. Ainsi s'éleva-t-elle par les obstacles mêmes qui semblaient devoir comprimer son développement (1).

Les prétentions que les rois affichèrent sur les conciles eurent un effet funeste. Ils les firent presque entièrement disparaître. C'est ainsi que s'évanouit presque totalement l'heureuse influence de nos grandes assemblées d'évêques.

§ III. *De la Papauté dans ses rapports avec la Gaule.*

Le pouvoir temporel de la Papauté n'était pas encore constitué en Etat indépendant à cette époque reculée; nous ne devons donc pas nous attendre à voir les souverains Pontifes environnés d'une cour, ayant des ambassadeurs constamment accrédités auprès des grandes puissances. La Papauté n'était pas, pour cela, sans activité et sans exercer de surveillance; elle constituait, dans chaque grande province, un prélat qui était comme

(1) Dès l'an 585, les évêques gaulois dirent en concile que c'était à leurs très respectables canons qu'il appartenait de régler toute affaire et de donner à chaque cause une fin convenable.

Digitized by Google

son vicaire, chargé d'agir en son nom, de recevoir ses instructions et de lui rendre compte de tout ce qui se passait. Dans le VII^e^ siècle, le pape saint Martin, ne pouvant guère compter sur les patriarches d'Orient, constitua Jean, évêque de Philadelphie, son vicaire par tout l'Orient, avec ordre de remplir incessamment les églises catholiques d'évêques, de prêtres et de diacres; de recevoir ceux des hérétiques qui voudraient se convertir, en leur faisant auparavant donner leur profession de foi par écrit.

Le Pape avait aussi des représentants dans la Gaule. Le titre de légat du Saint-Siége n'était pas constamment attaché au même siége. Souvent les Papes choisissaient les évêques les plus remarquables par leurs talents et leurs vertus pour remplir cette fonction. Nous avons eu cependant quelques Eglises qui ont joui d'un privilége spécial, de celui de primatie sur toutes les Gaules. Pendant que Trèves fut la capitale de la province des Gaules, elle fut aussi le centre des affaires ecclésiastiques de notre pays. En perdant toute sa prééminence temporelle, cette ville perdit aussi toute son importance religieuse. L'ancienne primatie des Gaules passa à la ville d'Arles, lorsque la préfecture y fut transportée en 417. Depuis cette époque, l'évêque primat du Midi domina presque seul, devint le représentant de la Papauté au milieu de l'Eglise de France, l'intermédiaire entre Rome et les peuples qui portaient encore le nom de Gaulois (1).

(1) La correspondance des papes avec les évêques d'Arles, depuis l'an 417 jusqu'au VII^e^ siècle, se lit dans Sirmond et fournit la preuve de notre assertion.

La primatie de Lyon, la seule dont il reste aujourd'hui quelques ves-

Digitized by Google

Saint Boniface, cet infatigable missionnaire de la Germanie, fut un des liens les plus puissants pour unir aux souverains Pontifes les Maires du palais qui, avant d'être élevés au trône, étaient déjà le principal appui de la Papauté. Rome, qui devenait de jour en jour plus positivement le domaine du Pape, attaquée au nord par les Lombards et au sud par les Sarrasins, avait besoin, dans ces circonstances difficiles, d'un puissant appui au dehors. Après avoir inutilement réclamé celui des empereurs d'Orient, souverains dominateurs de Rome qui étaient eux-mêmes embarrassés de leur propre défense, Grégoire III recourut à Charles-Martel. Nous avons vu que ce maire du palais interposa ses bons offices et rétablit pour un temps la bonne harmonie entre les rois lombards et les Papes. Depuis cette époque, toutes les fois que les Papes ont été menacés par des voisins ou persécutés par leurs propres sujets, ils se sont adressés à la France, qui s'est toujours fait honneur d'intervenir en leur faveur. La Papauté seconda, de son côté, les efforts des rois francs, et contribua beaucoup à l'exaltation de la seconde race, qui devait tant faire pour le siége de Rome.

tiges, ne fut créée que par Grégoire VII. Quelques auteurs ont avancé qu'elle obtint alors une juridiction générale sur toute la Gaule. C'est une erreur; elle ne s'étendait que sur les provinces appelées Lyonnaises par les Romains, c'est-à-dire aux métropoles de Lyon, Sens, Paris, Rouen, Tours. Ce dernier archevêché refusait même de reconnaître la supériorité de Lyon, se fondant sur une bulle de Calixte II et sur une possession maintenue par arrêt du conseil en 1702. Sens la rejetait également.

Il y avait une haute prudence de la part de la Papauté de faire passer la primatie tantôt d'une église à l'autre, d'Arles à Vienne, à Lyon, à Sens, etc. Cette mobilité ne lui permit pas de prendre en France l'ascendant qui favorisa le schisme en Orient.

Digitized by Google

§ IV. *De l'épiscopat sous les Mérovingiens.*

Les Mérovingiens firent subir un grand changement à l'épiscopat, en détruisant l'élection et en attribuant aux rois le droit des nominations épiscopales. Clovis, avant même son baptême, en 496, mit saint Vaănes sur le siége de Verdun. Ce fut la prise de possession du nouveau droit royal, dont, depuis cette époque, les monarques français n'ont pas voulu se dessaisir. On trouverait à peine, dans Grégoire de Tours, une nomination épiscopale où il ne soit fait mention de l'intervention du roi (1). Comment se fit cet énorme changement de discipline? Nous l'ignorons. Il n'y a aucun traité positif sur cette importante matière entre le Chef de la hiérarchie catholique et les Mérovingiens. On pense que saint Remi eut une grande part à ce changement de discipline. « Il est certain, du moins, que la déférence de l'apôtre des Francs pour les nominations royales fut, de son temps même, l'objet de critiques amères, dont il ne se justifia qu'en alléguant l'impossibilité de rien refuser au prince défenseur de la foi, sauveur de la patrie, triomphateur des nations.

» Il resta encore une apparence d'élection, qui disparut même devant la volonté du roi. Il suffisait, aux termes de l'édit de Clotaire, que la doctrine et les mœurs de

(1) Voici quelques expressions de Grégoire de Tours qui constatent ce fait. Il s'exprime ainsi en parlant des intronisations épiscopales : — *Hic, præceptione regis, in episcopi defuncti loco substitutus est.* — *Ille, defuncto episcopo, a rege præceptionem obtinens.* — *Is, quod jam antea a rege mandatum obtinuisset cæteris post habitis, viduatæ urbis episcopatum adeptus est.*

Digitized by Google

l'évêque nommé fussent attestées au métropolitain dans le décret de provision; en conséquence, on sacra des laïques sur la simple exhibition du décret royal; et les fidèles, qui reçurent de tels pasteurs, durent se borner à applaudir, en signe de consentement, pendant la cérémonie d'installation. Non contents de s'attribuer le droit de nomination aux évêchés, les rois prétendirent encore qu'aucune déposition ne se ferait sans leur ordre. Voici un fait qui caractérise toute une situation : Saint Léonce de Bordeaux, ayant assemblé à Saintes le comité de sa province pour déposer Emérius de Saintes, envoya Nuncupat au roi pour lui faire part de cette déposition. « Glorieux prince, dit Nuncupat, le siége apostolique vous salue. — Êtes-vous allé à Rome, répondit Caribert, pour m'apporter des compliments du Pape? — C'est votre père Léonce, répondit Nuncupat, et les évêques de sa province qui m'envoient pour vous faire savoir que Emérius a été déposé du siége de Saintes, qu'il avait obtenu contre les canons. » A ces mots, le roi frémit de colère et dit à l'envoyé des évêques : « Crois-tu qu'il ne reste plus d'enfant de Clotaire pour soutenir ce qu'il a fait? » Il le chassa de sa présence, le fit mettre sur un chariot plein d'épines, ordonna de le conduire en exil, condamna l'évêque de Bordeaux à une amende de mille sous d'or, et remit Emérius sur le siége de Saintes. Ainsi, le sacerdoce eut, comme l'empire, son invasion de Barbares; des hommes à mœurs violentes et scandaleuses pénétrèrent dans ses rangs, et peu s'en fallut qu'ils n'envahissent la hiérarchie tout entière, lorsque Charles-Martel, ne sachant comment récompenser ses guerriers, s'avisa de leur distribuer en masse les

Digitized by Google

évêchés et les abbayes. On conçoit ce que devenait la discipline sous de tels prélats (1).

Il est utile d'apprécier par les faits le résultat de ce remarquable changement de discipline. Au moment où les monarques français usurpèrent le droit d'élection aux évêchés, la plupart de nos siéges épiscopaux étaient occupés par des hommes d'une grande sainteté; il n'y avait pas de contrée, ni même de ville importante, qui n'eût son serviteur de Dieu. Saint Mamert venait d'établir les Rogations pour éloigner les calamités qui affligeaient la Gaule; Flavius se sanctifiait sur le siége de Rouen; Léon de Sens et Julien de Vienne méritaient d'être portés sur le catalogue des saints. Quoique Injuriosus de Tours n'ait pas été canonisé, son zèle apostolique l'a fait placer au nombre de nos plus illustres évêques; il s'opposa avec une fermeté évangélique à la rapacité de Clotaire, qui voulait s'emparer du trésor de Saint-Martin. Citons encore, parmi les saints évêques de cette époque, saint Lô de Coutances, saint Eleuthère d'Auxerre, saint Innocent du Mans, saint Agrippin d'Autun et saint Gall d'Auvergne.

Saint Remi finissait alors sa glorieuse carrière. Ses contemporains ont vanté l'éloquence de ses discours, l'étendue de son instruction, qui perçait dans toutes ses paroles : « Il était, dit Grégoire de Tours, homme de grande science et parfaitement versé dans l'art oratoire (II, 31). Sidoine Apollinaire parle avec admiration de ses homélies. Malheureusement elles ne sont point parvenues jusqu'à nous. Il ne nous reste de lui que deux

(1) Clouet, *Hist. ecclésiast. de la province de Trèves.*

Digitized by Google

lettres qui respirent la plus douce piété. Son testament est une pièce extrêmement intéressante, tant pour la forme que pour le fond. On y trouve complétement observées toutes les formalités prescrites par les lois romaines. On voit figurer, parmi les objets qu'il lègue, le vase que Clovis lui avait accordé et des calices d'une grande richesse, sur lesquels étaient gravés des vers qui attestaient l'antique croyance à la présence réelle. Comme dernier trait propre à peindre la simplicité des mœurs de ces anciens temps, nous citerons le passage où le testateur donne sa chape blanche de Pâques à l'évêque qui lui succédera. Il joint à ce présent deux couvertures de couleur changeante. Enfin, ajoute-t-il, « je » lègue à mon successeur les trois voiles que l'on met les » jours de fêtes aux portes de ma salle à manger, de » mon cabinet et de ma cuisine. »

Pendant une assez longue période de temps, les rois choisirent des évêques d'une haute vertu; aussi, au commencement du VI^e^ siècle, l'épiscopat brillait encore par un grand nombre de saints. Nous citerons saint Chanoald, de Laon; saint Rihain, de Noyon et de Tournay; saint Omer, de Térouane et de Boulogne; saint Ragnacaire, de Bâle; saint Donat, de Besançon; c'était un fils du duc de la Bourgogne transjurane, qui avait été tenu sur les fonts sacrés par saint Colomban, aux prières duquel le ciel l'avait accordé. Il fonda, dans la ville épiscopale, le monastère de Saint-Paul, sous les règles de saint Benoît et de saint Colomban. Sa mère, Flavie, y en fonda un de filles, pour lesquelles ce saint évêque composa une règle tirée de celle de saint Césaire, ainsi que des institutions de saint Colomban et de saint Benoît.

Digitized by Google

Le concile de Reims, tenu l'an 625, nous fait connaître un grand nombre d'autres saints prélats, savoir: Landoux ou Lindulphe, de Vienne; saint Sulpice, de Bourges, nommé le Pieux et distingué de saint Sulpice-Sévère, aussi archevêque de Bourges; enfin Cunibert, de Cologne, pour nous borner aux plus célèbres. A ces grands évêques succédèrent d'autres prélats dont les noms sont fameux dans les annales politiques et religieuses. Nous avons déjà fait connaître saint Eloi, dont la charité était inépuisable et le zèle intrépide. Le nord de la Gaule était encore couvert de païens; saint Eloi, secondé par saint Omer et saint Amand, travailla à leur conversion. Saint Amand franchit le Rhin et s'avança bien loin dans la Germanie, d'où il reprochait à Dagobert sa vie désordonnée. Ce faible souverain, outré de colère, lui défendit de rentrer dans son royaume, puis, peu après, le rappela et voulut que son fils Sigebert fût baptisé de sa main.

Malgré ces grands exemples de vertu, on ne peut nier que les nominations royales n'aient introduit de grands vices dans l'épiscopat, et que l'on ne retrouvât dans beaucoup d'évêques quelque peu du caractère religieux des souverains qui les avaient nommés. Charles-Martel plaça sur les siéges épiscopaux des hommes nourris de la vie des camps: aussi la débauche, trop fidèle compagne des mœurs militaires, monta quelquefois sur les siéges épiscopaux. Les bénéfices ecclésiastiques furent en quelque sorte livrés à l'enchère. Pour donner une idée de l'énorme extension de la simonie, nous citerons un fait qui concerne saint Gall d'Arvernum. Il se vante, comme d'une chose unique, de n'avoir dépensé pour sa

Digitized by Google

promotion qu'une pièce de monnaie donnée au cuisinier qui avait préparé le repas d'intronisation. Grégoire de Tours nous montre les vices les plus affreux à côté des plus hautes vertus. Nous ne salirons pas cette histoire du récit qu'il fait des vices honteux de certains évêques. Epouvantée de tant d'excès, l'Eglise détruisit peu à peu les vieilles coutumes, et réserva au Pape seul le droit d'instituer les évêques, de quelque manière qu'ils eussent été nommés. Ce fut une grande et salutaire amélioration; on eut alors, contre les excès de pouvoir des rois, un contrôle indépendant, et ce fut avec justice que les métropolitains perdirent une prérogative devenue funeste depuis qu'ils s'étaient montrés faibles et prévaricateurs en faveur de l'autorité temporelle.

Les rois mérovingiens, voulant un clergé puissant et honoré, désirant rehausser l'épiscopat et mettre les évêques à la hauteur des premiers seigneurs de la nation, accordèrent aux clercs de grands priviléges. Non-seulement Clovis maintint le clergé dans ses anciennes possessions, mais il lui en accorda encore de nouvelles, et les largesses qu'il lui fit furent dignes d'un vainqueur, maître absolu du territoire et des hommes. Dans les idées germaniques, associer quelqu'un au partage des terres conquises, c'était l'associer aux honneurs et aux priviléges de la conquête. Cette idée est exprimée en termes remarquables dans le diplôme donné après la prise de Verdun à l'archiprêtre Euspice : « Cesse, dit le prince à son nouvel ami, cesse d'être étranger parmi les Francs, et que les domaines dont nous te faisons présent te tiennent lieu de patrie au milieu d'eux. » Ainsi, dès l'origine de la monarchie, les évêques furent

Digitized by Google

assimilés aux leudes royaux, ils marchèrent les égaux de la noblesse et prirent rang dans l'aristocratie des conquérants. Dans la plupart des actes publics, les évêques eurent le pas sur les leudes. De peur qu'on ne méconnût cette éminente position, la loi du Wergeld, en fixant les amendes à payer par les meurtriers, mit sur le même rang les évêques et les ducs, les prêtres et les leudes, les diacres et les guerriers francs en état de servir à leurs frais. Aux immunités des terres nobles, l'Eglise joignit, sous les Mérovingiens, l'exemption du ban militaire, seule charge qui grevât les bénéfices laïques, et elle conserva en outre tous les priviléges accordés aux prêtres dans le droit romain, soit païen, soit chrétien.

Le principal de ces priviléges était la franchise absolue de tout jugement séculier, octroyée aux clercs par le Code Théodosien. Cette immunité fut reconnue par l'édit de Clotaire, en 615, sauf les cas de flagrant délit en matière criminelle; encore fallait-il alors que le juge laïque requît, pour procéder, l'assistance des prélats, et qu'il les laissât prononcer seuls sur le sort des prêtres et des diacres. En vertu de ce droit, les prêtres eux-mêmes, lorsqu'ils eurent à se plaindre des évêques, furent obligés de plaider contre eux devant les conciles. Ebroïn, qui commettait tant d'excès tyranniques, n'osa, sans le concours d'un synode, satisfaire son animosité contre saint Léger. Chilpéric accusa Prétextat, évêque de Rouen, devant les prélats assemblés à Paris. Grégoire de Tours fut poursuivi de la même manière à Braine par Frédégonde. Childebert, qui avait fait arrêter Gilles de Reims, fut obligé de le relâcher pour le citer canoni-

Digitized by Google

quement au concile indiqué d'abord à Verdun, puis à Metz. Tout le monde n'était point admis à déposer contre les prélats dans ces assemblées. Lorsque Grégoire de Tours comparut à celle de Braine, on produisit des témoins qui l'accusèrent d'avoir répandu la désaffection contre la reine Frédégonde; mais ces dénonciateurs ayant paru gens de basse condition, la preuve testimoniale fut déclarée insuffisante, et l'évêque se justifia en disant successivement la messe sur trois autels. Toutefois, cette manière d'agir était peu canonique, comme il l'avoue lui-même.

Ce qui rehaussait beaucoup l'autorité des évêques, c'est la juridiction dont ils étaient revêtus. L'Eglise a exercé, depuis son origine, à titres différents, trois espèces de juridictions : 1° une juridiction propre et essentielle qu'elle a reçue de Jésus-Christ; 2° une juridiction improprement dite et purement arbitrale, qui fut le résultat de la discipline des premiers temps, et qui n'avait pour titre que la confiance des fidèles; 3° une juridiction véritable, quoique temporelle, qu'elle tenait des lois de l'empire; juridiction exceptionnelle que la piété des princes et diverses circonstances rendirent très importante, et dont les accroissements, les vicissitudes, la décadence et la ruine complète forment ce qu'on entend ordinairement par l'histoire de la juridiction ecclésiastique.

L'étendue et l'importance de cette troisième espèce de juridiction dans laquelle vient s'absorber, en la régularisant, la juridiction arbitrale, et qui, par plusieurs endroits, toucha même à la juridiction essentielle, à l'exercice de laquelle elle vint souvent prêter un appui

Digitized by Google

temporel, expliquent la confusion qui a été faite des trois espèces de juridictions en une seule, et comment, au milieu de cette confusion, ce qui n'était que l'exception et l'accessoire est devenu en quelque sorte l'essentiel. Mais, quoique cette confusion de mots et d'idées soit facile à comprendre, il n'en est pas moins vrai qu'elle fut toujours et qu'elle est encore la principale de toutes les erreurs sur la matière de la juridiction ecclésiastique. Pour être d'accord en ceci, il ne s'agit pour ainsi dire que de s'exprimer clairement et de bien distinguer ce qui, de sa nature, est différent. On voit alors que l'Eglise n'a jamais réclamé, comme lui appartenant en propre, que l'exercice de la juridiction essentielle, et que cet exercice ne lui a jamais été contesté, au fond, par les publicistes et les jurisconsultes les plus opposés à la juridiction temporelle que les lois civiles lui avaient accordée. Une multitude de faits démontrent cette vérité historique; ce serait nous écarter de notre but que de les rapporter ici.

Telle était la juridiction extérieure reconnue par les lois impériales. Elle reçut un grand accroissement dans les Gaules de l'édit du roi Childebert, qui attacha aux excommunications des effets analogues à ce que nous nommons aujourd'hui la mort civile, c'est-à-dire l'inhabileté aux charges publiques et l'ouverture de la succession de l'excommunié au profit de ses parents. L'excommunication devenait ainsi, même sous le rapport temporel, une arme extrêmement redoutable; il était à craindre qu'on n'en fît un abus criminel; le pape saint Jean écrivit aux évêques de ne l'employer que pour des causes très graves, et il rappelle que c'était un crime

Digitized by Google

énorme de s'en servir pour des causes légères. Les conciles vinrent à leur tour proclamer cette doctrine; et, pour donner à l'accusé une garantie suffisante, il lui fut accordé le droit d'appel au synode métropolitain. Une autre carrière, dans l'ordre purement séculier, fut ouverte à l'activité des prélats; on les voit siéger à tous les plaids royaux, s'asseoir à côté des comtes au tribunal ordinaire, et même exercer un droit de réforme et de cassation sur les sentences des magistrats inférieurs. Cette dernière prérogative, établie par un édit de Clotaire, mit souvent les évêques en lutte avec les comtes; mais, afin d'éviter les conflits, on s'accorda, dans la plupart des villes, à réunir en une seule cour la justice des deux dignitaires; c'est ce que nous voyons dans le protocole officiel des plaids mérovingiens qui s'est conservé jusqu'à nous. Ce fut à titre de défenseurs des cités, dignité établie dans les derniers temps de l'empire, que l'on admit les évêques aux assemblées judiciaires. Ce noble rôle de défenseurs, ils l'avaient déjà rempli, souvent au péril de leur vie, pendant les invasions des Barbares : car on avait vu Nicaise de Reims, Didier de Langres, périr en sollicitant la paix pour leurs peuples vaincus; tandis que, plus heureux, d'autres prélats, comme Alpin de Châlon, et Loup de Troyes, étaient parvenus à sauver leurs ouailles de la redoutable visite du fléau de Dieu. La loi donnait à l'Eglise pour clients-nés les veuves et les orphelins; et il fut défendu de les actionner en justice sans sa participation. Après la conquête, aucun habitant des villes gauloises, aucun membre du peuple vaincu n'eut de relation directe avec le gouvernement central, si ce n'est l'évêque, qui se ren-

Digitized by Google

dait quelquefois à la cour, afin d'intercéder pour ses concitoyens. Ses doléances sur l'énormité des taxes et la rigueur des officiers du fisc étaient souvent écoutées, et il s'en retournait avec une *préception* royale, que les habitants de la cité recevaient avec joie, mais dont les collecteurs d'impôts et les commandants militaires tenaient ordinairement peu de compte. La prélature formait ainsi la seule classe du peuple ancien qui eût crédit auprès du peuple nouveau; elle devint, en conséquence, le lien des deux éléments sociaux, et sa puissance jeta dans le sol ces profondes racines qui soutenaient les fondements mêmes de nos vieilles monarchies.

Tant de pouvoir, joint aux magnifiques domaines attachés aux évêchés, fit vivement rechercher l'épiscopat par les grands du siècle. Le fameux Gontram-Bose, qui avait commandé des armées, agité des provinces, regardait l'épiscopat comme le terme de son ambition. Le clergé excita la jalousie des rois. « Notre trésor est vide, s'écriait lamentablement le cruel et avide Chilpéric; toutes les richesses passent à l'Eglise; il n'y a plus d'autres rois que les évêques (Greg. Tur., l. 46). » Dès-lors les Francs commencèrent à convoiter les dignités ecclésiastiques; elles étaient pour eux un moyen de reprendre de magnifiques domaines qui avaient fait partie de la conquête, et de les reprendre avec les hautes dignités qu'on y avait annexées. Même pour les hommes les plus considérables, l'épiscopat devint un objet d'ambition, une faveur de la fortune; le comte Arnoul de Reims, qui avait épousé une nièce de Clovis, échangea sa dignité contre une mitre, et des faits semblables sont souvent rapportés par Grégoire de Tours. Cette occupa-

Digitized by Google

tion des dignités de l'Eglise commença de bonne heure; toutefois, elle fut lente et graduelle, et il fallut quelque temps aux Barbares pour s'accoutumer à l'idée de devenir semblables à ces évêques qui leur avaient d'abord paru des personnages surnaturels et divins. Au commencement du VII^e^ siècle, il n'y avait encore qu'un petit nombre de Francs dans l'épiscopat; du moins les noms germaniques sont rares, soit dans les catalogues ecclésiastiques, soit dans les listes des prélats signataires des conciles. Vers cette époque la proportion est brusquement renversée, et un diplôme de Clovis-le-Jeune, en 653, ne présente plus que cinq noms romains sur une liste de quarante-cinq prélats. On s'approchait ainsi peu à peu de la grande invasion des bénéfices par les leudes de Charles-Martel; mais déjà l'amalgame des deux nations était accompli; la Providence avait permis néanmoins que la plus haute influence morale demeurât à la race conquise (1).

§ V. *Des Institutions monastiques dans les Gaules sous les Mérovingiens.*

Les institutions monastiques sont une des grandes œuvres du Catholicisme. Il y eut de bonne heure des monastères dans les Gaules; ce fut surtout sous la période mérovingienne qu'ils se fondèrent et répandirent le parfum des plus excellentes vertus. La plupart des nouvelles institutions qui se formèrent adoptèrent la règle de saint Benoît; mais aucun lien, aucune administration générale ne liait entre eux les divers établis-

(1) Clouet.

Digitized by Google

sements; chaque monastère subsistait et se gouvernait isolément.

Ce qui donna un nouvel élan à l'amour de la solitude, ce furent non-seulement les désordres du temps qui rendaient nécessaire à un grand nombre de citoyens une retraite profonde, mais encore les émigrations d'une multitude d'illustres personnages qui quittèrent les îles Britanniques pour venir habiter nos déserts. Les légendes les comparent aux Hébreux fuyant la terre d'Egypte, à Moïse et à Elie dans le désert, aux mages qu'une étoile guida vers Bethléem; puis elles ajoutent qu'ils trouvèrent dans nos contrées la pureté de la foi et des retraites dignes d'être mises en parallèle avec le Carmel et le Saron. Le plus célèbre de ces émigrants fut saint Colomban, ce rigide censeur des mauvaises mœurs de Brunehaut et de ses petits-fils. Fridolin, chargé de gouverner le monastère de Saint-Hilaire de Poitiers, déploya une profonde sagesse dans son administration, et passa de là dans le désert des Vosges, en Alsace et en Suisse, érigeant partout des églises sous le vocable du patron de son monastère primitif.

Les montagnes de l'Auvergne se peuplaient en même temps d'hommes célestes. Nommons saint Pourçain, saint Calais, saint Junien et saint Léonard. Aucun religieux ne surpassa saint Jean, fondateur des monastères de Reomay en Bourgogne. Voulant établir dans les Gaules la règle de saint Macaire d'Egypte, autant que le climat peut le permettre, il parcourut tous les monastères de la Gaule pour y prendre ce que ces institutions avaient de meilleur et en former une règle pour ses disciples. Son incroyable austérité ne l'empêcha pas de prolonger

Digitized by Google

sa vie jusqu'à cent vingt ans, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse.

Les personnes du sexe rivalisaient de zèle pour la propagation de la piété et des institutions religieuses. La liste de ces saintes femmes étant trop longue, nous en nommerons seulement deux. Nonegonde, illustre dame qui avait un grand nombre d'amies vivant dans sa maison, entièrement séparées du monde, ne mangeant que du pain d'orge cuit sous la cendre, fonda près de Tours un monastère célèbre. Sainte Papule, voulant se consacrer à Dieu, avait éprouvé une résistance absolue de la part de ses parents; par un zèle plus à admirer qu'à imiter, elle revêtit un habit de religieux et fit vœu dans un monastère d'hommes. Sur le point de mourir, elle découvrit son sexe afin que l'on commît à des femmes le soin de l'ensevelir.

Vers la fin du VII^e^ siècle, saint Bercaire, recevant de l'évêque de Reims la mission de fonder des monastères, établit celui de Moutier-en-Der, et racheta de ses propres deniers huit captifs, qui fondèrent le bourg qui prit son nom de la maison religieuse. Franviller, autre maison religieuse, célèbre par son moine Gotescalc, fut aussi fondé par saint Bercaire. Plusieurs maisons religieuses se formèrent autour de celle-ci et en dépendirent. L'illustre fondateur de ces monastères périt, vers 685, poignardé par un de ses moines dans la nuit du jeudi au vendredi saint, attentat d'autant plus horrible que l'assassin était filleul de la victime. Le coupable partit aussitôt pour un pèlerinage à Rome, afin de demander au Père commun des fidèles l'absolution de son crime. Poursuivi, comme Caïn, par les remords les

Digitized by Google

plus déchirants, il n'osa jamais reparaître dans sa patrie.

Les déserts des Vosges, ensanglantés autrefois par les sacrifices druidiques, virent changer leur solitude en Thébaïde. Quelques établissements religieux s'y étaient formés sous l'administration romaine; mais la grande invasion des moines commença avec saint Colomban, intrépide anachorète, qui obtint alors la concession des ruines romaines de Luxovium, sur lesquelles il bâtit la célèbre abbaye de Luxeuil, vers la Franche-Comté. Chassé de là, vingt ans après, par Brunehaut, il s'enfuit en Italie, d'où l'on essaya vainement de le rappeler. Euclaire, son successeur, ayant fait un voyage dans ce but, trouva à Agaune un abbé, nommé Aimé, qui, vivant dans une solitude profonde, parvint à donner à son ami, nourri d'une méditation continuelle, cette ferveur d'enthousiasme qui a tant de pouvoir sur le peuple. Ce nouvel Antoine consentit à quitter sa patrie, vint habiter le désert de Luxeuil, visita la cour d'Austrasie où il rencontra un seigneur franc nommé Romaric. Celui-ci, saisi comme lui d'un amour ardent pour la solitude, et capable par son rang et sa sainteté d'entraîner à sa suite la foule des grands, fonda Remiremont, où saint Arnould, évêque de Metz, l'un des plus grands hommes d'Etat de son temps, vint terminer ses jours. Arnould eut un grand nombre d'imitateurs; nous citerons Gondelbert, métropolitain de Sens, qui fonda Senones; Deodatus, vulgairement saint Dié, évêque de Nevers; Bodon-Leudin, évêque de Toul; enfin Hidulfe, métropolitain de Trèves, qui, trouvant le territoire occupé par ses collègues, fonda au milieu de leurs monastères celui de Moyen-

Digitized by Google

Moutier. Autour de ces monastères, de nombreux disciples disposèrent des communautés plus petites, et bientôt toute la contrée des Vosges ne fut plus qu'un vaste cloître destiné à retentir des louanges de Dieu.

D'autres institutions religieuses se formaient à l'ouest. Indiquons seulement les principaux monastères. Il existait entre Reims et Verdun une vaste forêt, prolongement de celle des Ardennes, qui prenait en ce lieu le nom d'Argonne, et dont on voit encore les restes près des bourgs de Clermont et de Varennes. Balderic et Rodingue quittèrent Reims, s'enfoncèrent dans cette forêt et y pratiquèrent les premiers défrichements. Les anciennes légendes étaient remplies de faits merveilleux, de signes du ciel, qui avaient guidé les pas des saints solitaires. Saint Thierry avait été conduit par un aigle sur le Mont-Dore; saint Bertaud, par un lion, sur la montagne Chauve dite Chaumont; saint Nivard, par une colombe, au milieu de la forêt d'Epernay. Ces prodiges se renouvelèrent en faveur de Balderic : un faucon le conduisit au lieu où fut bâti depuis Montfaucon en Argonne. Parmi les disciples de saint Balderic, les annales monastiques ont distingué saint Wandrille, qui, dans la suite, abandonnant la forêt d'Argonne où le poursuivait Dagobert, parce qu'il s'était fait moine sans sa permission, suivit saint Ouen à Rouen, et fonda la magnifique abbaye de Jumièges, ou Fontenelle, dont les ruines monumentales sont aujourd'hui l'une des plus précieuses antiquités de la Normandie. Saint Wandrille avait un neveu qui partageait toute sa ferveur. Saint Gond ou Gand sortit du pays de Verdun pour se chercher à lui-même une solitude, et alla vivre dans le diocèse de

Digitized by Google

Troyes, près d'un marais où il n'eut d'autre société que celle des grenouilles qui l'importunaient par leurs désagréables coassements. Albéric des Trois-Fontaines raconte que ces incommodes animaux, interrompant le saint pendant qu'il chantait les louanges de Dieu, furent frappés d'un mutisme qui durait encore au XIIIe siècle. Gond fut le fondateur de l'ancienne abbaye d'Oyes (*Augia*).

Alors furent aussi fondées les fameuses abbayes de Labbes, sur la Sambre, et trois autres moins considérables, par saint Landelin; celle d'Haumann, par un seigneur nommé Maldegad, qui s'y fit moine; celle de Mons, qui a donné naissance à la ville de ce nom, par Valdetrude, femme de Maldegad et parente du roi; celle de Saint-Josse dans le Ponthieu, par saint Judoc, frère de Judicaël, roi de la Petite-Bretagne, qui, animé lui-même du plus grand zèle pour la vie monastique, essaya vainement de déterminer son frère à échanger avec lui le cloître contre la couronne; celle de Saint-Fiacre, au diocèse de Meaux, par un saint de même nom. Arrêtons-nous, car nous serions infinis si nous voulions donner la nomenclature de tous les monastères fondés à cette époque. Toutes les classes de la société donnaient des citoyens aux plus profondes solitudes. Les évêques quittaient leurs siéges opulents pour l'humble cellule du moine; le riche renonçait aux aisances de la vie pour pratiquer la pénitence la plus austère; les guerriers abandonnaient le glaive pour prendre le livre de prière; les rois, la couronne, pour se soumettre au joug sublime de l'obéissance.

Nous ne pouvons clore la nomenclature des monas-

Digitized by Google

tères fondés à cette époque sans remarquer que la faveur inouïe qui s'attachait à la vie religieuse dans les derniers temps mérovingiens, absorba tellement l'attention de nos auteurs, qu'à peine subsiste-t-il, dans leurs récits, quelques traces rares et à demi effacées de tout ce qui ne concernait pas ce grand objet de la préoccupation générale.

§ VI. *Etat des hérétiques, des Juifs et des païens dans les Gaules sous les Mérovingiens.*

Le Catholicisme était la religion de presque tous les habitants du pays. Il y avait cependant encore des hérétiques, des juifs et des païens. Leur état de dissidence religieuse leur donnait une place à part dans la société.

1° *Etat des hérétiques dans les Gaules sous les Mérovingiens.* — Les hérétiques ayant, aux diverses époques de notre histoire, éprouvé des traitements bien divers, il est utile de connaître quelle a été l'opinion des plus grands docteurs de l'Eglise sur la manière de les traiter : « Mon » premier sentiment, dit saint Augustin dans une lettre » écrite vers l'an 408, a été qu'il ne faut user d'aucune » contrainte à l'égard des hérétiques; que les armes de la » parole, de la discussion, de la raison, sont seules per- » mises dans la controverse, et qu'en agissant autrement » on s'expose à remplir l'Eglise de catholiques hypocrites, » beaucoup plus dangereux que des ennemis déclarés. »

Saint Martin, l'expression vivante des sentiments de l'Eglise gallicane de son temps, partageait entièrement cette opinion de saint Augustin. Nous l'avons vu à la cour de Trèves : il condamna hautement la sentence barbare

Digitized by Google

portée contre les priscillianistes, regardant comme contraire à l'esprit de charité l'intervention du bras séculier pour la condamnation des hérétiques. Maxime ne prétendait cependant faire que l'application de la loi romaine; car le Code Théodosien prononçait la peine de mort contre les sectes des Manichéens et des Gnostiques, qui étaient connues pour avoir des principes d'une immoralité grossière.

Les idées se modifièrent bientôt. Saint Augustin lui-même reconnut l'utilité de la répression des hérétiques par la puissance séculière. « Ma propre ville d'Hippone, » dit-il, fut donatiste; elle rentra au giron de l'Eglise » par la crainte des lois impériales; et cependant je la » vois aujourd'hui sincèrement catholique, pleine de » joie d'avoir abjuré ses anciennes erreurs, et donnant, » par sa franche piété, un sujet continuel d'édification à » tout le pays (1). »

La règle que saint Augustin posait était donc d'attaquer une hérésie qui troublait l'ordre public, et de graduer les peines suivant le plus ou moins d'action pernicieuse exercée par les individus. Les peines les plus graves, comme la mort, devaient être appliquées aux hérétiques dont les principes étaient contraires au droit naturel. Les gouverneurs chargés de l'application des lois ne se montrèrent pas toujours exacts observateurs de ces règles, et frappèrent indifféremment des peines les plus sévères ceux qui ne pratiquaient pas leurs principes religieux. Dans les Gaules, Maxime frappa de mort les priscillianistes; à Bordeaux, on lapida Urbica, amie de

(1) *Ad Vincentium Ragatestam.*

Digitized by Google

Priscillien; à Trèves, Eucratia, femme du rhéteur Delphidius, périt avec l'hérésiarque.

A l'avénement de Clovis, le Midi et l'Est de la Gaule étaient occupés par des peuples hérétiques, et cependant nous ne voyons pas les princes catholiques employer le fer contre les dissidents. Aussitôt après son baptême, Clovis fut un zélé catholique; et lorsqu'il fit la conquête des provinces du Midi, le roi des Francs dit à ses troupes : « Je suis mécontent de voir ces ariens maîtres » de tant de provinces gauloises. Allons, et, avec l'aide » de Dieu, prenons le pays qu'ils occupent. » Cependant nous ne voyons pas que le monarque ait employé les voies de rigueur pour ramener les ariens au sein de l'Eglise. Presque tous se rendirent à l'invitation des évêques; les plus obstinés, se voyant isolés, se retirèrent en Espagne.

Un siècle après la conquête il n'y avait plus d'hérétiques dans les Gaules. Il nous reste, dans un passage intéressant de la vie de saint Eloi, par saint Ouen, un document qui mérite d'être recueilli, sur la manière dont on procédait contre les sectaires qui venaient de temps à autre troubler le peuple dans l'intégrité de ses croyances. «Vers l'an 645, dit ce récit, un hérétique arrivé d'outremer (c'était un monothélite), répandit des doctrines pernicieuses dans la ville nommée autrefois Aedua, maintenant Autun. Saint Eloi, saint Ouen et les autres catholiques du palais avisèrent aux moyens de mettre le peuple en garde contre cette peste spirituelle; ils adressèrent beaucoup de remontrances aux prélats et aux seigneurs. Le roi, enfin touché de leurs avis, résolut d'assembler un concile à Orléans. L'hérétique y comparut; mais telles

Digitized by Google

étaient son adresse et la subtilité de ses raisonnements, qu'on demeura longtemps sans pouvoir lui fermer la bouche. Enfin, le très docte Salvius (d'Albi) parvint, avec l'aide de Dieu, à remporter la victoire. Tous les orthodoxes, dont l'inquiétude était grande, en furent comblés de joie, et, les prélats ayant rendu sentence d'un concert unanime, on envoya le nom de cet homme dans toutes les villes, afin que le séducteur fût partout banni avec la honte qu'il méritait. » Ce passage nous montre que, dans les Gaules, on faisait aux hérétiques l'application de la loi Théodosienne. Quoiqu'il ne paraisse pas qu'il y eût à cette époque, dans notre pays, des têtes assez *subtiles* pour inventer des hérésies, le roi Chilpéric, ayant fait une thèse pour combattre l'arianisme, alla cependant beaucoup plus loin que les ariens eux-mêmes; car il détruisait totalement la Trinité, que les ariens conservaient du moins nominalement. Il adressa sa thèse à tous les évêques; Grégoire de Tours lui répondit : « Qu'il fallait être » fou pour penser ainsi. » Chilpéric murmura de cette réponse et se tut.

2° *Etat des Juifs dans les Gaules sous les Mérovingiens.* — Les Juifs, paraissant moins redoutables et moins dangereux que les hérétiques, étaient traités avec moins de sévérité. On se contenta de leur défendre d'exercer aucune autorité sur les fidèles, soit par les fonctions publiques, soit par les liens du mariage, soit par la possession d'esclaves chrétiens. Souvent, sans doute, on excéda ces prescriptions de la loi; mais c'était un abus que le pape saint Grégoire réprima en défendant de contraindre les Juifs à recevoir le baptême. Chilpéric, en cessant d'être théologien, voulut devenir convertisseur des Juifs.

Digitized by Google

Grégoire de Tours dit qu'il fit plus d'hypocrites que de chrétiens, car la plupart des convertis retournèrent à la loi de Moïse, lorsqu'ils le purent avec sûreté. Il n'y avait d'ailleurs aucune loi fixe concernant la conduite à tenir à l'égard des Israëlites. A Clermont en Auvergne, ils furent traités avec tant de bonté, qu'ils suivirent en pleurant le convoi de saint Gall, évêque de cette ville. On détruisit leur synagogue à Orléans. Comme ils manifestaient une grande joie aux trois derniers jours de la semaine sainte, dont ils faisaient des jours de fête, ils furent fréquemment insultés. L'autorité, pour empêcher le retour de ces désordres, fit défendre aux Juifs de sortir de leurs maisons le jeudi, le vendredi et le samedi saints. En Bourgogne, la loi Gombette, promulguée vers l'an 500, par le roi arien Gondebaud, se montra fort sévère à leur égard; elle condamna tout juif qui frapperait un chrétien, à avoir le poing coupé, et établit la peine de mort pour punir la même injure faite à un prêtre. Malgré la sévérité dont on usait à leur égard et qu'ils avaient souvent rendue nécessaire, les Juifs se maintinrent en France jusqu'à Dagobert I^er^, qui, voyant que l'on avait été obligé de sévir contre eux en Espagne et en Orient, crut qu'il devait les traiter de même et leur donna le choix ou de se faire baptiser ou de sortir du royaume. La plupart préférèrent l'exil au baptême; on leur défendit de rentrer dans la Gaule, sous peine de la vie; acte de rigueur inspiré par le désir d'éloigner du peuple une grande calamité; car un prétendu prophète de Constantinople avait annoncé qu'une nation insoumise porterait la désolation dans toute la famille chrétienne. Toutefois, l'arrêt de bannissement ne fut pas de

Digitized by Google

longue durée; les proscrits rentrèrent à la faveur de l'anarchie des derniers règnes des Mérovingiens, et l'histoire nous les montre de nouveau riches et nombreux sous Charlemagne.

3° *Etat des païens dans la Gaule sous les Mérovingiens.* — Les Francs attachés au paganisme, qui refusèrent de se convertir avec Clovis, persévérèrent avec une grande tenacité dans leur grossière erreur. Pour arriver à la destruction du culte païen, Childebert ordonna, vers l'an 554, la destruction de tous les monuments idolâtriques, et les évêques se firent d'ardents missionnaires. Aucune autre contrainte que la persuasion morale, par la prédication, ne fut employée alors pour la conversion des païens, qui paraissaient, aux yeux du clergé, plus dignes de pitié que de courroux. Bientôt il ne demeura du paganisme, dans notre Gaule, que des vestiges enracinés par l'habitude dans les mœurs populaires. Dans un discours de saint Eloi, que l'auteur de sa vie nous a conservé, se trouvent énumérées toutes les superstitions païennes encore existantes alors. Ces vestiges du paganisme existaient même à Rome, et étaient un obstacle à la conversion de la France germanique. Saint Boniface s'en plaignit au pape Zacharie, et écrivait à ce Pontife :

« Ces hommes charnels, ces simples allemands, bavarois ou francs, s'ils voient faire à Rome quelqu'une des choses que nous défendons, croient que cela a été permis et autorisé par les prêtres, et le tournent contre nous en dérision, et s'en prévalent pour le scandale de leur vie. Ainsi, ils disent que chaque année, aux calendes de janvier, ils ont vu à Rome, jour et nuit auprès des églises,

Digitized by Google

des danses parcourir les places publiques selon la coutume des païens, pousser des clameurs à leur façon et chanter des chansons sacriléges; et ce jour, disent-ils, et jusque dans la nuit, les tables sont chargées de mets, et personne ne voudrait prêter à son voisin ni feu ni fer, ni quoi que ce soit de sa maison. Ils disent aussi qu'ils ont vu des femmes porter, comme faisaient les païens, des phylactères et des bandelettes, et offrir toutes sortes de choses à acheter aux passants; et toutes ces choses vues ainsi par des hommes charnels et peu instruits, sont un sujet de dérision et un obstacle à notre prédication et à la foi.... Si votre paternité interdit dans Rome les coutumes païennes, elle s'acquerra un grand mérite et nous assurera un grand progrès dans la doctrine de l'Eglise (1). »

Le Pape répondit qu'on avait déjà fait beaucoup de réglements contre ces désordres, qui, néanmoins, s'étaient toujours représentés, et qu'on redoublerait de vigilance pour en empêcher le retour. En France, on fit aussi des réglements contre les *païenneries*, mais elles persévérèrent longtemps encore. Il reste même parmi le peuple quelques superstitions qui nous viennent des païens; telle est, dans certaines contrées, la croyance aux fées, vestige incontestable de la foi de nos pères aux agents inférieurs de leurs dieux.

(1) S. Bonif., ep. 132, *ad Zachar.*

Digitized by Google

CHAPITRE II.

De la société civile, de l'état des lettres, des arts, des sciences, de la législation et de la milice dans la Gaule sous les Mérovingiens.

§ I. *Etat des lettres et des sciences.*

Toutes les institutions romaines avaient beaucoup souffert de l'invasion des Barbares; les lettres en furent tellement atteintes, que le nom de barbare est devenu le synonyme d'illettré, de peuple plongé dans la plus profonde ignorance. Pour avoir une idée exacte de l'action des Francs sur les institutions littéraires de la Gaule, il est nécessaire de mentionner les moyens d'instruction alors en vigueur, d'étudier le caractère spécial des écrits de cette époque, de voir comment ils répondaient au besoin de notre nature, enfin de juger la valeur de quelques écrits considérés comme œuvres littéraires.

I. *Moyens d'instruction sous les Mérovingiens.* — La Gaule, sous l'administration romaine, possédait des écoles fameuses, dont nous avons parlé dans la première partie de cette histoire. Mais, outre les écoles civiles, avant même l'arrivée des Francs dans les Gaules, nos évêques avaient élevé près de leurs cathédrales des écoles destinées à former les jeunes clercs et les enfants

Digitized by Google

qui voulaient recevoir une instruction plus chrétienne. Il y avait donc alors deux sortes d'écoles : les unes ecclésiastiques, et les autres civiles. Vers la fin du VI^e^ siècle les écoles civiles ont disparu ; les écoles ecclésiastiques subsistent seules. Trèves, Poitiers, Bordeaux, Vienne, etc., avaient vu disparaître leurs écoles municipales, qui avaient sans doute succombé devant les écoles cathédrales que les évêques établissaient dans leurs diocèses. L'école épiscopale n'est pas toujours la seule : on en trouve dans quelques localités, dont le caractère ne peut être bien défini. Peut-être étaient-ce des restes des vieilles écoles municipales qui, nous n'en doutons pas, avaient été alors soumises à l'autorité ecclésiastique. L'école de Mouzon, dans le diocèse de Reims, était de ce genre. Les écoles cathédrales étant insuffisantes pour l'étendue d'un diocèse, le clergé en érigea dans les campagnes pour former de jeunes lecteurs. En 529, le concile de Vaison ayant recommandé fortement la propagation des écoles de campagnes, elles se multiplièrent, mais d'une manière fort irrégulière ; on les voit très nombreuses dans certains cantons et presque nulles dans d'autres. Les monastères, devenus aussi une grande source d'instruction, chargèrent quelques moines de remplir les fonctions de professeurs soit à l'égard des autres religieux, soit à l'égard des jeunes gens qui y recevaient l'éducation, enseignement que nous nommerons élémentaire. Il y avait dans les monastères un autre enseignement plus relevé ; c'étaient des conférences entre les religieux, après les lectures qu'ils avaient faites, conférences incontestablement propres à fortifier l'esprit et à lui donner un grand fonds d'instruction.

Digitized by Google

Les écoles les plus florissantes, à partir du VI^e^ siècle jusqu'au milieu du VIII^e^, furent celles de : 1° Poitiers; il y avait plusieurs écoles dans les monastères de ce diocèse, à Poitiers même, à Ligugé, à Ancion, etc. — 2° Paris. — 3° le Mans. — 4° Bourges. — 5° Clermont; il y avait dans la ville une autre école où l'on enseignait le Code Théodosien; circonstance remarquable qui ne se trouve pas ailleurs. — 6° Vienne. — 7° Châlons-sur-Marne. — 8° Arles. — 9° Gap.

Les écoles monastiques les plus fameuses étaient celles de : 1° Luxeuil, en Franche-Comté. — 2° Fontenelle ou Saint-Wandrille, en Normandie, on y vit jusqu'à 300 étudiants. — 3° Sithin, en Normandie. — 4° Saint-Médard, à Soissons. — 5° Lérins. Il serait très facile d'étendre beaucoup cette liste. Il est bon d'observer que les écoles monastiques ne recevaient pas toujours une impulsion persévérante vers la science Les abbés n'avaient pas tous les mêmes vues, les uns donnaient beaucoup à la science, les autres plus à la mysticité.

L'étude tenait une grande place même dans les monastères de filles. Au commencement du VI^e^ siècle, le monastère de filles élevé par saint Césaire, à Arles, contenait plus de 200 religieuses qui étaient la plupart occupées à copier les ouvrages des anciens.

II. *Objet de l'enseignement.* — L'enseignement dut subir l'influence de la transformation des écoles et prendre un caractère plus religieux. « Nous y retrouvons bien le nom de quelques-unes des sciences professées autrefois dans les écoles civiles; la rhétorique, la dialectique, la grammaire, la géométrie, l'astrologie, etc.; mais, évidemment, elles ne sont plus enseignées que dans leurs

Digitized by Google

rapports avec la théologie. Celle-ci est le fond de l'enseignement; tout se tourne en commentaires des livres sacrés, commentaires historiques, philosophiques, moraux. On veut, avant tout, former des clercs : toutes les études, quel que soit leur objet, se dirigent vers ce but.

III. *De la littérature sous les Mérovingiens, considérée dans ses rapports avec les besoins de l'humanité.* — L'homme ne vit pas seulement de pain, a dit Jésus-Christ, il a besoin de nourriture intellectuelle pour satisfaire aux divers besoins de son esprit, de son cœur et de son imagination. Il importe de connaître si l'instruction, sous les Mérovingiens, répondait à ces divers besoins.

Le premier des besoins de l'humanité est incontestablement celui d'un frein moral. Ce besoin qui se retrouve à toutes les époques, était, sous les Mérovingiens, beaucoup plus sensible, parce qu'il y avait alors de grands désordres, et qu'on ne voyait pas, comme aujourd'hui, une police présente partout, des tribunaux constamment en action, chargés de juger tous les délits. La vie intérieure était étrangement désordonnée, extrêmement criminelle; on ne peut lire Grégoire de Tours sans être saisi d'effroi au récit des crimes qui se commettaient. Mais, à côté de cette vie sensuelle, déréglée, tourmentée, il y avait une vie paisible, sainte, qui servait de modèle à toute la société. Cette vie sainte, ces grands exemples de vertu étaient à peu près l'unique sujet des écrits qui couraient le monde. Si le vice trouvait place dans ces écrits, c'était pour y être flétri et y rencontrer une punition dans des récits exagérés peut-être, mais qui n'en avaient pas moins une grande action morale sur la société. Cette littérature, qui nourrissait la masse

Digitized by Google

des citoyens, produisait des exemples prodigieux de conversion, et déterminait les hommes les plus criminels et les plus débauchés à renoncer à leurs habitudes vicieuses et à devenir des modèles de pénitence. Quelques exemples tirés des vies des saints de cette époque, nous montreront que tout ce que notre siècle a préconisé comme la plus sublime morale et la plus haute civilisation, se trouve retracé dans la vie des serviteurs de Dieu.

La destruction de l'esclavage est un pas immense dans la voie du progrès. Voici comment saint Bavon, évêque de Gand, envisageait la question. On verra, par le petit extrait de sa vie que nous allons rapporter, que dans ces temps reculés nos vieux chrétiens étaient plus ennemis de l'esclavage que ne le sont aujourd'hui nos plus ardents philanthropes.

« Il vit un jour venir à lui un homme que jadis, et pendant qu'il menait encore la vie du siècle, il avait lui-même vendu. A cette vue, il tomba dans un violent désespoir de ce qu'il avait commis envers cet homme un aussi grand crime, et, se tournant vers lui, il se jeta à ses genoux, disant : « C'est moi qui t'ai vendu, lié de cour-» roies; ne te souviens pas, je t'en conjure, du mal que » je t'ai fait et accorde-moi une prière! Frappe mon » corps de verges, rase-moi la tête comme on fait aux » voleurs et jette-moi en prison les pieds et les mains » liés, comme je le mérite; peut-être, si tu fais cela, la » clémence divine m'accordera-t-elle mon pardon. » L'homme dit qu'il n'oserait point faire une telle chose à son maître; mais l'homme de Dieu, qui parlait éloquemment, s'efforça de l'engager à faire ce qu'il lui demandait. Contraint enfin et malgré lui, l'autre, vaincu par

Digitized by Google

ses prières, fit ce que lui était ordonné : il lia les mains à l'homme de Dieu, lui rasa la tête, lui attacha les pieds à un bâton, le conduisit à la prison publique ; et l'homme de Dieu y resta plusieurs jours, déplorant jour et nuit ces actes d'une vie mondaine qu'il avait toujours devant les yeux de son esprit comme un lourd fardeau (1). »

Il y avait aussi, parmi les moines, une sainte hardiesse qui rappelait toutes les classes de la société au sentiment de la foi et du devoir. Voici ce que nous lisons dans la Vie de saint Valery. « Comme cet ami de Dieu, dit Cayeux, revenait un jour d'un certain lieu à son monastère, dans la saison d'hiver, il arriva qu'à cause de l'excessive rigueur du froid, il s'arrêta, pour se chauffer, dans la demeure d'un certain prêtre. Celui-ci et ses compagnons, qui auraient dû traiter avec grand respect un tel hôte, commencèrent au contraire audacieusement à tenir, avec le juge du lieu, des propos inconvenants et déshonnêtes. Fidèle à sa coutume de poser toujours sur les plaies hideuses et corrompues le salutaire remède de la parole divine, il essaya de les réprimer, disant : « Mes » fils, n'avez-vous pas vu dans l'Evangile qu'au jour du » jugement nous aurons à rendre compte de toute parole » vaine ? » Mais, en méprisant son avertissement, ils s'abandonnèrent de plus en plus à des propos grossiers et impudiques, car la bouche parle de l'abondance du cœur. Pour lui alors : « J'ai voulu, à cause du froid, chauffer un » peu à votre feu mon corps fatigué ; mais vos coupables » discours me forcent à m'éloigner tout glacé encore. » Et il sortit de la maison. »

De telles réponses passaient de bouche en bouche et

(1) *Act. SS. Ord. S. Bened.*

Digitized by Google

rappelaient les hommes à leur devoir. Cette hardiesse étonnera plus d'un lecteur moderne trop partisan de la modération et de la tolérance. Heureux les temps où il est accordé toute liberté pour flétrir le crime et défendre la vertu!

IV. *Valeur littéraire des ouvrages écrits sous la période mérovingienne.* — La littérature courante se composait des légendes, dont les innombrables feuilles prouvent l'extrême activité qu'il y avait alors dans les esprits. Mais, outre ces feuilles volantes que nous pourrions comparer aux journaux de notre époque, il y avait une littérature proprement dite. Ce sont les historiens et les poètes. Deux historiens ont principalement marqué sous la race mérovingienne : c'est Grégoire de Tours et Frédégaire. Nous avons apprécié leur talent dans l'introduction de cet ouvrage. Remarquons seulement que Grégoire de Tours contient des scènes beaucoup plus touchantes que les historiens antiques. Il n'y a personne, en lisant les récits mérovingiens d'Augustin Thierry, qui n'ait aperçu une mise en scène digne des plus grands maîtres. Ce n'est cependant que Grégoire de Tours traduit, et quelquefois arrangé au détriment de l'auteur.

La poésie ne fut pas sans éclat à cette époque. Deux poètes s'élevèrent au-dessus de tous les autres; c'est saint Avit et Fortunat.

Quoique un grand nombre d'écrits de saint Avit se soient perdus, il nous en reste encore beaucoup, dont plusieurs sont très importants : une centaine de lettres sur les événements du temps, quelques homélies, des fragments de traités de théologie, enfin des poèmes. Il

Digitized by Google

nous reste six de ces poèmes tous en vers hexamètres. Le premier, sur la création, en trois cent vingt-cinq vers; le deuxième, sur le péché originel, quatre cent vingt-trois vers; le troisième, sur le jugement de Dieu, ou l'expulsion du paradis, quatre cent trente-cinq vers; le quatrième, sur le déluge, six cent cinquante-huit vers; le cinquième, sur le passage de la mer Rouge, sept cent dix-neuf vers; le sixième, sur l'éloge de la virginité, six cent soixante-six vers.

Les trois premiers forment un tout qu'on pourrait intituler : *Paradis perdu.* Il y a beaucoup d'analogie entre ce poème et celui de Milton. L'analogie est si frappante en une multitude d'endroits, qu'il est extrêmement probable que Milton connaissait les écrits de saint Avit, avant de composer son *Paradis perdu.*

Il y a, sans doute, beaucoup de passages faibles dans le poème de l'évêque de Vienne; mais il y en a aussi d'une richesse étonnante. On y trouve tous les genres de beautés. La poésie descriptive avec tous ses défauts se trouve à côté des plus hautes conceptions morales et philosophiques.

Fortunat, évêque de Poitiers, nous a laissé deux cent quarante-neuf pièces de vers, dont la plupart sont marquées par de l'imagination, de l'esprit et du mouvement. Il y en a sur toute sorte de sujets, même sur des sujets très futiles, mais où l'on remarque beaucoup de grâce.

Voici comment il nous peint la séparation de Galeswinthe et de sa mère. Athanalgide embrasse sa fille, la regarde, l'embrasse encore et s'écrie :

« Espagne, si vaste pour tes habitants, et trop resserrée pour une mère; terre du soleil, devenue une pri-

Digitized by Google

son pour moi, quoique tu t'étendes depuis le pays du Zéphyr jusqu'à celui du brûlant Eons, et de la Tyrrhénie à l'Océan; quoique tu suffises à tes peuples, depuis que ma fille n'y est plus, tu es trop étroite pour moi. Sans toi, ma fille, je serai ici comme étrangère et errante, et, dans mon propre pays, à la fois citoyenne et exilée. Je le demande, que regarderont mes yeux, qui cherchent partout mon enfant. Tu feras mon supplice, quel que soit l'enfant qui jouera près de moi; tu pèseras sur mon cœur dans les embrassements d'un autre. *Qu'une* autre coure, s'arrête, s'asseye, pleure, entre, sorte, ta chère image sera toujours devant mes yeux. Quand tu m'auras quittée, je courrai à des caresses étrangères, et, en gémissant, je presserai un autre visage sur mon sein desséché; j'essuierai de mes baisers les pleurs d'un autre enfant; je m'en abreuverai, et plût à Dieu que je pusse ainsi trouver quelque rafraîchissement ou apaiser ma soif dévorante! Quoi que je fasse, je suis au supplice; aucun remède ne me soulage; je péris, ô Galeswinthe, par la blessure qui me vient de toi. Je le demande, *quelle* chère main soignera, ornera ta chevelure? Qui donc, lorsque je n'y serai pas, couvrira de baisers tes joues si douces? Qui te réchauffera dans son sein, te portera sur ses genoux, t'entourera de ses bras? Hélas! là où tu seras sans moi, tu n'auras pas de mère. Quant au reste, mon triste cœur te le recommande à ce moment de ton départ, sois heureuse, je t'en supplie; mais laisse-moi, va-t-en, adieu; envoie à travers les espaces de l'air quelque consolation à ta mère impatiente; et si le vent en apporte quelque nouvelle, qu'elle soit favorable. » En lisant ce beau passage on retrouve des vestiges de la poésie ro-

Digitized by Google

maine; on sent en même temps qu'on passe d'un âge à un autre. La transformation se prépare, elle ne s'accomplira que quelques années après. Alors il y aura une nouvelle littérature, une nouvelle poésie. Nous l'apprécierons lorsque nous serons en plein moyen âge, où tous les extrêmes se touchaient.

§ II. *Etat des arts et de l'industrie sous les Mérovingiens.*

1° *Beaux-Arts.* — Les révolutions de l'histoire des beaux-arts en France sont tellement liées aux événements politiques, que cette histoire est peut-être plus facile à faire chez nous que partout ailleurs. Les magnifiques monuments dont les Romains avaient couvert la Gaule, étaient tombés, pour la plupart, sous les coups des nations barbares qui avaient sillonné le sol de notre patrie. Lorsque les Francs en prirent possession, ils trouvèrent tout dans une grande confusion, les monuments aussi bien que les institutions. Au milieu de ces ruines, les hommes habitués aux traditions romaines essayaient encore de maintenir leur littérature et leur art païens, que les évêques voulaient élever à la hauteur des idées chrétiennes. Pour une pareille transformation, il leur fallait un peuple neuf; ils eurent le bonheur de le trouver dans les Francs. Il semble que le Christianisme, délivré d'entraves, aurait dû prendre tout son essor artistique et faire revêtir à ces édifices toutes les formes appropriées à leur nouvelle destination. Mais la création d'un symbolisme nouveau est une œuvre longue et pour laquelle il faut le travail de plusieurs siècles. En l'absence d'un art nouveau, les populations gallo-franques du v^e^ siècle

Digitized by Google

continuèrent à se servir de l'art païen, mais en l'appropriant le mieux possible aux exigences du culte catholique. Aussi remarque-t-on dans l'art de cette époque un effort pour sortir de sa nature première et s'élever plus haut; mais c'est l'indécision d'une société quittant une forme pour en prendre une autre, et cherchant dans l'organisation antique tout ce qui pouvait être sauvé de la ruine, tous les éléments qui pouvaient encore être développés, ou qui devaient servir à féconder les principes nouveaux que le Christianisme a jetés dans le monde. Cet état de transition se nomme *art roman*, et a duré du v^e^ au x^e^ siècle.

Cet art, qui porte l'empreinte d'un mélange confus de barbarie et de civilisation romaine, a un caractère bien marqué dans les monuments de cette époque; ils sont petits et la plupart bâtis en bois, ornés de sculptures et de peintures grossières. Il nous reste à peine quelques vestiges de ces monuments, dont quelques-uns paraissent cependant avoir été construits sur d'assez fortes proportions et avec une solidité remarquable. Vers le milieu du v^e^ siècle, Perpetuus de Tours fit reconstruire la basilique de Saint-Martin; elle avait 160 pieds romains en longueur, 60 en largeur, 45 en hauteur jusqu'à la naissance de la camera ou plafond en forme de voûte; il y avait trente-deux fenêtres dans l'*altarium* et vingt dans le *capsum* ou la nef. L'édifice était appuyé sur 120 colonnes, et il avait huit portes, cinq dans l'altarium et trois dans le capsum. Comme la camera de l'ancien édifice était d'une forme élégante, Perpetuus, ne voulant point qu'elle fût détruite, la fit servir à une église de Saint-Pierre qu'on construisait en même temps. Il résulte de ce fait

Digitized by Google

que la *camera* n'était point une voûte en pierre, mais seulement une charpente sculptée, dorée ou embellie de diverses manières. L'usage de ces charpentes se conserva jusqu'à l'invention de l'architecture gothique, qui fournit les moyens de voûter les grands édifices.

Industrie. — Malgré la dureté du fisc impérial, l'industrie avait pris d'assez grands développements sous l'administration romaine. Nantes, Bordeaux, Arles, Narbonne, Coutances, Vannes, Trèves, eurent des comptoirs célèbres. Saint Jérôme nous apprend que les étoffes d'Arras passaient, avec celles de Laodicée, pour les plus parfaites de l'Empire.

Aux v^e^ et vi^e^ siècles la Gaule tenait le premier rang parmi les nations commerçantes de l'Europe. L'industrie reçut chez nos ancêtres une grande impulsion de la puissance ecclésiastique et du pouvoir laïque qui voulaient rendre le travail obligatoire pour tous les hommes. Dans les monastères on élevait des ateliers et des manufactures pour l'occupation des moines; les évêques donnaient eux-mêmes l'exemple du travail. Ces grandes foires périodiques, principales sources du commerce, à qui durent-elles leur existence? Aux grandes solennités religieuses et aux pèlerinages fameux. Lorsqu'une grande fête réunissait la multitude des fidèles des régions lointaines, les marchands accouraient, offraient leurs marchandises; le début les encouragea. La vente se réduisit longtemps à une sorte de colportage sans débit assuré; il n'y avait pas encore de lieu déterminé pour déposer les marchandises où elles pussent jouir de certains priviléges. La charte la plus ancienne, concernant les foires, qui soit parvenue jusqu'à nous, ne remonte qu'au règne de Da-

Digitized by Google

gobert. Ce monarque fonda, en 629, la foire de Saint-Denis, qui devait dans la suite devenir si fameuse. Elle s'ouvrait le jour même de la fête de l'apôtre de la France, durait quatre semaines, afin, dit la charte de Dagobert, que les marchands de l'Espagne, de la Provence et des autres contrées, même ceux d'outre-mer, pussent y assister. Par le même acte, le roi autorisait l'abbé de Saint-Denis à percevoir à son profit tous les péages de la foire.

Afin de donner à cette grande réunion commerciale une plus grande importance, il était défendu, sous peine d'une amende au profit de l'abbaye de Saint-Denis, de faire aucun commerce ailleurs dans les environs de Paris. Les marchands de la Neustrie et de l'Armorique y vendaient beaucoup de miel et de garance; les Saxons y apportaient des fers et des plombs; les habitants des provinces méridionales de la France, de l'huile, des vins, du suif; les principales marchandises étaient des objets du Levant.

Les objets de luxe nous arrivaient de deux peuples: les Syriens et les Juifs. Les premiers formaient à Paris une puissante association qui jouissait d'une grande confiance; les seconds exerçaient un commerce exécrable qui les rendait odieux. Ils faisaient à Saint-Denis un trafic d'esclaves, vendant ceux qu'ils avaient achetés dans les pays lointains, achetant des enfants qu'ils transportaient dans d'autres lieux, d'où ils les ramenaient lorsqu'ils étaient grands. La régente Bathilde, d'esclave devenue reine, se souvenant sans doute de sa condition primitive, fut la première qui leur défendit une si infâme spéculation sur de jeunes créatures.

Les rois, qui favorisaient les foires et les marchés,

Digitized by Google

étaient eux-mêmes des commerçants. Dans ces immenses fermes où ils tenaient leur cour et qu'ils préféraient au séjour des plus belles villes, s'élevaient des ateliers, des fabriques, où l'on préparait les étoffes. Tous les genres d'industrie y étaient exercés, depuis l'orfèvrerie et la fabrique des armes, jusqu'à l'état de tisserand et de corroyeur; depuis la broderie en soie et en or, jusqu'à la plus grossière préparation de la laine et du lin.

Pour donner une idée de l'industrie de cette époque, il faut lire le testament de saint Yrieix, qui renferme une assez longue énumération de voiles de diverses espèces dont on couvrait les murs des édifices sacrés. Les uns, y est-il dit, étaient entièrement de soie, d'autres de peintures et embellis de marquetterie. Le même testament fait mention d'une magnifique couronne d'argent doré, pleine de reliques et ornée de feuilles d'or pendantes, sur lesquelles brillaient des pierreries; la valeur de cette couronne était estimée cent sous. Pendant tout le moyen âge on fabriqua un grand nombre de couronnes de ce genre; elles étaient destinées à porter le luminaire des églises. Des cierges et des lampes attachés à ces cercles dorés et sculptés, répandaient dans les temples une si vive clarté, que, pendant la nuit, elle rivalisait avec l'éclat du jour. Un siècle avant saint Yrieix, Perpetuus de Tours, qui vivait vers l'an 450, mentionne à peu près les mêmes objets dans son testament. Il parle de croix en métaux précieux, dans lesquelles sont enchassées des reliques; de calices et de burettes d'argent, de tapisseries, de chasubles de soie qui sont dites communes, d'une colombe d'argent pour le reposoir, c'est-à-dire pour conserver les saintes espèces.

Digitized by Google

A ces divers ornements s'ajoutaient, dans les basiliques, des marbres de diverses couleurs, des mosaïques, des dorures, des peintures murales représentant les actions des saints. Dès cette époque on connaissait l'art de colorer le verre, de lui donner de brillants reflets métalliques. Grégoire de Tours (*De Mirac. S. Martini*, IV, 10) parle de patènes *colore sapphirino et metallo crystallino*, et il raconte ailleurs qu'un voleur, trompé par l'éclat des vitres d'une église, s'imagina qu'il pourrait en extraire de l'or en les fondant. Sidoine parle aussi d'un verre de belle couleur verte et de verres diversifiés que l'on mêlait aux mosaïques (1).

§ III. *Etat des personnes dans les Gaules sous les Mérovingiens.*

Il est assez difficile de déterminer rigoureusement l'état des personnes sous la première race. Aujourd'hui, notre législation est fixe, elle est suffisamment claire ; avec nos lois on peut facilement constater l'état de pleine liberté et d'égalité de tous les citoyens. Il n'en est pas de même dans la législation barbare. Ce qui est constant, c'est que, sous les Mérovingiens, il y avait des nobles, des hommes libres et des esclaves. Nous allons exposer la condition de chacune de ces classes.

I. *De la noblesse sous les Mérovingiens.* — Il n'y a pas, en histoire, de question plus obscure que celle de l'origine de la noblesse. Il est certain que sur la terre germanique il n'y avait aucune noblesse, qu'il n'y en avait pas non

(1) Clouet, *De l'Eglise et de la discipline en France pendant la période mérovingienne.*

Digitized by Google

plus dans la Gaule sous l'administration romaine. Comment donc s'est formée cette noblesse déjà si puissante à l'avénement de la seconde race? C'est un problème difficile, dont on a cherché la solution, sans pouvoir en donner une complétement satisfaisante.

Boulainvilliers et M. de Montlosier croient que les Francs libres qui s'établirent dans les Gaules, ayant pris une supériorité marquée sur les habitants libres du pays, formèrent la noblesse primitive, qui plus tard admit dans son sein et fit participants de ses priviléges ceux des gallo-romains qui exerçaient une grande influence et possédaient de grandes richesses. Ce système a rencontré un grand nombre de contradicteurs. Montesquieu a essayé de faire remonter la noblesse jusque dans la Germanie, où les chefs avaient sans doute un rang spécial et supérieur à celui des citoyens ordinaires. Mais ce rang ne se transmettait pas, et c'est précisément la transmission par droit d'héritage qui constitue la noblesse proprement dite. Il nous faut donc avouer que la constitution de la noblesse ne fut pas un fait soudain, mais que ce fut une puissance qui se constitua d'elle-même et se modela en quelque sorte sur la nouvelle royauté. Le gouvernement, ayant été constitué héréditaire, vit se grouper autour de lui des *fidèles*, des *leudes*, des antrustions, qui s'attachaient à lui par le lien du serment. « Ce ne fut point, dit M. Guizot, un accident, ni le résultat de l'oppression et de la violence seules, que l'extension toujours croissante de cette classe d'hommes qui, se détachant en quelque sorte de la nation pour s'attacher à un individu, vinrent, sous le nom de leudes, se mettre au service d'un supérieur. Ce fut la conséquence de l'état où se trou-

Digitized by Google

vèrent les Barbares répandus sur ce pays vaste et dépeuplé... Les grands propriétaires devinrent le centre d'associations nouvelles fondées sur les engagements d'homme à homme; et ce fut par la foi donnée et reçue entre le supérieur et ses leudes que recommença la société. Aussi, à dater du VI^e^ siècle, voit-on se multiplier et s'étendre les relations de ce genre. Les hommes puissants s'efforcent sans cesse d'accroître le nombre de leurs leudes, les hommes libres de devenir les leudes d'un homme puissant. Gontram et Childebert stipulent en 587 : « Qu'ils ne chercheront » point à se débaucher réciproquement leurs leudes, et » ne recevront point à leur service ceux qui auraient » abandonné l'un d'entre eux. » Charlemagne veille, par des lois expresses, à ce que les hommes qui veulent venir à lui pour se placer sous sa foi n'éprouvent en route aucun obstacle : « Que personne, dit-il, ne se hasarde à » leur refuser le logement, et que chacun leur vende les » denrées qui leur seront nécessaires, comme il les ven- » drait à son voisin. » Et les simples guerriers comme les grands propriétaires, les pauvres comme les riches, sont reçus parmi les leudes du roi; car ses leudes sont presque les seuls hommes qu'il puisse regarder comme les sujets avec qui il soit vraiment en société.

» Les grands propriétaires agissaient dans leur sphère par les mêmes moyens. Eux aussi avaient des bénéfices à distribuer; eux aussi tenaient une cour et pouvaient donner à leurs fidèles des charges de sénéchal, de maréchal, d'échanson, de chambellan, etc. Leur maison, organisée à peu près comme celle du roi, exerçait dans leur contrée la même puissance d'attraction et devenait aussi le centre d'une société particulière fondée sur les

Digitized by Google

engagements d'homme à homme et sur les services personnels. Tout concourait donc à attirer vers la condition de leudes tous les hommes de quelque importance. On a laborieusement recherché, surtout pour les leudes du roi, quels avantages y étaient attachés; on a prétendu qu'ils formaient, dès l'origine, une classe distincte, investie de priviléges légaux. C'est une erreur. Leurs avantages, c'étaient les chances de fortune et de pouvoir; leurs priviléges, c'était la supériorité de fait qu'ils acquéraient sur leurs concitoyens. Que fallait-il de plus pour exciter l'ambition des individus? De très bonne heure les rois s'efforcèrent de placer leurs leudes au premier rang de la société, et les leudes de s'y placer eux-mêmes; mais, sauf l'élévation du *wehrgeld*, on ne voit pas que cette supériorité ait été légalement consacrée avant le IX^e^ siècle. Charlemagne est le premier qui l'ait écrite dans ses Capitulaires; encore n'est-ce, à vrai dire, que des honneurs de cour, une prééminence de cérémonie qu'il attribue à ses vassaux, et il paraît même qu'il fut souvent obligé de renouveler à ce sujet ses injonctions.

» Qu'il y eût, parmi les leudes les plus considérables, un grand nombre de Gaulois-Romains, c'est ce dont on ne saurait douter. Grégoire de Tours et les historiens contemporains en fournissent à chaque page des exemples. Non-seulement les Romains riches et libres, mais des affranchis, des esclaves mêmes, prenaient place parmi les leudes du roi. Ainsi se forma la classe des Leudes, ne tenant compte ni de l'origine, ni d'aucune condition légale, rassemblant autour d'un chef, roi ou grand propriétaire, tous les hommes que le hasard, leur propre

Digitized by Google

industrie, la faveur, la nécessité, mettaient à portée de le servir en échange de ses bienfaits ou de sa protection (1). »

L'hérédité des biens dans les grandes familles commença principalement sous Clotaire II. Cette première noblesse, peu nombreuse d'abord, s'accrut bientôt considérablement par les détenteurs de bénéfices, qui travaillèrent activement à rendre leurs biens héréditaires pour jouir de tous les avantages attachés à cette sorte de propriété. Ces grands propriétaires eurent leurs leudes, leurs antrustions, comme les rois; et dès-lors il se forma dans le royaume un grand corps, qui eut des intérêts différents de ceux du souverain qu'il redoutait, et de ceux du peuple qu'il méprisait. Ce corps, qui réunit à l'administration de la justice, le commandement des hommes d'armes de ses terres, fut bientôt plus puissant que le roi, qui vit les plus hauts dignitaires déserter son appui pour en chercher un plus efficace ailleurs; c'est ainsi que les maires du palais, d'abord hommes du roi, s'appuyèrent ensuite sur les nobles et usurpèrent toute l'autorité souveraine.

Charles-Martel, ayant porté si haut la grandeur de sa maison qu'il ne lui manquait que le titre de roi, dédaigna de le prendre et ne voulut plus, à la fin, mettre à côté de lui qu'un fantôme de royauté. Comprenant en même temps tout le danger de cette grande noblesse qui l'avait élevé, la redoutant pour sa famille, il crut lui avoir trouvé un contre-poids dans les *précaires*, soldats de fortune, nobles d'une création récente, auxquels il donna

(1) Guizot, *Essai sur l'Histoire de France.*

Digitized by Google

les terres qu'il usurpa sur l'Eglise. Les précaires étaient tenus au service militaire, prêtaient leur concours à Charles-Martel dans l'administration de la justice, que le maire du palais s'était réservée sur ses terres, et semblaient ainsi devenir de nobles esclaves des grands. Ce contre-poids fut insuffisant. Nous verrons, sous la seconde dynastie, la noblesse, un instant soumise sous le glorieux sceptre de Charlemagne, détruire la seconde dynastie comme la première.

2° *Hommes libres sous les Mérovingiens.* — Tous les Francs étaient libres, tous les Gallo-Romains qui ne furent pas mis au rang de la noblesse, conservèrent leur liberté et s'attachèrent, pour la plupart, à des nobles. Leur condition ne nous est d'ailleurs guère connue. On leur donna le nom de *Rachimburgi*, *Ratimburgi*, *Regimburgi*. « Les Rachimburgi, dit M. de Savigny, souvent mentionnés dans la loi salique, le sont également dans plusieurs formules du temps et jusque dans les actes du x^e^ siècle; les variations d'orthographe sont encore plus nombreuses que pour les *Arimanni* : on trouve *Rachimburgii*, *Rathimburgii*, *Racimburgi*, *Racineburgi*, *Racimburdi*, *Regimburgi*, *Raimburgi*. La plupart des érudits font dériver ce mot de *racho* (affaire, procès) ou de *recht* (droit, justice), ce qui présenterait exclusivement les Rachimburgi sous le caractère de juges. » M. de Savigny pense, avec le célèbre historien Müller, qu'il vient de l'ancien mot teutonique *rek* (grand, puissant), qui fait la terminaison de tant de noms propres germains et se trouve dans reich (riche), en sorte que les *Rachimburgi* seraient simplement des hommes puissants, des notables, les *ricos hombres* des Espagnols.

Digitized by Google

« Ce nom, bien que quelques savants s'y soient trompés, s'applique évidemment à des hommes libres; il désigne même, tout porte à le croire, les hommes libres en général, les citoyens actifs. Les *Arimanni* lombards siégent dans les plaids ou assemblées publiques en qualité de juges, marchent à la guerre sous les ordres du comte, paraissent comme témoins dans les actes civils; les *Rachimburgi* francs exercent les mêmes droits (1). »

3° *Des esclaves.* — Les esclaves étaient très nombreux dans la Gaule au moment où les Francs en prirent possession. On croit que, sur une population de 24,000,000 d'habitants, il y avait au moins 21,000,000 d'esclaves. L'accroissement de ce nombre, qui nous épouvante, avait eu plusieurs causes : 1° la tyrannie des Druides avant la conquête du pays par Jules César; 2° les Romains vainqueurs; 3° les diverses invasions des Barbares. Il est à remarquer que les Francs, une fois maîtres de la Gaule, ne firent plus d'esclaves. Ils s'emparèrent du pays, en prirent possession tel qu'il était, et laissèrent les habitants dans leur condition.

Chez les Romains, les esclaves étaient divisés en deux classes : les colons et les esclaves domestiques. Nous avons fait connaître la différence qui existait entre ces deux classes d'hommes. Chez les Francs, ces deux espèces d'esclaves se rapprochèrent de manière à n'en former qu'une seule. La législation romaine fut cependant maintenue. L'Eglise se présenta pour les élever peu à peu à la condition d'hommes libres.

Le Christianisme, établissant pour principe fonda-

(1) Guizot, *Essai sur l'Histoire de France.*

Digitized by Google

mental l'égalité devant Dieu des hommes faits à l'image de la divinité, a, par là même, sapé la base de l'esclavage et l'a mis en demeure de disparaître des sociétés humaines. Saint Paul consacrait cette doctrine par ces paroles remarquables : « Nous avons tous été baptisés dans » le même esprit, pour n'être tous ensemble qu'un même » corps, soit juifs, soit gentils, soit esclaves, soit libres (1). » L'affranchissement que le Christianisme portait dans son sein ne pouvait, sans un immense bouleversement, être réalisé tout-à-coup; il ne pouvait s'opérer que graduellement et progressivement. L'Eglise elle-même, sentant cette nécessité, retint l'esclavage. Saint Jérôme nous apprend que les esclaves de son temps, se croyant tout-à-coup libres, furent rappelés à l'obéissance commandée par ces paroles de saint Paul : « Que tous » ceux qui sont sous le joug de la servitude sachent » qu'ils sont obligés de rendre toute sorte d'honneur à » leurs maîtres, afin de n'être pas cause que le nom et la » doctrine de Dieu soient blasphémés (2). » Vers l'an 324, le concile de Langres frappa même d'excommunication ceux qu'un zèle trop ardent entraînait à prêcher aux esclaves le droit de secouer la domination de leurs maîtres.

Tout en s'opposant à une abolition subite de l'esclavage, l'Eglise ne cessait de la préparer avec maturité pour en assurer le succès. En recommandant aux esclaves la soumission, l'Eglise rappelait au maître l'esprit du Christianisme et commandait de les traiter avec

(1) I Cor., cap. XII, 13. Voyez aussi *Ep. ad Gal.* III, 26, 27, 58; *ad Colos.* III.

(2) I *Epit. ad Tim.* VI.

Digitized by Google

douceur : « Et vous, maîtres, disait saint Paul, agissez » avec affection envers vos esclaves, ne les traitant point » avec menaces, sachant que les uns et les autres vous » avez dans le ciel un maître commun devant qui il n'y » a point d'acception de personnes (1). »

L'Eglise, en laissant subsister l'esclavage, ne se contenta pas de prêcher la douceur aux maîtres; elle adopta un système de mesures qui devaient nécessairement conduire à l'abolition complète de la servitude.

On peut réduire ces moyens à quatre chefs : 1° *Adoucissement de l'esclavage;* 2° *Protection des affranchis;* 3° *Rédemption des captifs;* 4° *Empêchement à ce que l'on fasse de nouveaux esclaves.* Le développement de ces quatre points demanderait un long ouvrage; nous nous contentons d'analyser les actes les plus officiels de l'Eglise.

1° *Adoucissement de l'esclavage.* — Les conciles s'occupèrent avec grand soin d'adoucir le sort des esclaves. Le concile d'Elvire (an 305, can. 5), impose une pénitence de plusieurs années à la maîtresse *qui osait* maltraiter son esclave.

Le droit d'asile était accordé aux esclaves dans les églises. Leurs maîtres, pour contraindre les clercs à les leur livrer, s'emparaient ou ravageaient les biens de ces églises; le concile d'Orange réprima ces violences.

Le concile d'Epaone (an 507, can. 34) excommunie le maître qui, de son autorité privée, frappe de mort son esclave; et, dans son canon 39, il exempte de tout supplice corporel ou traitement ignominieux l'esclave cou-

(1) *Ephes.* VI.

Digitized by Google

pable qui s'est réfugié dans l'église. Ce canon fut adopté par le dix-septième concile de Tolède.

Le cinquième concile d'Orléans (an 549) accorde de nouvelles garanties aux esclaves réfugiés dans les églises. Le concile de Mérida (an 666) recommande aux évêques de montrer une extrême bienveillance à l'égard de leurs esclaves.

Le onzième concile de Tolède, non content de consacrer les mêmes principes, semble même aller jusqu'à la proscription de la peine de mort par ces belles paroles : « Dieu veut que le pécheur se convertisse et qu'il vive » (*convertatur et vivat*). »

Le concile de Worms (an 808) soumet à une longue pénitence le maître assez malheureux pour tuer son esclave.

Les abbés et les évêques améliorèrent le sort de leurs esclaves, les traitèrent avec une douceur chrétienne, et ne leur imposèrent aucun travail excessif; le sort des esclaves ecclésiastiques devenant dès lors digne d'envie, les autres esclaves demandaient, comme une grande grâce, d'être mis au nombre des membres des familles de l'Eglise. Cette bonne mère se les rattacha même par un lien plus sacré : elle les mit au nombre de ses ministres, lorsqu'elle les jugea dignes de cette haute fonction, et les rendit ainsi à la liberté.

2° *Protection des affranchis.* — Les esclaves affranchis voyaient souvent leurs maîtres leur disputer la liberté qu'ils avaient obtenue. L'Eglise les prit sous sa protection. Le concile d'Orange (an 441, can. 7) réprime toute tentative faite contre la liberté des esclaves affranchis par l'Eglise, ou qui lui ont été recommandés par

Digitized by Google

testament. Le cinquième concile d'Orléans (an 549, can. 7) ordonne aux églises de prendre la défense des affranchis qui ont reçu le bienfait de la manumission dans leurs murs.

Le onzième concile de Mâcon va plus loin; il met sous la sauvegarde des églises tous les esclaves affranchis, quelle que soit la cause de cet affranchissement, soit qu'il ait eu lieu dans les temples, soit par testament, soit par prescription. Ne comptant pas assez sur la bienveillance des juges séculiers, il ordonne que les évêques connaîtront des causes de ces derniers.

Le cinquième concile de Paris met spécialement sous la protection des prêtres les affranchis. Le quatrième concile de Tolède (an 633, can. 7) charge l'Eglise de défendre la liberté et les biens des affranchis qui lui ont été recommandés. Le concile d'Agde (an 506) frappe même d'excommunication les clercs qui négligent de prendre la défense des affranchis.

3° *Rédemption des captifs.* — Il y a peu d'œuvres de charité qui aient été plus vivement recommandées par l'Eglise que la rédemption des captifs. Nous avons eu des ordres religieux qui se sont formés dans ce but. Rien de plus touchant que les expressions des Pères, des conciles, du droit canon, concernant cette grande œuvre. L'Eglise, même dans la plus grande désolation, met le rachat des captifs au premier rang entre toutes ses œuvres. Telle avait été la pensée de saint Ambroise, qui allait jusqu'à dire que, pour racheter les captifs, il fallait briser et vendre les vases sacrés (*Offices,* liv. II). Saint Cyprien écrivait ces admirables paroles dans son Epître 60 : « Dans nos frères captifs, c'est Jésus-Christ lui-même

Digitized by Google

» qu'il faut considérer et affranchir : *In captivis fratri-*
» *bus nostris contemplandus est Christus, et redimen-*
» *dus.* » Nous n'en finirions pas si nous voulions citer tous les Pères et tous les conciles qui ont parlé dans le même sens. Le concile de Lyon de 583, celui de Verneuil de 882, consacrent les biens des églises au rachat des captifs. Tel fut même le zèle que montrèrent certains clercs, qu'ils crurent faire une bonne œuvre en volant pour le rachat des captifs. Le concile de Saint-Patrice, en Irlande (an 450), fut obligé de faire une défense à ce sujet. Ces actes de la part de l'Eglise étaient purement gratuits, car saint Grégoire (liv. VII, Epît. 14) déclare que les captifs, rachetés par elle, ne lui doivent aucun remboursement.

4° *Empêchement à ce que l'on fasse de nouveaux esclaves.* — Ce qui maintenait l'esclavage chez les anciens, ce qui le multipliait, c'est qu'il y avait des moyens nombreux d'augmenter les esclaves et d'en former de nouveaux. Des familles libres, mais pauvres, se vendaient; le droit de la guerre changeait souvent en esclaves le plus grand nombre des habitants d'une contrée soumise par les armes. En propageant les moyens d'affranchissement et en interdisant la création de nouveaux esclaves, c'était le moyen d'arriver enfin à la destruction de l'esclavage. L'Eglise s'arma de ses foudres contre quiconque serait assez audacieux pour faire des esclaves ou retenir comme tels des personnes libres. C'est la disposition expresse du canon 3 d'un concile de Lyon de 556. Le concile de Reims de 630, adoptant les mêmes mesures, y ajoute d'autres peines. Le concile de Coblentz, de l'an 922, prescrit de traiter comme homicide celui qui séduit un chrétien pour le vendre, comme esclave.

Digitized by Google

Un concile de Londres (an 1102) proscrit comme infâme le trafic des esclaves (1). On voit donc que l'Eglise avait interdit la *traite* sept siècles avant nos philanthropes modernes, qui ne sont que de pâles copistes de ses belles institutions.

Il y avait certaines classes de personnes dont les esclaves passaient pour être particulièrement maltraités; c'étaient les Juifs, nation avide, mercantile, disposée à vendre tout, même ses proches, pour faire de l'argent. Le troisième concile d'Orléans (an 538) défend de rendre aux Juifs leurs esclaves réfugiés dans les églises, lorsque les maîtres les contraignaient à des actes contraires à la religion chrétienne, ou lorsque les mauvais traitements avaient obligé les esclaves à recourir, pour la seconde fois, à l'asile ecclésiastique. Le quatrième concile d'Orléans affranchit tous les esclaves d'un juif assez audacieux pour convertir un chrétien à sa religion. Le concile de Mâcon fixe à douze sous le rachat de tout esclave au pouvoir des Juifs. Le concile de Reims de 625 défend de vendre des esclaves chrétiens aux Juifs ou aux païens. La même injonction se trouve dans l'épître de Grégoire III (an 741); dans le canon 7 du concile de Lystines (an 742); dans les conciles de Châlon (650), de Tolède (656), d'Orléans (541), d'Armagh en Irlande (1171), etc.

Toujours fidèle à sa noble et grande mission, la Papauté s'est constamment appliquée à combattre l'esclavage; elle a tracé la conduite à tenir, par les chrétiens,

(1) Les paroles en sont assez remarquables pour être citées : *Nefarium negotium quo hactenus in Anglia solebant homines sicut bruta animalia venundari !...*

Digitized by Google

dans les pays d'esclaves. Les lettres de Pie II, à la date du 7 octobre 1462; celles de Paul III, du 29 mai 1547; celles d'Urbain VIII, du 22 avril 1639; celles de Benoît XIV, du 20 décembre 1741; les instances de Pie VII auprès des divers cabinets de l'Europe; enfin la bulle de Grégoire XVI, du 3 novembre 1839, dans laquelle il condamne positivement la traite des noirs, sont autant de preuves évidentes du zèle constant de l'Eglise pour la destruction de l'esclavage.

Un des grands moyens employés par le Christianisme, pour relever l'esclave, fut le mariage. La loi romaine l'avait entièrement prohibé aux esclaves. Elle nomma *Contubernium* leur union entre eux. Mais elle n'en tenait pas plus de compte que du fruit des animaux. La loi chrétienne ne connaît qu'un seul mariage pour tous. » Dans le Christ, disait un souverain Pontife, il n'est ni » juif, ni grec, ni esclave, ni libre; de même pour les » chrétiens : les uns et les autres, dans la foi du Christ, » se servent de la même loi. C'est à tous que le Seigneur » a dit : Qui veut se marier, se marie dans le Seigneur... » L'Apôtre ne parle pas de personnes libres ou esclaves; » il prescrit seulement à tous de se marier dans le Sei- » gneur. » Conformément à ces principes, le pape Jules dit, quant au mariage : « qu'il y ait une même loi pour » tous. »

Le second concile de Châlon eut soin de rappeler que le mariage des esclaves est aussi indissoluble que celui des personnes libres. Regardant le droit au mariage comme un droit naturel, Grégoire IX déclara même que les esclaves pouvaient se marier sans et contre la volonté de leurs maîtres. La famille se trouvait ainsi constituée

Digitized by Google

parmi les esclaves. Or, la famille dans l'esclavage, non-seulement en adoucissait la condition, mais même le sapait par la base. Aussi perdit-il son nom pour prendre celui de servage. Nous en exposerons les conditions dans les périodes suivantes.

§ IV. *Institutions politiques des Francs sous les Mérovingiens.*

I. *Royauté.* — Tant que l'association franque fut sur le sol germanique, elle se contenta de chefs élus par la nation. Lorsqu'elle s'établit sur la rive gauche du Rhin, soit besoin de fortifier davantage le pouvoir, soit par imitation de l'administration romaine, elle se détermina à mettre le pouvoir dans une famille et le rendit héréditaire. Tous les systèmes inventés pour persuader que la royauté était élective sous les Mérovingiens, sont détruits par les faits. Parce qu'à l'avénement d'un nouveau roi, le prince était placé sur un bouclier, élevé par quelques hommes vigoureux, et promené debout, la lance à la main, à travers les rangs de l'armée qui le saluait de ses acclamations et lui jurait fidélité, conclure de là qu'il y avait élection, c'est fort mal raisonner. N'y avait-il pas acclamation au sacre de nos rois? Y avait-il aussi élection? Le pouvoir héréditaire commença probablement dans la personne de Childéric. La convention, s'il y en eut une, qui éleva le premier roi des Francs sur le pavoi, n'est pas parvenue jusqu'à nous. C'est donc aux règles subséquentes, avouées et suivies par les monarques et les sujets, et conservées par l'histoire, à nous apprendre les droits et les pouvoirs que les Francs conférèrent à leurs monarques et ceux qu'ils se réservèrent.

Digitized by Google

Le serment de fidélité fut le premier devoir que les lois fondamentales de la monarchie franque imposèrent aux sujets. Tous les sujets ayant atteint l'âge de douze ans, de quelque ordre et de quelque condition qu'ils fussent, devaient prêter serment de fidélité aux nouveaux monarques. Le souverain avait même le droit d'exiger un nouveau serment toutes les fois qu'il le jugeait convenable.

Par le serment de fidélité, on s'engageait à ne rien entreprendre contre la vie des rois, à respecter toujours dans leurs mains le pouvoir et la prééminence que la Constitution avait attachés à la royauté.

La loi du serment engageant, sous peine du parjure, à ne porter aucune atteinte ni à la personne, ni aux droits du roi, rendait par là même tous les tribunaux et tout le peuple incompétents pour juger, dégrader ou punir la personne du roi.

Les rois Francs trouvaient donc, dans la prestation du serment de fidélité, un droit qui était la base et la sûreté de tous les autres. Ce droit les mit au-dessus des lois qui vengent les crimes publics et privés, et rendit à la fois leur personne indépendante des jugements criminels, et leur dignité irrévocable.

Le signe distinctif des rois Mérovingiens était leur chevelure. « Sous le rapport politique, dit M. de Châteaubriand, nous voyons le dernier des Mérovingiens tondu et renfermé dans un cloître; ce n'est point encore là une nouveauté; l'usage remontait plus haut; on rasait les derniers empereurs d'Occident pour en faire des prêtres et des évêques. »

II. *Assemblées générales de la nation.* — Si les rois

Digitized by Google

avaient leurs droits, la nation avait les siens. Ces droits s'exerçaient principalement dans les assemblées générales. Nous allons en étudier la composition, indiquer les époques où elles se tenaient, et faire connaître l'objet de leurs délibérations.

Tous les citoyens libres avaient droit de prendre part à l'assemblée générale; même, en certains cas, c'était une obligation pour tous de s'y rendre. Lorsque l'assemblée était obligatoire, la réunion se faisait ordinairement dans un camp, en plein air, ou sous des tentes. Chacun s'y rendait en armes et prêt à entrer en campagne. Les comtes s'y faisaient suivre de leurs hommes d'armes et les grands de leurs subordonnés.

Les assemblées furent nommées *Synodes, Assemblées générales du peuple, de tout le peuple.* Elles sont principalement connues sous le nom de Kalendes du Champ-de-Mars et de Kalendes du Champ-de-Mai, parce que la réunion avait lieu le 1er mars d'abord, ensuite le 1er mai. Cette assemblée était annuelle, parce que c'était à cette époque qu'on commençait les expéditions militaires. Il y avait quelquefois des assemblées générales en automne; elles étaient facultatives; tous les hommes libres n'étaient point tenus de s'y trouver, parce qu'elles n'avaient pas pour but de commencer la guerre; le roi voulait seulement prendre l'avis de ses grands vassaux.

On croit généralement que les grandes assemblées s'occupaient de la formation des lois, de la paix et de la guerre. Nous n'avons aucun monument qui constate la forme des délibérations, si même il y avait délibération régulière. Le roi lisait sans doute à son armée quelqu'ordre du jour qu'elle approuvait selon la forme ger-

Digitized by Google

manique, en frappant sur le bouclier. S'il y avait eu délibération, Grégoire de Tours, qui nous rapporte les dialogues entre particuliers, n'eût pas manqué de nous conserver les discours des principaux membres des assemblées.

A nos yeux, les prétendues assemblées générales et délibérantes de la nation, sous les premiers rois, n'étaient que la convocation de l'armée, dont les chefs furent quelquefois appelés à s'occuper des grands intérêts de l'Etat. Ils furent appelés à prendre part aux affaires, principalement pendant les luttes des maires du palais qui se disputaient le pouvoir à main armée. Quelques maires, et surtout Pepin, mirent un soin particulier à consulter les grands, assurés que cette mesure politique flattant leur amour-propre, c'était le moyen le plus certain d'affermir un pouvoir nouvellement acquis.

III. *Législation.* — La conquête et les traités ayant réuni sous un seul gouvernement un grand nombre de nations qui avaient chacune leurs lois et leurs coutumes, il eût été dangereux de tenter l'unité de législation; aussi les Francs n'eurent pas la prétention de soumettre tous les peuples conquis à la même loi; chaque province conserva les siennes.

Les Francs furent régis par les lois salique et ripuaire; les Bourguignons, par la loi gombette; les Visigoths de la Septimanie, par la loi visigothe; les Gallo-Romains, par le code théodosien, qui était en vigueur dans la Gaule au moment de la conquête. Les ecclésiastiques, quelque fût leur origine, étaient soumis à cette dernière loi. Voilà la situation respective de chaque classe de citoyens dans la Gaule, par rapport à la législation.

Digitized by Google

Ces lois éprouvèrent très peu de changements sous la première race. Il y eut des ordonnances nouvelles pour les développer et les expliquer; elles prirent le nom de capitulaires sous la première race et de décrets sous plusieurs rois de la seconde.

Les dispositifs des codes salique, ripuaire, allemand, bavarois, ont été conservés dans des monuments authentiques très anciens. Les prologues de ces codes indiquent l'époque à laquelle ils ont été rédigés. Des copies entières d'un décret de Childebert II, conservées dans divers manuscrits authentiques et contemporains, font connaître plusieurs des conditions qui furent observées dans la rédaction de la loi salique. On a aussi la copie entière de la souscription du préambule et de la plupart des dispositions du décret de Clotaire II, de 616, dans des manuscrits authentiques et contemporains.

L'existence de beaucoup de coutumes et de lois a été constatée par les écrits du temps et surtout par les formules d'actes, de contrats, de procédures faites conformément aux lois, par les chartes, etc. C'est ainsi qu'on est parvenu à reconstituer en grande partie la législation en vigueur sous les Mérovingiens.

§ V. *Armées.*

La puissance d'un peuple repose sur une bonne armée. Aussi toutes les grandes nations ont mis un soin spécial à former des troupes courageuses et aguerries. Les soldats francs ont conquis de vastes régions, vaincu de vaillants adversaires, terrassé des armées innombrables fanatisées par le zèle religieux.

Digitized by Google

Aux yeux des Francs, la guerre était le plus noble des états. Il appartenait exclusivement aux hommes libres. Tout citoyen qui avait des revenus suffisants pour supporter les charges de la guerre, était soldat : il devait le service militaire personnellement. Celui qui le refusait était puni d'une amende de soixante sous d'or, ou trois mille francs de notre monnaie, payables sur le mobilier. Il subissait la contrainte par corps quand le mobilier était insuffisant.

On voit donc que la base du service militaire reposait sur la fortune foncière, procurant un revenu déterminé. Or, trois manses sous la première race, et quatre sous la seconde, devaient le service militaire. Une manse était une quantité de terrain suffisante pour l'entretien d'une famille de colons et une redevance pour la moitié de la récolte. On croit qu'une manse constituait un corps de ferme qui serait loué aujourd'hui douze à quinze cents francs. Trois manses étaient suffisantes pour l'entretien du colon, de la famille du propriétaire, et pour fournir à la dépense du service militaire, qui était considérable; car le soldat était non-seulement obligé de s'habiller à ses frais, mais encore de fournir l'armure, qui se composait d'une épée, d'un poignard, d'une cuirasse, d'un casque et d'une aigrette, d'un bouclier et d'une lance. Il devait encore se munir de vivres pour trois mois. Seulement, le pays que le militaire traversait devait fournir le fourrage pour le cheval. Ces lois militaires n'étaient pas toujours observées à la rigueur. Nous avons vu Clovis défendre à ses soldats de recevoir autre chose que le fourrage sur les terres de Poitiers et de Tours, en l'honneur de saint Hilaire et de saint Martin. En prescrivant cette discipline,

Digitized by Google

ce monarque n'ordonnait que l'exacte observance de la loi militaire. On a évalué que le premier équipement d'un cavalier, à cette époque, coûtait au moins mille francs de notre monnaie.

Chaque propriétaire possédant trois ou quatre manses, devait le service personnel. De là vint que les évêques, qui, à cette époque, jouissaient de revenus considérables, furent obligés d'aller personnellement à la guerre. Charlemagne leur interdit le service militaire et les obligea à se faire remplacer. Mais, à la mort de ce grand empereur, les évêques, pour s'épargner une dépense considérable et pour suivre leur goût pour les armes, aimèrent mieux s'acquitter par eux-mêmes du service militaire, et on les vit de nouveau reprendre l'épée et reparaître sur les champs de bataille.

Ceux qui ne possédaient pas quatre manses, se réunissaient pour fournir aux dépenses de la guerre, proportionnellement à leurs revenus. Dans les grandes guerres, ils se réunissaient pour équiper et entretenir autant de soldats qu'ils possédaient de fois trois ou quatre manses.

D'après les calculs faits sur la valeur des terrains fonciers, on pense que l'armée pouvait avoir à cette époque un effectif de 100,000 hommes, fournis par autant de propriétaires ayant au moins trois ou quatre manses, et autant par ceux qui possédaient moins.

Pour pourvoir à la défense du pays et y maintenir l'ordre, chaque comte, partant pour la guerre, devait y laisser deux guerriers armés. Il était aussi autorisé à dispenser du service militaire deux hommes nouvellement mariés, par district.

Le roi eut d'abord seul le droit de convoquer et de

Digitized by Google

congédier l'armée. Le système féodal vint détruire ce grand principe d'ordre public.

Les troupes franques étaient réellement nationales : c'est ce qui donna tant de puissance à leurs armées dans ces temps reculés. La tactique, ou ce que l'on nommerait la science militaire, ne présente rien de remarquable; on peut s'en faire une idée par ce que nous avons dit dans l'histoire.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU DEUXIÈME VOLUME.

Pages

LIVRE III.

CHAP. IV. — Histoire des Gaules depuis la soumission de Civilis jusqu'à Valentinien Ier..... 1

§ I. — Etat de la Gaule sous l'administration des Romains, jusqu'à l'invasion des Barbares. — Etablissement du Christianisme dans les Gaules (70-240)..... 1

§ II. — Depuis les premières invasions des Barbares dans les Gaules, jusqu'à la conversion de Constantin (240-311)..... 37

§ III. — Conversion de Constantin. Constant, Constance et Julien (311-365)..... 71

CHAP. V. — Histoire des Gaulois, de Valentinien Ier jusqu'à l'établissement définitif des Francs dans la Gaule (365-481)..... 118

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Histoire de la Gaule, depuis les premières incursions des Francs jusqu'à la race Carlovingienne.

LIVRE Ier. — *Des divers éléments qui ont concouru à la formation de la nation française*..... 167

Digitized by Google

Pages

CHAP. Ier. — De l'établissement des Burgondes, des Visigoths et des Bretons dans la Gaule 169

§ I. — Origine, caractère et histoire des Burgondes dans la Gaule, jusqu'à leur soumission sous la domination des Francs (407-534) 169

§ II. — Origine, caractère et histoire de la domination des Visigoths dans la Gaule, jusqu'à la conquête du pays par les Francs. 176

§ III. — Origine, mœurs et établissement des Bretons dans la Gaule 182

CHAP. II. — De l'origine, des mœurs, des institutions civiles, religieuses, politiques, et de la religion des Francs 184

§ I. — Origine des Francs 184

§ II. — Etat des propriétés et des personnes chez les Francs.. 190

§ III. — De la religion des Francs 191

§ IV. — Etat politique des Francs 192

§ V. — Administration de la justice 195

§ VI. — Du droit de la guerre et de l'état militaire 196

§ VII. — Différentes législations des Francs 197

1. De la loi salique 198

2. De la loi ripuaire 200

CHAP. III. — Histoire des Francs depuis leurs premières incursions sur le territoire de la Gaule jusqu'à Clovis 202

LIVRE II. — *Histoire de la dynastie mérovingienne* 213

Tableau généalogique de la dynastie mérovingienne 213

CHAP. Ier. — Règne de Clovis (481-511) 215

CHAP. II. — Histoire de la Gaule depuis la mort de Clovis jusqu'à celle de Clotaire (511-561) 249

§ I. — Règnes de Thierry, roi d'Austrasie, de Théodebert, son fils, et de Théodebald, son petit-fils 252

§ II. — Règnes de Clodomir, Childebert et Clotaire 277

CHAP. III. — De la mort de Clotaire Ier à la mort de Brunehaut (561-613) 295

§ I. — Depuis le second partage de l'empire des Francs jusqu'à la mort de Sigebert (561-576) 296

Digitized by Google

Pages
§ II. — De la mort de Sigebert jusqu'à celle de Chilpéric (576-584). 322
§ III. — De la mort de Chilpéric jusqu'aux démêlés avec l'extérieur (584-587)..... 345
§ IV. — Démêlés extérieurs. Mort de Gontram (587-593).... 352
§ V. — De la mort de Gontram, roi de Bourgogne, jusqu'à la mort de Brunehaut (593-613)..... 362

CHAP. IV. — Depuis la mort de la reine Brunehaut jusqu'à Pepin-le-Bref (613-752)..... 376
§ I. — Fin du règne de Clotaire II. — Maires du palais (613-628). 376
§ II. — Règnes de Dagobert Ier, de Sigebert III et de Clovis II (628-656)..... 385
§ III. — Gouvernement d'Ebroïn et guerres civiles, jusqu'à l'usurpation absolue du pouvoir souverain par les maires du palais (656-687)..... 397

CHAP. V. — Domination de la famille de Pepin-d'Héristal jusqu'à l'élévation de cette famille au trône (687-752)..... 409
§ I. — Pepin-d'Héristal..... 409
§ II. — Charles-Martel (715-741)..... 416
§ III. — Pepin-le-Bref et Carloman, maires du palais (741-752). 434

LIVRE III. — *Etat de la société civile et religieuse sous les Mérovingiens*..... 443

CHAP. Ier. — Etat religieux de la Gaule sous les Mérovingiens.. 444
§ I. — Etat du Christianisme dans les Gaules à l'avénement de Clovis..... 444
§ II. — Des conciles sous les Mérovingiens..... 448
§ III. — De la Papauté dans ses rapports avec la Gaule..... 451
§ IV. — De l'épiscopat sous les Mérovingiens..... 454
§ V. — Des institutions monastiques dans les Gaules sous les Mérovingiens..... 465
§ VI. — Etat des hérétiques, des Juifs et des païens dans les Gaules sous les Mérovingiens..... 471

CHAP. II. — De la société civile, de l'état des lettres, des arts, des sciences, de la législation et de la milice dans la Gaule sous les Mérovingiens..... 478

Digitized by Google

Pages

§ I. — Etat des lettres et des sciences..... 478
§ II. — Etat des arts et de l'industrie..... 487
§ III. — Etat des personnes dans les Gaules..... 492
§ IV. — Institutions politiques des Francs..... 506
§ V. — Armées..... 510

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



BIBLIOTECA DE MONTSERRAT
13020100028241

BIBLIOTECA
DE
MONTSERRAT
Armario VIII D
Estante 8°
Número 3

Digitized by Google